

MARCEL TREMBLAY

EUDISTE

50 ANS

d'éducation

1899 - 1949

L'UNIVERSITÉ DU SACRÉ-COEUR

CARAQUET - BATHURST

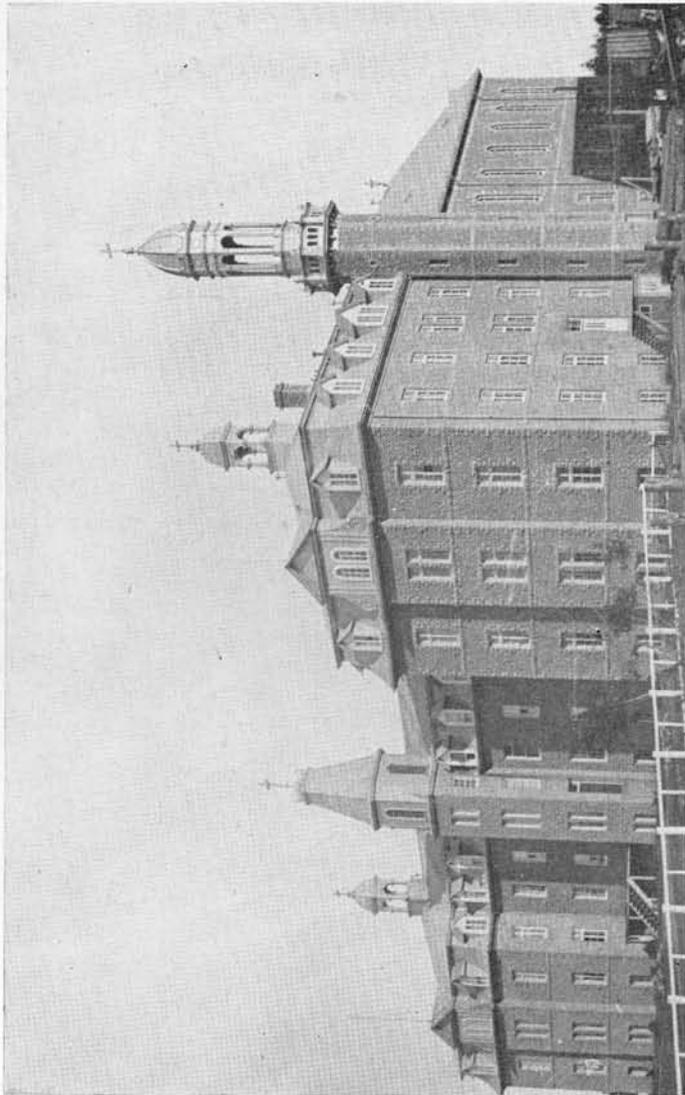
CARAQUET

1899-1916

•

BATHURST

1916-1949



LE COLLÈGE DE CARAQUET TERMINÉ

MARCEL TREMBLAY
EUDISTE

50 ANS D'ÉDUCATION

CATHOLIQUE ET FRANÇAISE

EN

ACADIE

CARAQUET 1899 — BATHURST 1949

UNIVERSITÉ DU SACRÉ-CŒUR
BATHURST, N.-B.

1949

Imprimi potest

A. D'AMOURS, C.J.M.
sup. prov.

Laval-des-Rapides, P. Q.
die 15a Martii 1949.

•
Imprimatur:

19 mars 1949

Camille-André Leblanc
évêque de Bathurst, N.B.

L'auteur désire exprimer ici ses remerciements aux personnes suivantes, qui lui ont gracieusement fourni des documents, des notes, des souvenirs ou des illustrations :

R.P. JOSEPH COURTOIS: toutes les photos de la première partie du volume ont été prises par lui, alors qu'il était professeur au collège de Caraquet;
RR. PP. JOSEPH HÉRY et JULIEN LE GARREC;
MM. les abbés ERNEST CYR, ALBERT POIRIER et THÉOPHILE HACHÉ;
Monsieur P.-P. MORAIS, de St-Paul de Caraquet.

IMPRIMÉ AU CANADA

AUX FONDATEURS

• • •

AUX MAÎTRES DONT LE DÉVOUEMENT
RENDIT L'ŒUVRE POSSIBLE
EN GAGE DE RECONNAISSANCE

• •

AUX ANCIENS
DE CARAQUET ET DE BATHURST

• • •

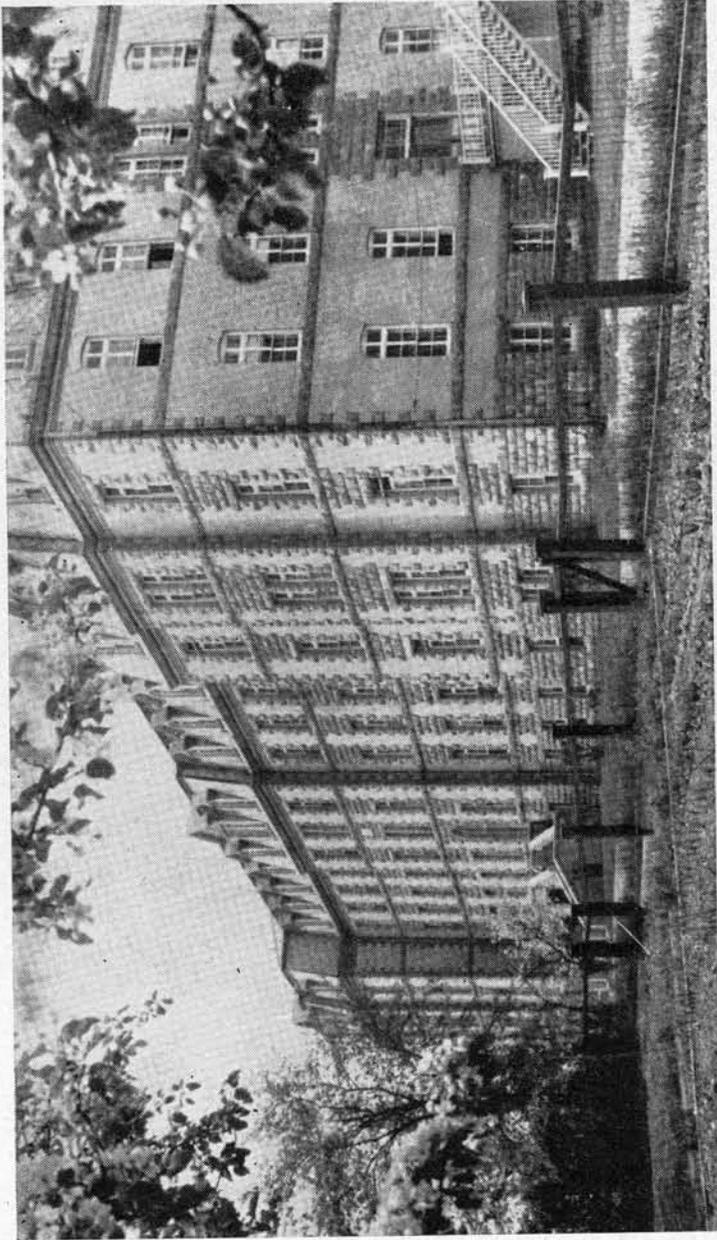
POUR RAVIVER

• •

LEURS VIEUX SOUVENIRS

• • •

CES PAGES SONT DÉDIÉES



L'UNIVERSITÉ DU SACRÉ-CŒUR, BATHURST-OUEST

Avant-propos

L'éducation est œuvre de longue haleine, que ce soit dans la vie d'un individu, où l'on compte par décades, ou dans celle d'un peuple, où les demi-siècles paraissent des périodes relativement courtes. C'est qu'il s'agit d'un patient travail en profondeur, ébauché d'abord dans le vif de l'âme et de l'esprit, puis ciselé à loisir dans les cadres monotones d'une vie régulière. Rien de tapageur, rien de hâtif dans cette élaboration à la marche imperceptible, d'où surgit tout à coup, de la masse d'un peuple, une élite façonnée à la vie de l'action et de la pensée, capable de s'affirmer dans les domaines les plus divers de la science. On constate le progrès accompli, on s'étonne. Il faut alors qu'une circonstance quelconque, un anniversaire, vienne permettre à une humble maison d'éducation de briser la gaine de silence dont elle s'entourait, pour que le miracle s'explique, pour qu'on reconnaisse le facteur décisif de tout avancement dans l'humanisme, la maison d'enseignement secondaire classique.

Avec les Pères de la Congrégation de Sainte-Croix, les Eudistes partagent l'honneur d'avoir joué un rôle incontestable de pionniers de l'éducation catholique et française en Acadie. 1940 marquait le cinquantenaire de leur arrivée en Nouvelle-

Écosse, où ils dirigent encore, à la Pointe de l'Église, l'unique collège classique français de cette province. Ils ont fêté cet anniversaire, au cours de journées inoubliables, entourés d'une couronne d'Anciens qui leur prouvait l'ampleur du travail accompli.

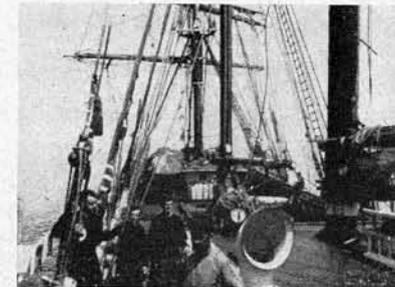
1949 offre aux Eudistes une deuxième occasion de soulever les tentures épaisses dont ils entourent leurs œuvres, pour montrer avec une légitime fierté le travail accompli au cours des cinquante dernières années, dans le nord de l'Acadie. 1949 marque le cinquantenaire de l'Université du Sacré-Cœur. Commencée d'abord à Caraquet, en 1899, l'œuvre fut transférée, à la suite du désastreux incendie de décembre 1915, à Bathurst, où elle se continue, dans les voies du travail et du progrès.

C'est donc un labeur de cinquante ans, dans le domaine de l'éducation, que nous désirons faire connaître au grand public. La reconnaissance nous en fait un devoir. Comment laisser dans l'ombre les noms de tant d'ouvriers, connus ou obscurs, qui donnèrent les plus belles années de leur vie, la fleur de leurs talents et de leur dévouement, pour doter l'Acadie d'une jeunesse instruite et bien formée? Comment reléguer dans l'oubli le souvenir de M^{or} Théophile Allard, qui rendit l'œuvre possible en la confiant aux Eudistes? Comment taire les noms des Pères Morin, Travert, Haquin, les premiers directeurs, et celui du Père Lebastard, à qui on peut conférer à bon droit le titre de second fondateur, puisqu'il sut asseoir l'œuvre sur des bases solides, puis la relever de ses ruines, en la transférant à Bathurst? La reconnaissance nous oblige en plus à mentionner l'aide généreuse des évêques et des prêtres du diocèse de Chatham, et celle de la si sympathique population acadienne de Caraquet et des environs. Puis, au cours de ces pages, surgiront

bien des noms méritants de Pères Eudistes, venus de France d'abord, et seuls pendant si longtemps, puis des Pères originaires du Canada, qui ont su continuer l'œuvre, et la maintenir dans les meilleures traditions de piété, de travail et de discipline, apportées de nos collègues de France.

Notre travail n'a cependant pas la prétention d'être un historique complet de l'Université du Sacré-Cœur. Il en est de l'histoire comme de certains tableaux: il faut du recul pour voir se dessiner dans leurs vrais contours certaines figures et certains événements. Laissons donc au mémorialiste du centenaire cette tâche d'une reconstitution adéquate. Quelques tableaux, quelques souvenirs, dans le cadre d'une chronique, voilà tout ce que le temps et les documents utilisables nous permettent d'offrir aux Anciens de l'Université du Sacré-Cœur de Bathurst, à l'occasion du cinquantenaire de leur Alma Mater.

M. T.



PREMIÈRE PARTIE



LE COLLÈGE DU SACRÉ-CŒUR
À CARAQUET

1899-1916



Le R. P. LEBASTARD
la figure dominante de notre histoire collégiale

CHAPITRE PREMIER



La fondation

• *Caraquet*

Caraquet... Un village où s'est forgée de l'histoire paisible, à coup d'humbles labeurs, sans batailles, sans traités, sans révolutions... si l'on excepte l'incident des écoles, qui fit deux victimes, en 1875. Un village dont le nom évoque, plus que tout autre au Nouveau-Brunswick, le souvenir du miraculeux regroupement des forces acadiennes après l'inique dispersion de 1755. « Le plus grand village du Canada, et peut-être du monde », répètent ses habitants, avec une pointe de vantardise bien américaine !¹ C'est que les maisonnettes, aux couleurs vives et fraîches, où domine le blanc, au lieu de se grouper comme des poussins frileux, autour du clocher élancé de l'église-mère, se sont essaimées en un ruban de près de 20 milles, de chaque côté d'une route qui serpente sur des falaises de schiste rouge. La mer est proche et ses vagues moutonneuses menacent par bouts de leurs morsures, le large chemin d'asphalte où de nos jours roulent en un glissement doux

¹ On dit qu'il existe une paroisse plus longue en France; elle aurait 23 milles. — Memramcook revendique aussi cet honneur, de même que Weymouth, à la Baie Ste-Marie, N.-E.

les automobiles de toutes marques. La mer, c'est la vie de Caraquet. Touriste ou hôte d'occasion, on ne peut donc manquer de s'y attarder. « La grande bleue » a de tels charmes ! Aux caprices du soleil, des vents et des nuages, elle se donne les visages les plus divers, comme une actrice qui se maquille. Tantôt calme et vitreuse, « c'est le toit tranquille où dorment les colombes », où se joue l'or du soleil sur la soie moirée, d'un bleu profond. Tantôt frissonnante sous une brise légère, elle s'écaille et se fendille, comme un sourire qui se dessine à des millions d'exemplaires. Puis ce sont les jours de colère, quand les bourrasques se déchaînent, et que les grands vents soulèvent des vagues énormes qui vont se fracasser sur les falaises. Partout le long de la côte, les rochers se blanchissent d'écume et la mer retentit de grondements courroucés. Navires et barques ont cherché refuge dans les hâvres. La pluie crépite et le ciel et la baie ne semblent plus former qu'une masse informe et grise, striée d'éclairs. Cela peut durer des jours, mais voici que le vent finit par chasser lui-même ce qu'il avait apporté. Les nuées se dissipent, le soleil profite d'une trouée pour verser ses flots d'or; de nouveau les hauts monts de la Gaspésie se dessinent de l'autre côté de la baie des Chaleurs, et les teufs-teufs haletants qui se répondent d'une anse à l'autre montrent que les pêcheurs ont repris le chemin de leurs filets ou de leurs cages, ballottés par les houles de la tempête qui se calme. La vie renaît sur la mer. Caraquet s'active aux besognes de la pêche.

• **Un peu d'histoire**

• **La fondation de Caraquet**

Il n'entre pas dans le cadre de ces notes de refaire l'histoire de cette belle paroisse acadienne du comté de Gloucester. Quelques détails suffiront pour recréer l'atmosphère où pendant quinze ans devait vivre l'œuvre dont 1949 marque le cinquantenaire.

Comme toute la côte du Nouveau-Brunswick qui borde la baie des Chaleurs jusqu'aux îles de Shippagan et Miscou, Caraquet ne fut d'abord, sous le régime français, qu'un lieu de passage des Micmacs, desservi par les Récollets installés à Miscou. 1755 survint, lançant sur les routes de l'exil le pitoyable troupeau des déportés de Grand-Pré. Quelques familles, qui avaient réussi à esquiver le guet-apens de Lawrence, commencèrent à remonter vers le nord du Nouveau-Brunswick, suivant les côtes, ou se frayant un chemin le long des rivières. Elles recherchaient surtout pour s'établir les places de pêche déjà fréquentées depuis des siècles par les chalutiers malouins ou basques. Caraquet offrait une vaste baie ouverte sur la grande mer, la baie des Chaleurs et le Golfe St-Laurent, mais bien abritée contre les gros temps.

Le voyageur Smethurst y mentionne la présence d'un nommé Saint-Jean, originaire de France, qui se fixa temporairement à Caraquet vers 1740. Sa maison se trouvait à trois-quarts de mille du pont actuel au centre de Caraquet. Trois familles normandes s'occupaient avec lui du commerce des fourrures, et l'on croit que tout le groupe vint au Nouveau-Brunswick en 1711 et s'installa d'abord à la Miramichi. Mais l'honneur d'avoir fondé un établissement durable à Caraquet revient à Alexis Landry, un Acadien né au Bassin des Mines, en 1720. Il a dû fuir, comme des centaines d'autres, devant la horde des spoliateurs. Dès 1756,² on le trouve installé au fond de la baie de Caraquet, à la Petite Rivière, mais il passe l'hiver à l'Anse des Français (French Cove, près de Newcastle). Alexis Landry est un constructeur de bateaux. En 1761, contraint de fuir de nouveau devant une espèce de pirate, Roderic Mackenzie, il se réfugie à Miscou, à un endroit nommé de nos jours Landry's River. En mars 1769, il obtient de George Walker, magistrat de Nipisiquit (Bathurst), la permission écrite de retourner à Caraquet. C'est lui qui plus

² Date fournie par Placide Gaudet à Mons. P. P. Morais.

tard cèdera à l'église le terrain du cimetière où il repose, et la propriété connue sous le nom de Ste-Anne du Bocage. Au cours des années suivantes, d'autres familles le rejoindront, et une lettre de l'abbé Bourg à Monsieur Gravé, vicaire général de Québec, établit le recensement de l'endroit à 40 familles, en 1785.³ Quelques agents ou pêcheurs jersiais se mêleront à la population en grande majorité acadienne. Il viendra même plusieurs familles des bords du St-Laurent, et quelques-unes de la garnison française licenciée à Restigouche. Peu à peu se reforme ainsi à Caraquet et aux environs, à Lamèque, à Tracadie, à la Grande Anse, une colonie acadienne qui garde vivaces la foi, la langue et les traditions des ancêtres. Aucune autre partie des Provinces Maritimes ne réussira à conserver si jalousement, aussi purs d'influences étrangères, les caractères ethniques de l'Acadie d'antan.

• La pêche à Caraquet

Pendant tout le XIX^e siècle, Caraquet fut le centre de pêche le plus actif et le plus renommé du Nouveau-Brunswick. Par malheur, les puissantes compagnies jersiais, les Robin, les Alexandre, la Fruing, contrôlent les achats, les ventes, le transport du poisson, et réduisent les pêcheurs à l'indigence, à un état voisin du servage, dont seule l'organisation des coopératives réussira à les libérer. Le système des marchands protestants était d'une astucieuse simplicité. Il consistait à vendre à prix fort aux pêcheurs des agrès, des vêtements, de la nourriture et de menus articles, que seuls ils étaient en mesure de se procurer, à cause des difficultés du transport. Endetté d'une année à l'autre, maintenu sur place malgré tout, grâce au système des avances, le pêcheur était obligé de vendre son poisson à la Compagnie, au prix qu'elle fixait elle-

³ Une lettre de Bassaquer, commissaire français à Restigouche, adressée à Mazarin, le 10 sept. 1760, mentionne 150 personnes à Caraquet, réparties en 36 familles.

même. Les agents profitaient ainsi de l'ignorance de la population, en abusaient, et cherchaient à la maintenir comme moyen de domination. « Keep them in ignorance and poverty », tel fut, tel est encore le leitmotiv avoué de trop d'hommes d'affaires et de politiciens anglais du Nouveau-Brunswick vis à vis des Acadiens. Avec un sans gêne voisin du cynisme, un vieux marchand ne disait-il pas au Père Morin, lors de l'ouverture du Collège de Caraquet: « C'est une plaie pour les Acadiens de se faire instruire. » Le Père sut répondre du tact au tact: « C'est une plaie surtout pour les marchands! » Les déplorables conditions sociales qui permettaient de tels abus ne furent cependant pas particulières à Caraquet. Les compagnies jersiais s'étaient taillé, dans tout le Golfe St-Laurent et la baie des Chaleurs, un immense empire du poisson, acquis et maintenu partout selon les mêmes méthodes. Nous avons donné le point de vue du pêcheur. En toute justice, il faut mentionner que les compagnies encaissaient tous les risques et subissaient des pertes fréquentes, qu'elles essayaient de compenser de façon ou d'autre. Quelques agents surent aussi se faire estimer par leur droiture.



LE HAVRE DE CARAQUET

Malgré tout, il régnait autour de la baie de Caraquet beaucoup d'activité, avec une certaine dose de prospérité. Des centaines de barques, aux coques pimpantes de couleurs vives, sillonnaient le havre, toutes voiles au vent, comme des mouettes légères. Des goëlettes à gros tonnage apportaient de côtes lointaines les marchandises les plus diverses, du sel surtout; d'autres repartaient avec des chargements de poisson pour Halifax, l'Angleterre, le Portugal, l'Italie même, et les anciens de Caraquet ne se rappelaient pas sans émotion cette période

si pleine d'animation et de coloris, que l'âge du chemin de fer et du moteur Diesel devait reléguer au grenier des temps révolus. « Mais où sont les trois-mâts d'antan ? »

On ne s'occupait de culture à Caraquet que pour les besoins domestiques. « Ceux d'en haut », selon une expression locale, vivotaient sur de maigres terres peu boisées et balayées par les vents de mer.⁴ Les Acadiens de Grand-Pré n'avaient cependant pas perdu très vite leur vocation d'agriculteurs. Est-ce aux familles installées à Caraquet, ou à la veuve de Nicolas Denys, selon une opinion, qu'il faut attribuer la construction d'aboiteaux dont on remarque encore le dessin très net, à l'embouchure nord de la rivière Caraquet ? Il faudrait des recherches pour déterminer la paternité de ce curieux système d'endiguement des eaux salines, retrouvé sur les rives de la baie des Chaleurs, et si caractéristique à Grand-Pré. W. F. Ganong y voit le travail naturel des glaces, mais les digues sont trop régulières pour qu'on puisse se ranger à son opinion.⁵

• *Histoire religieuse de Caraquet*

Comme tout le Nouveau-Brunswick, Caraquet dépendit pendant longtemps, au point de vue religieux, du siège métropolitain de Québec. L'abbé Bourg, premier prêtre acadien, s'y arrêta au cours de ses randonnées à travers les immenses territoires dont il avait la charge. Monsieur Girouard, un prêtre du diocèse de Québec, originaire de Boucherville, y demeura de 1787 à 1790, et sa signature se lit aux registres de la paroisse, les plus anciens du Nouveau-Brunswick, puisqu'ils datent de 1768. La visite pastorale de M^{sr} Plessis, en 1811,

⁴ Les gens de St-Paul (Bas-Caraquet) s'occupaient plus sérieusement de culture, il y a 20 ans. On faisait boucherie. On récoltait du blé, de l'avoine. Dans chaque maison, il y avait un pilon, et chaque soir les enfants préparaient l'orge du lendemain. (Souvenir de M. P. P. Morais)

⁵ W. F. GANONG, *Acadiensis*, Vol. VII, no 2, p. 94.

est demeurée justement célèbre. Cet infatigable évêque de Québec brava des difficultés jugées insurmontables pour offrir aux ouailles acadiennes de son diocèse un réconfort qu'elles méritaient par un attachement héroïque à la religion de leurs pères. Le vénéré pasteur trouva partout sur son passage des exemples de foi qui le touchèrent aux larmes.

En 1829, un premier démembrement crée le diocèse de Charlottetown, qui comprend l'Île du Prince-Édouard, le Cap-Breton et le Nouveau-Brunswick. En 1842, cette dernière province était constituée en diocèse, avec siège à Frédéricton, puis à St-Jean. L'année 1859 marque un pas de plus dans l'organisation ecclésiastique de la province. Tout le nord du pays, comprenant les comtés de Madawaska, Restigouche, Gloucester et Northumberland, se détachait de St-Jean pour former le diocèse de Chatham. La population d'origine française y était en grand nombre. Elle constituait même la majorité des diocésains. Mais peu instruite, mal organisée aux points de vue social et économique, dépourvue de maisons d'enseignement secondaire, et même d'écoles primaires, elle se verra pendant longtemps frustrée de ses espoirs. Elles ne seront par rares les paroisses françaises à qui on imposera un pasteur incapable de prêcher ou de faire le catéchisme en leur langue.

M^{sr} James Rogers était curé de Church-Point. N.-E., lorsqu'en 1859 il fut choisi par Rome comme premier évêque de Chatham. « C'était un excellent cœur, écrit un prêtre qui l'a connu. Une belle âme de prêtre, mais peu administrateur et d'une violence inouïe. » Il avait une connaissance assez remarquable de la langue française, qu'il aimait écrire et parler à l'occasion. Taillé en hercule, l'air imposant, sévère, inquisiteur, il avait le don, ou la manie, des répliques inattendues et cassantes qui démontaient les timides. Doué d'une santé robuste, d'un jugement droit, d'un zèle à toute épreuve, il fut de trempe à régir son immense diocèse-mission. Quarante-trois ans, il demeure au poste. Ce n'est qu'en 1900 qu'il accepte

un coadjuteur, M^{gr} Barry. L'année suivante, il démissionne, et meurt à l'Hôtel-Dieu de Chatham, en 1903.

• **Le Grand Vicaire Paquet**

À cette époque, inutile de chercher des prêtres originaires du pays pour desservir les soixante missions qui formeront le diocèse de Chatham en 1860. On n'y trouvait que sept curés venus surtout de la province de Québec.⁶ Ce sera le futur évêque des Trois-Rivières, M^{gr} Cooke, qui construira, vers 1828, la première église en pierre et l'antique presbytère de Caraquet, incendié en 1948. Mais c'est à monsieur l'abbé Paquet que revient surtout l'honneur d'avoir organisé la paroisse sur des bases solides. Il en devint curé en 1848 et l'administra jusqu'à sa mort, survenue en 1869. C'est lui qui construisit l'actuelle église de pierre, commencée en 1856 et terminée vers 1865. C'était un prêtre de grande valeur, et l'on a dit que, s'il avait été Irlandais, on l'eût choisi comme premier évêque de Chatham. M^{gr} Rogers en avait fait son grand vicaire pour la partie nord du comté de Gloucester. En cette qualité, il fut un intermédiaire précieux entre la Mère Pagé, des religieuses Hospitalières de Montréal, et l'évêque de Chatham, lors de la fondation du lazaret de Tracadie. La fondatrice écrivait après son passage à Caraquet: « Là, je vis un homme rempli de capacités, d'un bon esprit, d'un jugement solide, noble dans tous ses procédés, aimable, affable, et qui n'avait qu'une parole. » (Cité par Dom Lajat, O.S.B. — *Le Lazaret de Tracadie*, p. 202.) Organisateur d'envergure, homme aux idées larges, aux vastes horizons, il rappelle par certains côtés le célèbre curé Labelle. Les circonstances ne lui ont pas permis de réaliser tous les plans qu'il avait conçus, mais il a été un précurseur, et la floraison d'œuvres qui vont

⁶ M. Bailly, futur évêque de Québec est curé à Caraquet en 1770, puis c'est M. Girouard et l'abbé Bourg. M. Cooke avait administré le territoire de Petit-Rocher à Tracadie (1817-1824) avant de devenir curé résident de Caraquet, de 1828 à 1842.

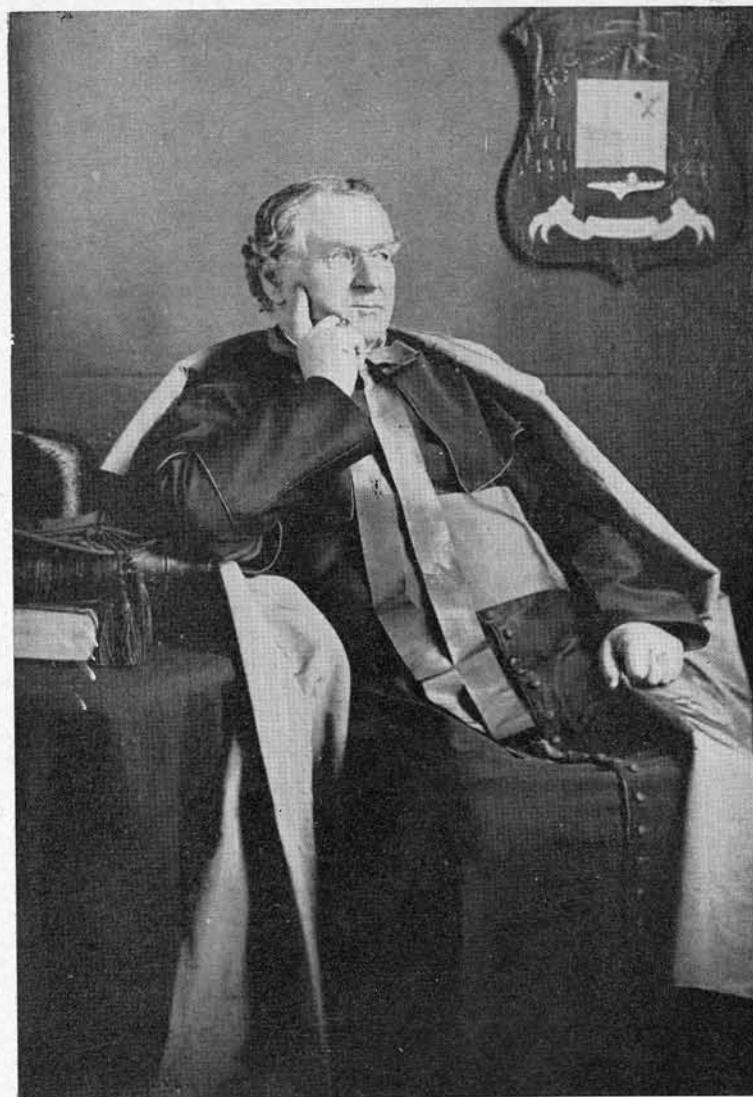
bientôt surgir au service de la population acadienne n'aurait pu se manifester aussi vite, sans le nécessaire labeur de défrichement auquel il s'astreignit. Les œuvres d'éducation l'intéressaient au plus haut point, et c'est dans le dessein de fonder des maisons d'enseignement qu'il avait recueilli une somme importante qu'il transmit à ses exécuteurs testamentaires, avec charge expresse de l'utiliser pour ces œuvres. En 1872, son successeur, monsieur Pelletier, fonda grâce à une partie de ce legs un couvent pour jeunes filles, qu'il confia à la Congrégation de Notre-Dame de Montréal. Le grand vicaire Paquet avait aussi trouvé en son dernier vicaire et l'un de ses protégés, l'abbé Théophile Allard, un homme de confiance et de grande valeur, qui devait marcher sur ses traces et réaliser enfin le rêve de sa vie, le but pour lequel il avait légué sa fortune.

Voici qu'une nouvelle figure surgit maintenant au fil de ces notes. Elle ouvre pour nous un nouveau sous-titre, car il s'agit du futur M^{gr} Allard, curé de Caraquet, fondateur du Collège du Sacré-Cœur.

• **Mgr Théophile Allard, P.A.**

À la suite de Bossuet, on ne peut qu'admirer les chemins de la Providence, quand on voit par quels détours insoupçonnés elle conduit les hommes et les événements. Que la famille Allard, vers la fin du XVIII^e siècle, ait décidé de quitter Charlesbourg, près de Québec, pour s'établir en Gaspésie, à St-Joseph de Carleton, un ethnologue ne verrait là qu'une migration normale attribuable à des causes économiques. Et d'un simple point de vue humain il n'aurait pas tort. Mais pour nous, c'est un cas où vraiment le doigt de la Providence est visible. De longue main, ne rapprocherait-elle pas ainsi de territoires où plusieurs de ses membres allaient exercer leur dévouement, une famille méritante? C'est en effet à Carleton, le 27 août 1842, que naissait Joseph Théophile Allard, fils du

capitaine Pierre Allard et de Ginette Allain, son épouse. Dès son jeune âge, une maturité précoce, une intelligence vive, et beaucoup de force de caractère semblaient le marquer pour des destinées plus hautes que la vie laborieuse dans une paroisse rurale. Ses parents n'hésitèrent pas à lui faire entreprendre des études classiques, malgré leur condition modeste et l'éloignement des maisons d'éducation. À douze ans, le jeune Théophile quitte donc le foyer paternel, et par bateau accomplit le long périple — baie des Chaleurs, Golfe et fleuve St-Laurent — qui le conduit au séminaire de Nicolet. Il ne sera pas question pour le bambin de revenir souvent au foyer, quand on songe aux moyens de communication de l'époque ! L'Intercolonial date de 1871, et son inauguration, du 1^{er} juillet 1876. À Nicolet, ce fut un élève studieux, docile, exemplaire, comme l'indiquent les témoignages de ses maîtres. Il termine ses études classiques en 1863, et la même année revêt l'habit clérical au Grand Séminaire de Québec, où il suit pendant deux ans le cours de théologie de l'Université Laval. Il complète ses études ecclésiastiques au Collège St-Joseph de Memramcook, tout en se livrant à l'enseignement, et le 26 décembre 1867, M^{gr} John Sweeney lui confère la prêtrise, dans la cathédrale de St-Jean, N.-B. Déjà depuis quelques années, le vénérable M^{gr} Paquet, vicaire général du diocèse et curé de Caraque, s'intéressait au jeune lévite. On ne s'étonne donc pas de le voir faire ses premières armes comme vicaire à Caraque, sous la sage et paternelle direction de son bienfaiteur, malade et vieilli, qui rêve d'ailleurs de trouver en lui plus qu'un auxiliaire dévoué, un successeur. Mais à la mort de monsieur Paquet, survenue le 26 juillet 1869, M^{gr} Rogers ne juge pas opportun de ratifier le testament spirituel de son grand vicaire, et comme l'érection d'une paroisse nouvelle à Pokemouche exigeait un dévouement jeune et vigoureux, il y nomme l'abbé Allard comme premier curé. C'était retarder indéfiniment un projet tacite concernant une œuvre d'éducation à Caraque, impliqué par un legs important du curé défunt à son jeune vicaire. Néanmoins, en septembre 1876, nous le retrouvons à



MGR THÉOPHILE ALLARD, P.A.
fondateur du Collège de Caraque

la tête de la belle paroisse de Caraquet, mais pour trois ans à peine, car dès 1879, M^{gr} Rogers l'arrachait de nouveau à un milieu qu'il aimait pour lui confier, en des circonstances bien difficiles, l'organisation de la paroisse de Paquetville, un centre de colonisation ouvert depuis quelques années. Son rôle de curé défricheur semble maintenant consacré, et comme une essoucheuse qu'on se prête d'un rang à l'autre, l'abbé Allard se voit ballotté par les ordres de l'évêque d'une paroisse à l'autre du diocèse. Dès septembre 1881, il quitte Paquetville, fait un stage à St-François du Madawaska, mais est ramené aussitôt sur les bords de la baie des Chaleurs, à St-François-Xavier de la Rivière à l'Anguille (Eel River), dont dépendait la mission de Balmoral. Là encore il est plongé en pleine colonisation, se dévoue corps et âme au défrichement des terres et des âmes, et s'attache tellement à son nouveau milieu qu'il dut faire un réel sacrifice pour accepter la paroisse de Caraquet qui lui fut enfin définitivement confiée par M^{gr} Rogers, en 1885.

Une biographie plus détaillée du futur fondateur s'attacherait sans doute à marquer son esprit d'abnégation et d'obéissance au cours de ce début de carrière mouvementé, orageux même. Car les rapports entre l'évêque et le bouillant apôtre si français d'esprit, si dévoué à l'avancement de la cause acadienne, furent loin d'être toujours empreints de l'aménité souhaitable. Ce sont des traverses voulues par la Providence, et qui n'ont pas empêché le bien de se faire, mais il est permis de les regretter.

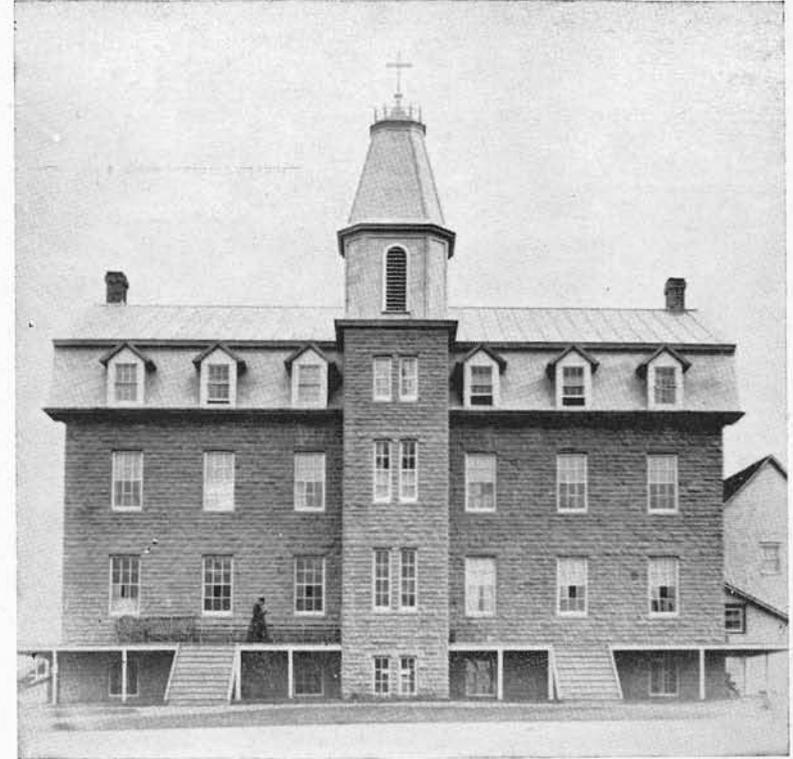
Selon l'expression courante, monsieur Allard avait de l'étoffe, du tempérament ! Une taille avantageuse et qui supportait bien sa corpulence, un regard hautain, plus affecté d'ailleurs que naturel, le verbe facile, au ton protecteur et sentencieux, mais souvent parsemé des termes les plus pittoresques, autoritaire, et tout d'une pièce dans ses décisions, d'une énergie trempée par les expériences d'une vie mouvementée, mais en même temps bonne nature, ami du rire et des farces

monumentales, le « Seigneur Allard », comme on le surnommait dans les cercles intimes, évoque le souvenir d'un baron féodal actif, entreprenant, indomptable. Sa paroisse de Caraquet, il en était le maître, mais plus par l'amour qu'il lui portait, le dévouement et le zèle, que par une domination tyrannique. Aussi ses ouailles lui étaient-elles aveuglément confiantes et attachées.

À de rares qualités naturelles, monsieur Allard sut allier la force de ses vertus sacerdotales. On a pu écrire de lui au lendemain de sa mort: « Ce qui a le plus frappé ceux qui ont connu de près M^{gr} Allard, c'est la grande régularité de sa vie sacerdotale. Il n'a peut-être pas manqué un seul jour à sa méditation. Il apportait la même exactitude dans l'accomplissement de tous ses exercices de piété; bien souvent, c'est dans la chapelle du collège qu'il venait faire sa visite au Saint-Sacrement. Son chapelet venait au premier rang des obligations qu'il s'était imposées. Plusieurs de ceux qui ont vécu dans son intimité se souviennent avec édification de l'avoir récité avec lui pendant une course à travers les bois, ou pour charmer les loisirs d'une promenade en voiture... « Si nous disions notre chapelet ? » proposait le bon curé... et on s'exécutait avec plaisir. La Sainte Messe et tout ce qui concerne le culte, les rubriques en particulier, étaient l'objet de ses soins les plus attentifs. Aussi, à quelqu'un qui l'interrogeait sur un point de rubriques, quelque temps avant sa mort, pouvait-il répondre non sans quelque vérité: « Autrefois, en matière de cérémonies, je passais pour une autorité, mais hélas ! actuellement, la mémoire me fait défaut. » Chaque année, il se faisait un devoir de faire une sérieuse retraite pour se retremper plus fortement dans l'esprit sacerdotal, et il allait souvent demander à quelque communauté religieuse le recueillement et la solitude qui favorisaient tant ces saints exercices, et là, dans le silence et la prière, il renouvelait ses provisions de vie surnaturelle. Avec de telles habitudes, rien d'étonnant que, quand l'heure des sacrifices sonnait, il se trouvât prêt à les accueillir

généreusement. » (L'Action Sociale — Québec — 20 février 1912)

Une plume autorisée se chargera sans doute un jour de suivre monsieur Allard pendant les vingt-sept années de son fructueux ministère comme curé de Caraquet, de colliger les documents nécessaires et de retracer les labeurs d'une vie si apostolique. Brûlant donc les étapes, nous en arriverons tout de suite au point qui nous intéresse, la construction par monsieur Allard de la grande maison de pierres grises qu'il devait léguer comme berceau à notre Collège du Sacré-Cœur. C'est à partir de 1895 qu'il se préoccupa plus immédiatement de donner suite à un projet caressé depuis longtemps. Il habitait alors le vieux presbytère construit par M. Cooke, une maison de bois encore solide et habitable puisqu'elle fut utilisée jusqu'à son incendie. Mais il rêvait à quelque chose de mieux, qu'on appellerait d'abord « le nouveau presbytère », afin de n'effrayer personne, mais qui en fait, servirait un jour ou l'autre à une œuvre d'éducation. L'histoire malheureuse du Collège St-Louis de Kent, fermé brutalement par l'autorité diocésaine, était assez récente pour conseiller la prudence. Grâce à son habileté en affaires et à son sens de l'économie, monsieur Allard avait arrondi les sommes léguées par M^{gr} Paquet. Un terrain disponible lui appartenait en face de l'église, de l'autre côté de la route. Il ne restait plus qu'à commencer les travaux. Avec enthousiasme, la paroisse accorda son concours et entérina sans discussion tout ce qui fut proposé, sans connaître toutefois clairement les buts réels du pasteur. L'éducation était d'ailleurs l'un des sujets les plus fréquents de la prédication de monsieur Allard. Donc en 1896, grâce en partie à ses deniers, un vaste édifice de pierre, tour centrale, sous-sol, deux étages et des combles en mansarde, se dressait sur l'horizon de Caraquet. Cette même année, le pasteur y transporta ses pénates, en attendant que la Providence lui offrît, deux ans plus tard, les moyens de réaliser ses projets inavoués.



PREMIER COLLÈGE DU SACRÉ-CŒUR,
offert aux Eudistes par Mgr Allard

• *Préliminaires à la fondation*

Les circonstances providentielles qui amenèrent les Eudistes de France à fonder successivement en Nouvelle-Écosse le Collège Ste-Anne de Church-Point, en 1890, et le Séminaire du Saint-Cœur de Marie, à Halifax, en 1895, ont été assez souvent racontées pour que nous n'ayons pas besoin d'insister ici. Quand les deux pionniers de la province eudiste canadienne, les Pères Blanche et Morin, débarquèrent à Halifax, le 13 septembre 1890, ils arrivaient de France sur la foi de promesses un peu vagues, dans un milieu dont ils ne connaissaient pas la langue. Ils ignoraient d'ailleurs à peu près tout des réalités canadiennes, et pour donner encore à leur situation un cachet mi-tragique, mi-comique, personne ne semble savoir pourquoi ils sont là. On peut difficilement trouver plus bel exemple de fondation où, les règles de la sagesse et de la prudence humaines mises de côté, la foi et l'obéissance de deux missionnaires, et la prière confiante des Acadiens, les fils de l'Assomption, vont faire surgir une œuvre magnifique. Dieu seul a tout conduit !

Réunis en convention nationale à la Baie Ste-Marie, les Acadiens des Provinces Maritimes avaient discuté du problème qui les inquiétait depuis nombre d'années: l'éducation de la jeunesse acadienne du Sud-Ouest de la Nouvelle-Écosse. Des démarches faites dans le passé auprès de plusieurs Congrégations, s'étaient heurtées à des refus. Les Eudistes eux-mêmes, dès décembre 1887, n'avaient pas cru pouvoir accepter cette œuvre, d'ailleurs assez peu précisée par celui qui faisait la démarche, monsieur Rouxel, prêtre de St-Sulpice. Des Pères de la Merci, de Vineland, N.J., présents à la convention acadienne, avaient laissé entrevoir qu'ils seraient prêts à accepter la fondation. On crut même l'affaire réglée. C'est sur ces entrefaites que la décision fut prise à Paris, le 15 août, d'envoyer au Canada deux Pères, chargés de se dévouer plus spécialement à l'éducation des Acadiens. Des lettres égarées placèrent un moment les missionnaires dans une situation fautive à leur arri-

vée en Nouvelle-Écosse, mais l'Archevêque d'Halifax, M^{gr} O'Brien, comprit vite les vues de la Providence, et dès l'automne 1890, le collège rêvé par monsieur Gay, curé de Church-Point, ouvrait ses portes.

Jamais fondation ne fut aussi décisive dans le relèvement intellectuel et social d'un groupe. Il ne s'écoulera pas un demi-siècle avant que les cadres religieux et civils de l'ancienne Acadie ne se voient fortement occupés par les fils des déportés de 1755. Dès septembre 1895, les Eudistes étendaient leur rayonnement. M^{gr} O'Brien autorisait la Congrégation à établir dans la ville d'Halifax une maison qui serait son scolasticat; l'archevêque toutefois se réservait le droit d'y faire admettre ses séminaristes, s'il le jugeait bon. Les scolastiques ne vinrent pas nombreux; en revanche, aux séminaristes d'Halifax s'ajoutèrent bientôt quelques sujets des diocèses voisins, et « de facto », sinon « de jure », le séminaire du Saint-Cœur de Marie devint un séminaire interdiocésain pour les Provinces Maritimes.

Cette institution, qui exerçait une influence directe et si profonde sur les forces religieuses des diocèses de l'Acadie, comme aussi le collège classique et commercial de Church-Point, ne tardèrent pas à gagner aux Eudistes la sympathie, le respect et la confiance de l'élite. Les directeurs des jeunes fondations de Nouvelle-Écosse songèrent très vite à élargir encore les cadres de leur champ d'action. Une meilleure connaissance du pays leur avait fait comprendre d'ailleurs que s'en tenir à ces œuvres, c'était presque se condamner à l'asphyxie. La population française de la province était numériquement peu importante, et les lacunes de sa formation intellectuelle et religieuse une fois largement comblées par un collège et un séminaire, il restait peu d'espoir aux Eudistes de se recruter suffisamment même pour les seuls besoins locaux. Ils tournèrent donc les yeux vers le nord, vers le Nouveau-Brunswick, la province voisine.

Là se trouvait le gros de la population acadienne au Canada, un groupe compact, déjà solidement ancré et organisé en

des paroisses florissantes qui constituaient des régions entières presque uniquement françaises, un milieu en plein essor de relèvement national et qui faisait appel à toutes les compétences, à tous les dévouements. Là était l'avenir, avec l'assurance d'un travail fructueux où dépenser son zèle pour le catholicisme et la langue française.

Le premier témoignage de ces préoccupations se trouve, bien voilé encore, tout à fait indirect, dans une lettre du Père Blanche, supérieur de Church Point, à M^{gr} Rogers, évêque de Chatham. Elle est datée du 13 décembre 1893, et contient surtout des remerciements à l'ancien curé de la Pointe de l'Église, qui avait fait parvenir une généreuse offrande à l'œuvre naissante déjà éprouvée par un incendie. Mais la lettre se termine ainsi: « Ce petit coin de Sainte-Marie, où votre mémoire, Monseigneur, est toujours vivante, a bien changé depuis quelques années. Le Collège Sainte-Anne s'élève en face de la grande église, ayant à sa droite le presbytère et à gauche un couvent de sœurs; au milieu se trouve le monument du R.P. Sigogne. Vous devriez venir, Monseigneur, à Church Point; vous nous feriez bien plaisir de vous revoir, et nous serions heureux de vous offrir l'hospitalité. » Des rapports, qui devaient prendre par la suite une telle importance, s'engagent ainsi sous le signe de la plus bienveillante cordialité.

Le fait suivant, où l'on ne peut s'empêcher de voir malgré tout le doigt de la Providence, devait tisser des liens plus étroits et plus susceptibles de conséquences, entre les Eudistes et leur future paroisse de Caraquet. En 1894, un jeune Eudiste français, le Père Ozanne, professeur à Church Point depuis deux ans, passe au clergé séculier, est accepté par le diocèse de Chatham et nommé vicaire du curé Théophile Allard, à Caraquet. C'est là que le Très Honoré Père Ange LeDoré ira lui rendre visite, en 1895, lors de son deuxième voyage au Canada. Le Père Ozanne fit naturellement les honneurs de la paroisse au Supérieur Général, lui présenta monsieur le curé, et le conduisit

même jusqu'à Tracadie. Les Eudistes ne sont maintenant plus des inconnus dans le Nord du Nouveau-Brunswick.

Peu à peu, les relations se multiplient. Un témoin de l'époque nous raconte dans quelles circonstances les Eudistes allaient rendre enfin une visite officielle à M^{gr} l'évêque de Chatham: « Je me rappelle, écrit-il, que vers février 1896, Monsieur Marcel Richard, plus tard M^{gr} Richard, vint au Séminaire d'Halifax, chercher le P. Blanche et le P. Cochet; il les conduisit chez lui, à Rogersville, et de là les dirigea sur Chatham, pour qu'ils entrassent en relation avec M^{gr} Rogers. — Je ne vous accompagnerai pas moi-même auprès de l'évêque, leur aurait-il dit, ma présence vous nuirait plus qu'elle ne vous servirait. — M. Richard et son évêque, en effet, avaient eu de très grandes difficultés, dont le souvenir n'était pas effacé. »

Sur quoi porta l'entrevue? On peut facilement le conjecturer à la lecture d'une lettre du Père Ange Le Doré, supérieur général, datée de Paris, 2 avril 1896, à M^{gr} Rogers. Elle fait écho à la visite des Pères Blanche et Cochet, et ne cache pas le désir de la Congrégation de s'implanter au Nouveau-Brunswick. Comme elle est inédite, et qu'elle traite des graves soucis de l'heure en France, nous ne résistons pas au plaisir de la citer en entier.

Monseigneur,

Je suis bien touché de l'accueil si bienveillant et paternel que votre Grandeur a daigné faire aux Pères Blanche, supérieur de Ste-Anne, et Cochet, supérieur du Séminaire d'Halifax.

En France, la loi militaire et les lois fiscales nous créent des situations bien précaires et bien difficiles. L'attitude que les circonstances m'ont amené à prendre dans les luttes des Congrégations religieuses contre la tyrannie du gouvernement, expose notre société à des représailles plus haineuses de la part des sectaires. Aussi devons-nous songer à trouver en dehors de notre pays des contrées plus hospitalières. Le clergé et les catholiques Irlandais, avant nous, ont connu la persécution, Monseigneur, et la Providence s'est servie de

l'oppression anglaise, pour répandre le catholicisme de tous côtés, en obligeant vos compatriotes à quitter votre île chérie.

C'est notre tour aujourd'hui, religieux français. M^{sr} O'Brien nous a déjà reçus avec bonté dans son diocèse. Nous accepterions aussi volontiers, Monseigneur, de travailler dans le bon diocèse de Chatham.

Notre Congrégation a été surtout établie pour les missions et la formation du clergé; aussi l'œuvre qui nous est la plus chère, ce sont les séminaires. Combien nous bénirions la Providence s'il nous était donné de préparer aux Provinces Maritimes un clergé à elles, recruté chez elles, comme le pape Léon XIII nous a chargés de le faire dans plusieurs diocèses de la Colombie Espagnole. Il me semble, après les deux voyages que j'ai faits dans le Canada, que vos familles irlandaises et acadiennes fourniraient d'excellents éléments pour procurer à chaque évêque de ces Provinces un clergé qui serait plus à sa disposition et sous sa main.

Nous ignorons les mesures que notre gouvernement va prendre. Mais il est probable que si Votre Grandeur le désire, vers le mois de septembre, je pourrais mettre quelques Pères à sa disposition. Ils pourraient commencer par le ministère de paroisse, et dans la suite, l'expérience et la sagesse de Votre Grandeur diraient progressivement si notre Congrégation peut rendre quelques autres services au diocèse de Chatham.

Ange LE DORÉ,
sup. gén. des Eudistes.

M^{sr} Rogers avait des vues très personnelles sur les services qu'il pouvait attendre des Eudistes, et bien des difficultés qui surgiront par la suite, entre l'évêque et les Pères, viendront de divergences de vue qui percent dès le début de leurs rapports. Il faut admettre, et c'est tout à l'honneur du prélat, qui avait parfois beaucoup de largeur d'esprit, et toujours un véritable zèle apostolique, qu'elles ne furent jamais assez sérieuses pour compromettre les fondations des Eudistes au diocèse de Chatham. On ne peut hélas en dire autant du malheureux collègue St-Louis, que M^{sr} Rogers supprima brutalement parce qu'il ne cadrait pas avec ses vues. C'est que pour les Irlandais, comme pour les Acadiens, il se posait un problème aigu d'édu-

cation. Un petit collège anglais, sous le patronage de St-Michel, avait d'abord fonctionné vaillamment que vaillamment à Chatham. On avait dû le fermer, faute de ressources et de personnel. M^{sr} Rogers cherchait à qui le confier et se préoccupait beaucoup plus de sa réouverture que d'une fondation acadienne à Caraquet, dont on parlait déjà depuis deux ou trois ans. Dans son idée d'ailleurs, St-Michel pouvait et devait suffire aux besoins des deux groupes ethniques de son diocèse, puisque la question de langue n'entraînait en ligne de compte que pour consacrer le fait établi de la prédominance de l'anglais dans l'ensemble du Canada. On pourrait à la rigueur enseigner presque autant de français que d'anglais au petit séminaire diocésain ressuscité.

M^{sr} Rogers offrit donc St-Michel aux Eudistes, lors de la première visite des Pères Blanche et Cochet au prélat. Le supérieur de Church Point ne voulut pas donner une réponse définitive, car il entrevoyait une œuvre et un milieu plus en rapport avec les buts de la Congrégation, et les aptitudes de ses membres. Comme l'avenir devait lui donner raison! On trouve en l'une de ses lettres à l'évêque, en date du 1^{er} janvier 1897, une phrase symptomatique, glissée dans le texte sans aucune transition: « J'ai appris que M. Allard avait l'intention d'ouvrir lui-même, cette année, un petit collège à Caraquet. J'en suis très heureux, car il répondra, je crois, à un besoin de votre population. »

En février de la même année, le Père Blanche se rend de nouveau à Chatham. Monseigneur insiste pour faire accepter le projet de St-Michel, mais la visite du Père se complète par un voyage à Bathurst, où le grand vicaire, M^{sr} Barry, le reçoit cordialement et discute avec lui de plans qu'une lettre suivante, datée de Church Point, 2 mars 1897, nous précise assez clairement. Elle mérite qu'on en cite de larges extraits. On s'étonnera sans doute que le Père Blanche mentionne le petit séminaire de Chicoutimi comme un danger pour le recrutement d'un collège à Chatham. C'est que les Pères Eudistes

français n'avaient pas encore acquis le sens exact des distances au Canada, et d'ailleurs la confusion entre Rimouski et Chicoutimi est facile et traditionnelle, et ce serait une explication plausible. Quoi qu'il en soit, voici cette intéressante missive:

Church Point, 2 mars 1897

Monseigneur,

De retour à Church Point, je tiens tout d'abord à exprimer à votre Grandeur toute ma reconnaissance pour l'accueil si bienveillant qu'elle a eu la bonté de me faire en son évêché de Chatham et à lui exposer le résultat de mon voyage à Bathurst.

Le but de notre Congrégation étant l'œuvre des missions et des collèges, nous désirerions vivement l'atteindre tout d'abord en votre diocèse par la fondation d'une maison de missionnaires. Votre désir, Monseigneur, est de voir revivre le collège St-Michel, et je le comprends. L'idée est vraiment excellente, mais cette résurrection offre en ce moment bien des difficultés. D'abord, comme Votre Grandeur me le faisait remarquer elle-même, la situation de Chatham n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était autrefois. En 1860, vous n'aviez pas une maison religieuse pour l'instruction de la jeunesse, et aujourd'hui le diocèse en est entouré de toutes parts. St-Joseph de Memramcook, St-Dunstan, St-François-Xavier, Van de Buren, Ste-Anne et le petit séminaire de Chicoutimi. Un grand collège a donc peu de chances de succès. Le plus pratique est donc l'établissement d'une maison de missionnaires en attendant le collège, et, à cette maison le rattachement d'une École Apostolique qui pourrait fournir des prêtres à votre diocèse tout en procurant des sujets à notre société. Une autre raison qui me ferait remettre à plus tard l'ouverture du collège St-Michel, c'est que la fondation du Collège Ste-Anne et celle du grand séminaire d'Halifax, nous ont imposé de lourdes charges et nous ne sommes pas en ce moment à même de fournir un personnel anglais à St-Michel. Plus tard, je l'espère, nous y arriverons et c'est précisément dans ce but que je sollicite de Votre Grandeur, une paroisse peu éloignée de Chatham, afin que dans l'avenir si ce projet se réalise, les deux maisons puissent se soutenir mutuellement.

Mais quelle paroisse, me direz-vous? Vous m'aviez parlé de Caraquet, et je vous en suis très reconnaissant, mais Monsieur Allard, en construisant un collège, en se proposant d'élever prochainement un presbytère, a assurément un plan qu'il tiendra à exécuter. Pour moi,

il commencera son collège, mais quand il sera aux prises avec les difficultés inhérentes à cette œuvre, il y renoncera.

Bathurst village m'a beaucoup plu. Sa position sur l'Intercolonial, la petite communauté des sœurs à proximité de l'église serait un nid charmant pour une résidence... »

Trois points ressortent de la lettre qui précède. Tout d'abord les Eudistes ne s'estiment pas en mesure de prendre la direction du collège de Chatham, mais n'osent enlever tout espoir à M^{gr} Rogers. Ils désirent malgré tout dans le diocèse, un établissement qui serait constitué par une paroisse où résideraient des missionnaires et où l'on commencerait l'œuvre nécessaire au recrutement, un Juvénat. Le Père Blanche entrevoit enfin l'échec éventuel d'un collège que Monsieur Allard se propose d'ouvrir à Caraquet, et la possibilité implicite de reprendre cette œuvre, qui entrerait vraiment dans les buts de la Congrégation, puisqu'il s'agirait en fait d'un petit séminaire diocésain au service de la population acadienne. Comment d'ailleurs le dévoué curé de Caraquet eut-il pu maintenir une telle œuvre avec la seule aide de séculiers en un diocèse qui devait faire appel à l'extérieur, même pour remplir, et dans une proportion bien insuffisante, les cadres de son clergé?

Pendant plusieurs mois, les pourparlers traînèrent sans qu'on puisse en arriver à une décision. M^{gr} Rogers ne voulait pas démordre de ses vues sur St-Michel. Puis tout à coup, l'horizon s'éclaircit, la fondation rêvée par les Eudistes de Church Point leur est offerte sans qu'ils l'eussent même sollicitée. Tout se précise, et comme si l'Étoile de la Vierge qui brillait au collège Ste-Anne l'avait guidé, monsieur Allard tourne de lui-même les yeux vers la Baie Ste-Marie. Depuis deux ou trois ans déjà, il cherche des auxiliaires pour dispenser l'éducation secondaire dans cette grande construction de pierres grises dont il a fait son presbytère, en attendant que ses murs résonnent d'une jeunesse au travail, à l'étude, à la prière. Les éducateurs recherchés semblent maintenant tout indiqués. Ce que les Eudis-

tes font à la Baie Ste-Marie, et dont on parle avec tant de louange, ils viendront l'accomplir sur les rivages de la Baie des Chaleurs, à Caraquet.

• **Le projet d'accord**
• **La fondation**

Les événements vont alors se précipiter. Le grand patriote de l'Acadie, le futur M^{gr} Richard, dont une issue malheureuse de sa propre fondation à St-Louis de Kent n'avait abattu ni le courage, ni la détermination, a reporté tout son intérêt sur la fondation de son confrère, monsieur Allard. Une seconde fois, il joue le rôle d'intermédiaire et met notre Congrégation en rapport avec le curé de Caraquet. Le jour de l'Ascension, 20 mai 1898, le T.H.P. Le Doré, qui en était à sa troisième visite en Amérique, discute un projet d'accord, et le soir même, à Caraquet, monsieur Allard dresse un acte en vertu duquel il abandonne en toute propriété, à la Congrégation des Eudistes, le collège qu'il a bâti et les terres qu'il possède dans la paroisse. Sa Grandeur M^{gr} Rogers, évêque de Chatham était, en outre, priée de sanctionner cette donation et d'assurer à notre société la direction de Caraquet, quand monsieur Allard cesserait d'en être curé. C'est le contenu général du fameux *Projet d'accord*, qui devait faire l'objet de corrections assez pénibles un peu plus tard, et soulever bien des discussions après l'incendie du Collège de Caraquet. Il ne semble pas inutile d'en citer le texte *in extenso*:

Projet d'accord entre M. l'abbé Jos. Théophile Allard, curé de la paroisse St-Pierre de Caraquet, N.-B., et le Très Révérend Père Ange Le Doré, supérieur général de la Congrégation de Jésus et Marie, dite des Eudistes, soumis à l'approbation de sa Grandeur M^{gr} Jacques Rogers, D.D., évêque de Chatham, N.-B.

1° Le Révérend M^r Allard se propose de consacrer ses ressources à la fondation d'un collège à Caraquet, où l'on enseignera aux jeunes gens les matières d'un cours commercial et celles d'un cours classique latin.

2° Il se propose de confier ce collège à la Congrégation des Pères Eudistes qui acceptent et qui dirigeront cette œuvre d'après leurs méthodes, leur expérience, en tenant compte des lois et des besoins, enseignant sur le même pied la langue anglaise et la langue française.

3° Pour favoriser cette œuvre, M^r l'abbé Allard abandonnera en toute propriété à la Congrégation des Eudistes le terrain qu'il possède à Caraquet avec l'établissement qu'il a construit et les terres qu'il possède dans les environs.

4° Dans le cas où les Pères Eudistes viendraient à abandonner cette œuvre sans des raisons légitimes, les propriétés données par M^r Allard retourneraient, dans la valeur qu'elles auront au moment du don, à la corporation ecclésiastique du diocèse de Chatham.

5° M^r l'abbé Allard pourra continuer à être curé de la paroisse St-Pierre de Caraquet après l'arrivée des Eudistes et l'ouverture du Collège; et au cas de sa mort ou de sa résignation à la charge de titulaire, M^{gr} l'évêque de Chatham consent à donner cette paroisse avec ses charges et ses ressources aux Révérends Pères Eudistes.

6° M^r l'abbé Allard pourra continuer à faire valoir les terres qu'il se propose de donner, et en remettre les produits et les revenus aux Pères Eudistes.

7° Afin de commencer dans de meilleures conditions les Pères Eudistes désirent attendre un an avant d'ouvrir les cours du Collège.

8° Ce projet n'aura de valeur qu'après avoir été approuvé par sa Grandeur M^{gr} Jacques Rogers, D.D., évêque de Chatham, et par le conseil de la Congrégation des Eudistes, avec l'autorisation de Rome.

Ange LE DORÉ,

Caraquet, 20 mai 1898

Jos. Théophile ALLARD, ptre

Par une négligence inexplicable, ce contrat ne fut approuvé par Rome qu'en 1905, et M^{gr} Barry, devenu évêque de Chatham dans l'intervalle, en profita pour exiger une modification de la quatrième clause, à la suite d'une entrevue dramatique avec le Père Lebastard, au presbytère de Bathurst. L'expression « sans des raisons légitimes » fut remplacée par celle-ci: « pro quacumque causa ».

Le Supérieur général et monsieur Allard ne tardent pas à prendre la route de Chatham, avec des appréhensions faciles à comprendre. Fonder Caraquet, c'était retarder la réouverture du collège irlandais de St-Michel. M^{sr} Rogers, qui depuis un an était en pourparlers à ce sujet avec le Père Blanche, allait-il accepter de bonne grâce le fait accompli qu'on lui mettrait sous les yeux ? Ne pouvait-il croire qu'on lui avait tramé dans le dos une espèce de conspiration franco-acadienne ? Les choses n'iraient pas sans luttes ! Ce fut en effet quasi tragique. M^{sr} Rogers n'était pas si expéditif en affaires, et, avec une certaine dose de raison, il faut l'avouer, trouva le procédé des négociateurs, qui avaient tout conclu sans le consulter, pour le moins cavalier. « Le Père Le Doré, raconte un témoin de l'époque, fut assez mal reçu, quasiment mis à la porte. Mais M. Allard revint à la charge, et il y eut entre lui et M^{sr} Rogers plus d'une séance orageuse, presque tragi-comique. Le fougueux évêque finit pourtant par consentir », et le 4 septembre 1898, à la suite d'une inspiration du Saint-Esprit, comme il le disait lui-même à Monsieur Allard, avant de signer, donne son plein consentement et son entière approbation au projet d'accord, ainsi qu'à toutes les clauses qu'il renferme; et il souhaite que l'œuvre de l'enseignement et de l'assistance pastorale du curé de Caraquet commence aussitôt que faire se pourra. « Invitant ainsi cordialement la Congrégation des Eudistes dans mon diocèse, ajoute Sa Grandeur, je la bénis et je prie Dieu de répandre sur elle, sur chacun de ses membres, et sur ses œuvres dans mon diocèse, ses plus abondantes bénédictions. »

L'orage est passé; tout se termine par une bénédiction, d'ailleurs sincère, car une fois qu'il aura compris la force irrésistible qui monte et se développe dans son diocèse, et l'inutilité des tentatives de barrage, M^{sr} Rogers donnera de nombreuses preuves de son intérêt et de sa sollicitude de pasteur d'âmes, à l'œuvre de Caraquet.

• Les fondateurs de Caraquet

M^{sr} Allard mérite le titre de fondateur du Collège de Caraquet. Les droits du vénéré prélat sont certes irrécusables. Les Eudistes ne se seraient peut-être jamais installés à Caraquet sans l'invitation du curé, ses généreuses offrandes et ses promesses. Il fit auprès de M^{sr} Rogers les premières démarches nécessaires et eut à subir plus d'une avanie avant d'arracher son consentement à l'évêque. D'après l'évaluation qu'il en dressa lui-même (lettre du 21 août 1905 à M^{sr} Barry), les dons successifs qu'il fit à l'œuvre naissante, s'élèvent à plus de \$20,000, chiffre qu'il faudrait multiplier pour les apprécier selon la valeur actuelle de l'argent. Voici comment se répartissent ces dons:

- 1° Le corps central du Collège: \$15,000, et 60 acres de terrain, \$1,200. (Donation du 1er juin 1900)
- 2° Une terre à culture de 125 acres, évaluée \$700 (1er juin 1900).
- 3° Un terrain adjacent de 33 acres: \$650 (13 sept. 1904).
- 4° Un lot de 25 acres, \$200 (13 sept. 1904).

Sa générosité envers le collège fut par la suite intermittente. C'est ainsi qu'il paiera de ses deniers l'éclairage de la maison, une installation à l'acétylène, et qu'il se rendra jusqu'à Ottawa, avec le député Turgeon pour solliciter des secours auprès d'amis politiques, lorsqu'on parlera d'agrandir le collège.⁷

Si son initiative à l'origine de l'œuvre, et ses générosités subséquentes ne suffisaient à enlever tous les doutes, il reste le témoignage du R.P. Lebastard lui-même. Il décerne à monsieur Allard, le titre de fondateur en plusieurs actes officiels, tout spécialement lorsqu'il fait des démarches auprès de Rome, en

⁷ Sir Wilfrid Laurier, alors premier ministre, donna \$50.00, s'excusant de ne pouvoir faire plus, à cause de sa pauvreté. De fait, la politique n'avait guère enrichi ce grand homme d'Etat.

1905, pour obtenir qu'on nomme Protonotaire Apostolique, le généreux bienfaiteur, et son titre de fondateur du Collège reçoit ainsi la sanction d'une bulle romaine.

Si M^{gr} Allard rendit l'œuvre possible, les Eudistes n'estiment pas commettre une injustice envers personne en reconnaissant qu'elle ne put s'organiser sur des bases solides, se maintenir, se développer, puis renaître à Bathurst après deux incendies, que grâce au dévouement et à la générosité du R.P. Prosper Lebastard. À juste titre, ils considèrent donc ce dernier comme le second fondateur du Collège du Sacré-Cœur.



CHAPITRE DEUXIÈME



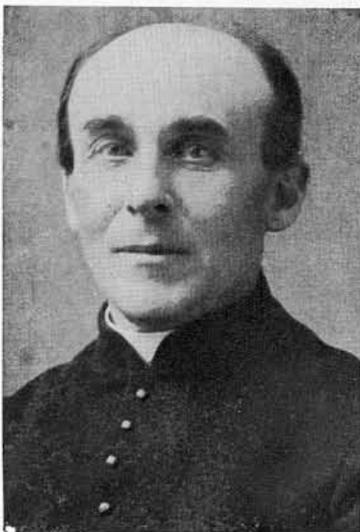
L'installation

SUPÉRIORAT DU PÈRE MORIN
(nov. 1898 - août 1899)

• *Vicaire à Caraque*

Monsieur Allard aurait voulu que les choses marchassent rondement et qu'avec le début de l'année scolaire s'ouvrit une classe de son collège. À peine le projet d'accord était-il signé qu'il prenait le train pour la Baie Ste-Marie, où il espérait recruter ses auxiliaires. Mais Ste-Anne ne pouvant se départir d'aucun de ses professeurs, à une date fort mal choisie, un début d'année, le Père Blanche lui conseilla la patience. Ce n'est que le 9 novembre 1898 qu'une lettre du T.H. Père Le Doré arrivait de Paris, enjoignant au Père Aimé Morin, alors professeur au grand séminaire d'Halifax, de se rendre à Caraque pour se mettre à la disposition de Monsieur Allard et préparer l'ouverture du Collège.

C'était la troisième fois que le Père Morin se voyait assigné à un poste de pionnier, et c'est tout à son honneur. On eût dit que ses Supérieurs discernaient en lui une vocation de fondateur. Avec le Père Blanche, il traversa les mers pour fonder le collège Ste-Anne. Avec le Père Cochet, de sainte mémoire,



R. P. AIMÉ MORIN
1^{er} supérieur

il ouvrit le grand séminaire d'Halifax. Après Caraquet, on l'enverra organiser la fondation éphémère de la mission indienne de Tobique. Il sera ensuite premier curé de la paroisse du Sacré-Cœur, à Chicoutimi, passera de nombreuses années curé de Ste-Anne de la Pointe-au-Père, près de Rimouski, et se retirera à Laval des Rapides, peu de temps avant de s'éteindre doucement dans la paix du Seigneur, après une vie bien remplie. Ce qui semble caractériser ce pionnier des fondations eudistes en terre canadienne, c'est, avec une piété intense et

une régularité presque mécanique, un dévouement à toute épreuve. Ce petit homme alerte et souriant, un peu timide, mais capable de colère à ses heures, peu loquace de nature, mais malgré tout affable et onctueux, ne reculait devant aucune difficulté. Il avait cette persévérance dans l'action et devant l'obstacle qui est la grande arme de ceux qui ne suivent que la ligne droite et la voie de l'obéissance. Il n'en imposait pas, mais s'imposait par son travail et son souci du devoir. C'était un acharné du ministère paroissial, où d'ailleurs, comme curé, il aimait tout faire par lui-même, grand'messe, sermon, catéchisme, vêpres, etc. D'une écriture fine et presque illisible, il a consigné en de multiples carnets, toutes ses homélies, tous ses petits mots, toutes ses remarques et directives. En un mot, un homme pieux, dévoué, soucieux du détail, mais sans grande envergure, et qui finissait par réussir, parce qu'il savait obéir.

Après s'être arrêté à Chatham pour saluer son nouvel évêque, M^{gr} Rogers, et l'assurer de sa soumission, le Père Morin parvient à Caraquet, le 12 novembre. Le village ne se mettra pas en frais tout de suite d'une réception triomphale, car le premier Eudiste y débarque sans tambour ni trompette. Il commence cependant une épopée de l'éducation en terre acadienne qui va se poursuivre dans le coquet village de pêche pendant quinze ans. D'abord, il n'est que vicaire, succédant au Père Ozanne, qui transmute à Shippagan, comme curé, et qui construira là une magnifique église de pierre. Le dimanche, 14 novembre, le Père saluait du haut de la chaire de l'église paroissiale, la population de Caraquet, au nom de sa Congrégation, au nom aussi de ceux qui allaient bientôt venir « ad dandam scientiam salutis », auxquels, humble précurseur, il ne faisait que préparer la voie. C'était du défrichage, non de réels débuts, mais on peut dire que la sympathie des paroissiens à l'œuvre naissante, qui commençait avec ce sermon demeuré célèbre, ne devait jamais se démentir, et se manifesta dans les circonstances ordinaires comme dans les critiques, d'une façon touchante et parfois héroïque. Un lien se formait que les années et les épreuves ne réussiraient pas à relâcher. Quelle somme de reconnaissance mutuelle se doivent les Eudistes et Caraquet, les pages qui vont suivre le laisseront peut-être deviner.

• 9 janvier 1899, ouverture du Collège

Dans les derniers jours de décembre 1898, le Père Haquin quittait le collège Ste-Anne pour Caraquet. Il sera rejoint en février de l'année suivante par le Père Travert, après le désastreux incendie de notre collège de la baie Ste-Marie. Avec un professeur auxiliaire de bonne volonté, monsieur Alphonse Sormany, voilà donc tout le personnel dont disposera le Père Morin à l'ouverture, le 9 janvier 1899.

Cette première rentrée eut lieu sans cérémonie, sans tapage dans les journaux, bien humblement, comme le grain de senevé

qu'on jette au creux d'un sillon fertile, dans une campagne silencieuse. Dix-neuf élèves, dont un seul interne, Wilfrid Doucet, neveu de M^{gr} Stanislas Doucet, répondirent à l'appel de la première cloche. La grande construction de pierres grises du pays, que nous avons décrite au chapitre précédent, et qui servait de presbytère à M. Allard depuis trois ans, se peuplait enfin de la jeunesse étudiante à laquelle elle avait été destinée.

Si les fondateurs, lorsqu'ils prirent place à la table commune, le soir de cette première rentrée, avaient été gratifiés d'une vision prophétique, bien des appréhensions qui leur gonflaient le cœur, eussent été dissipées. Nous voyons le chemin parcouru, les résultats obtenus, et nous admirons. Eux n'avaient surtout que la foi dans l'avenir et la Providence, pour soutenir leur courage, car le présent était loin d'être rose.

Il semble qu'il y ait eu un regrettable malentendu à ces tout débuts de l'œuvre, et les mois qui suivirent l'envenimèrent, bien loin de le dissiper. Quelle était la position exacte du P. Morin vis à vis de monsieur Allard, de ses Pères, et du groupe d'élèves ? C'est ce qu'on avait omis de trancher, volontairement ou non. Était-il supérieur ? Était-ce le curé fondateur ? On se souvient que ce dernier avait utilisé comme presbytère la maison qu'il remettait aux Eudistes. Or l'année scolaire débuta sans que monsieur Allard eût donné signe de vouloir réintégrer l'ancien presbytère, voisin de l'église, et qui attendait dans l'abandon et le délabrement. Il présidait donc à table, comme cela semblait être son droit, et les trois Pères y mangeaient avec lui, ce qui plaçait dans une situation fautive le P. Morin et ses confrères. À une autre table, dans la même salle, s'installaient trois neveux de monsieur le curé, et l'unique interne.

Un autre point litigieux, et qui résultait d'ailleurs du précédent, c'est qu'on n'avait rien déterminé au sujet des dépenses de la maison, de l'emploi des revenus, comme aussi de leur per-

ception. Pour toutes fins pratiques, monsieur Allard tenait les cordons de la bourse. Situation humiliante pour les Pères, mis ainsi au rang de simples auxiliaires d'une œuvre qu'on les avait appelés à diriger; source de multiples mécontentements qui contribuaient à rendre les rapports tendus et peu agréables.

La maison était spacieuse, vu le nombre restreint d'élèves. Son installation imparfaite, à cause de l'usage qu'on en faisait depuis trois ans, obligea à défaire des partitions. Les escaliers n'étaient qu'ébauchés, les corridors, étroits et sombres. « Il est facile d'imaginer, lit-on dans un article publié quelques années plus tard, ce que durent être de semblables débuts, la dose d'énergie et d'abnégation qu'ils supposent de la part de ceux qui en portèrent le poids. »

Faut-il s'étonner de ces misères ? Elles sont inhérentes à toute fondation. Elles constituent comme le bain d'épreuves qui donne la trempe nécessaire aux œuvres surnaturelles. C'est ce fondement de la croix que saint Jean Eudes donne comme l'un des signes visibles d'une œuvre conduite par Dieu et non par les seules volontés humaines. Il faut se garder d'ailleurs de trop dramatiser. Même les Apôtres, qui avaient pourtant à leur tête le Divin Sauveur, n'ont pas toujours réussi à garder entre eux la paix et la sérénité. C'est un lieu commun hagiographique de constater jusqu'à quel point les plus saintes personnes se sont sanctifiées mutuellement par les frictions de ce qui restait d'humain en elles. Monsieur Allard était un très saint prêtre, foncièrement bon, dévoué, le cœur sur la main. Faut-il lui faire grief de ce que sa formation antérieure et ses préoccupations habituelles ne lui eussent pas donné une idée très nette de la marche d'un collègue et de l'indépendance d'action et de la liberté nécessaires à des directeurs congréganistes ? Quand on aura le courage de le lui faire comprendre, il saisira très vite et corrigera peu à peu de bonne grâce, une situation qui eût risqué d'être intenable s'il avait eu moins de largeur

d'esprit. L'avenir, hélas, réservait de bien plus lourdes épreuves au collègue de Caraquet !

Cette année ne comporta nécessairement qu'un semestre, et le programme d'études se réduisit à des cours préparatoires au classique, car la vingtaine d'élèves externes avait reçu une formation insuffisante dans les écoles de la région. On ne savait pas encore s'il serait possible d'accepter des pensionnaires l'année suivante. M^{sr} Rogers aurait voulu que le Collège demeurât un externat, sans doute pour ne pas compromettre le recrutement du collège de Chatham, qu'il travaillait toujours à ressusciter. La même indécision existait quant à la nature même du cours d'études. Donnerait-on à Caraquet un cours classique traditionnel ? C'était bien l'idée des Eudistes, à qui l'expérience du collège Ste-Anne, acquise au prix de tâtonnements, de mécomptes et d'hésitations, devait du moins servir à Caraquet. Ce n'était pas si clair, ou si désirable, pour quelques dirigeants du pays, hypnotisés par l'exemple des *High Schools* du Nouveau-Brunswick. Le travail dans le silence devait venir à bout, très vite et sans heurt, de toutes ces difficultés.

Le 21 juin 1899, se terminait l'année scolaire tronquée. Une bien modeste distribution de prix, peu de récompenses, pas de ces magnifiques représentations théâtrales qui allaient marquer les suivantes, et naturellement, pas de fanfare ! Mais l'assistance, curieuse de voir l'œuvre nouvelle, était nombreuse et brillante. Pour la troisième fois — sa dernière visite datait de Pâques — M^{sr} Rogers honorait l'humble collège de sa présence, et il ne lui cachait pas son intérêt, ni son désir de le protéger. Les curés des environs commençaient une tradition en témoignant, par leur présence, la sympathie active dont ils entouraient l'œuvre. Dans la salle, trop petite, se pressaient les parents des élèves et les amis de Caraquet. C'est devant cette belle assistance, devant l'évêque et le clergé, que monsieur Allard donna une courte allocution, très simple et très touchante, pour témoi-

gner publiquement de la satisfaction que lui procuraient les heureux commencements de son œuvre. Tirons maintenant nous aussi le rideau sur ce prologue, et avec les fondateurs, avec les élèves, entrons en vacances !

• Les vacances
• Changement de supérieur

Nous ne parlerions pas de ces vacances de l'été 1899, si elles n'avaient été marquées par deux événements d'importance pour l'avenir du nouveau collège: le règlement partiel de la situation des Pères vis à vis de monsieur Allard, et la nomination du R.P. Prosper Lebastard, comme supérieur de la maison.

Le R.P. E. Regnault avait été envoyé de France comme visiteur extraordinaire des jeunes fondations eudistes canadiennes. Il prêcha d'abord une retraite aux Pères de Church Point et les encouragea à relever leur collège incendié. Il passa ensuite à Halifax et se rendit enfin, au mois d'avril, à Caraquet, où bien des précisions, qui n'avaient d'abord semblé que de détail, s'avéraient maintenant nécessaires. Selon le projet d'accord, la paroisse devait être rattachée au collège, et soutenir ainsi l'œuvre, tout en profitant du travail des membres de la communauté. Or seule la seconde partie de ce contrat ne faisait l'objet d'aucun litige. Tant que monsieur Allard, garderait la cure, malgré ses fréquentes générosités, le collège serait dans la gêne, d'autant plus que les services qu'il rendait à la paroisse n'étaient pas toujours rémunérés. Le Père Regnault eut la hardiesse de conseiller à monsieur Allard de se retirer, comme l'avait fait monsieur l'abbé Gay à la Pointe de l'Église. La réponse vint, farouche et définitive: « Certes, mon bon Père, jamais ! Je mourrai au milieu de mon bon peuple ! » Le visiteur extraordinaire obtint un compromis. Il fut décidé du moins que monsieur Allard réparerait l'ancien presbytère et s'y retirerait.

Sur ces entrefaites, dès le début du mois d'août, on avait appris le changement de Supérieur, mais le Père Morin demeura au poste quelques semaines, pour terminer des travaux de réfection commencés à l'intérieur et à l'extérieur de la maison, et régler définitivement la question des Religieuses auxiliaires.



RELIGIEUSES DES SS. CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE
à Caraquet

Mère St-Constant, Rév. Mère Générale
Mère Édouard, sup. locale
Sr Augustine-Marie, Sr St-Paterne, Sr St-Zéphirin,
Sr Marguerite-Marie

Jusqu'alors, le service des cuisines, de la lingerie et de l'entretien général, avait été assuré par deux demoiselles de Shippagan, Élisabeth et Alésine Robichaud, d'un grand dévouement et d'une rare discrétion. Cela ne pouvait durer, surtout en prévision de l'accroissement du nombre des élèves, et le Père Morin,

avec beaucoup de délicatesse, se faisait un reproche de laisser à son successeur ce problème plus épineux qu'on ne saurait le croire de prime abord. Il désirait confier le service aux Religieuses des Saints Cœurs de Jésus et Marie, déjà installées en nos maisons de Church Point et d'Halifax, et qui donnaient entière satisfaction. M^{gr} Rogers s'y objectait. Les jeunes filles du pays feraient bien l'affaire, et à la rigueur, les Sœurs de la Charité d'Halifax accepteraient cette charge. L'évêque appréhendait-il de voir une nouvelle Congrégation française s'infiltrer dans le diocèse. À force de tact et de diplomatie, le P. Morin réussit à convaincre le prélat, et les Sœurs des Saints Cœurs de Jésus et Marie commencèrent à Caraquet une vie de dévouement au service du Collège qu'elles ont continuée à l'Université du Sacré-Cœur de Bathurst. L'évêque leur imposait deux restrictions: elles n'étaient acceptées qu'à titre temporaire, et à condition de ne pas se mêler d'enseignement !

Ce fut le dernier acte du Père Morin comme supérieur. Quelques jours plus tard, il faisait ses adieux à M^{gr} Rogers: « Je quitte un évêque qui a été pour moi un père. Il est pénible de laisser une œuvre à laquelle je voulais me dévouer et pour laquelle j'avais déjà souffert un peu. » Une plainte atténuée, combien modeste et combien touchante !

Le 19 août 1899, fête de saint Jean Eudes, le Père Joseph Héry arrivait à Caraquet. Il devait s'y dévouer de nombreuses années, jusqu'à l'incendie. N'étant alors que sous-diacre, le diaconat lui sera conféré le 17 juin 1900, et la prêtrise, le 5 août suivant. En arrivant, sa première impression est pénible: « Les travaux du presbytère n'étaient pas finis; monsieur Allard vivait encore avec les Pères. On me donna une chambre qui était un passage, avec un lit de fortune. Je constatai ainsi « de visu » la pauvreté de notre installation: en fait, nous étions plutôt campés qu'installés. » Pendant les derniers jours du mois, alors que les Pères préparaient à la communion les enfants de Paquetville, eut lieu le déménagement de monsieur Allard.

Il regagna l'ancien presbytère, avec armes et bagages, ce qui mit les Pères dans une grande gêne lorsqu'ils revinrent de leur tournée apostolique. Le Collège était littéralement vide, et cela s'explique. Monsieur Allard avait dû lui-même meubler son presbytère en utilisant ce qui servait en commun, et aux Pères et à lui. Comme on n'avait au Collège ni fourneau, ni batterie de cuisine ou ustensiles quelconques pour les repas, les Pères acceptèrent encore pendant quelques jours, l'hospitalité que leur offrit de bonne grâce le curé.

Le Père Lebastard était déjà en fonction, et la rentrée scolaire avait été d'abord fixée au 14 septembre. On fut obligé de la reculer jusqu'au 21, pour donner le temps aux fournisseurs de remplir les nombreuses commandes de mobilier et d'ustensiles les plus pressés. Le 16, tout était en gare, et des hommes de bonne volonté s'empressèrent de transporter au Collège le matériel reçu. « Dans l'intervalle, nous disent les annales, la charité avait fait son œuvre: les bonnes dames de la paroisse, devant un tel dénuement, s'étaient mises à organiser une quête à travers le pays. Chacun y mit du sien, et bientôt, essuie-mains, draps, couvertures, vaisselle, affluèrent au Collège. Tous ces braves gens, au cœur d'or, s'étaient fait un honneur de se dépouiller, en faveur de ceux que, dans leur respectueuse vénération, et dans la simplicité de leur foi, ils appelaient les « Saints Pères. » Il y eut des actes de générosité et de délicatesse à faire pleurer; tous, même les plus pauvres, voulaient au moins donner quelque chose. Un vieux et une vieille apportèrent une tasse: ils boiraient bien tous deux avec la même! Il y avait encore fort à faire pour achever la toilette de la maison avant le jour de la rentrée. Tous se mirent à la besogne avec entrain: le Père Haquin et le Père Héry montèrent le four à pain; puis, avec l'aide du ferblantier de l'endroit, procédèrent à l'installation des fourneaux de la cuisine. Des ouvriers volontaires proposèrent généreusement leurs offres de service. De leur côté, nos quêteuses de tout à l'heure se muèrent en femmes de peine; on n'entendit

bientôt plus dans le collège que le grincement de la scie, le bruit du marteau, le va et vient des laveuses: ce fut tant et si bien que, au jour dit, le collège reluisant de propreté, et comme flamboyant neuf, pouvait rouvrir ses portes pour la première rentrée régulière. »

Comment ajouter aux lignes qui précèdent? Elles sont tout à l'honneur des paroissiens de Carquet. Leur acte de charité chrétienne et de splendide générosité clôture en beauté ce qu'on peut appeler les temps héroïques de la fondation. Le Collège du Sacré-Cœur va maintenant connaître une expansion rapide et un essor remarquable sous le supérieurat de celui qu'on a surnommé « l'âme de la maison », le R.P. Prosper Lebastard.



CHAPITRE TROISIÈME

*Vers la haute mer*

SUPÉRIORAT DU P. LEBASTARD
1er terme - 1899-1903

• **Formation d'un futur chef**

Le R.P. Prosper Lebastard s'est à tel point identifié à l'œuvre de Caraquet et à sa reconstruction à Bathurst, il y a mis tant de son cœur, de son dévouement, de sa grande âme de prêtre, fier de ses succès comme s'il se fut agi de triomphes personnels, souffrant de ses épreuves comme de deuils familiaux, allant jusqu'à y engloutir une bonne tranche de sa fortune, que le lecteur nous pardonnera de retarder le récit des événements pour essayer de faire revivre à ses yeux cette figure si attachante, légendaire même en Acadie.

Une vie dépensée tout entière au service de la jeunesse dans les collèges catholiques, voilà ce qu'a été l'existence du Père Lebastard. Son éducation l'avait magnifiquement préparé aux rôles de premier plan qu'il y devait jouer. Né le 16 mars 1865, il tenait de ses ancêtres bretons une ténacité qui pouvait aller jusqu'à l'obstination, une foi vive dont s'illumineront toutes les démarches de sa vie, une piété solide, qui, bien plus que la

fortune, semblait comme l'apanage de la famille chrétienne où il fut élevé. Ses parents étaient riches. Mais cette fortune, loin de l'arrêter plus tard sur les chemins du sacrifice et du renoncement, ne lui sera qu'un levier de plus, discret et puissant, dans l'édification des œuvres de Dieu. À cinq ans, il perdit son père, enlevé par une épidémie de petite vérole, et sa mère, avant tout une femme d'autorité, consacra son existence à l'éducation des deux orphelins que le mari défunt lui avait laissés, Prosper et une sœur un peu plus jeune. Le Père Georges, qui a publié une courte biographie du futur supérieur de Caraquet, s'est plu à souligner cette influence de la mère sur la personnalité de l'enfant: « Elle modela sur ses propres traits la physionomie morale de l'orphelin... On pressentait déjà en lui l'homme de volonté, d'énergie et d'autorité, qu'il devait être toute sa vie. Peut-être serait-on tenté de regretter qu'il lui ait manqué l'avantage de vivre au milieu d'une de ces nombreuses familles, où le heurt des caractères, la multiplicité des goûts, adoucissent nécessairement ce qu'il peut y avoir d'absolu et d'irréductible dans certains tempéraments, dominateurs par nature. » (pp. 3 et 4)

Mais le collègue, en l'éloignant des jupes maternelles et d'une influence qui risquait de devenir accaparante, corrigerait bientôt ces légers excès d'une bonne éducation en serre chaude. Sa mère le plaça au collège St-Martin de Rennes, dirigé par les Eudistes. Les adieux au parloir donnèrent lieu à une scène déchirante et typique, que le Père Lebastard racontait souvent plus tard, et qui s'explique facilement quand on connaît la sensibilité très vive de la mère et du fils. Voilà maintenant notre blondinet jeté entre les murs rébarbatifs d'un immense collège, au milieu d'un petit monde espiègle et tapageur où son air sérieux et tranquille semble une proie toute désignée pour les brimades. Elles ne lui manquèrent pas, mais c'est un apprentissage comme un autre à la vie. Traité de pleurnichard, dès la première classe, par son professeur, il réussit d'un mois à l'autre à s'aguerrir. C'était d'ailleurs, de l'avis de tous, un élève modèle, à qui on confie les charges de confiance: conseiller, secrétaire,

préfet de congrégations collégiales, sacristain en chef, etc. Partout, il manifeste déjà des qualités de chef et de manieur d'âmes, si nécessaires à l'éducateur.

Ce fut donc avec une joie réelle qu'on l'accepta au Noviciat des Eudistes, lorsqu'il y fit sa demande d'entrée, après de brillantes études. Deux ambitions le guidaient dans son choix de la vie religieuse en cette Congrégation: se soustraire à tout souci d'administration, tout en évitant d'avoir un jour ou l'autre à s'expatrier. « Dieu ne tarda guère, commente son biographe, à déjouer tous ces calculs, en lui demandant le sacrifice de son attachement au pays natal, et celui de ces goûts personnels, pour se jeter, sans répit, dans les tracasseries inhérentes aux charges administratives les plus lourdes. »

Nous ne le suivrons pas à travers les différentes maisons de France où il exerça d'abord son ministère. Avec un sens très élevé du devoir d'état et de ses moindres exigences, il se révéla comme un éducateur hors pair. C'est son obéissance de Valognes qui consacra surtout sa réputation de psychologue et d'homme de caractère. Quand il y arriva, tout jeune encore, comme surveillant des Grands, des histoires malheureuses y avaient créé un état de tension et de malaise, de mauvais esprit même, qui exigeait beaucoup de tact et de courage. En quelques semaines, il sut s'imposer, gagner la confiance des élèves et retourner complètement la situation. Personne ne s'étonna donc quand on sut que le T.H.P. Général avait jeté les yeux sur lui pour consolider la jeune fondation canadienne de Church Point. Et il partit pour la Nouvelle-Écosse, avec son précieux petit bagage d'ancien professeur d'anglais, langue qu'il parlera toujours en la torturant, mais surtout avec un enthousiasme que les plus crucifiantes épreuves ne réussiraient pas à éteindre, le zèle ardent d'un missionnaire et l'inlassable dévouement d'un prêtre éducateur dans toute la force du terme.

Le collège de la baie Ste-Marie ne devait être pour lui qu'un lieu d'attente et comme un tremplin vers de plus hautes

et fructueuses destinées. Il y passe malgré tout quatre ans, de 1893 à 1895, et de 1897 à 1899, comme professeur de philosophie et directeur de la Congrégation de la Sainte Vierge d'abord. En 1895, la confiance de ses confrères canadiens le délègue à l'Assemblée générale de la Congrégation. De retour au Canada, il quitte la Pointe de l'Église et rejoint les Pères Cochet et Lecourtois au grand séminaire d'Halifax, mais revient à la baie Ste-Marie deux ans plus tard, comme préfet de discipline. Lourde charge. Comme elle convenait bien à ses aptitudes ! L'énergie et le doigté dont il avait fait preuve à Valognes lui servirent encore une fois à rétablir une discipline compromise par les inexpériences du début, et bientôt régnaient dans la maison le bon esprit, le travail et la parfaite régularité. Tout marchait à merveille; on comptait sans l'épreuve.

Elle vint sous la forme habituelle à notre climat canadien, le feu. Dans la nuit du 15 au 16 janvier 1899, le Père Lebastard, réveillé en sursaut par un bruit insolite, sort de sa chambre et constate qu'une fumée dense envahit les corridors. Sans perdre son sang-froid, il court éveiller les surveillants des dortoirs. Déjà l'incendie fait rage. On évacue sans panique; aucune perte de vie, aucun incident regrettable. Le P. Lebastard réussit même à sauver du désastre les Saintes Espèces. Mais le matin, la grande construction toute de bois qui avait été le collège Ste-Anne, achevait d'agoniser et de s'effondrer sous les morsures du feu. Le P. Lebastard avait été l'un des sinistrés du presbytère de Church Point, en 1893, où il avait perdu tous ses bagages; il partageait encore une fois le fardeau commun de cette épreuve, mais la divine volonté lui réservait pour l'avenir deux autres calvaires, combien plus douloureux, et toujours sous cette lugubre forme, des murs calcinés qui rougeoient dans la nuit, de jeunes enfants surpris dans leur sommeil et désemparés, une œuvre construite à coups de sacrifices et réduite en un monceau de cendres.

Comme le supérieurat du Père Blanche était terminé à Ste-Anne, les rumeurs officieuses nommaient le P. Lebastard à la succession. C'était reconnaître ses éminentes qualités de chef et son énergie indomptable, mais les autorités supérieures changèrent d'avis, car au mois d'août de la même année, il était nommé supérieur à Caraquet, où l'on avait aussi besoin d'un homme pour organiser et consolider une œuvre à peine née. Pendant vingt ans, à Caraquet, puis à Bathurst, il va maintenant donner sa pleine mesure.

• **Tel qu'on l'a connu à Caraquet...**

On a reproché au Père Lebastard son absolutisme, ce qu'en termes d'actualité, on nommerait de la dictature. C'est un fait que devant les multiples problèmes à résoudre, les tâches difficiles d'une fondation, il ne crut pas toujours bon de susciter les initiatives de ses collaborateurs, dont quelques-uns étaient des hommes d'envergure, comme l'avenir le démontra. Des succès qu'il obtint, faut-il déduire que ses méthodes étaient les seules bonnes ? Tout au plus qu'elles n'étaient pas mauvaises, que la ténacité devant les obstacles finit toujours par les vaincre, et que le Père Lebastard eut le précieux avantage de trouver en ses confrères des hommes d'un grand mérite, d'un rare dévouement, qui surent obéir même s'ils ne voyaient pas toujours l'opportunité des ordres reçus.

Il voulut donc tout faire par lui-même, voir à tout de ses yeux, entrer jusque dans le détail des fonctions auxquelles il avait assigné un sous-ordre. Les nécessités du début et d'un personnel réduit, le forcèrent à cumuler les charges de supérieur, d'économiste, de préfet de discipline et des études. On ne peut lui en faire un reproche alors, mais le pli était fait et il s'en tint trop longtemps à ces méthodes. « Il y a des hommes qui paraissent nés pour commander, écrit le Père Georges, et lui en était. L'exercice de l'autorité lui allait à merveille. Il avait tout ce qui rehausse celle-ci et lui permet de s'imposer: une

parfaite distinction de manières, une dignité de vie au-dessus de tout éloge, un ensemble de vertus sacerdotales qui lui conciliait l'estime de tous; surtout une irrésistible volonté dans laquelle on se demandait ce qu'il fallait le plus admirer, de sa souplesse ou de sa ténacité. Il était vraiment le maître dans sa maison, et un maître absolu. Ce qui ne veut nullement dire qu'on eût à lui reprocher quoi que ce soit de cassant ou de dur dans le commandement. Nul au contraire ne savait autant tempérer un ordre, si pénible fût-il, par un tour de phrase délicat, une de ces précautions oratoires qui désarment. Il avait le don de s'insinuer. »

Il serait injuste de ne pas ajouter au caractère du P. Lebastard quelques traits qui en adoucissent l'austérité. Sans doute, il n'accordait pas facilement confiance à quelqu'un au point de s'en remettre uniquement à lui pour un travail confié. Mais dès qu'il avait acquis la certitude qu'un collaborateur s'acquittait avec une réelle maîtrise de ses fonctions, il n'hésitait pas à lui donner carte blanche, à lui fournir l'encouragement moral, l'aide matérielle nécessaire, tout en n'abdiquant jamais son rôle. On disait alors de lui qu'il avait ses hommes de confiance, ses bras droits.

C'était un homme de communauté, et comme les deux marchent de pair, un homme de règle. Il tenait mordicus, avec même une certaine rigidité tracassière, aux points stratégiques des constitutions. En quelle estime il avait le silence et le calme, si nécessaires au travail intellectuel et à la vie intérieure, tous ceux qui l'ont connu s'en souviennent. Et pourtant, comme l'atmosphère d'un collège se prête souvent mal à une paix monastique même relative ! Il y règne, dès que la jeunesse a envahi pour dix mois les salles et corridors aux murs sonores, une trépidation d'usine en marche. C'est le son métallique des cloches qui morcellent le temps en heures de travail, de prières et de jeux. Ce sont les gammes discordantes qui montent des cours et des salles et s'infiltrèrent par tous les pores de la grande

fabrique. C'est le grondement indistinct des troupes écolières qui défilent à pas pesants. A certaines heures, voici que les cuivres s'en mêlent et déversent, jusque dans les rues voisines, les airs de musique martiale et les notes suraiguës des souffles jeunes. Le Père Lebastard ne se plaignait jamais de ce tapage, qui était sa vie, qui lui prouvait que l'œuvre était bien vivante — *vita in motu* ! — mais il tenait à certaines oasis de silence, et on le voyait alors se poster aux endroits névralgiques pour inspirer une crainte salutaire et rappeler à l'ordre les récalcitrants.

Hanté par les devis qu'il roulait sans cesse sous son large front dégarni, le Père Lebastard avait des distractions monumentales dont il était le premier à rire. Voulait-il quitter la sacristie après un office, c'était fatal qu'il se dirigeât vers une certaine fenêtre plutôt que vers la porte ! Ses confrères attendaient le geste avec un sourire amusé ! Un matin de grande fête où il devait célébrer la messe solennelle, il entend un bruit insolite au réfectoire. Il s'y rend aussitôt, constate que tout est normal, s'assied à table pour se donner une contenance, et sans plus réfléchir, absorbe un copieux déjeuner. On dut envoyer les élèves à la grand'messe du village, faute d'un célébrant à jeun ! Il lui arriva quelquefois de ne pouvoir continuer sa messe parce qu'il avait absorbé le vin dès après l'offertoire. Il semble que les grandes fêtes, en brisant la régularité des jours de semaine, lui occasionnaient ses plus graves distractions. A la Pentecôte, une année, tout le Collège est réuni dans la chapelle. Arrive le moment du sermon, entre les Vêpres et le salut. Tous s'assoient. Le Père Collard, qui dirigeait le chœur de chant, entonne : « Esprit Saint, venez en nous. » Un couplet... deux couplets... Comme le prédicateur tarde à monter en chaire ! Le Père Lebastard se penche vers son voisin et lui demande qui doit prêcher. C'est le Père Frinault. Mais il l'avait envoyé le jour même à St-Paul de Caraquet. Il dut s'exécuter lui-même, et fort laborieusement, car il n'avait pas l'improvisation facile !

Homme d'autorité, homme de règle, homme intérieur, toujours en étroit contact avec Dieu, il avait pour ses Pères des attentions qu'on estimait parfois trop *paternelles* ; il veillait sur eux avec le même soin jaloux et exclusif qu'il portait à l'œuvre en général. Aussi, la vie de communauté fut intense à Caraquet sous son supériorat. L'union la plus intime et la plus cordiale régnait entre les Pères. C'était déjà un gage de succès que d'assurer le calme à l'intérieur contre les tempêtes possibles de l'extérieur. À sa barre, la barque avait un pilote à la main ferme, aux regards clairs. Regardons-la voguer.

• *Première année scolaire complète*

Quand donc, le 21 septembre 1899, après une rentrée scolaire retardée d'une semaine, le Père Lebastard se mit à l'œuvre, il se trouvait devant une tâche capable d'effrayer une âme moins bien trempée. La maison qu'on occupait, trop vaste pour une demeure particulière, trop petite pour un collège, s'avérait dès lors insuffisante pour la cinquantaine d'élèves inscrits. Comme personnel, les Pères Travert, surveillant, Haquin, Joseph Héry et Clermont, professeurs, et Dréan, arrivé un peu plus tard, vicaire à la paroisse. Tout en assurant la marche régulière de cette première année complète, il fallait déjà songer aux agrandissements nécessaires, se préoccuper d'un recrutement plus difficile qu'on ne l'avait cru d'abord, dresser tout d'une pièce un programme d'études, classiques comme inspiration générale, mais adaptées aux circonstances particulières à une contrée bilingue, soutenir enfin de lourdes dépenses d'administration, avec comme unique source de revenus le mince apport de pensions d'élèves ridiculement basses. Un prospectus, qui date des années suivantes, nous apprend qu'un interne recevait à Caraquet instruction et logement pour la modique somme de \$90 par année. Même en tenant compte de la dévaluation monétaire actuelle, on voit que le Collège du Sacré-Cœur ne put fonctionner et s'agrandir que grâce à des prodiges d'éco-

nomie, aux dons de quelques Pères Français, et, en quelques circonstances, à la générosité du curé Allard et de la population de Caraquet et des environs.



LES RR. PP. LEBASTARD, MORIN, HAQUIN et TRAVERT
bravant l'hiver canadien

• *La première séance*

L'année scolaire 1899-1900 ne contient rien de bien saillant. La retraite des élèves fut d'abord retardée au milieu d'octobre et servit de préparation à la fête patronale du Sacré-Cœur, le

20, et à la première communion de quelques élèves, qui se fit le jour même de la fête. Quatre ou cinq jours plus tard, grande liesse au collège. On inaugurerait, par une séance de grand style, la salle de récréation extérieure, qui devait en même temps servir de salle de théâtre. Elle avait été construite durant les vacances et parachevée à l'automne, grâce surtout à la générosité des paroissiens de Caraquet et de quelques familles des environs. On l'utilise encore aujourd'hui, intacte mais passablement défraîchie, comme centre de réunions paroissiales. On ne s'étonnera donc pas de voir un auditoire nombreux se presser à cette séance inaugurale. Le Père Travert, l'impresario de l'époque, avait tenu à bien faire les choses. Programme de choix, saynètes rendues avec beaucoup de bonne volonté par des acteurs forcément novices, atmosphère sympathique, tout contribua à graver cette première séance dans les souvenirs des témoins. Le Père Lebastard, dans le mot de la fin, sut d'emblée conquérir l'estime et l'affection de l'auditoire, en soulignant en termes émus la générosité de la paroisse: « C'est pour nous un véritable bonheur de pouvoir vous dire notre reconnaissance dans cette salle que vous avez aidé à bâtir avec tant de bonne volonté. Vous nous avez donné la pierre, vous avez charroyé le bois dont nous avons eu besoin. Sans votre concours, sans l'habileté avec laquelle les ouvriers ont utilisé tous les matériaux que vous leur avez amenés, les charges déjà bien lourdes qui pèsent sur nos épaules auraient encore été augmentées. Merci de les avoir allégées par votre charité. Personne n'est resté indifférent: les pauvres comme les riches sont nos bienfaiteurs. La liste des personnes qui nous sont venues en aide par leurs dons ou par leurs travaux, compte déjà plus de 3000 noms, et nous savons qu'elle n'est pas close. Nous l'avouons sans fausse honte, les larmes nous sont venues aux yeux, en présence des actes de charité vraiment héroïques dont nous avons été témoins. »

Ces remerciements méritaient d'être cités. Ils constituent comme un diplôme d'honneur et de reconnaissance à l'hospita-

lière population de Caraquet. Mais le discours du P. Lebastard s'achevait par un programme d'action qui nous fait entrevoir le magnifique idéal poursuivi et si bien réalisé par le Collège. Voici cet intéressant message: « Si la tâche que la Providence nous confie est bien belle, nous n'ignorons pas combien elle est difficile. Seuls, nous le sentons bien, nos faibles ressources ne nous permettraient point de surmonter les obstacles que nous rencontrerons; mais avec la protection du Sacré-Cœur, auquel ce collège est consacré; avec l'assistance qu'a bien voulu nous promettre monsieur le curé Allard, le fondateur de cette maison; avec le concours et la bonne volonté de tous, le Collège du Sacré-Cœur atteindra le but pour lequel il a été fondé, et réussira à donner, s'il plaît à Dieu, de saints prêtres à l'Église, et des citoyens utiles au pays. » L'œuvre menée à Caraquet cadre donc bien avec l'un des buts principaux de la Congrégation de Jésus et Marie, la formation sacerdotale par la culture des vocations.

• *Premières rigueurs de la discipline*

L'année se poursuivait sans heurts notables. À la fin du premier semestre, le P. Lebastard, écrivant à M^{gr} Rogers, manifestait de l'optimisme, mêlé d'appréhensions: « Le terme s'est achevé comme il avait commencé, dans de bonnes conditions. Comme Votre Grandeur le suppose bien, nous ne devenons point millionnaires. Farine, viandes, beurre, patates, il faut tout acheter, et nos enfants ne nous apportent point de grosses sommes d'argent. En revanche, je suis heureux de pouvoir leur accorder ce bon témoignage: ils font preuve d'un grand esprit de piété et de beaucoup de bonne volonté. »

Hélas, quelques semaines plus tard, ce diplôme de bonne conduite générale recevait un démenti partiel! O Collégiens, vos fredaines sont bien toujours les mêmes, à tous les âges, à toutes les époques, dans tous les milieux! Quand en l'an de grâce 1947 ou 1948, vous jugez bon, sous un fallacieux pré-

texte, de vous octroyer un congé supplémentaire à la fin des vacances de Noël, vous ne faites que répéter le geste de quelques étourdis de 1900, quitte à subir comme eux les représailles sévères du préfet! Excellents jeunes gens que les premiers élèves de Caraquet, mais leur nature semi-angélique montrait parfois ses cornes! À la rentrée de Noël 1900, tout le groupe de Bathurst se donna le mot pour arriver en retard. On espérait une tempête qui bloquerait le train! Mais il fit bravement son devoir, faisant mentir tous les pronostics. Les retardataires se virent infliger à leur retour au bercail « certaines mesures de rigueur qui furent la première affirmation solennelle du principe d'autorité, qu'on entendait bien voir respecter dans la maison. » C'est ainsi que parle la chronique de l'époque, sans donner plus de précisions sur le châtement. Dans une lettre à M^{gr} Rogers, datée du 6 mars 1900, le P. Lebastard commente lui-même ces incidents de rentrée et nous éclaire sur les suites: « Nos enfants restent désireux de bien faire. Nous n'avons qu'à nous louer de leurs excellentes dispositions. Le souvenir des douceurs de la vie de famille pendant les vacances de Noël a rendu la rentrée au collège pénible et difficile pour quelques-uns. Ils ont allégué des prétextes pour motiver leur retour aux yeux de leurs parents et de l'opinion et sont rentrés chez eux. Il est regrettable que ces enfants aient cédé à un moment d'ennui facile à comprendre après un premier retour de vacances, mais nous ne pouvions point les garder contre leur gré. Nous les aimons bien tous. Nous faisons notre petit possible pour être utiles à tous, le bon Dieu fera le reste. »

Comme ces accents nous touchent! C'est bien le cœur d'un père qui saigne en ces lignes attristées. « Nos enfants »... C'est ainsi que s'exprimait toujours le P. Lebastard lorsqu'il faisait mention des élèves, même des plus grands. Rarement éducateur a si bien compris le rôle de paternité spirituelle attaché à ses fonctions!

La même lettre du 6 mars mentionne une démarche importante pour l'avenir: la reconnaissance légale du Collège comme société civile apte à posséder des biens et à en disposer. La législature du Nouveau-Brunswick ne fit aucune difficulté, et le 19 mars 1900, en la fête de saint Joseph, elle adoptait l'acte d'incorporation du Collège du Sacré-Cœur et lui conférait le titre d'Université, avec tous les pouvoirs et privilèges attachés à ce titre.

• **Mgr T.-F. Barry, évêque de Chatham**

À cette date, M^{gr} Rogers, qui prenait de l'âge et se ressentait des fatigues d'un long épiscopat de quarante ans, avait reçu un coadjuteur en la personne de M^{gr} Thomas-François Barry, d'abord titulaire de Thugga, qui devint le deuxième évêque de Chatham, deux ans plus tard. Né le 3 mars 1841, à Pokemouche, aux environs de Caraquet, il avait reçu la prêtrise le 5 août 1866, à Montréal. Il fut longtemps curé de la ville de Bathurst, tout en exerçant les fonctions de Vicaire Général. Sa consécration eut lieu à St-Jean, N.-B., le 11 février 1900. Le P. Lebastard avait bien l'intention d'y assister, mais il avait compté sans les caprices de la tempête et de l'imprévisible train! Mais laissons-le nous raconter cet amusant contretemps: « J'avais compté sur les chars de Caraquet, qui marchaient encore, et l'on m'avait positivement affirmé qu'ils monteraient à Bathurst le vendredi soir, de sorte que j'aurais pu prendre l'Intercolonial le samedi matin. Je m'étais préparé à partir le vendredi midi. J'ai vainement attendu toute la soirée. Au lieu de retourner à Bathurst, les chars avaient reçu l'ordre de descendre à Tracadie, où ils n'étaient pas allés depuis quinze jours. La voie a été difficile à ouvrir. Ils ne sont repassés pour aller à Bathurst que le dimanche matin. » Et voilà! Un supérieur propose mais le « Caraquet Flyer » est rétif et ne s'embarrasse pas d'un horaire trop rigide!

Ce n'est pas sans quelque appréhension que les Pères voyaient M^{gr} Barry cueillir la succession du paternel M^{gr} Ro-

gers. On les avait prévenus que s'il devenait évêque, le Collège n'aurait jamais son approbation. Par bonheur, ces craintes ne furent pas justifiées tout de suite, et si les choses se gâtèrent quelquefois, les premiers rapports entre le nouveau prélat et Caraquet furent dans l'ensemble empreints de la plus cordiale aménité. Plus encore que M^{gr} Rogers, M^{gr} Barry en imposait par sa taille et sa personnalité. Véritable colosse au teint rose, il inspirait de prime abord une crainte révérentielle que son humeur, sujette aux sautes imprévues, était loin de diminuer. On disait de lui: « Il n'est pas commode! » Moins souple que son prédécesseur, et d'un accueil plus froid, il régit le diocèse de Chatham jusqu'en 1920, à une période difficile, alors que le groupe acadien évoluait de plus en plus, et que se présentaient des problèmes qu'il n'était pas apte à comprendre.

• **Fin d'année**

• **Ordination du P. Héry**

Cette parenthèse ne doit pas nous faire oublier que la première année scolaire complète au Collège du Sacré-Cœur tire maintenant à sa fin. Jours ensoleillés de juin, voici qu'avec le bleu tranquille réinstallé sur la grande mer, délivrée des glaces flottantes, vous ramenez la saison du homard! Enervés par les longs mois d'étude, les jeunes élèves lorgnent vers la baie, où se déploient sous la brise adoucie, les voiles blanches des barques dont on vient de refaire la toilette. On multiplie sans doute les promenades, les longues randonnées vers St-Paul, vers le Bocage, le long de la Petite Rivière, ou sur les quais tout enchevêtrés de mats, de vergues, de caisses et de barils. Mais ce n'est pas la liberté. Au fil des longues études, pendant que par les fenêtres ouvertes s'infiltrent le soleil et les haleines de l'été, il faut river ses yeux aux livres, refréner son imagination, car voici qu'approchent les redoutables examens. Oh! comme ça fouette la paresse! On ne rit pas quand on défile devant le Père Supérieur, le Père Travert ou le Père Clermont, et qu'on

ignore les règles des participes et l'analyse logique d'une phrase ! Enfin, tout cauchemar finit par se dissiper. C'est la séance de clôture. Les studieux vont cueillir leurs lauriers, les moins dégourdis eux-mêmes sont contents de la perspective des vacances.

La sortie de juin cette année-là se doublait d'une cérémonie bien propre à rehausser dans les jeunes esprits l'idéal du sacerdoce que plusieurs enfants caressaient déjà sans doute en leurs rêves d'avenir. Le 17 juin, dans la chapelle exigüe du collège, magnifiquement drapée pour la circonstance, M^{sr} Barry conférait le diaconat au R. P. Joseph Héry. Ce jeune Eudiste avait passé l'année à se dévouer, comme professeur et sacristain, auprès des élèves. Il avait conquis leur amitié et leur respect par le charme de ses manières affables, de sa délicatesse, et de l'intérêt non dissimulé qu'il leur portait. Le voir se consacrer à Dieu, d'abord par le diaconat, puis monter à l'autel, comme prêtre, le 5 août suivant, au cours des incomparables cérémonies d'ordination, quel plus bel exemple pour des âmes jeunes, assoiffées d'idéal, portées vers les plus nobles aspirations. L'année se terminait vraiment par une apothéose et une bénédiction qui était un gage d'avenir envoyé par le ciel: le Collège du Sacré-Cœur avait ouvert ses voiles sous le signe d'une ordination.

• **Entrée de septembre 1900**
• **Un drame de la mer**

Quand, après deux mois de séjour dans leurs familles, les élèves retrouvèrent en septembre les horizons paisibles de leur cher collège, la grande baie ensorceleuse où s'ébattaient toujours quelques nuées de goélands querelleurs, les maisons blanches et propres du village, le fin clocher de l'église, surgi de la masse trapue des pierres grisâtres, ils ne constatèrent sans doute aucun changement notable survenu en leur absence. On avait bien inauguré l'habitude, continuée par la suite à Bathurst,

de transplanter ou démolir quelques cloisons à l'intérieur, en prévision de classes plus nombreuses, mais la grosse maison de pierre, aux lignes sévères, restait toujours la même, au milieu du champ inculte que n'ombrageait aucun arbre. Parmi le personnel, deux nouveaux visages intriguent les jeunes anciens: ce sont les PP. Mérel et Renac. Quelque chose de plus notable et de très nouveau allait pourtant lancer ces jeunes cerveaux vers des terres inconnues. On organisait enfin la première année du cours classique. On tournait résolument le dos à tout programme hybride suggéré de l'extérieur. Le Sacré-Cœur de Caraquet serait bel et bien un collège classique doté du « cursus studiorum » traditionnel, et non un High School plus ou moins badigeonné de latin. Il avait été logique de n'avoir d'abord qu'une préparatoire, pour faciliter la transition entre l'école primaire et le cours classique, mais maintenant, tout comme dans les meilleurs collèges de France, selon d'ailleurs les méthodes avec lesquelles on les avait formés, les professeurs mirent leurs jeunes élèves à une étude intensive du latin par la grammaire, l'analyse et le français. Lhomond et le *De Viris Illustribus* devenaient maîtres incontestés. Par un hasard providentiel, cette première classe à qui on assignait ainsi un rôle honorable de pionnière, était formée d'élèves remarquables. Qu'il nous suffise de citer les noms des RR. PP. Paulin et Turgeon, de M^{sr} Jean Doucet, vicaire général du diocèse de Bathurst à l'heure actuelle, de l'Honorable sénateur Clarence Véniot, de monsieur le commandeur Albert Sormany. Les Pères Paulin et Turgeon sont maintenant dans la tombe, mais les trois autres continuent, chacun dans sa sphère, à être l'honneur du Collège de Caraquet, et une preuve tangible de la solide formation qu'on y donnait.

Les premières semaines de cette année scolaire virent Caraquet et la côte environnante s'envelopper d'une atmosphère de tragédie, et le Collège, dont la vie de jour en jour s'identifiait à celle de la paroisse, partagea les affres des familles éprouvées. La pêche de septembre avait à peine commencé qu'une

violente tempête balayait tout à coup le Golfe, la baie des Chaleurs et le littoral de l'Atlantique. Jamais, dans les annales des pêcheurs, on n'avait connu un tel déchaînement soudain. Un vent de 80 milles à l'heure soulevait par trombes des montagnes d'eau, chassait tout sur son passage, cassait mâts, vergues et haubans, et allait poursuivre ses ravages jusque dans les hâvres et sur la terre ferme. Dans toutes les familles, c'était l'angoisse, l'inquiétude, la peur, comme si le cataclysme allait tout engloutir. On avait bien raison de craindre. Peu de familles qui n'eussent à ce moment à la grande pêche, un père, un mari, un enfant, et de la côte, les yeux rivés sur l'océan aux formes indistinctes, on suivait d'heure en heure la lutte engagée par les barques pour rejoindre un abri. Quelques-unes s'étaient aventurées fort loin. On était sans nouvelle de ces coques de noix ballottées au gré des vagues, perdues dans la nuit. Celles qui tentaient d'atteindre un port, ou que le vent chassait vers la côte, couraient de plus graves dangers. On les voyait lutter désespérément, avec un courage et un fatalisme comme seuls peuvent en déployer des pêcheurs du métier. Quelques-unes s'échouèrent par bonheur sur des côtes sablonneuses. D'autres, incapables de gouverner, donnèrent sur des pointes rocheuses. On assista à des scènes pathétiques: des pêcheurs emportés par un paquet de mer, d'autres qui s'agrippaient quelques heures à une épave, puis lâchaient prise, sans qu'il fût possible de les secourir. Quand le calme revint et que rentrèrent aux hâvres les goélettes désemparées, on dressa le tragique bilan, le lourd tribut payé à la mer: des pertes matérielles énormes, la ruine pour quelques-uns, et, le plus triste, treize pêcheurs de Caraquet, six de St-Paul, et une quinzaine de Lamèque, dormaient de leur dernier sommeil « parmi les goémons verts. »

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues;
 Vous roulez à travers les sombres étendues,
 Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus...
 O flots, que vous savez de lugubres histoires !
 Flots profonds, redoutés des mères à genoux !...

On imagine facilement que l'immortel « Oceano Nox » de Victor Hugo dut faire le sujet d'une lecture poignante, au Collège du Sacré-Cœur, pendant ces tragiques journées. C'est ainsi d'ailleurs qu'au cours des années qui vont suivre, maîtres et élèves jouiront des triomphes et des joies de Caraquet, vivront ses angoisses et sympathiseront à ses deuils.

• Premiers agrandissements - 1901-1903

L'année scolaire 1900-1901 ne comporte ensuite aucun événement notable. Ce fut le déroulement monotone des jours et des semaines, le « fervet opus » des classes. On manquait d'ornements liturgiques et de livres. La Providence y pourvut en suscitant une généreuse bienfaitrice française qui envoya de la lingerie, des ornements et un calice. Bientôt arrivaient aussi de France des caisses bourrées de livres, 1300 volumes de théologie, d'Écriture Sainte, de prédication et d'ascétisme. Les Pères en avaient grandement besoin ! Ce fond de bibliothèque, solide et pratique, leur servit sans doute dès les vacances de Noël, alors que trois d'entre eux prêchèrent une mission retentissante à St-Paul de Caraquet, paroisse desservie depuis quelques mois par le Père Haquin. Le Père Travert surtout se révéla comme un prédicateur hors pair et sa réputation d'homme apostolique et zélé, de missionnaire infatigable et de remueur de foules, ne fit que s'accroître par la suite. Il aimait les grands genres, les déploiements, les mises en scènes frappantes, avec souvent quelque exagération. Son sermon sur la mort se donnait dans une église plongée en pleine obscurité, devant un macabre catafalque, qui se dessinait à la lueur de cierges jaunes. Mais que ne pouvait-on pardonner au Père Travert, quand son verbe éloquent animait sa longue barbe noire, enflammait les âmes, et précipitait les brebis égarées au tribunal de la pénitence !

Tout ce travail apostolique ne faisait pas oublier les conditions encore précaires dont on souffrit pendant l'année. La

maison était vraiment trop petite ! À l'inscription de septembre 1901, il fallut refuser une vingtaine d'élèves. Pour ériger un deuxième autel, on avait eu moins de difficulté à obtenir la permission de Rome qu'à le caser lui-même. Tous les coins disponibles, même les étroits corridors sombres, avaient leur affectation. Pas une salle libre, pas même d'infirmier ! À tel point que lorsque, pour la première fois, une maladie grave vint frapper un élève du Collège, pris de violents crachements de sang, l'infirmier de l'époque, le Père Joseph Héry, dut lui offrir sa chambre et s'installer lui-même au fond d'un corridor. Ce malade mourut dans sa famille, en février 1902. Étienne Pitre est le premier nom à inscrire au nécrologe du Collège.

Sachant que c'était une question de vie ou de mort pour l'œuvre, malgré la pénurie d'argent, les lourdes dépenses, et les maigres revenus, le Père Lebastard décide donc de construire. La Congrégation lui avait offert quelques milliers de dollars; il avait l'espoir que le curé de Caraquet ferait quelque largesse; il escomptait aussi sur la générosité toujours si grande des paroissiens; il y avait enfin sa fortune personnelle, et comme dernier recours, infaillible celui-là, la Providence. Elle ne pouvait abandonner une œuvre qui avait exigé déjà tant de sacrifices. Le Père Lebastard se sentait d'ailleurs en plein dans son élément: tracer des lignes, calculer, surveiller des travaux, y mettre lui-même la main à l'occasion, voilà que s'ouvrait pour lui une nouvelle vie plus en rapport avec ses tendances et ses dispositions que le régime de l'enseignement. Son rôle de bâtisseur commence; il le poursuivra près de quinze ans, y méritant l'admiration des techniciens, architectes ou autres gens du métier. « Il faut l'avoir vu, à sa table de travail, le crayon, l'équerre et le compas à la main, multipliant les ébauches, corrigeant, retouchant, sans cesse, les plans péniblement élaborés par lui, dans ses veillées qui se prolongeaient indéfiniment, pour se faire quelque idée de ce que ses différentes constructions lui ont coûté de peines et d'efforts. Ces bienheureux plans l'absorbaient entièrement; ils le suivaient par-

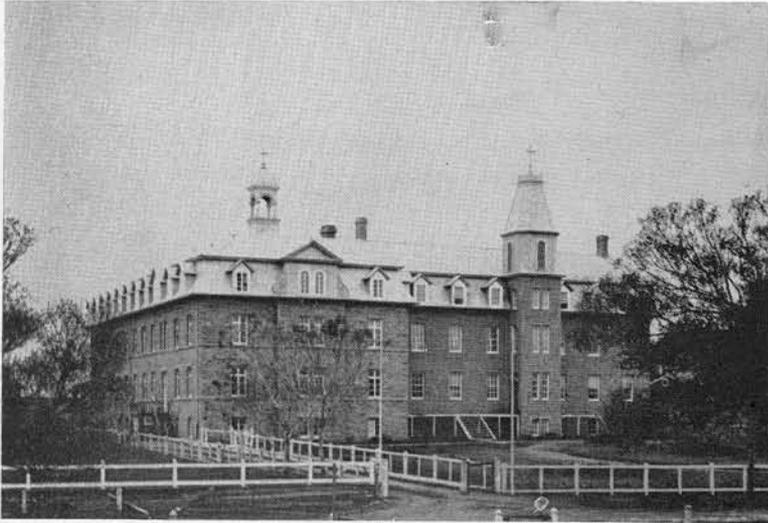
tout: c'est ainsi qu'on le surprenait, au réfectoire, en plein repas, à tracer sur la table des lignes imaginaires, poursuivant la solution des mille problèmes auxquels, dans les débuts surtout, il se heurtait. » (R. P. Émile Georges)

• **Souscription de la paroisse**
• **Marche des travaux**

Il y eut d'abord une réunion préliminaire des notables de Caraquet pour discuter des projets d'agrandissement. On y fit l'élection de quinze ou seize « syndics du collège », chargés surtout de susciter les générosités, de trouver les matériaux requis, des dons autant que possible, d'en organiser le transport, et même de fixer les jours de corvée. Puis le Père Morin, dont personne n'avait encore oublié le dévouement, revint tout exprès d'Halifax, reprit bravement la sébile et le bâton du quêteur, et fit la visite de la paroisse. La souscription suscita un enthousiasme général. À peu près toutes les familles offrirent un secours quelconque, argent, matériaux ou travail, ou les trois à la fois, selon leurs moyens. Caraquet souscrivit ainsi près de \$3,000. Aux travaux d'excavation, commencés à l'automne 1901, tous les ouvriers étaient des volontaires, et le P. Lebastard écrivait à M^{re} Rogers, le 27 décembre: « Les paroissiens de Caraquet se montrent bien généreux et bien dévoués. Les sommes souscrites dans la paroisse s'élèvent à plus de trois mille piastres. Aujourd'hui et hier, ils ont transporté la pierre, extraite pendant l'automne. Ils en ont amené 420 charges. Nous allons maintenant essayer de faire sortir un peu de bois. Ces sympathies nous encouragent. Avec l'aide de Dieu et de vos bonnes prières, il nous sera possible de mener à bonne fin, je l'espère, cette entreprise que nous ne commençons que pour être à même de continuer à faire le bien. »

Tout ne marcha pas aussi rondement que le grand bâtisseur l'eût espéré. Les méthodes de l'époque n'encourageaient d'ailleurs pas la vitesse ! Camions, tracteurs, bulldozers, monte-

charges, pelles et niveleuses mécaniques dormaient encore dans le cerveau des inventeurs. On n'avait que le cheval et la pelle à main pour les excavations. La pierre grise et poreuse du pays, la même qu'on avait utilisée pour le pavillon central de M. Allard, comme pour les églises de Grande Anse, de Shippagan et de St-Paul, s'extrayait d'une carrière voisine, située à un demi-mille du collège, laborieusement et lentement, par des moyens rudimentaires. Pour tirer le bois, il fallait attendre que la neige durcie eut rendu praticables les sentiers de la forêt.



DEUXIÈME COLLÈGE
été 1905

Afin de diminuer le plus possible les frais de la construction, le P. Lebastard ne maintenait qu'un petit groupe de manœuvres, et les gros travaux devaient attendre les jours de corvée. Quand les fonds manquaient, on suspendait le travail sur les chantiers. Une difficulté spéciale venait du terrain, qui n'était pas avantageux et nécessita de longs travaux préparatoires.

Malgré tout, la construction prenait forme. Hanté jour et nuit par les tracasseries qu'il s'était imposées en se faisant lui-même architecte, directeur des travaux, manœuvre ou maçon à certaines heures, le P. Lebastard écrivait à M^{sr} Barry, le 20 février 1902: « Je me matérialise de plus en plus; ma tête n'est plus remplie que des idées de plans, de « logs », chaux, maçons, et charpentiers. » Il trouvait cependant en M. Howell, l'un des grands bâtisseurs de l'époque au Nouveau-Brunswick, qui avait accepté la surveillance des travaux, un expert dévoué, de la lignée des Léo Melanson à la baie Ste-Marie, ou des Baptiste Landry, à Bathurst. Quand les poutrelles d'acier, les sacs de ciment, de chaux, de plâtre finissent par trouver le chemin de Caraquet, que de cauchemars pour le grand argentier! Écoutez-le se plaindre, et comparons les chiffres avec nos prix actuels: « J'ai calculé la dépense à date. C'est effrayant! Nous sommes déjà rendus au chiffre de \$2,150 et nous n'avons que le soubassement. Quand la couverture sera mise, nous aurons déboursé bien près de \$10,000 piastres. »

• *Pose de la pierre angulaire*

On n'en était d'ailleurs qu'à la pierre angulaire, dont la pose, le 19 juin 1902, fut l'occasion d'une cérémonie remarquable, présidée par M^{sr} Barry. Elle coïncida avec la sortie des élèves. De nombreux prêtres du diocèse y vinrent. Il y eut fête au village, et la journée laissait une assez jolie recette dans les coffres affamés de l'économe: \$213 dollars déposés sur la pierre angulaire, \$1500 souscrits par le clergé présent à la fête, \$80 recueillis à la quête, et \$113, comme recette de la séance donnée par les élèves. Messieurs les curés Allard et Adams y étaient allés chacun d'un chèque de 500 dollars. Vraiment la journée avait suscité des cadeaux princiers. Elle nous laisse à nous un souvenir encore plus précieux, car le document rédigé en latin, en français et en anglais, et scellé sous la pierre, contient la liste de tous les prêtres présents, des

professeurs, des religieuses, et même des cinquante élèves de l'année. Voici leurs noms:

| | |
|--------------------|----------------------|
| Alexandre Albert | Francis Landry |
| André Albert | Hector Landry |
| Martin Albert | Moïse Lanteigne |
| Auguste Allard | Charles LeBouthilier |
| Edmond Allard | Adélaré Légère |
| Philippe Audet | Hector Légère |
| Octave Blanchard | Henri Légère |
| Napoléon Boudreau | Pierre Légère |
| Jean-Paul Chiasson | Charles Lévesque |
| Lazare Chiasson | Louis Lévesque |
| Frédéric Comeau | Joseph Mourant |
| Roméo Comeau | Joseph Noël |
| Omer Comeau | Wilfrid Paulin |
| Pierre Cormier | Francis Pinette |
| Jean-B. Doucet | Elias Roy |
| Joseph Doucet | Francis Roy |
| Henri Duguay | Théodule Roy |
| Joseph Duguay | Albert Sormany |
| Joseph Dumas | Léon Thériault |
| Joseph Foley | Joseph Trudel |
| Camille Godin | Charles Turgeon |
| Alphonse Haché | Joseph Turgeon |
| Stanislas Haché | Clarence Vigneau |
| William Irving | Alfred Vigneau |
| Aurèle Landry | Walter Vigneau |

Comme cette liste est éloquente! Que de personnages, défunts ou vivants, et qui sont l'honneur de Caraquet! Relevons les noms de M^{sr} Jean-B. Doucet, V.G., curé de Beresford, de M. l'abbé Auguste Allard, l'actuel président des Anciens élèves, des Pères Wilfrid Paulin et Joseph Turgeon, Eudistes, morts dans la fleur de l'âge; de l'abbé Joseph Trudel, curé de Tracadie; de M. Jean-Paul Chiasson, secrétaire du comté de Gloucester et trésorier de l'Association des Anciens; de l'abbé Moïse Lanteigne, curé du Petit-Rocher; du commandeur Albert Sormany. Ce document précieux nous apprend aussi que l'architecte était Nazaire Dugas, de Caraquet, le maître-maçon,

James Howell, les charpentiers, Prudent Godin et Alfred Landry. Il nous donne enfin le nom des dévoués syndics du collège, tous paroissiens de Caraquet: Prosper Paulin, Francis A. Comeau, Joseph A. Lanteigne, Thomas Mallet, Gustave Lanteigne, Honoré Duguay, Joseph-M. Lanteigne, Aimé Lanteigne, Jean-S. Albert, Jean-A. Albert, Elisée Haché, Nazaire Godin, Philius Thériault, James Légère, Louis Légère, Jean-Baptiste Dugas, Nazaire Blanchard, Théotime Poirier et Joseph-A. Paulin.

On profite ainsi de quelques occasions pour organiser des collectes en faveur de la nouvelle aile. Le 15 août de la même année, la patronne de l'Acadie voyait transformer sa fête en une vente de charité. Le Père Lebastard, toujours fidèle à raconter ses moindres démarches, écrivait quelques jours auparavant: « Nous travaillerons à la partie religieuse de la fête. Monsieur le curé recueillera les sous. Nous les dépenserons. Les pluies ont beaucoup retardé les travaux. Nous avons encore un étage entier à faire. » Mais enfin, cahin-caha, colonnes, poutres, murailles de pierre solide grimpèrent, et toujours plus haut, c'était un spectacle familier aux gens de Caraquet de voir flotter au vent vif de la mer, sur les échafaudages, entre ciel et sol, une soutane noire affairée. Le P. Lebastard surveillait tout! Et le 2 décembre 1902, le gros de l'œuvre terminé, on vit avec plaisir renaître la paix dans la maison, grâce au départ des ouvriers.

- **Une convention**
- **L'exil de France**

La nouvelle aile, « drapée orgueilleusement dans sa coquette toilette de pierres taillées avec le plus grand fini, et coupées d'harmonieux cordons, pouvait déjà regarder avec dédain du haut de sa jeunesse, sa sœur aînée, qui, elle, commençait à porter « des ans l'irréparable outrage. » Mais ce n'était

encore qu'une coque vide ! Le parachèvement de l'intérieur, divisions, crépi, plâtre, boiseries, escaliers, tuyautage, se poursuivait très lentement au cours de l'année 1903 et jusqu'en 1904. La bénédiction, qui eut lieu en août 1903, par M^{sr} Barry, fut l'occasion d'une fête brillante, et coïncida avec l'inoubliable convention régionale acadienne tenue à Caraquet, les 15 et 16 août.

Une animation extraordinaire régna dans le village et au Collège pendant ces jours de fastes nationales. Maisons et parterres s'égayaient de drapeaux tricolores à l'étoile de Marie. Quelques arcs de triomphe, des banderoles et inscriptions ornaient la route qui forme l'unique et longue rue du village, qu'on avait aussi balisée d'arbustes décorés. Doublé, triplé même, et transformé pour la circonstance en un train spécial de luxe, le « Caraquet Flyer » amena le groupe nombreux des Congressistes venus des centres français du Canada, de l'Acadie surtout. Délégués de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick, du Québec et de la Nouvelle-Angleterre, fraternisaient cordialement, tout étonnés de voir la vitalité française de l'hospitalière paroisse de Caraquet. On affichait beaucoup d'élégance ! De grandes dames affrontaient le soleil sous leurs chapeaux blancs, vastes comme des voiles; tout en balançant de délicates ombrelles, elles soulevaient d'une main leurs longues robes à traîne. On se montrait du doigt les chapeaux hauts de forme, ou les « melons » des dignitaires en redingote.

Que faisait-on au Collège pendant ces jours ? On suivait les fêtes, naturellement, et le Supérieur était d'ailleurs bien en évidence puisqu'on avait béni *sa nouvelle aile* et qu'on utilisait les salles et les cours pour les réunions. L'arrivée d'un groupe de Pères Français, obligés de s'exiler par suite des lois spoliatrices de Combes, contre les Congrégations enseignantes, avait compliqué beaucoup les problèmes du logement. Les étages qui leur étaient réservés dans la nouvelle aile n'étaient pas terminés. Ils durent camper dans des chambres

sans portes et sans planchers. Tous les vieux journaux de la maison furent réquisitionnés pour y faire office de confortables descentes de lit, tandis que d'épaisses couvertures suspendues à l'entrée, protégeaient le domicile de chacun contre les regards indiscrets. C'était pauvre, c'était rudimentaire, mais la joie, une joie débordante souvent, régnait parmi le personnel ainsi enrichi de six jeunes victimes du « grand dérangement de France », les Pères Courtois, Legrand, LeStrat, Leroy, Collard et de la Cotardièrre.

Les années scolaires suivantes vont maintenant commencer sous les plus favorables auspices: de nombreux professeurs, jeunes, pleins d'enthousiasme et de talent, la fleur du recrutement eudistique en France, un collège spacieux, et qui le demeurera longtemps, car même au cours des meilleures années, on dépassera à peine la centaine d'élèves à Caraquet. Graduellement, le cours classique s'organise. Le supérieur est toujours le P. Lebastard. Il a comme assistants, les Pères Méryle-Beuve, et Joseph Mérel, professeur de Belles-Lettres. Le Père Collard inaugure la rhétorique, tandis que le Père Legrand est professeur de Versification. Le Père de la Cotardièrre est préfet de discipline; maître de salle chez les Grands, le Père Courtois; professeur d'anglais, le P. John O'Reilly; d'éléments latins, le P. Leroy; toujours au poste, le P. Héry; chez les Petits, le Père Renac. Il est bon de mentionner aussi la présence du Père Julien LeGarrec, vicaire à la paroisse depuis 1902. Il exercera dans toute la région de Caraquet un fructueux ministère, sans interruption, de 1908 à 1938. En tout, près de quarante années d'apostolat dans la même paroisse ! Le souvenir de son zèle, de son dévouement affectueux, n'est pas prêt de s'éteindre dans le cœur d'une population avec laquelle il avait fini par s'identifier.

On peut donc dire qu'en septembre 1903, quand il ouvre les portes de ses locaux agrandis à près de quatre-vingts élèves, le Collège du Sacré-Cœur est enfin solidement fondé, et

s'avère une œuvre viable. Le plein essor commence, mais avant d'en écrire la chronique, il nous a paru intéressant de recueillir en deux chapitres spéciaux, toute une masse de notations et de souvenirs, qui formeront comme un pot pourri de vie collégiale à Caraquet.



TOUTES VOILES AU VENT...

CHAPITRE QUATRIÈME



La vie collégiale

LES MAÎTRES ET LA DISCIPLINE

De 1903 à 1916, la cinématographie moderne n'avait pas encore commencé à tenter les cinéastes amateurs. Comme c'est regrettable ! Quel plaisir nous aurions aujourd'hui, si le Caraquet d'autrefois, le Caraquet du Collège, défilait devant nos yeux ! Les grands corps de bâtiments en pierres grises, flanqués de sveltes tours et couronnés de clochetons, formaient avec l'église, le couvent des Sœurs, le presbytère, comme un noyau de culture où s'entremêlaient l'étude, la prière, les jeux et les manifestations artistiques. Cela créait dans la région une ambiance spéciale, d'autant plus caractéristique et remarquable qu'elle s'exerçait dans un petit village. Des menus événements collégiaux, qui eussent passé inaperçus dans une grande ville, avaient ainsi de l'importance et défrayaient la conversation dans les foyers. On oubliait un moment la pêche, les arrivées de bateaux, le vent « à décorner les bœufs », et l'on causait de cette grande maison où l'on avait mis tant de son cœur, de son travail, de son argent, de ses espoirs. Entre Collège et paroisse, c'était l'harmonie parfaite, la belle vie de famille. Tous les Pères étaient connus. On les voyait à l'église où ils rehaussaient de leur présence les moindres cérémonies

liturgiques. Ils y prêchaient, confessaient aux jours de grande presse. Eux-mêmes n'étaient pas lents à lier connaissance avec des gens qui leur étaient si sympathiques. Les élèves n'avaient pas non plus figure d'étrangers à Caraquet. Il y avait d'abord les externes, et ceux des paroisses voisines, dont on connaissait les familles. Bien d'autres acquéraient aussi une certaine célébrité parce qu'on les voyait briller dans les drames, les comédies, la fanfare, et que leurs noms figuraient aux programmes. Le Collège du Sacré-Cœur a été depuis transféré à Bathurst, mais on doit dire qu'il n'a pas encore retrouvé sur sa butte actuelle cette atmosphère de vie de famille qui faisait le charme de Caraquet.

Les chapitres précédents ont traité surtout d'événements extérieurs, d'organisation, de constructions. Nous voulons essayer maintenant d'explorer la vie intime du Collège, les rouages de son règlement, de la discipline, voir cheminer ensemble, à la poursuite d'un commun idéal, maîtres et élèves, les surprendre en classe, aux jeux, les soirs de séance, les jours de fête, de grande promenade. Ce sont probablement les pages que les Anciens de Caraquet goûteront le plus, si du moins notre résurrection du passé n'est pas trop imparfaite. Bien des détails complémentaires, des anecdotes savoureuses, qui font partie de leur trésor de souvenirs intimes, surgiront pour eux entre ces lignes ! « Forsan et haec olim meminisse juvabit... »

• **Les Maîtres**

Ils sont rares les élèves de Caraquet qui n'ont pas gardé de leurs maîtres et professeurs un souvenir attendri, fait de confiance et d'admiration, de crainte parfois, de respect toujours. Nous en avons questionné plusieurs, parmi les plus en vue. Tous ont été unanimes à louer le dévouement désintéressé des Pères, la valeur formatrice de leurs exemples et de leurs conseils, leur sens inné de la discipline, la qualité et la clarté de leurs enseignements. Mais le plus beau, le plus élo-

quent témoignage, celui qui résume comme une impression d'ensemble, a été donné textuellement à l'auteur de ces lignes, par l'un des médecins les plus renommés de la province. « Mes maîtres de Caraquet représentent pour moi l'idéal du prêtre éducateur. Ils inspiraient le respect par leur dignité de vie et la rigidité de leurs principes. Nous les aimions parce qu'ils nous prouvaient par leurs sacrifices, le réel intérêt qu'ils nous portaient. Ils ont su nous donner d'inoubliables leçons, même si nous avons conservé un souvenir amer de quelques sévérités que nous ne comprenions pas alors. » Une telle louange fait honneur autant à celui qui l'a formulée qu'aux Maîtres qui l'ont méritée.

Faut-il donc conclure que le tableau de la vie à Caraquet était idyllique et sans ombres, et que ce fut toujours la vie en rose ? Si les Anciens parlent tous avec respect de leurs Maîtres, quelques-uns ont formulé bien des critiques sur leurs méthodes. On les accuse en somme de n'avoir pas toujours su s'adapter aux usages et à la mentalité du pays. Il vaut la peine d'aborder franchement cette question, car la mémoire des fondateurs n'en pourra sortir que grandie.

Quand les Eudistes arrivèrent de France à Caraquet, jeunes pour la plupart, et l'esprit hanté par la vision de ces beaux collèges de Redon, de Versailles ou de Rennes, où ils avaient reçu leur formation et fait leurs premières armes, dans la discipline ou le professorat, il eut été illogique et impossible d'exiger d'eux un oubli complet et rapide de méthodes consacrées par l'expérience des siècles, pour se refaire une mentalité toute neuve, parfaitement adaptée au monde nouveau où ils entraient. Transplantés en France, nous en aurions été incapables nous-mêmes ! Pourquoi montrer plus d'exigence envers eux ? Ils ne se crurent d'ailleurs pas en terres tout à fait inconnues, et avec raison. Les gens y parlaient la même langue que la leur; ils avaient conservé bien des qualités natives, très françaises sous un vernis américain. Une mentalité

quelque peu différente sans doute, mais pas plus marquée qu'entre certaines provinces françaises. De traditions vraiment collégiales, il n'en existait d'ailleurs pas encore au Nouveau-Brunswick, sauf au jeune Collège bilingue de Memramcook, où l'on appliquait des méthodes rigide­ment françaises, en partie celles de la province de Québec. Il fallut donc créer une tradition à Caraquet. Il était infaillible que bien des usages, que l'ensemble des règlements, de la discipline et des programmes, soient calqués sur ce qui se faisait en France, « à Redon », comme on l'a répété avec une pointe de malice. Le Père Lebastard, souvent contre l'avis de ses collaborateurs, était, plus que tout autre, porté à transplanter à Caraquet les formules françaises, sans les adaptations nécessaires. Le programme des études classiques ne se prête d'ailleurs pas à beaucoup de modalités différentes, à moins d'aller chercher les exemples des High Schools américains. Quant à la discipline imposée, elle répondait à une conception de l'éducation qui a fait le sujet de débats interminables entre pédagogues. Nous ne réexaminerons pas les pièces de ce procès.

Certains détails de l'installation matérielle ont aussi servi de cibles aux critiques. Mais faut-il oublier que les différentes parties du Collège avaient été construites il y a près de cinquante ans, avec les commodités normales de l'époque ? Les moins dénuées de confort ne furent en outre pas celles qui furent aménagées par les Eudistes. Souvenons-nous de plus que les pensions, jugées ridicules par M^{gr} Barry lui-même, et les dons reçus, ne pouvaient pas justifier un établissement fastueux ! Il entrait d'ailleurs dans la mentalité du constructeur, le P. Lebastard, d'avoir en défiance les excès de confort. « Il avait même en telle horreur, écrit son biographe, les infiltrations naturalistes dont l'éducation moderne est comme saturée, qu'il allait jusqu'à se refuser à introduire dans son Collège, certaines améliorations matérielles, jugées cependant indispensables autour de lui, mais qui avaient, à ses yeux, le tort impardonnable de paraître favoriser la mollesse et supprimer l'effort. »



1ère rangée : RR. PP. Collard, Travert, Mgr Allard, Mgr Blanche, RR. PP. Lebastard, Mérel, Ménier.
 2ème rangée : RR. PP. Courtois, Frinault, Legrand, Renac, Raffleau, Rouxel, Hulaud, Héry.
 3ème rangée : RR. PP. Cormack, Leroy, Cottreat, Macé, Pétel.

Au début du XX^e siècle, le standard de la vie canadienne était-il si élevé pour qu'on pût se montrer si difficile à l'égard de Caraquet? D'une décade à l'autre, l'optique change vite. Souvenons-nous en dans nos appréciations et critiques.

Le débat qui précède n'eut jamais rien d'acrimonieux. Des boutades d'anciens élèves demeurés affectueux, et très attachés à leur Alma Mater, voilà la forme qu'il prit. Il n'en pouvait être autrement. C'est qu'en effet, si l'on n'attache pas plus d'importance qu'elles n'en méritent aux minimales bévues inhérentes à toute fondation, on est étonné de constater jusqu'à quel point l'adaptation des Pères Français en Acadie, fut réelle, profonde et rapide. Malgré le rude climat maritime, l'éloignement du pays natal, l'installation rudimentaire de la maison qu'ils habitaient, une nourriture qui se ressentait de la pauvreté des débuts, bien des professeurs déclarent avoir connu à Caraquet les plus belles années de leur vie sacerdotale. Ils s'y attachèrent tellement qu'on ne trouve pas d'exemple, sauf en cas de maladie, d'un Père ayant demandé son rappel définitif en France. Ils se mêlèrent très vite à la population, grâce aux nécessités du ministère. On les voit, dès leur arrivée, courir par monts et par vaux, utilisant les fins de semaine et les vacances à prêcher, catéchiser, donner des missions dans les paroisses, à Caraquet, à St-Paul, à Maisonnette, à St-Simon, à Paquetville, jusqu'à Neguac et Tracadie. Partout, ils se font estimer et aimer des gens, qui ne voient jamais en eux des étrangers. Ils se ménagèrent aussi, parmi le clergé acadien et irlandais du diocèse, de précieuses amitiés. Dans les presbytères, on rappelle encore souvent leur souvenir avec vénération, et quelle joie ne ressentent-ils pas eux-mêmes, lorsque le hasard des voyages leur permet de revoir des lieux où ils ont tant travaillé!⁸

⁸ Il n'est pas inutile, pour montrer l'adaptation des Eudistes à la vie du pays, de mentionner les efforts qu'ils ont faits pour améliorer la vie économique de Caraquet. Leurs conseils ont été précieux, lorsque le célèbre D. D. Landry réussit à ouvrir dans son magasin une succursale de la

• Quelques figures d'éducateurs

Pour avoir réussi à laisser dans la région de Caraquet un souvenir si vivace, et cela à la suite d'un séjour d'à peine quinze ans, il faut bien admettre que ces éducateurs avaient des personnalités d'un relief peu commun. Nous en avons évoqué déjà plusieurs, au fil de cette chronique: l'inoubliable Père Lebastard, énergique supérieur et grand bâtisseur devant l'Éternel; l'excellent Père Travert, si apprécié comme maître d'étude, préfet, directeur des élèves, et dont les lectures spirituelles étaient toujours goûtées; le consciencieux, le dévoué Père Joseph Héry, l'homme de confiance de tous les Supérieurs, qui fut comme le pilier de Caraquet, où il demeura de l'ouverture du Collège à son incendie; l'affable Père Morin, le zélé Père Haquin, le légendaire Père Legarrec. On ne nous en voudra pas, même si nous sommes incomplet, d'allonger encore cette liste, par le rappel de quelques noms, comme un tribut à la mémoire des valeureux fantassins.

Voici d'abord LE PÈRE RENAC, un autre pilier de Caraquet, où il arrive dès 1900, est de toutes les tâches, de toutes les joies, de toutes les épreuves, et ne quitte le Collège du Sacré-Cœur qu'après son incendie à Bathurst, en mars 1917. Sa figure joviale s'offrait toujours la première aux visiteurs, puisqu'il surveilla la conciergerie pendant de nombreuses années, tout en étant professeur et assistant-économiste. Fort et musclé, on lui laissait la tâche ingrate de la police, lors des séances publiques. Il se tenait alors au fond de la salle et s'acquittait de ses fonctions avec beaucoup de vigueur, propulsant au

Banque Provinciale, la première au village (La Banque du Peuple n'avait fonctionné que quelques mois), malgré l'opposition des Marchands de poisson. Tout cela se fit dans le plus grand secret! En outre, le P. Lebastard a travaillé beaucoup à la formation de la Compagnie de Navigation de Gloucester, dont le gérant et l'un des fondateurs, était monsieur P. P. Morais, et qui mit en service pendant quelque temps, le « Beaver », entre Caraquet et les îles de Miscou et de Shippagan.

dehors, grâce à sa poigne solide, les fauteurs de désordre. Ses confrères l'avaient surnommé « la machine à battre ».

Voici maintenant le délicat PÈRE FRANÇOIS ROUXEL, dévoué jusqu'à la corde, toujours prêt à défendre et à excuser les petits espiègles dont il avait la charge. Comme il les aimait ses bambins ! Quel plaisir il avait à participer à leurs jeux, à les diriger dans la construction des célèbres « châteaux de neige », qui faisaient l'orgueil de la cour des Petits, au début de chaque mois de mars. Murailles et créneaux, tourelles et clochers, portiques somptueux n'avaient du marbre que les teintes, et les premières morsures du soleil avaient tôt fait de tout désagréger en un amas informe. Belle leçon à tirer sur la fragilité des choses humaines ! Par bonheur, les albums de Caraquet nous ont conservé le souvenir de ces éphémères merveilles d'architecture. Le sympathique Père Rouxel dirigea aussi longtemps la Congrégation de la Ste Vierge.

Saluons au passage le PÈRE LEROY, qui nous reconnaît d'un coup de barrette. Il se la renforce sur la tête. C'est qu'il est d'excellente humeur aujourd'hui, d'un enthousiasme à soulever les montagnes. Aux heures sombres, dont le signe infailible est une barrette avancée sur le front, quelque peu belliqueuse, gare aux loustics ! Les pensums sont susceptibles de pleuvoir. Le Père Leroy ne vous refusera cependant jamais un service. Y a-t-il un remplacement à faire, on sait toujours à qui s'adresser.

Mentionnons le Père Guillemin, qui se rendit justement célèbre comme émérite professeur d'Éléments latins, les Pères LeStrat et Pétel qui s'envolèrent vite à la Côte Nord, où le dernier devait connaître une mort tragique, le Père Fortin, littérateur, poète, artiste à ses heures, qui fut rappelé en France et donna une impulsion nouvelle à la Revue des Eudistes. N'oublions pas le Père Alphée Cottreau, deuxième Eudiste Acadien, qui se dévoue encore à l'Université du Sacré-Cœur, toujours

actif malgré l'âge, expert en dactylographie, cidre et parterres. À Caraquet, il fut longtemps professeur de commercial et d'anglais, et fit briller bien des élèves au théâtre, où il enseignait une diction toute shakespearienne ! On prétend qu'il faisait souvent pendre un nègre sur la scène. Était-ce toujours le même ? Chaque fois, la salle trépignait d'émotion devant ce lynchage peu dangereux.⁹ On lui doit d'avoir introduit à Caraquet un enseignement pratique de la dactylographie, sur les archaïques « Oliver » !

Au nom du Révérend PÈRE MÉREL, professeur de versification, plus tard préfet des études, se rattache de droit l'œuvre de la Congrégation du Sacré-Cœur, dont il s'est occupé beaucoup. Destinée à une élite de la Division des Grands, elle connut ses meilleurs jours, ses fêtes les plus solennelles, grâce au zèle de son dévoué directeur. Au père de la Cotardière, actuellement assistant général de la Congrégation des Eudistes, revient l'honneur d'avoir organisé la fanfare, cet ensemble aux rythmes martiaux et bruyants dont raffole la jeunesse étudiante. D'une belle prestance, d'une grande distinction de manières, l'extérieur froid et imposant, le Père de la Cotardière termina son séjour à Caraquet comme préfet de discipline, s'acquitta très bien de sa tâche et sut inspirer à tous une salubre crainte révérentielle.

Mais voici que surgit sur notre écran d'étoiles, une figure à laquelle ses fonctions permettaient plus de jovialité, le PÈRE EUGÈNE COLLARD. La nature l'avait doté pourtant d'une rude écorce ! Mais sa taille d'athlète, sa chevelure ébouriffée, rebelle au domptage du peigne et des huiles, ses yeux protubérants, ne l'empêchaient pas d'être un fort joyeux confrère, très aimé des élèves, chez qui les saillies impulsives tournaient vite en éclats de rires homériques ! Professeur de rhétorique, maître

⁹ Il se surpassa à Church Point, où il fit jouer une comédie anglaise qui ne mettait en scène que des nègres.

de chapelle, directeur de fanfare, le Père Collard fut vraiment à Caraquet, de 1903 à 1908, l'homme à tout faire. On lui doit même le premier tracé des allées et parterres de l'entrée. Qui



LE P. COLLARD
et sa corneille

ne se souvient de sa corneille apprivoisée ? Il l'aimait tendrement, la faisait manger à sa fenêtre, lui ouvrait même les enceintes les plus sacrées ! À tel point qu'un jour la noiraude, enhardie, osa pénétrer par mégarde dans la chambre du Père Mérel. Elle s'en donna à cœur joie parmi les feuilles d'examens qui traînaient sur les tables, y fit force dégâts et s'enfuit chargée de butin, car — est-ce au contact des humains ? — elle était devenue voleuse ! De ce jour, le Père Mérel lui voua une haine implacable, rencontra la maudite bête, seule et sans défense, perchée sur une clôture, et lui lança un caillou qui mit un terme à ses exploits. Il se garda bien de raconter tout de suite cette éclatante vengeance !

Parmi le groupe des Maîtres, on rencontrait aussi des artistes. Nul plus que LE PÈRE JOSEPH COURTOIS n'a mérité cette réputation. Son séjour à Caraquet se prolongea de 1903 à 1910, et sauf une année d'économat, la dernière, et une année de préfecture, on le trouve en charge de la Division des Grands, où il jouit d'une influence et d'une maîtrise incontestées et se révèle un grand éducateur. Il ne concevait pas son rôle, l'un des plus importants dans les rouages d'une maison d'éducation, comme celui d'un simple pion, chargé de maintenir l'ordre et de semer les punitions. Mais il réussit, par des méthodes qu'on jugeait souvent « trop modernes », à gagner la confiance des jeunes gens, à s'en faire aimer, tout en demeurant ferme. L'influence qu'il obtint ainsi, il l'utilisa pour faire de la véritable éducation, ce qui est autre chose que du dressage. Il avait une

passion, celle de la photographie, et il l'assouvissait avec une rare connaissance technique, jointe à de précieux dons d'artiste né. Quelle sûreté de coup d'œil lorsqu'il braquait son appareil sur le sujet choisi ! Quel doigté dans la composition du tableau ! L'art photographique déclenchait chez lui ses réflexes comme s'il avait eu un sixième sens. Il ne ratait jamais une occasion de croquer sur le vif les scènes les plus poétiques, les plus vivantes, comme les plus inattendues. Il se rendait un jour à Pokemouche, avec le Père Lebastard. C'était l'hiver. Un brusque écart de Bob, le légendaire cheval blanc, renverse voiture et passagers sur un banc de neige. Le supérieur veut se dépêtrer aussitôt de cette position gênante, mais le P. Courtois lui crie : « Restez-là quelques minutes. Je vais prendre une photo ! » C'est ainsi que nous avons de Caraquet, conservés par la magie de la gélatine, des scènes pittoresques ou poétiques, des tableaux intimes, des événements de tous les jours, des cérémonies de fêtes, et dans cet intéressant kaléidoscope défilent pour l'avenir les figures et les attitudes des maîtres et des élèves. Nous avons utilisé abondamment les albums du P. Courtois pour illustrer ce livre. Il s'occupait aussi d'architecture, de plans et devis. C'est grâce à ses conseils qu'on put mener à bien la construction de la chapelle du Collège. Il en dessina lui-même la voûte, les motifs décoratifs et le maître-autel. Il prépara les plans de ce qui devint plus tard l'Université du Sacré-Cœur de Bathurst. Mais son chef-d'œuvre en architecture demeure sans doute le magnifique presbytère du Sacré-Cœur, à Chicoutimi. Toujours prévenant, toujours « courtois », toujours accueillant, le photographe officiel de Caraquet fêtera l'an prochain son vingt-cinquième anniversaire comme curé de la Pointe-au-Père.

Si une intéressante biographie du Père Boulay ne l'avait fait déjà, nous pourrions nous arrêter quelque peu au nom du PÈRE PUJOS du COUDRAY. Ce jeune noble, à qui la naissance, la fortune, les goûts et les talents semblaient ménager un brillant avenir mondain, préféra répondre aux souffles de la grâce,

se fit Eudiste, se dévoua quelques années à Halifax, où on le considère comme un bienfaiteur insigne, puis vécut trois ans à Caraquet, de 1909 à 1912, et mourut en France l'année suivante, victime de son dévouement auprès d'un soldat atteint d'une méningite cérébro-spinale. Au Collège du Sacré-Cœur, on se souvient de lui comme d'un surveillant consciencieux, comme d'une providence aux largesses inépuisables, toujours prête à défrayer les dépenses imprévues, comme s'il voulait se faire pardonner d'être riche. Il paya l'orgue de la chapelle, la décoration des classes et des études, etc., etc.

Une autre figure qui mériterait plus qu'un rappel, c'est celle de l'angélique PÈRE FRINAULT. Arrivé à Caraquet en 1904, il y reçut les ordres majeurs et la prêtrise, et y mourut dix ans plus tard, le 13 décembre 1914. C'est donc toute sa vie sacerdotale, si courte mais si édifiante, qu'il dépense au Collège du Sacré-Cœur. Il ne faisait pas grand bruit, ce n'était qu'un professeur de sciences et de mathématiques, astreint à une règle sacerdotale qu'il observait scrupuleusement. Couvrir de chiffres un tableau noir, rater des expériences au laboratoire, voilà qui semble bien prosaïque, bien terre à terre ! Et pourtant, quand il mourut, l'un de ses supérieurs écrivait : « Le Père Frinault était une de ces âmes limpides dont la beauté rejaillit jusque dans le corps qu'elle anime, une de ces fleurs qui ne semblent données à la terre que pour un jour, et qui demandent le ciel pour s'épanouir pleinement. » Le Père Georges complète par ce magnifique éloge : « C'était véritablement une âme de lumière, qui rayonnait autour d'elle la bonté et la sainteté. Les élèves dont il avait la confiance, et dont le plus grand nombre l'avait choisi comme père spirituel, avaient pour lui une véritable vénération. Je me souviens parfaitement, pour ma part, d'avoir, à plusieurs reprises, surpris sur leurs lèvres, à son sujet, cette réflexion toute spontanée : « Le Père Frinault, c'est un saint ! » Il n'a pas laissé d'autre impression à tous ceux qui l'ont connu. »

Notre galerie de souvenirs sur les Maîtres tire maintenant à sa fin. Les Anciens auraient sans doute bien des détails dans leur mémoire pour la compléter. Ils feraient surgir de l'ombre les figures sympathiques des Pères Rafflegeau, directeur de fanfare, Hulaud, Robin, Macé, Legrand, LeBellégo. Ils nous en voudront aussi d'oublier les Pères Turgeon et Paulin, deux Anciens qui revinrent à Caraquet à titre de professeurs. Le Père Paulin était un bourreau de travail et faisait de tout : grec, latin, sciences, trigonométrie. Comment ne pas mentionner encore que le bouillant, apostolique et dévoué Père ÉMILE GEORGES, historien de tout ce qui est Eudiste, fit ses premières armes à Caraquet, de 1911 à 1914 ? Et si nous faisons l'histoire de la paroisse, il nous faudrait ajouter au nom du vénéré Père LeGarrec, celui de son collaborateur et successeur, le Père Léonce Marsoliau. On le trouve au Collège de 1912 à 1916. Devenu vicaire après l'incendie, pendant 25 ans, il met un zèle débordant au service de St-Simon, de Maisonnette et de Caraquet, dont il fut le dernier curé eudiste (1941).

Figures méritantes, maîtres qui avez voulu avant tout donner une haute idée à vos élèves de ce que devait être un prêtre éducateur, nous vous devons au moins cet hommage. Vous avez accepté l'exil sans vous plaindre, vous avez aimé cette vie de labeurs obscurs au milieu de conditions souvent pénibles. Vous étiez joyeux, tous les Anciens le mentionnent comme un trait distinctif chez vous, malgré la pauvreté, malgré les épreuves. Le secret de cette joie n'en est pas un pour ceux qui connaissent la douceur d'une vie de communauté bien réglée. Elle donne un sentiment de calme et de plénitude dans la conscience du devoir accompli. Voilà la clef du seul bonheur terrestre possible.

• *Argonautes en soutane...*

La vie à Caraquet offrait aussi des charmes qui n'étaient pas à dédaigner, surtout par des professeurs ! Ils ont tant

besoin de ces moments de détente où l'on oublie le terrible quotidien, où l'on se refait des forces neuves. Loin de l'énerverment des villes, des vaines agitations et des querelles politiques ou religieuses, Caraque, c'était comme un hâvre de calme, de quiétude, de silence apaisant. Ceux qui aimaient la mer en oubliaient les tempêtes et les grands vents — ils ont aussi leurs charmes capiteux — pour se laisser ensorceler par cette fée aux vagues magiques, toujours la même, et si mouvante, la mer qu'on ne se lasse pas de regarder, dont les horizons infinis semblent reculer les bornes mêmes de la pensée. Marins novices ou experts, on les voyait s'aventurer sur la baie tranquille, les jours de vacances, alors que le soleil coulait ses laves brûlantes sur le bleu velouté des flots. Les pêcheurs regardaient filer la barque des Pères, un sourire sympathique sur les lèvres. On se hélait d'un pont à l'autre. Il y avait des accostages, des visites aux grandes goélettes, et les marins taciturnes s'émerveillaient des rires et de la faconde intarissable de ces Pères « Français de France »...

Ils ne s'aventuraient jamais bien loin, sauf pendant les grandes vacances, alors qu'ils organisaient de véritables expéditions sur de solides barques mises à leur disposition par de serviables pêcheurs de Caraque, et manœuvrées souvent par un ou deux hommes du métier. Quelques Pères se rendirent ainsi à Shédiac, à Port-Daniel, d'où l'on ramena une cargaison de bois pour la construction d'un hangar. La traversée en Gaspésie se faisait en quatre ou cinq heures, par bon vent. Ce fut ainsi pour l'aller, quand en août 1907, les Pères Héry, Courtois et de la Cotardière se rendirent à Port-Daniel. Le retour fut plus difficile. Surpris par un calme plat, ils passèrent la nuit à la belle étoile, couchés sur des voiles et des cordages, et ne rentrèrent au port que le matin, éreintés mais joyeux. Tout cela défrayait la chronique locale, comme bien l'on pense !

Mais la plus longue et la plus célèbre de ces randonnées eut lieu au cours de l'été 1904. Six hardis navigateurs, les

Pères Courtois, de la Cotardière, Héry, Collard, LeStrat et Renac, s'embarquèrent, un beau matin, pour une odyssée de quelques jours vers la Côte Nord, à la recherche des confrères qui venaient d'en occuper les principaux postes. Une goélette



solide et confortable, prêtée par un armateur de Caraque, de la voilure en quantité suffisante pour capter tous les vents, un attirail d'objets hétéroclites, un beau soleil à la partance, vraiment Jason n'en eût pas souhaité autant ! Nos marins novices avaient d'ailleurs eu la sagesse d'accepter comme pi-

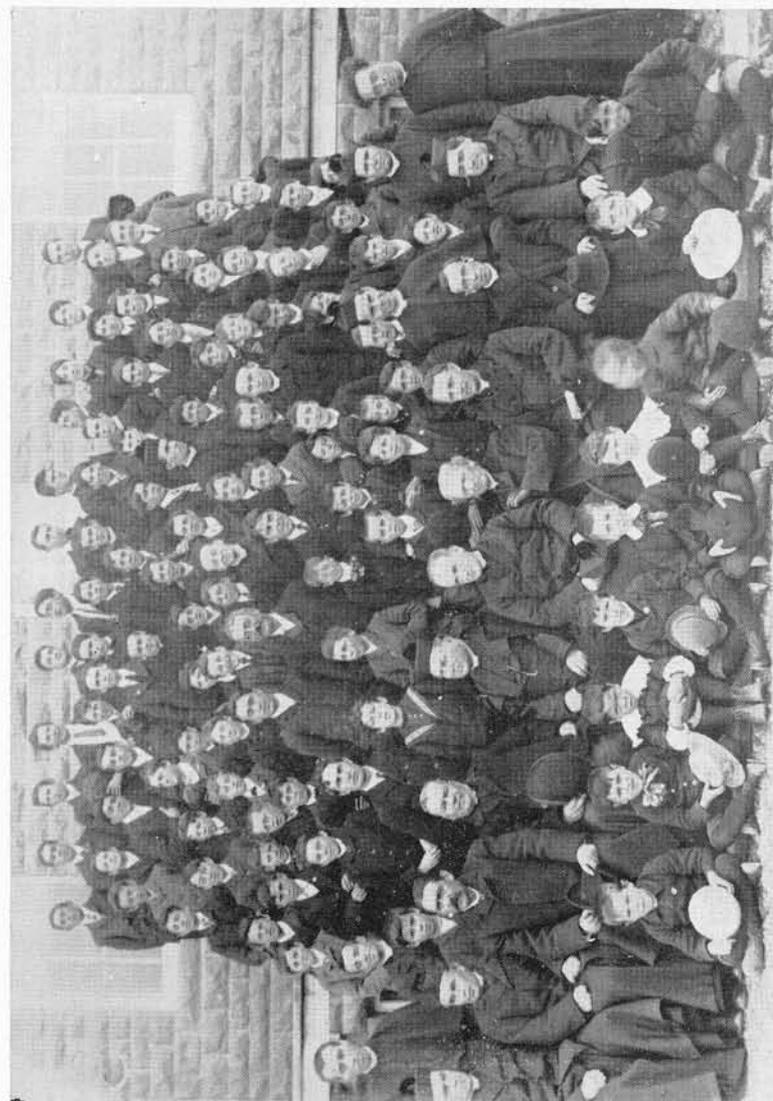
lote un vieux loup de mer de Caraque. Tout alla bien d'abord. On fit escale à Gaspé, d'où l'on envoya un télégramme à Sept-Îles, puis on cingla vers le Golfe, malgré quelques présages suspects. Aux environs d'Anticosti, le vent tourne, la mer devient houleuse, le navire prend des emardées inquiétantes et semble s'entêter à vouloir gagner Terre-Neuve... ou l'Europe ! Aux prises avec le mal de mer, le Père LeStrat geint dans la cale, crache du sang et croit sa dernière heure arrivée. Les marins valides se battent avec les cordages et réussissent après cinq heures de travail à baisser la voile, et l'on passe ainsi toute une nuit à tenir tant bien que mal le nez au vent. Quand enfin le matin dissipa les terreurs, les nuages et le vent, on s'aperçut qu'on avait dérivé vers la Côte Nord, et il ne fallut que deux ou trois heures pour pénétrer dans la grandiose baie des Sept-Îles. Ce fut une arrivée surprise ! Car le télégramme de Gaspé, libellé en anglais, modifié au cours du voyage par les télégraphistes, n'avait fait qu'intriguer le Père curé. Que voulait bien dire cette énigmatique missive : « Six fathers (will... mot omis) arrive Seven-Islands. » Le retour se fit sans incident.

Ces expéditions maritimes ne furent pas fréquentes, malgré les longues vacances que les Pères Français passaient souvent tout entières à Caraquet. Sur la terre ferme, ils avaient d'autres moyens de locomotion. Leurs jambes d'abord, car c'étaient de solides marcheurs, et Bob ! Une souscription organisée par M. Foley, un vieil Irlandais fort sympathique, dont les deux fils fréquentaient le Collège, leur avait valu un très bel équipage, le dernier cri du chic, et Bob ! Le Père Lebastard avait quelque affection pour ce fringant cheval blanc; il ne l'appelait que « Bob, mon fils ! » et les méchantes langues racontent qu'un jour, il aurait perdu patience au cours d'une randonnée, aurait murmuré à l'adresse de son compagnon: « Oh ! l'animal ! » puis, jouant des rênes, aurait crié: « Marche, marche, Bob mon fils ! » Un historien sérieux n'accepterait jamais cette anecdote !

C'est pendant les vacances 1904, précisément alors que nos argonautes recherchaient la Côte Nord au compas et à l'étoile, que le Délégué Apostolique au Canada, son Excellence M^{gr} Sbaretti, visita le Nouveau-Brunswick. Le distingué personnage reçut un accueil triomphal de la population acadienne. Même si une brochure du Moniteur Acadien (1905) ne le mentionne pas, Caraquet eut les honneurs d'une visite et fit les choses en grand: cortège de centaines de voitures, route pavoisée, réception à l'église, au Collège, adresses et cantates de circonstance, prouvèrent au représentant du Saint-Siège que la population avait conservé un attachement indéfectible à la foi de ses ancêtres, et qu'elle était mûre pour un évêque de sa langue. On l'a répété bien des fois, cette visite prépara de longue main la nomination du premier évêque acadien de Chatham, son Excellence M^{gr} Patrice-Alexandre Chiasson.

• *La discipline*

« Filii Belial absque jugo », redisait souvent le P. Lebastard, et ce frein qu'il voulait caractéristique des enfants de Dieu, c'était la discipline, le règlement. Revêtu du surplis, il en lisait



LES ÉLÈVES VERS 1907

et commentait les articles, au début de chaque année, aux élèves et professeurs réunis au pied du tabernacle, et sa voix forte scandait le texte de l'Écriture: « Omnia secundum ordinem fiant », dont il profitait pour faire ressortir la nécessité d'une règle, la dignité et les prérogatives de l'autorité.

C'est qu'on ne riait jamais avec la discipline, au Collège du Sacré-Cœur! Sans doute, l'axiome pédagogique romain, « pueri sicut naves a posterior gubernantur », n'y trouvait pas une application littérale, mais on se montra toujours ferme, sinon rigide. Le premier prospectus, qui date de 1900, et contient les articles de la règle, burine déjà en un style laconique, l'esprit de la maison. Voici quelques lignes intéressantes:

But: faire de cette institution une œuvre de bienfaisance sociale autant que religieuse, en travaillant au développement intellectuel et moral des jeunes gens dans cette partie du pays; élever et former des hommes sérieux pour faire de solides et vaillants chrétiens; tel est l'objectif que ne perdront jamais de vue les Directeurs du Collège de Caraquet...

Discipline: Le bon ordre étant une condition de travail et de moralité, les Pères attachent une grande importance à l'observation de la règle. Une surveillance paternelle mais ferme, est constamment exercée sur les enfants par un Père de la Congrégation...

Les élèves rentrés en retard sans de très graves raisons, après les grandes vacances ou les vacances de Noël, ne seraient pas reçus...

Tout ce qui est envoyé ou reçu par les enfants est soumis à l'inspection du R. P. Supérieur et du P. Préfet. On ne peut introduire aucun livre ou journal sans l'approbation de l'autorité. Le tabac est strictement interdit...

Nous n'avons pas cité ces textes simplement à titre de curiosité, comme les reliquats d'un autre âge, ou quelque fossile des temps préhistoriques. Car, sauf l'interdiction du tabac, tous ces articles sont encore heureusement de mode dans les collèges chrétiens qui n'ont pas abdiqué leur rôle formateur. On n'y

allait pas de main morte lorsqu'il s'agissait d'exiger le silence, la ponctualité, les défilés sur deux colonnes rectilignes, dans les corridors et escaliers, à pas feutrés, la participation obligatoire aux jeux, la cessation des amusements dès la « première cloche » ou le coup de sifflet strident; au dortoir, un silence aussi religieux qu'à la chapelle, une tenue impeccable à l'étude ou en classe, et non ce débrillé qu'affecte la jeunesse moderne. La moindre incartade était punie sévèrement.

• Notes d'étude — punitions

Et l'on avait du mérite à exiger beaucoup! Tous les Pères de cette époque s'accordent à dire que les jeunes gens qu'ils dirigèrent étaient foncièrement bons, respectueux et malléables, mais que leur éducation première, tout comme l'ambiance locale, ne les avait pas habitués aux minuties disciplinaires d'un internat. Ce fut tout un état d'esprit à créer, ce qui n'alla pas toujours sans pots cassés! Comme moyen d'émulation et de sanction, on avait les notes de conduite et les remarques proclamées de temps à autre, devant toute la division réunie. « Élève Untel! » À l'appel de son nom, le jeune se levait. « Piété 8 (sur 10), Travail, 8 souligné deux fois (Gare à vous! cela frise le 7!), Conduite, 5... « Vous avez succombé à votre détestable habitude de chiquer! » Et l'élève se rasseyait, rouge de confusion, ou goguenard, selon sa nature! Comme punition, il y avait, en classe et à l'étude, les pensums, distribués sous le coup d'une première émotion: « Ah! mon gaillard! Vous me ferez cinq cents lignes, et proprement! » Si le professeur était oublié, on s'en tirait à bon compte! En récréation, triomphait le piquet. Le délinquant devait alors, comme un excommunié « vitandus », arpenter seul un coin de la cour, en silence, pendant que les autres lui faisaient de loin des œillades ou des niches. Est-ce à dire que les châtements tombaient toujours drus, et à tour de bras? On lit dans la biographie du P. Pujos, surveillant des Grands et des Moyens, un épisode qui démontre la mise en œuvre d'autres méthodes: « Il punissait très peu

et cherchait beaucoup à susciter des efforts de volonté. Un grand élève fut pris en flagrant délit de fumer ou de chiquer, en secret du reste. « Vous savez, lui dit le Père, que c'est défendu, que vous méritez une punition... J'aimerais mieux des efforts. Faisons une convention. Voulez-vous ne pas recommencer et on n'en reparlera pas ? » D'octobre à Pâques, en vertu de sa promesse, malgré l'habitude et les occasions, l'élève tint bon. Le lundi de Pâques, rechute et blâme sévère: « Enfin, il y a eu, dit le Père, beaucoup d'efforts, et j'en suis bien content; le bon Dieu les a vus. Voulez-vous reprendre votre bonne résolution pour cette fois encore ? » Un jour, entrant à l'étude pour la lecture des notes, le P. Lebastard est frappé de l'odeur de violette qui y est répandue: « Mes enfants, remarque-t-il aussitôt, ça sent la violette, mais ça ne sent pas l'humilité; pour sentir bon, il ne faut rien sentir du tout. » Des leçons de ce genre ne s'oublent jamais. De jour en jour, d'année en année, ce régime fait de sévérité tempérée par l'amour et la confiance, finissait par mouler des caractères bien trempés, des volontés habituées à l'effort, au sacrifice, à la domination des instincts. Leur réussite dans la vie prouve que les Anciens de Caraquet sont allés à bonne école, une école qui sut former des hommes et des chrétiens.

• Une journée normale à Caraquet

Aimeriez-vous relire maintenant une journée normale au Collège du Sacré-Cœur ? Une plume anonyme, et très alerte, nous en a brossé le tableau, vers 1909.

Il est 5 heures 20. C'est l'heure où le Père Préfet entre dans le dortoir endormi. Allons, paresseux, donne à ton oreiller ta dernière caresse, fais généreusement ton premier sacrifice, car voici l'heure du lever. Le signal, quelques claquements brefs dans les mains. « Vive Jésus ! » Les têtes ébouriffées, à peine conscientes, répondent: « Et Marie ! » Chacun se précipite, court au lavabo. La bonne eau claire et fraîche ruisselle sur le visage et sur les mains. Dépêchons-nous ! Un coup de brosse, une raie irréprochable, et l'on descend lentement

par le grand escalier. Nous voici à l'étude. Prière du matin. Puis les têtes se penchent sur les livres, les lèvres s'agitent, rien ne trouble plus le silence laborieux que la feuille froissée par une main plus nerveuse. Dans ce tête-à-tête intime, une heure est vite passée... Voici maintenant la messe, puis le déjeuner, car l'homme n'est pas qu'une âme ! Le Père Économe y a pourvu. Laissons-les satisfaire leur faim, et passons. Les voici en rang de procession. Au signal donné, tous se répandent comme une volée d'oiseaux rendus à la liberté. Des cris, des gambades. Pensez donc, on ne s'est rien dit depuis la veille: les langues ont besoin de se dérouiller, les jambes de se dégourdir. Les aînés arpentent le terrain à grands pas, les plus jeunes se chassent comme de petits chats en veine de s'amuser.

« Mais hélas ! pourquoi faut-il que la cloche vienne les réduire au silence ? C'est l'heure de la classe. Les professeurs attendent. Prenez vite vos livres, vos cahiers et en route pour vos locaux respectifs. Le collègue s'emplit alors de voix. Ici le timbre plein de fraîcheur d'un élève qui récite sa leçon, là le verbe tonnante d'un maître, plus loin une lecture faite en commun. Puis, c'est la récréation de 10 heures où le foot-ball triomphe. Trente minutes... et l'on rentre à l'étude, où nous n'entendrons plus, jusqu'au dîner,

Que d'instant en instants quelques pages froissées,
Ou l'insensible bruit des plumes empressées,
Qui, toutes à l'envi, courant sur le papier
De leur léger murmure enchantent l'écolier. »

Nous faisons grâce au lecteur du détail de l'après-midi: récréation, classe, récréation, étude, souper, récréation, étude, prière, coucher... à huit heures et demie, et le lendemain, ça recommence !

Ainsi la vie continuait à Caraquet, monotone mais fructueuse et pleine, à peine tissée de quelques fêtes surtout religieuses. On y mettait bien en pratique le leitmotiv choisi dès le début: PIÉTÉ — DISCIPLINE — TRAVAIL.

• Les études et les examens

Car, naturellement, les élèves travaillaient, et beaucoup ! C'est le moins qu'on puisse exiger d'un aspirant au baccalau-

réat ! Le cours préparatoire aux éléments comportait plus de classes qu'à l'heure actuelle, ce qui était rendu nécessaire par le standard inférieur des écoles rurales. Aussi le prospectus de 1900 avait-il jugé bon de préciser: « Tout enfant, pour être admis, doit fournir des garanties de moralité suffisante et savoir au moins lire et écrire. » Résultat: il se présentait au Collège de jeunes marmots en culotte courte, à peine sortis des jupes maternelles, encore attifés d'une large collerette en dentelle, ornée d'une belle boucle blanche ! Les Minimes, comme on les nommait. Il fallait multiplier pour eux, avant les Éléments latins, les « spéciales » anglaise et française, les « deuxièmes et troisièmes préparatoires », anglaises et françaises. Mais, en général, les élèves étaient assez âgés lorsqu'ils entraient au cours classique. On n'exigeait pas d'uniforme; tout au plus un complet noir ou de couleur sombre. Les élégants, les dandys, se reconnaissaient à leur canotier campé crânement sur la tête, ou à une casquette gavroche rabattue sur l'oreille.

Le cours classique se forma graduellement, mais le nombre restreint d'élèves — on ne réussit à atteindre le chiffre de 140 qu'en 1910 — ne permit pas toujours de l'avoir au complet. Il se résumait, certaines années, aux classes d'Éléments, de Versification, de Rhétorique et de Philosophie. Au début, les examens étaient trimestriels: en décembre, à la fin de mars, et en juin, sans compter une composition hebdomadaire chaque semaine, alternativement en français et en anglais. Puis, on supprima cette dernière épreuve, et les examens furent réduits à deux, en janvier et en juin. Sur l'intransigeance des examinateurs, une chronique de 1910 nous renseigne suffisamment: « Comme toujours, les examinateurs se sont montrés sévères, ce qui a l'avantage de renseigner les parents sur les progrès réels de leurs enfants, et de forcer ceux-ci à les mieux préparer. Plus tard, ils estimeront davantage les diplômes que leurs laborieux succès leur auront valus, et en fin de compte, ils garderont un meilleur souvenir du Collège où avec l'instruction, ils auront acquis l'habitude de l'effort. Sans vouloir trop vanter nos

élèves, nous sommes heureux de déclarer que les examens nous ont donné grande satisfaction. Ils ont permis de constater, chez un grand nombre, non seulement des connaissances sérieuses, mais encore beaucoup d'intelligence, de jugement et d'énergie. » Cette année-là, un élève d'Éléments, Alfred Roy, de Petit-Rocher, conserve les $\frac{4}{5}$ de ses points; l'année suivante, c'est Omer LeGresley, de Grande Anse, qui mérite l'honneur de la plus forte moyenne aux examens. En 1913, voici quelques noms de personnages connus, qui figurent au tableau d'honneur des examens:

Philosophie: Alphonse et Rufin Arsenault

Rhétorique: Alfred Roy

Belles-Lettres: Albin Leblanc (Actuellement évêque de Gaspé)

Versification: Omer LeGresley, Péa Martin, Edmond Barribeau, Félix Verret

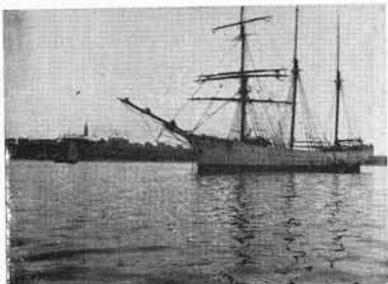
Éléments: W. Boucher, Émile Soucy

Préparatoire: Albert Poirier (curé actuel de Campbellton).

On avait ajouté au programme deux années de commercial, pour ceux qu'effrayaient les études de latin et de grec. Car cette dernière langue était déjà bel et bien obligatoire, malgré les nombreuses heures qu'on devait consacrer à l'anglais. À l'origine, les évêques de Chatham, M^{gr} Rogers, puis M^{gr} Barry, avaient insisté pour que le cours fut strictement bilingue. Il n'en fut jamais ainsi, bien qu'on ait toujours fait la part large à l'anglais, comme langue seconde, en lui consacrant, en plus des classes d'anglais proprement dites, les cours de mathématiques et une partie des sciences. Il y eut toujours à Caraquet un groupe d'élèves irlandais, et tout le contingent de Bathurst, de Campbellton et de Dalhousie, s'exprimait fort bien en anglais.

Si nous ajoutons une tentative pour introduire un cours d'agriculture en certaines classes (septembre 1910), et une autre l'année suivante dans le but de populariser l'étude du « télégraphe », à raison de \$5.00 par an, nous aurons indiqué la ligne générale que suivaient les études à Caraquet, de 1889 à 1916.

Le cours classique traditionnel y est bien à l'honneur, tout comme une prépondérance marquée de l'enseignement du français. Les finissants qui plus tard fréquenteront l'Université Laval de Québec, mériteront à leur Alma Mater ce magnifique éloge de M^{er} Mathieu, les présentant au Délégué Apostolique: « Les élèves de Caraquet sont l'élite de l'Université Laval. »



CHAPITRE CINQUIÈME



Jeux - Fêtes - Séances

• **Les jeux**

Une cloche... un coup de sifflet... Comme des centaines de ressorts qui se détendent après avoir été comprimés sous une lourde masse, c'est la ruée des étudiants vers le grand air, vers l'espace ensoleillé. Il semble que le chambranle de la porte va céder sous la cohue. De cette masse humaine irrésistible, qui grouille comme des vers dans une bouteille, s'extirpent des bras, des jambes, des têtes, et tout cela finit par se recoller, on ne sait comment, à un corps distinct. Le chassé-croisé des récréations commence, sous l'œil paternel d'un surveillant assourdi par les rires, les cris, les appels qui fusent de tous côtés. Surtout, qu'il n'aille pas se mettre dans le champ de tir d'une balle, la trajectoire d'un chasseur lancé comme un obus ! Mais bientôt, quand la tension accumulée au cours des études et des classes s'est ainsi dépensée, telle un bouillon de vapeur qui filtre par une soupape, le brouhaha diminue, les jeux réguliers s'organisent. Ils ont toujours été obligatoires à Caraquet, et l'élève qui ne jouait pas avait des mauvaises notes ou s'attirait ce commentaire: « Il faut se défier des eaux qui dorment. »

Mais on jouait, et ferme ! Septembre, octobre et novembre, puis mai, juin, du moins dans les débuts du Collège, consa-

craient le triomphe de l'inévitable « jeux de barres ». Cet article d'importation française, qui n'exigeait qu'un coin de cour pour fleurir, aucun matériel coûteux, aucun costume, un nombre indéfini de joueurs, sembla d'abord tout nouveau... et tout beau. On déchanta vite, et les Anciens n'ont pas gardé bon souvenir de ce sport essoufflant. Le jeu consistait à se diviser en deux camps rivaux — mettons les Russes et les Américains — puis à se faire une guerre à mort en s'enlevant des prisonniers. Ceux-ci étaient parqués à l'écart, et formaient la chaîne, jusqu'à ce qu'un membre de leur armée eût réussi à les toucher, coup de baguette magique qui les délivrait du méchant loup. Seule la cloche avait le pouvoir de mettre fin aux hostilités.¹⁰

Le tennis n'était pas encore très répandu au Canada, et d'ailleurs ce sport *aristocratique* excitait la méfiance! Mais peu à peu, grâce aux efforts intelligents de quelques Pères, le célèbre jeu de barres céda le terrain à d'autres sports, mieux connus et mieux goûtés en Amérique. De généreux dons, où l'on distingue la main anonyme des Pères eux-mêmes, fournirent les équipements de foot-ball, de base-ball et de ballon-au-panier. À l'automne 1911, la chronique nous rapporte: « Les jeux se sont organisés; chaque division a nommé son comité. Grâce à M^{gr} Allard, notre cour de récréation est agrandie, presque doublée. Beaucoup d'entrain au jeu; belles parties de foot-ball. La division des Grands surtout donne l'exemple, *sicut decet*. Dans un collège, quand le jeu va bien, tout va bien. »

Allons-nous maintenant nous attarder à feuilleter les comptes rendus sportifs de ce temps? Au détour d'une page, on trouve tout à coup la description enlevée d'une chaude partie de base-ball, le souvenir d'un exploit, la liste des équipes. Un

¹⁰ Il y avait aussi le jeu de *garuche*, ou *garouche*. Les camps, armés de *garuches* — deux lanières de linge cousues avec une corde — se cinglaient bras, jambes et corps, de coups violents. C'était merveilleux pour faire circuler le sang!

billet d'une très belle venue, et signé par le futur rédacteur de l'Évangéline, Alfred Roy, nous raconte, par exemple, un tournoi de basket-ball entre les « Petits et les grands, le soir de Pâques 1913. » « Les portes s'ouvrent, et nerveuse, la fanfare attaque la Marseillaise, dont les notes vibrantes vont mettre en liesse un tas de petits nuages poussiéreux — papillons imprudents qui folâtraient autour des becs de gaz... Un coup de sifflet et la partie commence. Debout, couvant des yeux le ballon que tient l'arbitre, deux joueurs sont prêts à bondir; le ballon monte... les grands (qui connaissent leur affaire) ont placé là un homme d'une taille exceptionnelle; d'un geste adroit, il passe le ballon à un ami, et s'élance près des paniers pour attendre sa chance... Les jeunes se précipitent, légers et rapides, aux quatre coins de la salle, frappent le ballon au passage, se le passent les uns aux autres; mais tranquilles, les grands déjouent la manœuvre et interceptent le ballon qui, poussé par une main habile, vient s'abattre dans le panier des jeunes... » Croyez-le ou non, après bien des péripéties, les benjamins réussirent à égaliser le score, quelques secondes avant la fin du match. Mais cette partie, ils avaient passé l'hiver à la préparer, disait-on chez les Grands!

• Une fête des jeux

C'est au Collège de Caraquet qu'on inaugura la traditionnelle fête des jeux, une très louable coutume de nos collèges de France. La première mention nous en est encore fournie par une chronique d'octobre 1909. Citons cette page, qui réveillera les souvenirs de bien des Anciens sportsmen!

« La Fête des Jeux est venue infuser comme une nouvelle vie à nos sports. Le 14 octobre, sur tous les points de la cour, des pavillons acadiens flottaient sous la brise âpre et froide d'un gros nord-ouest. Un morceau de fanfare très enlevé, et la fête commença par les courses de vitesse dans lesquelles Gérard Comeau, Régis Lévesque et Edmond Babin se montrent les dignes émules d'Achille aux pieds légers. Bientôt,

une vingtaine de petits, groupés en deux équipes rivales, sous les ordres de leurs intrépides capitaines, Pierre Véniot et Wilfrid McIntyre, se disputent chaudement une partie de foot-ball. Pierre Véniot est vainqueur. Gérald Comeau et Allie Leblanc enlèvent le championnat, le premier, du saut en longueur, le deuxième, du saut en hauteur. « Paulo majora canamus ! » La

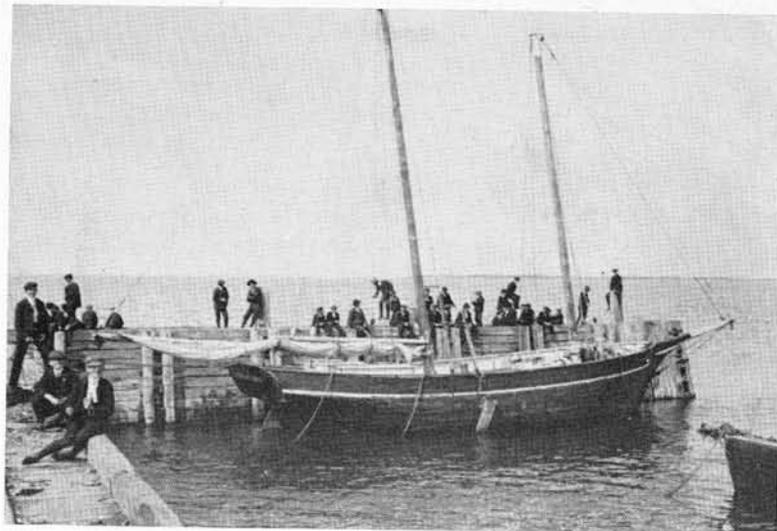


UN CLUB DE BASEBALL

partie de base-ball reste le clou de la journée, et met en évidence Clitus Comeau, Pierre Boudreau. Allie Leblanc, Gérald Comeau surtout, notre remarquable « pitcher ». La journée se compléta par diverses courses amusantes: courses en sac, courses aux patates, courses aux « capots », etc. »

• *Les promenades*

Nous avons déjà mentionné que les Pères Français avaient la réputation d'être de solides marcheurs. On peut dire que les élèves sont allés sur ce point aussi, à bonne école ! Les jours



AU VIEUX QUAI



DANS LES HAUBANS DU LIZZY LINDY

de congé s'appelaient communément « jours de promenade », parce que, régulièrement, ils consistaient en une longue marche. Dans les collèges de France, qui ne jouissaient pour la plupart que de cours de récréation resserrés, où les élèves tournaient en rond derrière des murs rébarbatifs, le congé, c'était signal de délivrance, et l'on avait hâte d'aller se gaver d'air pur dans la campagne. On continua cette coutume à Caraquet, ce qui n'était pas si mal de temps à autre, car changer les horizons change aussi les esprits ! Chaque jeudi, chaque dimanche, on partait alors, trois par trois, à la file. Que de fois le chroniqueur n'inscrit-il pas dans ses registres : « L'après-midi, promenade. On va voir les quais, et le village, et la baie, et là-bas, à l'horizon, les montagnes de Gaspésie, si bleues, si bleues, que d'aucuns les prennent pour les vagues immenses d'un océan soulevé. » Pas de vides entre les rangs ! Les traînants s'attiraient des coups de sifflet impératifs, et les coureurs n'étaient jamais mis en tête. Des Anciens se souviennent encore de coups de canne reçus sur les jambes quand ils rompaient les rangs. Les plus malins se bardaient les cuisses d'éclats de bois, et plusieurs cannes se brisèrent ! Où allait-on ? La troupe défilait d'abord par le village, où elle répandait un murmure confus de voix, pendant qu'aux fenêtres et sur les galeries, les marmots regardaient, silencieux, en se suçant les pouces. Il ne fallait pas lorgner les filles, encore moins siffler, ni parler trop haut, ni rompre les rangs. La débandade commençait sur la côte. On y barbotait quelques minutes, quand le soleil chauffait. On faisait provision de coquillages curieux, de cailloux teintés. Il y avait aussi les quais, le vieux et le neuf, où de fines goélettes amarrées, excitaient la curiosité des visiteurs. Les plus hardis pénétraient dans la cale. Belle occasion de griller en cachette une cigarette obtenue par contrebande ! Les plus agiles grimpaient aux mats. Au dégel, en mars, la seule promenade permise conduisait régulièrement les élèves sur la ligne de chemin de fer. Les convois ne causaient guère d'inquiétude. Pourquoi craindre l'amical petit train de Caraquet, qui ne passait — quand il passait ! — qu'à des heures tardives, en prenant bien

son temps ! Un jour, le surveillant des Grands emprunta un « pompeur » et conduisit un groupe sur la ligne de Tracadie. À l'aller, tout marchait à merveille ! On pompait à qui mieux mieux, et les milles de rubans d'acier s'allongeaient derrière les

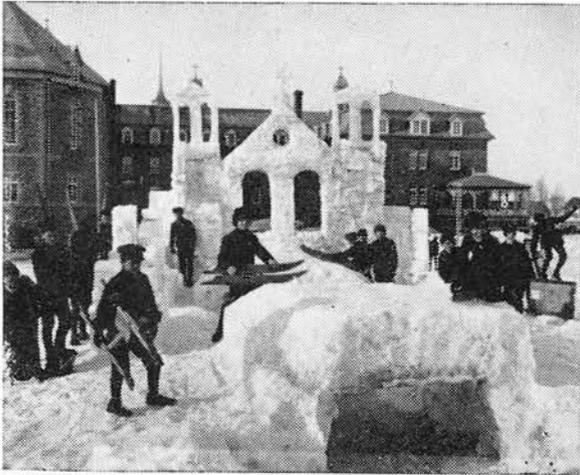


« EN TROLLEY »...

promeneurs. Quand on revint, ce fut une autre histoire ! Prétextant des bras fatigués, les « pompeurs » travaillaient au ralenti. Manège habile pour gagner du retard ! Et le surveillant grondait entre ses dents : « Ils ne me reprendront plus, les gaillards ! »



PATINAGE SUR LA PETITE RIVIÈRE



LES CHÂTEAUX DE GLACE...

• Le patinage

Ainsi s'enfuyait l'automne, ou les fins de printemps, à s'évader de temps à autre vers la campagne ou vers les effluves salines de l'océan. Mais infailliblement, nos longs hivers canadiens étendaient sur le Collège et Caraque son manteau de froid, de neige et de glace. En novembre, les pêcheurs se hâtaient de tirer leurs barques sur la grève. Bientôt, de grands vents glaciaux hurlaient autour des maisons, des jours et des jours... Puis, un froid plus vif immobilisait la surface des rivières et des lacs. Les élèves sortaient leurs patins du grenier. Vive le hockey, notre grande folie sportive canadienne ! Dès cette époque, le traditionnel congé de glace saluait le retour de l'hiver. On patinait d'abord sur un petit lac, situé derrière le bois, à deux milles du Collège, ou sur l'étang des Dugas, près du Bocage. On s'aventurait aussi parfois sur la baie de Caraque, en de longues randonnées sur patins, vers Maisonnette, ou la grosse île. Occasion idéale pour les fumeurs ! Mais se doutaient-ils que de puissantes longues-vues marines décelaient souvent les volutes bleutées de leurs mégots ?

Bientôt cependant, on organisa dans la cour une patinoire assez minable, dont les bandes irrégulières n'étaient formées que de neige durcie. Le Père chargé de ce travail, manifesta le désir d'utiliser comme patinoire la salle de récréation extérieure: « Cette sapristi de salle-là, disait-il au supérieur, au lieu de geler dedans, on devrait y jeter de la glace ! » Mais sans s'émouvoir, le Père Lebastard trancha: « Y pensez-vous ? Mon bon Père, ce serait immoral ! »

La venue du montreur d'ours offrait un divertissement d'un autre genre. Quelques photos nous ont conservé le souvenir du pittoresque savoyard et de sa troupe, qu'on voyait arriver de temps à autre dans la région, vers la fin de l'hiver. Les élèves se groupaient autour des bêtes savantes, une grosse mère bien douce, muselée par surcroît, et ses deux oursons querelleurs.



LE MONTREUR D'OURS

Le dompteur les faisait danser, s'asseoir sur une chaise, désigner d'une patte quelques lettres de l'alphabet, pendant que les badauds en ouvraient la bouche d'étonnement. On vit même un élève hardi, chevaucher la mère ourse !

Le printemps finissait par démolir la blanche armature de neige et de glace. Bientôt, la baie de Caraqueet reprenait ses teintes bleues. Sur les derniers glaçons, on halait de nouveau les barques à la mer, après leur avoir fait subir les radoubs nécessaires et une toilette de débutantes. Et le hâvre retrouvait son animation coutumière, avec l'arrivée des gros trois-mats chargés de sel. Dans quelques jours, à la fin d'avril, au début de mai, la flottille des barques et des fines goélettes va s'élancer vers le large, jusqu'aux Îles de la Madeleine, jusqu'aux bancs de Terre-Neuve, à la conquête de la Toison d'Or, la morue et le hareng. Les pêcheurs ont aussi leur sport, combien rude, mais si riche de vie laborieuse. « Duc in altum », ordonne Notre-Seigneur. Au Collège de Caraqueet, on jette aussi les filets, parmi les flots d'une jeunesse assoiffée d'idéal, et quelles fêtes quand au bout d'une saison, d'un cycle d'études, on peut lancer dans la vie, une riche cargaison de jeunes aguerris par les disciplines classiques !

• Fêtes et premières messes d'Anciens

Fêtes collégiales, jours de grands galas étudiants, vous avez sans doute laissé, dans le cœur des Anciens de Caraqueet, maints souvenirs inoubliables. Comme l'auteur aimerait avoir vécu ces solennités, ou du moins laisser sa plume à un témoin, pour les reconstituer dans toute leur splendeur ! Quelques

dates, quelques notations rapides, éparses dans les documents, ou dans le journal du Collège, voilà tout ce qui surnage de tant de fêtes liturgiques ou profanes dont fut tissée la vie au Collège du Sacré-Cœur. Qu'on nous pardonne donc une reconstitution bien sommaire et bien pâle.

Les occasions de fêtes étaient nombreuses, fournies surtout par le calendrier liturgique, dont on tenait à bien marquer les grandes solennités, pour intégrer le plus possible la vie étudiante dans le cycle universel du monde catholique. Méthode heureuse entre toutes et combien formatrice ! Les mystères religieux deviennent ainsi le centre autour duquel pivote la vie de l'étudiant. Comme le Père Lebastard tenait alors à ce que les cérémonies des fêtes imprimant par leur ordonnance et leur beauté un souvenir ineffaçable dans l'esprit des élèves ! Plus tard, c'est ce qui le déterminera, contre toute prudence humaine, à entreprendre la construction de la magnifique chapelle du Collège, un vrai bijou d'architecture, où les élèves priaient « *dans de la beauté* ».

L'une des fêtes les plus touchantes revenait chaque fin d'année avec la première communion de quelques petits. La Semaine Sainte offrait aussi l'occasion d'un renouveau de ferveur, car les Pères tenaient à la célébrer selon toutes les prescriptions liturgiques. N'est-ce pas le chroniqueur qui nous renseigne encore sur ce sujet ? « Les Offices de la Semaine Sainte se font dans toutes les paroisses et ce n'est chose nouvelle pour personne. Je me rappelle pourtant l'exclamation d'un jeune qui en est à sa première année de collège : « Ce n'est pas comme chez nous, les offices, c'est bien plus beau ici ! » Le chant si dramatique de la Passion, l'office des Ténèbres, avec son symbolisme si saisissant et le chant des Lamentations, tout était nouveau pour l'élève, tout l'avait intéressé, et d'autres avec lui... Un liturgiste pieux et zélé expliquait chaque matin aux plus jeunes, l'office du jour, et les cérémonies mieux comprises, étaient mieux suivies. »

• *Premières messes d'Anciens*

Aux fêtes liturgiques vinrent s'ajouter de temps à autre, pendant les dernières années, les solennités les plus consolantes dont puisse rêver une Alma Mater catholique: la première messe d'un Ancien, célébrée dans cette chapelle où peut-être un jour lui fut révélé l'appel divin. Car déjà, dès les années 1909, 1910, 1911, la moisson de Caraquet commençait à mûrir. L'Écho de septembre 1909, un bulletin rédigé par les Pères, parle avec un légitime orgueil des Anciens qui reviennent saluer les Maîtres et les condisciples de leur cher collège: « Deux de nos finissants de l'an dernier, MM. Omer Comeau, de Caraquet, et Valmond Allard, de Carleton, sont venus nous faire leurs adieux; ils se rendaient à Québec, pour faire, à l'Université Laval, leurs études de médecine. Quelques jours après, M. Auguste Allard, de Pokemouche, venait nous saluer en se rendant au Séminaire de Halifax, rejoindre ses anciens camarades de collège, MM. Wilfrid Paulin, Joseph Turgeon, Patrick Bray et Moïse Lanteigne. Enfin, c'étaient MM. Joseph Duguay, de Lamèque, et Fred. Véniot, de Bathurst, qui se rendaient à Frédéricton pour y étudier le génie civil. » Et l'Écho continue: « À noter que la messe du Saint-Esprit a été chantée cette année par le premier prêtre du Collège, monsieur Jean Doucet, de Bathurst village. »

Le 31 janvier 1911, *première messe de monsieur l'abbé Cajétan Poirier*, ordonné prêtre deux jours auparavant à Québec, par M^{gr} Roy, dans l'oratoire de l'archevêché. « La chapelle était chaude sous les lumières; le tapis de gala, longue traînée rouge, faisait chemin d'honneur jusqu'à l'autel. Le nouveau prêtre, orné d'or, passait, précédé de ses anciens maîtres, en surplis, et de ses anciens condisciples, en soutane rouge. La famille accompagnait de son regard celui qu'elle offrait à Dieu... Elle communia de la main du nouveau prêtre, et même le petit dernier, bébé tout blanc, encapeliné de dentelles, voulut aussi aller vers la sainte table; la maman, les yeux perdus de prières,

lui fait signe de ne pas bouger. Les petits pas s'arrêtent, et deux grands yeux semblent questionner, sous les boucles: « Où va donc maman pour que je reste là! »... N'est-ce pas, enfants du collège, que plus d'un parmi vous sentit son âme tressaillir, quand l'ancien repassa, grave et pénétré de Dieu? » (L'Écho — fév. 1911)

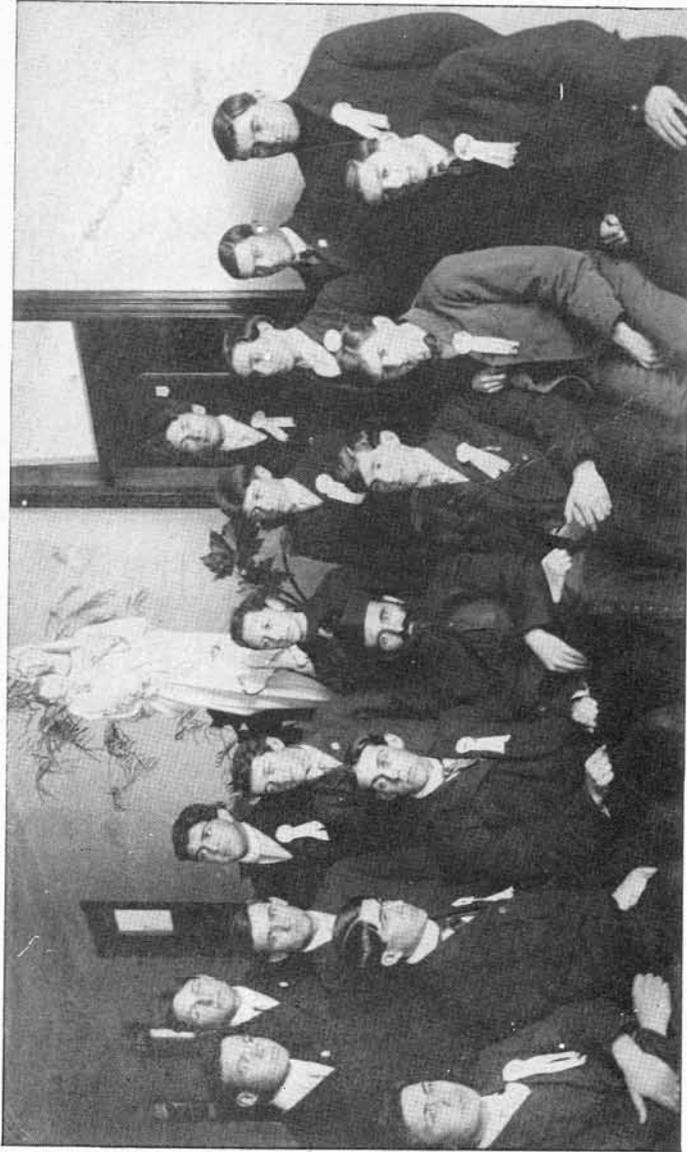
Cette première messe au Collège renouvelait un geste d'attachement filial posé déjà par trois autres Anciens, monsieur l'abbé Jean Doucet, et les Pères Turgeon et Paulin, Eudistes. Un cinquième Ancien, *monsieur l'abbé Moïse Lanteigne*, devait ensuite gravir les marches de l'autel dans ce même sanctuaire. C'était en juillet 1911. Malgré l'absence des élèves de l'extérieur, pas une place vide dans la chapelle, où se pressaient les parents de l'ordonné, les paroissiens de Caraquet, et plusieurs anciens condisciples, entre autres: MM. Jean-Paul Chiasson, Joseph Savoie, Théophile Haché, Allie Leblanc, Joseph Trudel, Francis DeGrâce. Au milieu des Pères, on remarquait un ecclésiastique de St-Isidore, M. Eugène de la Garde, professeur au Collège de Rimouski.

Heureux petit collège, dont en si peu d'années la moisson s'alourdit de si beaux fruits! Ses directeurs ne cachaient pas leur ambition d'offrir au clergé acadien du Nouveau-Brunswick, toute une pléiade de prêtres. Les Sacrés-Cœurs ont béni leurs sacrifices et leurs travaux. « Te Deum laudamus ». Et n'est-il pas possible aussi de voir dans les sociétés congréganistes de Caraquet, un milieu de culture propice à l'éclosion des vocations sacerdotales? Une notule, publiée dans l'Écho de mai 1938, nous donne quelques chiffres éloquentes: « Monsieur l'abbé Félix Légère, qui a reçu, dimanche dernier, l'ordination sacerdotale, est le 65^{ème} prêtre dont le nom se trouve inscrit sur le registre de la Congrégation du Sacré-Cœur. On y relève aussi les noms de 21 Congréganistes, qui sont actuellement séminaristes, novices ou scolastiques. » « *Spes messis in semine...* »

• Congrégations — Pèlerinages

L'histoire des Congrégations du Sacré-Cœur et du Saint Cœur de Marie à Caraquet, formerait un intéressant chapitre, bourré de noms, de détails précis et de fêtes, si les premiers registres et documents n'avaient disparu dans les flammes de l'incendie. « Si j'ai bonne mémoire, nous confie le Père Mérel, un ancien directeur de Congrégation à Caraquet, les secrétaires-chroniqueurs d'alors étaient aussi prolixes, aussi bavards de la plume, que les sacristains l'étaient de la langue ! » Heureusement pour nous, le Père Mérel l'a été aussi, puisqu'il a reconstitué de mémoire les origines et la marche de la Congrégation du Sacré-Cœur, qu'il dirigea pendant 11 ans, 8 à Caraquet, et 3 à Bathurst. Nous utiliserons abondamment les notes de cet ardent apôtre de la jeunesse qui a laissé un souvenir impérissable dans le cœur des Anciens.

Mais d'abord, qu'est-ce donc qu'une Congrégation collégiale ? C'est une société pieuse destinée à faire avancer sur les chemins de la vertu, une élite de jeunes étudiants, tout en leur inspirant une dévotion sincère et solide, par des moyens adaptés à leur âge et à leur état: la prière, des fêtes spéciales et des réunions hebdomadaires au cours desquelles le directeur donne quelques conseils et suscite la discussion de quelques points de doctrine ou d'ascèse élémentaire. Les congréganistes jouissent aussi d'une direction plus suivie, et d'avantages spirituels nombreux. Les statuts de ces sociétés sont approuvés par Rome, et l'assentiment de l'évêque du lieu est requis pour leur érection dans un Collège. À la tête se trouve un directeur, choisi parmi les Pères, mais la bonne marche de la Congrégation dépend beaucoup d'un conseil élu par les membres: un préfet, deux assistants, ou conseillers, un secrétaire-trésorier, un sacristain, et parfois un organiste. Dans tous nos Collèges fleurissent deux sociétés de ce genre: la Congrégation du Sacré-Cœur, pour les Grands, et celle du Saint Cœur de Marie, pour les Petits. On ne devient pas de but en blanc congréganiste ! Il faut pas-



CONGRÉGANISTES DU SACRÉ-CŒUR

ser par la filière de trois stages: on est d'abord « postulant », puis « associé », enfin « congréganiste parfait », ou plus correctement « agrégé », car la perfection n'est pas de ce monde, même chez les étudiants ! Que de transes pour franchir ces étapes ! On fait sa demande officielle, qui doit porter les signatures de tous les Pères avec qui l'élève a des rapports. Si un seul d'entre eux, pour des raisons sérieuses, n'est pas satisfait de sa conduite, l'aspirant doit attendre. Même après cela, ses inquiétudes persistent, car c'est au conseil à décider en dernier ressort de l'admission ou de l'avancement du jeune. Déjà, toutes ces démarches obligent l'étudiant à de sérieux efforts dans l'observance du règlement de la maison. Les fêtes spéciales, au cours desquelles on reçoit les nouveaux membres, ont lieu aux dates suivantes: le 20 octobre, ou un jour dans l'octave de la fête du Sacré-Cœur, le 8 février, fête du Saint Cœur de Marie, ou dans l'octave, et pendant la semaine du Patronage de St-Joseph.

La Congrégation du Sacré-Cœur a été fondée à Caraquet, en janvier 1903, probablement le 9, et le noyau de la société fut désigné par les élèves eux-mêmes, réunis à l'étude. Saluons ces fondateurs: Wilfrid Paulin, Clarence Véniot, Joseph Turgeon, Léon Thériault, André Albert, Jean-Paul Chiasson et Charles Turgeon. Leur directeur est le Père Joseph Mérel. Ils célèbrent leur première fête, le jeudi qui suit le 8 février, et s'adjoignent à cette occasion comme approbanistes: Valmond Allard, Joseph Duguay, Moïse Lanteigne, Joseph Noël, Henri Pinet, Francis Roy, Fred Véniot et Théodule Roy. On désigne Léon Thériault comme premier préfet, Wilfrid Paulin et Clarence Véniot, comme assistants; André Albert, secrétaire et Joseph Turgeon, trésorier. On célèbre les jours de fête de la façon suivante: messe de communion avec cantiques et allocution; remise des diplômes et insignes, à 10 heures; promenade ou jeux spéciaux, l'après-midi; avant souper, réunion à la chapelle, vêpres, sermon, salut, consécration au Sacré-Cœur; enfin, une soirée récréative clôture la fête. La tâche du trésorier était

parfois lourde, justement parce que la caisse ne l'était pas ! On organisa donc quelques loteries, et l'on se souvient de la voix puissante de Joseph Trudel (actuellement curé de Tracadie), dans le rôle de « crieur » aux encans ! C'est que les Congréganistes étaient généreux ! Ils achètent une statue de saint Joseph, offrent la pierre angulaire de la chapelle, fournissent, pour la statue du Sacré-Cœur placée sur la maître-autel, \$50.00 recueillis grâce à une vente intensive des ouvrages de saint Jean Eudes.¹¹

• Promenade à Paquetville

Les pèlerinages des Congrégations, transformés souvent en grandes promenades de tout le Collège, sont demeurés justement célèbres. C'étaient des expéditions dont on n'a guère idée maintenant, rendues possibles grâce au petit nombre des élèves. La première en date eut lieu en mai 1900, comme nous le raconte le P. Lebastard, dans une lettre à M^{sr} Rogers: « Pour récompenser les enfants d'une année excellente et de leur grande bonne volonté, nous les avons conduits célébrer la fête de l'Ascension et la fête de la reine, à Paquetville. Ils y ont chanté la grand'messe et les vêpres, et monsieur Allard et monsieur Stanislas Doucet, de Grande Anse, y sont venus nous rejoindre. » « Dans une allocution restée célèbre, commente le P. Mérel, le P. Lebastard exalta « la femme illustre qui présidait aux destinées de l'empire britannique. »

¹¹ Une première approbation de la société par M^{sr} Barry, en 1903, n'était pas canonique. Il fallut donc recourir à un nouveau décret, le 11 février 1910, qui revalidait les inscriptions des années précédentes, et affiliait la Société à l'Archiconfrérie Romaine du Sacré-Cœur, établie dans l'église du Gesù, à Montréal. — L'approbation de la Congrégation du Saint Cœur de Marie, pour les Petits, est datée de Chatham, 5 août 1906 (Lettre de M^{sr} Barry au P. Lebastard).

• **Pèlerinage à Ste-Anne du Bocage**
 • **Les Grandes promenades**

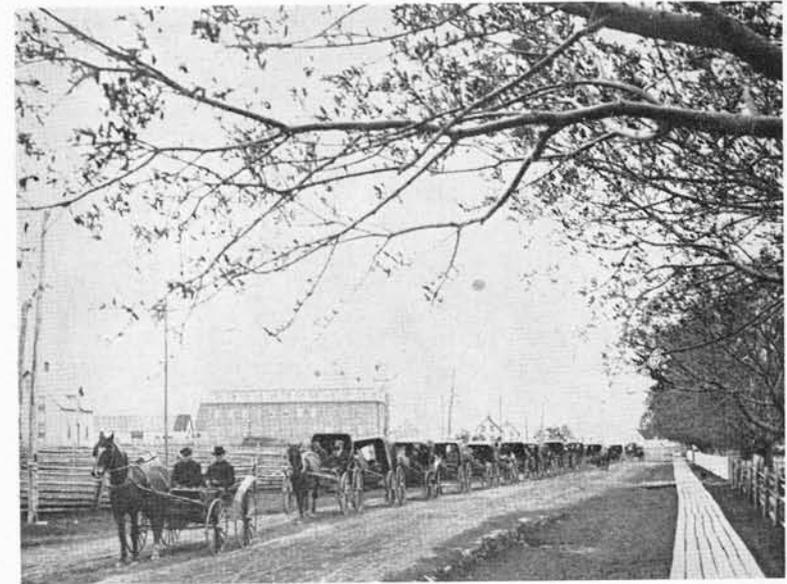
La chapelle de Ste-Anne du Bocage, Haut-Caraquet, marquait ordinairement le lieu de pèlerinage des Congréganistes. Mais abandonnons à la plume du Père Mérel, la tâche de nous décrire ces pieuses journées: « Du collège à la chapelle, le trajet se faisait à pied. À partir de la « track », on se mettait en rangs de procession et on arrivait aux chants des litanies, étendards déployés, au domaine de la bonne Ste-Anne. Là, à pleine voix, on adressait à la puissante patronne des Canadiens et des Bretons, le cantique populaire:

Daïgnez, Sainte Anne, en un si beau jour,
 De vos enfants, agréer l'amour.

Après les prières du pèlerinage, après les Vêpres, et le sermon en l'honneur de saint Joseph, on faisait la procession dans le bosquet. Quelle belle procession se déroulait à l'ombre des hêtres séculaires qui avaient été témoins de la foi des premiers habitants de Caraquet et avaient abrité les tombes de leurs défunts!¹² Un champêtre goûter redonnait des forces pour le retour. Tels furent, au commencement, nos pèlerinages de congrégation; les goûts étaient simples et facilement satisfaits. Je crois qu'il en fut ainsi jusqu'à l'incendie de 1915. Il faut dire que, dans cet âge d'or, il y avait un pèlerinage général pour tout le collège. On se rendait dans l'une des paroisses environnantes, où l'on était accueilli par les Pasteurs et leurs ouailles, avec l'empressement le plus sympathique. Grand'messe très solennelle, sermon, vêpres et salut, sanctifiaient la journée. C'était en même temps une grande fête pour la paroisse visitée. L'église s'emplissait comme aux dimanches. L'hospitalité généreuse des bonnes populations de la baie de Caraquet et du bas

¹² La pierre tombale d'Alexis Landry, fondateur de Caraquet, se trouve au Bocage: « Ci-gît Alexis Landry, décédé le 6 mars 1798, à l'âge de 78 ans. » On ne distingue plus l'épitaphe d'une pierre voisine, très ancienne.

du comté ôtait aux économes tout souci matériel... Évidemment nos pèlerins ne faisaient pas le voyage à pied. Les sympathiques paroissiens de Caraquet fournissaient les voitures qui, au jour fixé, s'alignaient par vingtaines dans une belle enfilade toute pavoisée, sur un chemin décoré comme pour la réception d'un évêque ou d'un gouverneur-général... Avec les années, le



DÉPART DES ÉLÈVES POUR INKERMAN

nombre d'élèves augmentant, il fallut renoncer à ce moyen de transport, et le « Beaver », de joyeuse et regrettée mémoire, mis à la disposition du Collège par la Compagnie de Navigation de Gloucester, transportera les élèves à Shippagan, à Lamèque, à Grande Anse, à St-Paul. Souvent notre pèlerinage coïncidait avec la bénédiction si impressionnante des bateaux de pêche. »

Ces grandes promenades étaient agrémentées parfois d'incidents amusants. Le 3 avril 1910, quatre voitures filent vers St-Paul de Caraquet, chargées de quatorze élèves, du Père Lebastard, et d'un Père X... Le chemin est dur et cahoteux. Catastrophe ! la voiture du Supérieur tourne à un angle inquiétant et flanque Pères et conducteur sur la route; puis, allégé de son fardeau, le cheval continue seul pendant un bon quart de mille ! Médisance ou calomnie, on accusa le volumineux Père X... d'avoir fait pencher la voiture !

• Promenade à Shippagan

Le 5 juin de la même année, c'est la grandiose promenade à Shippagan. Fanfare en tête, les élèves envahissent le « Beaver », qui doit les y conduire. « Trois gémissements de la trop peu mélodieuse sirène », et le steamer s'éloigne du quai, tandis qu'on entonne l'Ave Maris Stella. La mer ondule doucement sous une brise du nord-ouest, et l'étrave, avec un bruit de soie froissée, fend les vagues frangées d'écume. Le soleil est de la fête et brode à la crête des flots ses reflets d'or et d'argent. Bientôt s'éloigne la pointe sablonneuse de Maissonnette, et sur la falaise, les maisons du village ne semblent plus que de petits cubes de couleur alignés par un enfant. On double l'île de Caraquet; le « Beaver » s'engage dans l'étroit goulet entre l'île de Shippagan et la terre ferme, et bientôt se dessine à l'horizon le fin clocher gothique de l'église de Shippagan. On accoste. Le quai fourmille de gens, et ce sont des hourras chaleureux, des détonations, des saluts empressés, pendant que la fanfare fait retentir la Marseillaise. Après le Salut du Saint-Sacrement, on revient au quai, croix en tête, bannières au vent, au son de la musique, pour la bénédiction des goélettes. Au retour, plantureuse collation à bord du Beaver, et le soir, sous la veilleuse verte du dortoir, bien des jeunes imaginations durent rêver encore de cette journée en

mer, la tête pleine du roulis des vagues ou du tangage, pendant que s'emmêlait à leurs songes un fourmillement de mats, de voiles et de cordages.

• Promenade à Lamèque

Le 11 juin 1911, Lamèque recevait à son tour les pèlerins du Collège, venus sur le Beaver. Messieurs Séraphin Léger, président de la Compagnie de Navigation, et P. P. Morais, gérant, les ont accompagnés. L'année précédente, le voyage n'avait duré qu'une trop courte après-midi. Mais cette fois,



LE « BEAVER »

dès 7 heures du matin, le départ s'organise. Au quai de St-Paul, où l'on accoste pour cueillir monsieur Morais, vive alerte ! L'hélice laboure le fond vaseux ! Il faut faire machine arrière. Mais le Beaver en a vu d'autres, lance vers le ciel un panache énorme de fumée noire et reprend victorieusement la direction

de Lamèque. On y chante la messe de Gounod, et les estomacs, creusés par le voyage et la brise saline, font honneur au banquet préparé par les dames de l'endroit. Dans l'après-midi, salut du Saint-Sacrement, et traditionnelle bénédiction des bateaux, puis le Beaver reprend la route de Caraquet, escorté pendant quelques minutes par les nombreuses goélettes qui retournent à Shippagan. La nuit tombe doucement sur la mer; les goélands tracent leurs arabesques blanches à la crête des flots sombres; des feux s'allument par ci, par là, sur les falaises. Quelle merveilleuse journée! Ne faisait-il pas bon vivre au cher Caraquet d'antan? Collégiens et population laborieuse de tous les villages, à cinquante milles à la ronde, ne semblaient former qu'une grande famille, dont les joies et les fêtes, les épreuves et les jours sombres cimentaient l'amitié. Le Collège prenait parfois le chemin des visites familiales, mais plus souvent on voyait accourir en ses murs, lors des séances solennelles, non seulement les paroissiens de Caraquet, mais encore ceux des environs. Séances du Collège du Sacré-Cœur, vous avez laissé un tel souvenir, qu'il vaut la peine de secouer la poussière de vos programmes pour vous redonner vie en ces pages!

• Les séances

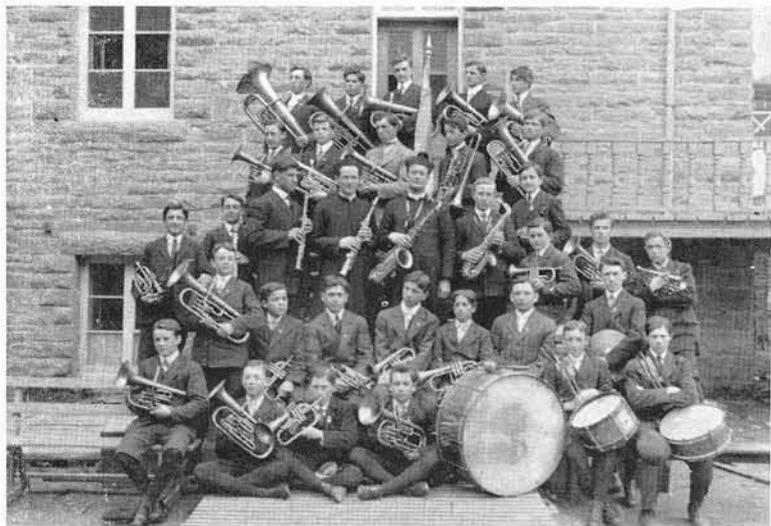
Un lever de rideau ne se faisait jamais devant une salle à moitié vide, ou simplement pour le bénéfice de la centaine d'élèves non mobilisés par la fanfare, la chorale et la distribution des rôles! Mais quand s'allumaient les feux de la rampe, et que le marteau traditionnel — souvent remplacé par le drelin grêle d'une sonnerie! — dominait de ses trois coups sourds le brouhaha de la salle, on avait l'impression d'assister à une grande première, tant l'auditoire était compact, si nombreuses étaient les prunelles braquées sur la scène. C'est qu'on donnait du bon théâtre à Caraquet! Les directeurs mettaient à l'affiche des drames passionnants, des comédies hilarantes, des monologues bouffons, ou d'un spirituel très fin. Il y avait du chant, il y avait de la musique. De ses cuivres reluisants comme des

pièces d'or, la fanfare électrisait la salle aux entr'actes. C'étaient sans doute des acteurs novices qu'on voyait évoluer sur les planches, mais ils mettaient tant d'âme, tant de bonne volonté dans leur jeu quelquefois gauche, qu'on les applaudissait quand même chaleureusement. Quelques-uns d'entre eux d'ailleurs parvinrent, à force de travail ou de talent naturel, à une rare maîtrise du jeu scénique. On avait plaisir à les revoir d'une séance à l'autre, et leur nom sur un programme constituait déjà la plus efficace réclame. On écoutait aussi avec plus de respect que d'intérêt, les longs discours du Père Lebastard, qui mettait toujours le point final à des représentations prolongées jusqu'à 11 heures 1/2 du soir!

Bref, il ne fait aucun doute que les séances du Collège de Caraquet jouirent en leur temps d'une grande popularité; on y accourait de 60 milles à la ronde, grâce à la bienveillante publicité que les curés leur accordaient du haut de la chaire. De 1900 à 1915, le meilleur de la vie artistique du comté de Gloucester gravita autour du Collège du Sacré-Cœur. Il complétait ainsi son rôle éminemment formateur, car les Pères voulurent que les spectacles fussent toujours de haute tenue, empreints de distinction, un vrai régal littéraire, musical et artistique. « Le P. Lebastard, lisons-nous dans sa biographie, en jouissait plus que personne. Il se laissait empoigner par le spectacle qui se déroulait devant ses yeux, rendus indulgents par son affection; il en vivait tous les détails, s'associait à tous les sentiments exprimés, et de temps à autre, de grosses larmes silencieuses roulaient le long de ses joues; ou quelque exclamation indignée, comme le fameux « ah! le scélérat! » qu'il laissa échapper devant une des scènes les plus tragiques de *Richard III*, trahissait les multiples émotions par lesquelles il passait successivement. »

Nous avons dit que la fanfare était de toutes les fêtes à Caraquet. Commencée modestement en 1903, elle s'acquittait très vite une enviable popularité. Elle ne dépassa guère la

trentaine d'instrumentistes, mais en musique, « le nombre ne fait rien à l'affaire » ! Les cuivres surtout avaient la part du lion; trois ou quatre clarinettes au plus, si l'on en juge d'après une intéressante photographie de l'époque. Un Ancien nous confie qu'elle était sans rivale lorsqu'il s'agissait de faire du bruit ! Une boutade sans doute, et qui ne rend pas justice aux virtuoses de l'ensemble, car plusieurs chroniques nous mention-



LA FANFARE EN 1910

nent de réels talents musicaux chez les élèves. En plus de celui du Père de la Cotardière, les documents nous ont conservé les noms de deux directeurs de fanfare: ceux des Pères Collard et Rafflegeau. Quant aux pièces du répertoire, impossible d'en dénicher les titres ! On inscrivait laconiquement sur le programme des séances: « fanfare ». Et si l'on s'en tient aux chroniques, il faudrait croire qu'on ne jouait que la Marseillaise et l'Ave Maris Stella !

Un salut maintenant à la mémoire des célèbres impresarios de Caraquet. Voici d'abord le pionnier, nul autre que le Père Travert. Il inaugure l'époque héroïque des maigres spectacles montés sur des tréteaux de fortune, avec un choix fort limité d'acteurs. À partir de 1903 commence l'âge d'or: l'équipe Courtois-Collard va lancer les séances de grand style qui remporteront d'éclatants succès. Tout sera mis en œuvre afin de donner le plus de lustre possible aux représentations: programmes artistiquement dessinés par le Père Courtois, aux illustrations souvent pleines d'humour; mise en scène étudiée et montée jusqu'aux plus minutieux détails; costumes aux somptueuses couleurs; décors féeriques; on ne recule devant rien pour créer l'illusion scénique la plus complète. On affectionne les drames de la veine cornélienne, où de grandes âmes donnent de grandes leçons d'héroïsme et de fidélité au devoir. Que d'enthousiasme chez les jeunes spectateurs quand les répliques s'entrechoquent, comme en un duel, et se mêlent au cliquetis des armes, aux éclairs des épées nues, dans un miroitement de couleurs et de costumes ! Et tout cela pour 15 ou 25 sous !

Mais que jouait-on à Caraquet ? Il nous est impossible d'établir la liste complète de tout ce qui fut mis à l'affiche, surtout pendant les dix premières années, car il faut attendre les chroniques de l'Écho du Sacré-Cœur, à partir de 1909, avant de trouver un compte rendu détaillé des séances. En 1905, on joue *Richard III*. L'année suivante, un autre drame historique, donné en l'honneur de M^{gr} Théophile Allard, créé Prototaire Apostolique, remporte un tel succès, qu'on en parle encore de nos jours. *Vercingétorix* n'était pas un mélodrame banal ! Composée par deux Eudistes, les PP. Bizeul et Jourand, cette pièce en vers avait eu l'honneur de nombreuses représentations sur les scènes collégiales de France. Un impresario avait même offert de la faire jouer dans un théâtre de Paris, si les auteurs consentaient à y introduire une intrigue amoureuse et des personnages féminins, ce à quoi ils se refusèrent. À Caraquet, on mit plusieurs mois de travail ardu à



LE PRINCE D'UN JOUR
19 juin 1907

monter la pièce, et dans le plus grand mystère. Une cinquantaine de personnages à costumer en Gaulois authentiques, de la tunique à la moustache, des rôles difficiles à rendre et qu'il fallut répéter pendant des semaines, sans compter les décors et les accessoires, tout cela nous fait admirer la patience des Pères Courtois et Collard. Le Père de la Cotardière leur prêta main forte en organisant un orchestre qui eut son heure de célébrité. Un certain morceau exigeait des effets de cloches. Le chef d'orchestre imagina un système de bouteilles remplies d'eau selon un dosage scientifique et compliqué ! Mais le virtuose de ce xylophone nouveau genre, énervé sans doute, flanqua un premier coup magistral qui réduisit en miettes deux ou trois bouteilles. L'effet fut manqué.

Un autre effet manqué, ce fut le solo de cornet d'un virtuose de cet instrument, à une séance dont nous ne pouvons préciser la date. Son ami Gérard Comeau avait dérobé une poudre laxative dans la pharmacie de son père, le D^r Comeau. Il la versa effrontément dans un verre de *piquette* et présenta ce poison fatal, tel Lucrece Borgia, au cornettiste... qui ne put terminer son solo !

Voici maintenant, à titre documentaire, quelques-unes des principales tragédies, comédies ou saynètes, montées au Collège, de 1906 à 1913.

19 décembre 1906: Le Prince Charmant, Petits pages et Triboulet — When Doctors Disagree.

Même année, fête de M^{gr} Allard: Quand on conspire — La Mère Michelle — A Sea of Troubles.

9 avril 1907: Les Tribulations du Marquis de la Grenouillère — Medicus (comédie anglaise).

16 et 19 juin 1907: Le Prince d'un jour. — Mon huile de foie de morue — The Runaways — The Preachers — Un bon métier.

1er octobre 1907: La Malédiction (drame en 3 actes) — Le nain et l'astrologue (opérette en 1 acte) — A Budget of Blunders.

- 21 et 23 juin 1908: Le Poignard — La Fête au Colonel Gringalot — My Uncle the Captain.
- 11 mars 1909: Séance du Cercle Jean-Eudes: Quatrième acte de Britannicus.
- 29 mars 1910: Représentation de la Passion. « On y accourt non seulement de Caraquet et des environs, mais de Bathurst, de Campbellton et de Moncton... »
- 26 avril 1910: Fontainebleau et Ste-Hélène (drame historique) — Les Gendarmes à pied — Les Marchands de Soufflets — « Gérald Comeau a ressuscité, par moments fort bien, l'attitude, le geste, la voix de Napoléon... Sir Hudson Lowe aurait pu se montrer plus anglais, c'est-à-dire moins timide !... »
- 20 décembre 1910: Séance de fin de semestre. — « Nos artistes nous ont donné deux petites pièces françaises et une opérette anglaise: « Grand Pa's Birthday. » Un drame d'abord rappelant les persécutions des empereurs romains contre le christianisme naissant. Je vis un de mes voisins s'essuyer les yeux à plusieurs reprises, et je l'entendis qui murmurait: « C'est beau, ça ! » J'eus alors un peu honte de moi; car, je l'avoue, je n'ai pas pleuré, mes yeux sont restés secs! Pourquoi? Ai-je le cœur trop dur ou l'imagination trop faible, ou bien les bourreaux et le juge lui-même avaient-ils l'air trop bon enfant, pour qu'on pût craindre sérieusement pour les jeunes chrétiens? » (Chronique de janvier 1911).¹³
- 23 mars 1911: Séance publique du Cercle Jean Eudes. Conférence de Rufin Arsenault sur les « Anciens Acadiens de Port-Royal. » — Drame: « Un héros de 15 ans. »
- 18 juin 1911: Cœur de prêtre — The Traders — Le Homard et les plaideurs (drame judiciaire).
- 19 décembre 1911: Le Reliquaire (drame en 4 actes) — Une comédie anglaise: « Les tribulations d'un rédacteur de journal. »
- 28 avril 1912: Séance du Cercle Jean-Eudes: Premier acte de La Fille de Roland.

¹³ Cette même année, trois élèves qui ont eu une conduite irréprochable, Joseph LeGresley (Grande Anse), Rufin Arsenault (Adamsville) et Wilfrid Cyr (St-Basile) obtiennent une journée de plus de vacances pour leurs camarades.

- 18 juin 1912: Une scène du Marchand de Venise, de Shakespeare — Une opérette: Brouillés depuis Wagram — Une comédie: On demande des domestiques. — Cette séance est aussi marquée par la primeur du chant patriotique composé par M^{re} Stanislas Doucet, curé de Grande Anse: EN AVANT. Chanté par le R. P. Champoux, l'hymne recueille d'unanimes applaudissements.
- 18 décembre 1912: Subercase, drame historique en vers, par le R. P. Alexandre Braud, Eudiste. (On ne joue que le deuxième acte). — Vieux Grogards (opérette) — Une comédie anglaise.
- Pâques 1923: Les Piastres Rouges — drame monté par le Père Leroy.
- 24 avril 1913: Séance du Cercle Jean-Eudes. — Conférence sur la Déportation des Acadiens, par Alphonse Arsenault — Une scène de Polyeucte, avec comme interprètes, Albin Leblanc, dans le rôle de Polyeucte, et Alphonse Dugal, dans celui de Néarque. — Comédie: Le Calcul militaire.

En rapport avec *les Piastres Rouges*, nous ne pouvons résister au plaisir de citer une amusante anecdote, finement contée par Alfred Roy, alors rédacteur de l'Évangéline. Elle fit rire les lecteurs de l'Écho en 1938, elle trouve sa place ici comme conclusion à nos remarques sur le théâtre à Caraquet.

« La grande trouvaille du Père Leroy, en cette occurrence, ce fut Majorique, Majorique le majordome. Majorique! Un garçon trapu, court sur pattes et bien en chair, avec un joli teint vermeil, un visage allongé mais bien rempli et qu'il suffisait d'élargir un peu, par quelques coups de rouge aux pommettes, pour donner à notre homme un air de rentier bien satisfait de la vie et de ses dons. Le nez était long, taillé en forme de triangle qui se détachait nettement du visage. Cet appendice agrémenté d'un peu de rouge constituait à lui seul une véritable épopée. Avec ça, une bedaine qui commençait à s'affirmer et un léger zézaïement dans la voix. Tel était le personnage au naturel! Bien entendu, nous l'avions travaillé! Du rouge aux pommettes, de la peinture sur le bout du nez, quelques traits noirs à la commissure des lèvres...

« À la fin du deuxième acte, le dialogue d'un juif et d'un jeune noble touchait à sa fin, et le P. Leroy qui soufflait, accroupi près de la corde du rideau, me fit signe qu'il était temps d'aviser Majorique d'avoir à se tenir prêt pour son entrée en scène. Je me glissai donc entre deux coulisses et doucement je soufflai : « Majorique, Majorique, c'est ton tour ! » Il était convenu que Majorique devait, dans ce cas, agiter légèrement la nappe de la table afin de laisser savoir qu'il avait entendu. Aussi je me sentis légèrement inquiet, lorsque je constatai que la nappe ne bougeait pas. Que faisait-il sous la table où il était supposé surprendre les secrets du juif et du noble ? Je fis un cornet de mes deux mains et de nouveau, et un peu plus fort, j'appelai : « Majorique, Majorique, c'est ton tour ! » Rien. Deux fois, trois fois, quatre fois, j'appelai. Commencant à soupçonner ce qui était arrivé, je me précipitai en arrière de la scène et, entre-bâillant la porte du fond, je pus regarder sous la table, car la nappe, de ce côté, descendait au niveau de la planche d'appui. Et ce que je vis, Seigneur ? Majorique, couché sur le dos, avait déboutonné son pourpoint et ayant arraché l'un des deux oreillers qui servait à lui confectionner son ventre de majordome ivrogne et gourmand, s'en était fait un appui sur lequel il s'était endormi du sommeil du juste. Un peu énervé, je courus au P. Leroy et le mis au courant.

— Ah ! l'animal ! fit ce Père. Il dort ? Eh bien, réveillez-le, c'est votre affaire.

« Que faire ? Justement, au pied de la coulisse se trouvait un bloc de deux pouces d'épais, six pouces de large. Je le saisis et le lançai avec toute la précision et toute la vigueur dont est capable un jeune bras entraîné à tirer une balle à soixante pieds de distance, dans une boîte de lanceur. Il y eut un bruit sourd. Réveillé avec une brusquerie à laquelle il n'était pas habitué, le pauvre diable de majordome se dressa comme un ressort et, tenant sa tête endolorie entre ses mains,

se précipita sur la scène. Il y eut un moment de silence vraiment tragique. Fou de rage et de douleur, le visage congestionné, les larmes aux yeux, mon pauvre Majorique regardait autour de lui, cherchant dans son esprit troublé l'explication de l'étrange et douloureux phénomène dont il était victime. Puis, devant cette foule silencieuse et émue qui le regardait dans le blanc des yeux, l'instinct de l'acteur reprit le dessus et, ce fut avec un sanglot dans la voix, un sanglot qui n'avait rien de fictif, qu'il hurla les dernières paroles de son rôle : « Santa Maria, Santa Maria, il n'y a donc pas de justice en Espagne ? »

« Le rideau s'abattit et l'auditoire électrisé par ce jeu magnifique éclata en applaudissements prolongés.

« Mais derrière les coulisses, il fallut huit bras vigoureux et toute la savante diplomatie du P. Directeur pour convaincre le héros de la soirée que la vengeance est toujours interdite aux chrétiens ! »

• **Le cercle Jean-Eudes** • **Fêtes diverses**

C'est le 23 janvier 1908, sous l'impulsion du Père Travert, alors préfet, que le Cercle Jean-Eudes fit son apparition. Comme il est l'ancêtre de nos Cercles littéraires actuels, « Évangéline » et « Ste-Jeanne-d'Arc », on ne peut passer sous silence le fructueux travail qu'il accomplit par ses séances bi-mensuelles. C'est à sa tribune que se formèrent bien des orateurs, sacrés ou profanes, parmi nos Anciens de Caraquet. Il les obligea à des efforts de dialectique et de diction, à des habitudes de travail personnel qui ne purent qu'être profitables. Les minutes de ces réunions ne nous ont pas été conservées. On y donnait des conférences, des débats, des récitations. Les membres organisaient une séance publique annuelle. Ce cercle eut même l'honneur d'une polémique dans les journaux acadiens du temps au sujet de la forme que devaient prendre les associations de

jeunesse étudiante en Acadie. On y donnait parfois des conférences d'une brûlante actualité ! C'est ainsi que le 28 mars 1911, Allan Leblanc s'efforça de convaincre ses camarades de la nocivité du tabac. « Il faut y renoncer si nous voulons nous bien porter et rester intelligents, leur disait-il. » Il a dû être bien éloquent, continue la chronique, car le soir, un jeune fumeur nous a fait son acte de contrition et a juré qu'il ne fumerait plus ! Le Cercle présentait aussi de temps à autre des conférenciers de l'extérieur. Le 20 octobre 1909, il invite M. Stanislas Doucet, l'ami le plus fidèle du P. Lebastard et du Collège, qui donne une conférence sur l'astronomie.¹⁴

Nous ne nous attarderons pas à décrire bien d'autres activités étudiantes dont la liste serait monotone. Il y avait les adresses de fête à M^{gr} Allard, au R. P. Supérieur, au personnel de la maison, qui revenaient, sensiblement les mêmes quant aux idées et à la forme, deux ou trois fois par année. Il semble qu'on ait utilisé très souvent pour cette tâche ingrate, les talents de Théophile Haché et d'Allie Leblanc. On fêtait aussi annuellement la Ste-Cécile, grande journée de la fanfare et de la chorale, la Ste-Catherine, patronne des philosophes, la St-Patrice, si chère aux élèves irlandais, et même, une année entre autres, la mi-carême ! Puis, à l'impromptu, profitant d'une occasion quelconque, les Pères sortaient leurs disques, une

¹⁴ Le Cercle sera dirigé plus tard (1913) par le Père Louis Frinault. — Voici un extrait de ses Constitutions: « Comme l'indique sa devise, « Piété, Travail, Action », le Cercle Jean Eudes est un cercle de travail. Son but est de faire de ses membres des catholiques éclairés et capables d'exercer dans la société une influence sérieuse. Ses membres se proposent en particulier: 1° de se perfectionner dans la connaissance des diverses questions religieuses, sociales, littéraires et scientifiques, connaissances nécessaires à l'homme d'action. 2° de s'accoutumer à porter la parole en public. »

Voici quelques-unes des questions traitées: L'influence de la langue latine sur la langue française; le Féminisme; La Prononciation romaine du latin; la Situation religieuse au Portugal; le Drapeau et l'hymne national acadiens; les fêtes nationales acadiennes; les Sulpiciens en Acadie; la Fondation de Port-Royal, etc.

nouveauté, et les élèves jouissaient d'une soirée de « musique et phonographe », comme on les nommait.

• Une vente aux enchères

La « vente aux enchères » mérite une mention spéciale, car cette pittoresque fête, disparue de nos traditions collégiales, sauf en classe de préparatoire, soulevait autant d'enthousiasme que les drames ou comédies les mieux exercés. Un récit, trouvé dans l'Écho de mai 1910, nous décrira la scène mieux que nous ne saurions le faire, car elle est croquée sur le vif !

« Une vente aux enchères ! Vous est-il arrivé de visiter la « Bourse » ou « Wall Street » un jour de délirant agiotage ? Eh bien ! dimanche soir, nos cours de récréation en présentaient l'image... en miniature ! Chez les Grands, chez les Moyens, et même chez les Petits, se formaient des groupes animés, et les mains comptaient fébrilement des liasses de billets de banque... je veux dire de bons-points ! Que se passait-il donc ? Oh ! une chose bien simple, mais nouvelle: nos enfants se préparaient à une vente aux enchères.

« Dans la salle, c'est une véritable fièvre avec des trépidations d'impatience à la vue des objets savamment alignés: un superbe ballon, des balles nombreuses, une jolie statuette de Jeanne d'Arc, des oranges, des pommes, des bonbons en quantité, à la portée des petites bourses, et... une crème appétissante ! La bataille, la grandissime bataille pour la conquête du fameux ballon, ouvrit la séance. Elle nous rappela la lutte de David et de Goliath, mais avec une issue différente, car ici notre cher petit David, Georges Lebreton, se fit battre par le terrible Goliath, Gérald Comeau. 500 !... 800 !... 1000 !... 2000 !... 3000 !... 3200 !... Une fois !... deux fois !... trois fois !... adjudgé ! Les Grands se ligüèrent pour enlever quelques articles suivants, puis se turent, ou presque, comme des Crésus ruinés !

« Cependant la crème continuait à former une île mouvante, rebombée, alléchante, dorée, au milieu de sa mer de lait blond, faisant venir l'eau à la bouche des gourmets. Bientôt la lutte s'engage, vive, acharnée; trois Moyens, A. Gagnon, J. Chapadeau, C. Dufour, luttent vigoureusement contre un Petit, un seul ! Mais c'était l'ardent Edgar McIntyre, qui dès le début de la séance caressait du regard la crème délicieuse, et se surprenait à y mettre le bout de la langue... par la pensée. Il emporta la pièce. Et la lutte se termina à coup d'oranges et de pommes... C'est ainsi, conclut l'Écho, qu'on sait allier la joie au travail laborieux, au Collège du Sacré-Cœur. »

• **Le train de Caraquet**
• **Les rentrées... et les sorties !**

Nous ne pouvons terminer notre pot pourri de vie collégiale sans parler des rentrées... et surtout des jours de sortie pour les vacances. Les Anciens ne nous pardonneraient pas ce grave oubli ! Allons-nous répéter alors les banalités du genre ? Les poignées de mains solides des « anciens » se retrouvant aux jours de rentrée, les pleurs versés par les nouveaux, la tristesse de mise, affichée par le grand nombre ? Ou la joie débordante, l'espèce de délire collectif à la vue des lourdes malles qu'on descend des dortoirs, en décembre ou en juin ? Le sujet est trop connu, trop rebattu. N'y revenons pas ! Mais à Caraquet, rien ne fut tout à fait banal, et ces jours eux-mêmes avaient leur cachet. À quoi cela tenait-il ? Mais au fameux petit train, le « Tortillard », comme on l'eût surnommé en France, le « Caraquet Flyer », l'objet des lazzi de tout le comté ! C'était à l'époque le seul moyen normal d'entrer ou de sortir de Caraquet, et, le drôle, il n'ignorait pas son importance et se conduisait avec la plus complète désinvolture !

Ce tout petit bonhomme de train — une locomotive, un fourgon à bagages, un wagon à passagers — qui avait une tête honnête mais d'un comique achevé, avec son gros œil de

cyclope surmonté d'un interminable chapeau noir, faisait la navette entre Bathurst-Est et Caraquet, et poussait parfois des pointes jusqu'à Tracadie. À Bathurst, il ne se branchait pas sur la grande ligne, l'Intercolonial, qui va de Montréal à Halifax; on devait donc faire plus de deux milles à pied, traverser un pont et toute la ville, pour changer de train. D'habitude, à l'aller comme au retour, on s'hébergeait la nuit dans un hôtel de Bathurst, ordinairement celui de John Légère, une



LE « CARAQUET FLYER »
vers 1910

grande maison de bois verte située près de la gare. Ce n'est que vers 1914 qu'il fut loisible d'utiliser la jonction dont se servaient déjà les trains de marchandises. Autre difficulté, prévue d'ailleurs au programme du voyage: les horaires ! Le « Caraquet Flyer » avait en horreur toute contrainte sur ce point ! Escomptiez-vous un retard pour prolonger les saluts et embrassades ? Il s'avisait de décoller à temps ! Étiez-vous pressés de rejoindre la grande ligne ? Il fumait philosophique-

ment en gare, ou folâtrait le long de la côte ! C'est qu'il goûtait intensément la poésie de la route, piaffait d'aise dans les descentes, modérait son allure pour contempler une scène marine dans une clairière — encore un peu il s'y serait arrêté pour broser une aquarelle ! — ne dédaignait pas quelques siestes le long de la route, histoire de permettre à ses voyageurs de se dégourdir les jambes, puis augmentait sa vitesse, en un bruit de ferrailles et de pistons essoufflés, lorsqu'il approchait des stations, où il freinait brusquement, gaillard et fier, en lançant des *tchous... tchous...* joyeux. On prétend aussi qu'il aimait la danse, au grand dam des usagers, qui parfois allaient s'empiler les uns sur les autres, en un pêle-mêle indescriptible de bras, de jambes, de têtes, de valises et de paquets, quand un entrechat plus vif avait précipité le petit train hors de la voie !...

Malgré tout, on ne pouvait lui en vouloir. Il n'avait pas la morgue des grands trains, et sa complaisance était telle qu'il consentait de bonne grâce à cueillir les Pères du Collège, en promenade entre deux stations. Ils n'avaient qu'à agiter leurs mouchoirs ! Et puis, quand une poudrière violente avait accumulé de longs bancs de neige qui lui barraient la route pendant trois jours... une semaine... deux semaines, l'ennui vous prenait de le revoir. Le Père Braud grimpait aux lucarnes du toit, et comme Anne sur sa tour, scrutait l'horizon vers Burnsville. Un lourd panache de fumée noire en vue, c'était l'arrivée des sacs de courrier. Sinon, le Père Braud redescendait, penaud, quitte à recommencer le lendemain un guet devenu proverbial parmi ses confrères.

Le résultat pratique de ce système ferroviaire à la bonne franquette, c'est qu'on fixait bien toujours les dates de rentrée en janvier, mais... les chutes de neige et le « tortillard » en disposaient ! En juin surtout, les élèves faisaient les voyages les plus bruyants et les plus joyeux qu'on puisse rêver, quand ils s'étaient rendus maîtres du petit train en s'y entassant comme des sardines, sous l'œil paternel des contrôleurs et du Père

chargé de les reconduire. Nous laissons ici aux Anciens le soin de reconstruire par la mémoire les incidents pittoresques qu'ils subirent... ou qu'ils provoquèrent !

Terminons par un témoignage tout à l'honneur de l'imprévisible train; il nous vient d'Alfred Roy, alors élève de Belles-Lettres: « La rentrée de Noël est terminée. Il a fallu plus de trois jours pour nous réunir tous. Vous pensez peut-être que cela est dû au train de Caraque ? Détrompez-vous ! Pendant que tous les trains de l'Intercolonial, l'Express comme le freight, l'Océan et le Local, étaient obligés de s'arrêter des jours devant la neige, celui de Caraque faisait bravement son chemin, sans s'occuper des quelques pouces de glace qui recouvraient les rails, et le 10 janvier 1912, venait déposer à Caraque les élèves de Bathurst et des environs. Je m'en souviendrai longtemps de cette rentrée. Un long sifflement amorti par le vent, puis le train s'arrêta brusquement — comme tout vrai train de Caraque ! — pendant que la neige soulevée en tourbillons par la locomotive retombait de chaque côté des rails. »

Sur ce, lançons nous-même notre salut amical au petit train de Caraque et à la vie collégiale au Collège du Sacré-Cœur¹⁵.



Une bénédiction de bateaux...

¹⁵ Le système de communication de Caraque avec les grandes lignes du pays est de nos jours beaucoup plus satisfaisant. En vieillissant, le petit train s'est assagi quelque peu ! Une magnifique route d'asphalte relie Bathurst à Caraque et à toute la côte. Elle est tenue ouverte même l'hiver, et des autobus y assurent un service quotidien très rapide.

ment en gare, ou folâtrait le long de la côte ! C'est qu'il goûtait intensément la poésie de la route, piaffait d'aise dans les descentes, modérait son allure pour contempler une scène marine dans une clairière — encore un peu il s'y serait arrêté pour broser une aquarelle ! — ne dédaignait pas quelques siestes le long de la route, histoire de permettre à ses voyageurs de se dégourdir les jambes, puis augmentait sa vitesse, en un bruit de ferrailles et de pistons essoufflés, lorsqu'il approchait des stations, où il freinait brusquement, gaillard et fier, en lançant des *tchous... tchous...* joyeux. On prétend aussi qu'il aimait la danse, au grand dam des usagers, qui parfois allaient s'empiler les uns sur les autres, en un pêle-mêle indescriptible de bras, de jambes, de têtes, de valises et de paquets, quand un entrechat plus vif avait précipité le petit train hors de la voie !...

Malgré tout, on ne pouvait lui en vouloir. Il n'avait pas la morgue des grands trains, et sa complaisance était telle qu'il consentait de bonne grâce à cueillir les Pères du Collège, en promenade entre deux stations. Ils n'avaient qu'à agiter leurs mouchoirs ! Et puis, quand une poudrière violente avait accumulé de longs bancs de neige qui lui barraient la route pendant trois jours... une semaine... deux semaines, l'ennui vous prenait de le revoir. Le Père Braud grimpeait aux lucarnes du toit, et comme Anne sur sa tour, scrutait l'horizon vers Burnsville. Un lourd panache de fumée noire en vue, c'était l'arrivée des sacs de courrier. Sinon, le Père Braud redescendait, penaud, quitte à recommencer le lendemain un guet devenu proverbial parmi ses confrères.

Le résultat pratique de ce système ferroviaire à la bonne franquette, c'est qu'on fixait bien toujours les dates de rentrée en janvier, mais... les chutes de neige et le « tortillard » en disposaient ! En juin surtout, les élèves faisaient les voyages les plus bruyants et les plus joyeux qu'on puisse rêver, quand ils s'étaient rendus maîtres du petit train en s'y entassant comme des sardines, sous l'œil paternel des contrôleurs et du Père

chargé de les reconduire. Nous laissons ici aux Anciens le soin de reconstruire par la mémoire les incidents pittoresques qu'ils subirent... ou qu'ils provoquèrent !

Terminons par un témoignage tout à l'honneur de l'imprévisible train; il nous vient d'Alfred Roy, alors élève de Belles-Lettres: « La rentrée de Noël est terminée. Il a fallu plus de trois jours pour nous réunir tous. Vous pensez peut-être que cela est dû au train de Caraquet ? Détrompez-vous ! Pendant que tous les trains de l'Intercolonial, l'Express comme le freight, l'Océan et le Local, étaient obligés de s'arrêter des jours devant la neige, celui de Caraquet faisait bravement son chemin, sans s'occuper des quelques pouces de glace qui recouvraient les rails, et le 10 janvier 1912, venait déposer à Caraquet les élèves de Bathurst et des environs. Je m'en souviendrai longtemps de cette rentrée. Un long sifflement amorti par le vent, puis le train s'arrêta brusquement — comme tout vrai train de Caraquet ! — pendant que la neige soulevée en tourbillons par la locomotive retombait de chaque côté des rails. »

Sur ce, lançons nous-même notre salut amical au petit train de Caraquet et à la vie collégiale au Collège du Sacré-Cœur¹⁵.



Une bénédiction de bateaux...

¹⁵ Le système de communication de Caraquet avec les grandes lignes du pays est de nos jours beaucoup plus satisfaisant. En vieillissant, le petit train s'est assagi quelque peu ! Une magnifique route d'asphalte relie Bathurst à Caraquet et à toute la côte. Elle est tenue ouverte même l'hiver, et des autobus y assurent un service quotidien très rapide.

CHAPITRE SIXIÈME

*En plein essor*

1905 - 1910

• **Le Congrès de 1905**

Un chemin d'écolier, où nous avons glané toute une moisson de souvenirs, nous a égaré pendant les deux chapitres qui précèdent, dans les détours pleins de fraîcheur et d'imprévu de ses sentiers. Il est temps de revenir à la vie officielle du Collège. Dès le mois d'août 1905, alors que la maison venait de goûter les joies d'une visite de son supérieur général, le T. H. Père Ange Le Doré, les solennités de 1903 se renouvelaient à Caraquet, avec un appareil grandiose, car il s'agissait non d'un Congrès régional, mais de la Convention Nationale Acadienne. Les journaux du temps ne lui ont pas donné toute la publicité voulue, et même le Frère Bernard ne lui consacre que deux lignes dans son ouvrage par ailleurs bien documenté, *la Survivance acadienne*. On a dit que l'évêque de Chatham, M^{gr} Barry, ne voyait pas la réunion d'un bon œil et qu'il s'était opposé tout particulièrement à ce qu'elle fût présidée par l'Honorable Sénateur Pascal Poirier, dont il trouvait le patriotisme intempestif et provocateur. C'est ce qui expliquerait le silence relatif dont s'entoure l'événement. Les journées des 14, 15 et

[142]

16 août 1905 n'en furent pas moins mémorables, et tout Caraquet vécut des heures d'enthousiasme. Un vénérable octogénaire et son épouse, venus de l'Île du Prince-Édouard, attiraient surtout l'attention, parmi les délégués de toute l'Amérique française. Quelle émotion on ressentait à les entendre raconter des récits recueillis sur la bouche même des exilés de Grand-Pré! À ce Congrès, on abattit beaucoup de travail et il est regrettable que les rapports n'en aient pas été publiés, comme



VIEUX ACADIENS DE L'ISLE ST-JEAN...

l'ont été ceux de Memramcook, de Miscouche et de la Pointe de l'Église. On relirait avec plaisir le discours du Sénateur Poirier, sous forme d'apologue lourd de sous-entendus, de même qu'un travail présenté par un Eudiste. Discours, banquets, séances d'études, cérémonies, se succédèrent et remplirent si bien les trois jours de Congrès, qu'on n'avait pas encore terminé la rédaction des motions adoptées, quand le train donna le signal du départ. Il fallut parlementer pour le faire attendre!

- **1906, année mémorable**
- **Deuxième agrandissement**
- **M. Allard nommé Protonotaire Apostolique**

L'année scolaire 1906-1907 marque un tournant dans l'histoire du Collège de Caraquet. C'est le plein essor qui commence. Toutes voiles au vent, la jeune frégate cingle vers de glorieuses destinées. Les années du cours classique sont



ORATEURS DE LA CONVENTION DE 1905

- 1ère rangée: L'hon. juge N.-A. Landry, l'Honorable Monck, Dr F.-X. Comeau, l'Honorable Hector Lemieux, M. le sénateur Pascal Poirier.
- 2ème rangée: R. P. Cormier, curé de Dorchester, l'abbé Gauthier (Ile du P.-Edouard), le sénateur Turgeon.
- 3ème rangée: M. Gaudet de Memramcook, M. Narcisse Landry, Docteur Bourque.

maintenant complètes. On a lancé dans la vie un premier groupe de brillants bacheliers. Wilfrid Paulin, Joseph Turgeon, Jean Doucet commencent leur théologie au grand séminaire

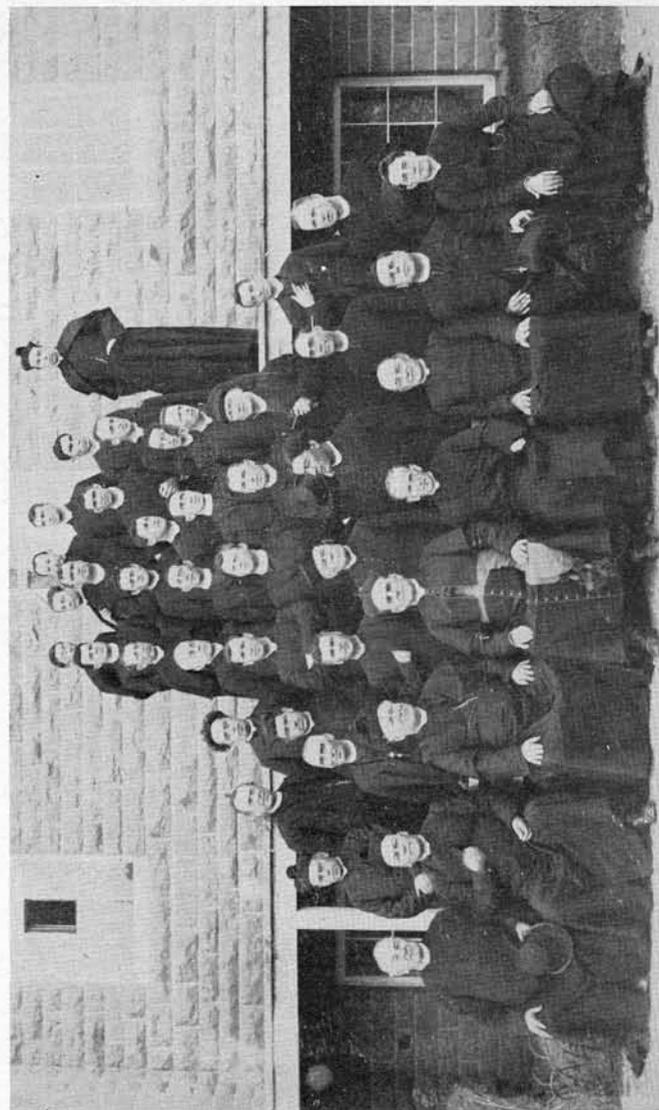
d'Halifax; Clarence Véniot et Albert Sormany vont se classer parmi les meilleurs élèves de la faculté de médecine, à l'Université Laval. Le Collège offre à l'Acadie les prémices de son œuvre de haute formation intellectuelle et morale. À la rentrée de septembre, 114 élèves, chiffre considérable pour l'époque et l'âge de l'institution, se pressent en ses murs, que le P. Lebastard trouve déjà trop étroits. La première aile est à peine terminée! L'infatigable constructeur bourdonne de plans en tête! Et comme il ne tarde jamais à passer à l'action, voilà que de nouveau les chantiers s'ouvrent. Avec force chevaux, manœuvres et treuils, pendant les vacances, on a halé la salle extérieure et les granges, laissant à découvert sur la gauche du Collège, un large espace où va s'élever bientôt la fameuse aile de la chapelle. Encore une fois, et ce ne sera pas la dernière, le P. Lebastard s'improvise architecte, contremaître, maçon... et quêteur. Un premier don de \$1000 lui est tombé du ciel de France. C'est assez pour y voir un signe de la Providence, et effectivement, d'autres suivront. Une quête organisée par le Père Méry dans la paroisse n'aura pas autant de succès que celle du Père Morin, en 1901, mais on découvrira de nouvelles générosités, malheureusement trop modestes pour la curiosité des historiens. Sans doute, le Père Lebastard puisa-t-il fréquemment à même le patrimoine familial, car il confie au Père Mallet, procureur des Eudistes à Rome: « Je n'écris à ma famille que pour lui demander de l'argent. Elle croit que tous mes sentiments d'affection ont disparu. Je lui ai dit que nous aurons le temps de nous donner des explications au Paradis, et nous serons bons amis. Nous entreprenons une construction de 170 pieds par 50 de large. Il y aura de belles occasions pour nos amis de se montrer généreux. » (24 oct. 1906) Ces prières furent exaucées, mais après bien des tracasseries!

On conseillait malgré tout la prudence au P. Lebastard et il semble que dès cette époque se soit posé le dilemme que l'incendie résoudra dix ans plus tard: opter pour un établissement stable à Caraquet, ou songer à un milieu plus facile

d'accès. « Je crois qu'il y eut bien des hésitations, écrit un témoin: je le conclus d'une conversation que j'entendis entre le P. Lebastard et un prêtre du clergé séculier. » Quoi qu'il en soit, on fit taire les craintes et les constructions progressèrent lentement, au rythme des sommes reçues, car selon sa méthode, le P. Lebastard ne voulait jamais s'endetter. « Pour économiser davantage, écrivait-il à M^{gr} Barry, nous bâtissons comme les pauvres, à la journée. » (1^{er} juin 1907)

• **Mgr Allard**

Pendant que déblaiements, excavations et travaux préliminaires suivaient leur cours sur les chantiers du Collège, des démarches d'un autre genre, entreprises en 1905 et menées dans le plus grand secret, allaient aboutir à une éclatante apothéose du vénéré fondateur et jeter un lustre radieux sur la mémorable année 1906. Déjà avancé en âge et malade, mais toujours dévoué à l'œuvre pour laquelle il avait sacrifié le meilleur de son âme et une partie de sa fortune, le digne curé de Caraquet, monsieur Allard, n'avait pas encore reçu ces témoignages honorifiques par lesquels l'Église se plaît à couronner dès cette vie les mérites de ses fidèles ouvriers. Pour la Congrégation des Eudistes et le Collège, c'était un devoir de reconnaissance de travailler à cette consécration officielle des services rendus. Quand le Père Lebastard confia donc à M^{gr} Barry son désir d'obtenir de Rome un titre au fondateur, l'évêque accepta l'idée et fournit des témoignages élogieux. Grâce à la diligence du procureur général des Eudistes à Rome, le Père Gabriel Mallet, les tractations marchèrent assez rondement, et le 2 juillet 1906, un câblogramme lançait l'heureuse nouvelle à Caraquet et donnait le signal à toute une série de fêtes. Un bref de Sa Sainteté le pape Pie X élevait Monsieur Joseph-Théophile Allard à la dignité de Protonotaire Apostolique. Il s'empressa d'écrire au Père Mallet: « Je suis heureux de pouvoir personnellement vous renouveler l'expression de ma bien vive grati



UNE RÉUNION DU CLERGÉ ACADIEN À CARAQUET

On remarque sur la première rangée:

Mgr Stanislas Doucet, Mgr Allard, Mgr Marcel Richard, le P. Lebastard, Mgr Hébert, Mgr Belliveau.

tude, pour tout ce que vous avez fait pour moi, ma paroisse et les membres de ma famille, qui tous conserveront pour votre nom une éternelle vénération, car tous nous savons que c'est grâce à votre inépuisable bonté, à votre inaltérable patience et surtout à votre invincible ténacité que j'ai obtenu les honneurs que Sa Sainteté Pie X a daigné, dans son extrême indulgence, m'accorder comme fondateur du Collège du Sacré-Cœur de Caraquet. » (Caraquet, 24 décembre 1906)

Les célébrations se firent à trois dates différentes. Il y eut d'abord la remise du bref et des insignes, le 15 août 1906, au milieu d'un grand concours de peuple et de membres du clergé diocésain. Mais comme l'investiture avait eu lieu pendant les vacances et que les élèves tenaient en réserve depuis avril un spectacle de grande envergure, qu'ils avaient exercé avec soin, les fêtes rebondirent au Collège, le 19 octobre, alors qu'on joua en l'honneur du dignitaire le drame historique des Pères Bizeul et Jourand, *Vercingétorix*. Une première pontificale de M^{gr} Allard, dans la chapelle du Collège, clôtura enfin ces mémorables solennités, le 4 novembre 1906.

• Sur les chantiers

Après cet intermède brillant, qui avait marqué du sceau de la reconnaissance les rapports entre les Eudistes et le curé de Caraquet, on se remet à l'œuvre sur les chantiers de la construction. Comme toujours, le P. Lebastard y passe le plus clair de son temps, donne des ordres, prodigue les conseils, et n'hésite pas à travailler de ses mains. La nouvelle bâtisse comprendra deux parties distinctes. La partie antérieure, longue de 50 pieds, sera la reproduction exacte de l'aile droite. La partie où se trouvera la chapelle aura une longueur de 120 pieds et comprendra, outre un spacieux soubassement, un rez-de-chaussée occupé par une vaste salle d'étude et de nouvelles classes. La chapelle doit s'étendre à toute la partie supérieure de l'édifice, et la voûte principale s'élèvera à 35 pieds. On a



LE CLOCHETON DE LA NOUVELLE AILE

choisi le style romain. Dans les nefs latérales, huit autels et des confessionnaux. Une tour élégante viendra briser la monotonie des lignes extérieures, et on projette de l'utiliser comme observatoire astronomique.

Il serait fastidieux de nous attarder maintenant à suivre les constructeurs à l'œuvre au cours des années 1907, 1908 et 1909. Mentionnons cependant que la pierre angulaire de la chapelle fut bénite le 2 octobre 1907, par M^{gr} Barry. La veille, les élèves avaient offert une très belle séance dramatique. Le matin de la fête, il y eut messe pontificale à l'église de la paroisse, et dans l'après-midi, au cours de la cérémonie de bénédiction, un vibrant sermon du R. P. Dagnaud, supérieur du Collège Ste-Anne de la Pointe de l'Église.

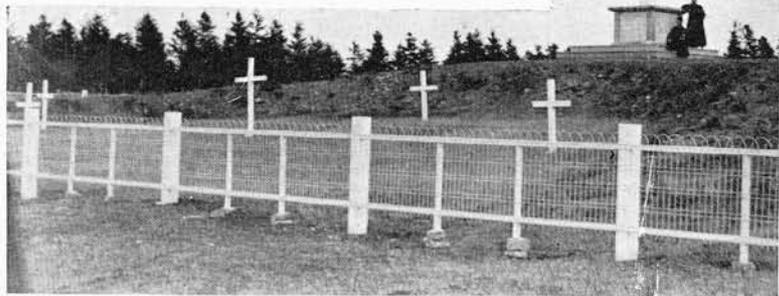
• On érige un Calvaire

Parallèlement aux travaux extérieurs de l'édifice, qui durèrent toute l'année 1908, furent menés ceux de l'érection du Calvaire monumental, qui allait jeter sa note pieuse dans le paysage et marquer le champ du repos aux Pères tombés sur la brèche. La cérémonie de l'érection eut lieu le 2 juin 1908, présidée par Sa Grandeur M^{gr} Blanche, Eudiste, vicaire apostolique du Golfe St-Laurent. Un cortège grave et recueilli accompagna d'abord jusqu'au monticule où il devait se dresser, le Christ de bronze, étendu comme une douloureuse victime, sur un lit de parade. Puis ce furent des minutes poignantes

d'émotion quand, sous les efforts des câbles et des poulies, les grands bras du Rédempteur s'élevèrent et s'étendirent dans le ciel sombre balayé par le vent. M^{gr} Marcel Richard sut tirer des leçons inoubliables de ce geste symbolique, devant la foule réunie au pied du Calvaire.

Ce fut, on peut le dire, l'une des dernières joies du P. Lebastard comme Supérieur du Collège de Caraquet, avec le Triduum de Béatification du Père Eudes, célébré l'année suivante dans la coque non terminée de la nouvelle chapelle, dont on avait masqué la nudité par un lourd déploiement de banderoles et de draperies. Régulièrement, après un fructueux labeur de neuf années, son supérieurat eût dû se terminer en août 1908. Par indult du Saint-Siège, il fut prolongé d'un an, et le Ciel semble avoir choisi ces quelques mois de grâce pour faire gravir

à son serviteur une marche de ce symbolique Calvaire qu'on venait d'ériger. L'année scolaire 1908-1909 est marquée par de lourdes épreuves qu'une atmosphère interne difficile ne contribuait pas à soulager. Est-ce attribuable à la séquelle de fêtes qui vinrent bouleverser les cadres de la vie collégiale ? Ou bien aux coups de marteaux des constructeurs qui, du matin au soir, brisaient de leurs



échos sonores le silence nécessaire à l'étude ? Faut-il plutôt y voir la conséquence de quelques maladroites disciplinaires ? Quoi qu'il en soit, selon le témoignage d'un maître de l'époque, il souffla comme un vent de mauvais esprit parmi les élèves. « L'influence, écrit ce témoin, était passée des Congréganistes à un petit groupe assez indiscipliné. Un certain esprit avait pénétré peu à peu dont nous eûmes, par la suite, bien de la peine à nous délivrer. » Dans une lettre à M^{gr} Barry, le P. Lebastard reconnaît lui-même, d'un ton sévère mais attristé, cet état passager que toute maison d'éducation doit affronter un jour ou l'autre : « L'obéissance est difficile à quelques-uns, trop habitués à agir à leur guise. Nous ne pouvons les laisser commander et obéir. Ceux qui ne voudront pas se laisser former sont libres d'aller vivre davantage suivant leurs idées, ailleurs. »

• **La mort d'Hector Landry**

Vers la fin de mai, ou dans les premiers jours de juin 1909, une joyeuse bande d'élèves, profitant d'une après-midi de congé ensoleillée, avait pris la clef des champs et se dirigeait vers le nouveau quai. Un élégant trois-mâts venait de s'y amarrer, et l'on se faisait une fête de courir sur ses ponts, de se balancer aux cordages, et d'échapper à la vigilance du surveillant en s'enfouissant dans les entrailles du navire. Quand la « promenade », disloquée sur le parcours, déboucha dans l'anse où se terrent les installations des marchands de poisson, trois ou quatre élèves devancèrent les autres à la course et jouirent d'une visite préliminaire dans les soutes glaciales du trois-mâts. Une cigarette grillée en cachette a tant d'arôme ! Quand le gros de la division les rejoignit, ces mousquetaires essoufflés et tout en sueur, déjà remontés sur le pont, s'éventaient aux souffles du large. Hélas, cette espièglerie allait avoir de lourdes conséquences ! Pendant l'étude qui suivit la promenade, l'un des coureurs, Hector Landry, se lève tout à coup, et demande à sortir. Il se plaint de violentes douleurs. On le conduit à l'infirmerie, où le médecin constate très vite une broncho-

pneumonie. Quelques jours plus tard, le 9 juin, alors qu'on croyait le malade hors de danger, une foudroyante crise cardiaque fauchait brusquement cette vie qui faisait espérer de grandes choses. Chez les maîtres et chez les élèves, ce fut de la stupeur. Jamais élève ne fut si universellement regretté. Hector Landry, fils du juge Landry, de Bathurst, terminait alors sa première année de philosophie et se classait d'emblée à la tête de ses condisciples, grâce à d'exceptionnelles qualités de cœur et d'esprit. Boute-en-train de la maison, toutes les petites taquineries que les élèves se permettent à l'adresse de la discipline, comme aussi toutes les initiatives généreuses trouvaient en lui un chef et un entraîneur. Quelques jours avant sa mort, n'avait-il pas assuré, par son zèle et sa débrouillardise, le succès d'une souscription pour l'achat d'une statue de saint Jean Eudes, la même qui se dresse aujourd'hui à l'entrée de l'Université du Sacré-Cœur de Bathurst ? Aussi, quand en septembre suivant eut lieu la bénédiction solennelle de cette statue, par M^{gr} Allard, le prédicateur de circonstance, le R.P. Dagnaud, provincial des Eudistes au Canada, voulut associer le souvenir du cher disparu, comme celui du P. Lebastard, au monument qu'on dévoilait.

Quelques semaines plus tard, le 29 juillet, un autre deuil frappait la maison. Le R.P. Joseph Macé recueillait enfin la couronne méritée par de longues souffrances saintement supportées, laissant après lui le souvenir d'une vie de travail acharné, d'une régularité parfaite. Il n'était venu au Collège que pour y mourir, il fut le premier à s'en aller dormir à l'ombre du Calvaire érigé l'année précédente.

• **Départ du P. Lebastard**

Mais quand cette mort survint, un changement important s'était opéré dans l'administration du Collège. Le Père Lebastard n'en était plus supérieur. Il avait quitté la maison le 17 juillet, pour Halifax et la France, cédant ses fonctions au

R.P. Édouard Travert, un ouvrier de la première heure, préfet de discipline depuis deux ans. Nous ne pouvons laisser s'éloigner définitivement de Caraquet celui qui fut l'âme du Collège, sans nous attarder encore à cette forte personnalité de bâtisseur et de prêtre éducateur.

« Grâce à vous, bien des âmes pourront, un jour, monter au saint autel », lui avait dit le T.H.P. Ange Le Doré en l'envoyant au Canada. Prédiction qui s'est avérée d'une grande clairvoyance. Sans doute le P. Lebastard n'a pas été seul à cultiver le parterre des vocations au Collège de Caraquet. Mais en y assurant — dans toute la force du terme — le succès matériel de l'œuvre, en lui inculquant des traditions par ses exemples, ses conseils et ses directives, tout cela marqué au coin de l'esprit sacerdotal le plus authentique, il a été, plus que tout autre, le grand semeur de vocations. Quand se termine son supériorat, la maison n'a que dix ans d'existence, le cycle complet des études ne fonctionne que depuis trois ans, et déjà cinq jeunes lévites s'apprentent à recevoir le sacerdoce, et dans un avenir rapproché, une quinzaine d'Anciens de Caraquet formeront la couronne sacerdotale de l'Alma Mater. Sa couronne laïque ne sera pas moins belle. Dans les Universités du Québec et du Nouveau-Brunswick, les Sormany, les Véniot, les Thériault, et d'autres, forment une élite et font honneur aux maîtres qui les ont préparés.

Dix années de souffrances, de travaux et d'épreuves ont imprimé le sceau du sacrifice sur le visage émacié du P. Lebastard quand il retourne en France, mais il laisse, sur les bords de la Baie des Chaleurs, une œuvre jeune et forte. Les \$20,000 dollars auxquels on évaluait la valeur totale de la donation de M^{gr} Allard, se sont transformés en un grand collège de pierre évalué à \$225,000 dollars au moment de son incendie. « Entre ces deux chiffres, la marge est immense: elle indique l'effort prodigieux fait par le P. Lebastard et une partie de la dette de reconnaissance que le pays a contractée envers lui. »

• **Mgr Stanislas-Joseph Doucet, P.D., V.G.**

Nous ne pouvons clore ce chapitre sans évoquer la noble figure de M^{gr} Stanislas Doucet, l'ami de cœur du P. Lebastard, curé de Grande Anse, et longtemps vicaire général du diocèse de Chatham. Son nom est apparu quelquefois au fil de ces notes. C'est que M^{gr} Doucet, jusqu'à sa mort, a été pour le Collège du Sacré-Cœur, un bienfaiteur discret, toujours fidèle, l'ami des bons comme des mauvais jours. Ses services seront surtout précieux lors des pénibles tractations qui précéderent la remise en exercice du Collège, à Bathurst. Il est probable que, sans son opportune intervention, l'Université du Sacré-Cœur se serait organisée ailleurs.

C'était un esprit curieux, chercheur, sans cesse à l'affût d'une découverte¹⁶, servi par une intelligence subtile et une mémoire phénoménale qui lui permit d'acquérir une vaste érudition. On le considérait comme une encyclopédie vivante, tant il avait de connaissances variées. L'astronomie, les hautes mathématiques, la mécanique, la médecine et l'histoire, rien ne le rebuté, aucune matière ne lui semble trop abstruse. Poète et musicien à ses heures, il nous a laissé le chant patriotique « En Avant », et deux poèmes philosophiques en anglais, « The Soul » et « Emmanuel ». Toutes ces préoccupations littéraires ou scientifiques n'ont pas empêché M^{gr} Doucet d'être avant tout une belle âme de prêtre, un modèle de dévouement sacerdotal. C'est ce grand homme, ce bienfaiteur insigne du Collège du Sacré-Cœur, dont nous n'avons pas voulu dissocier le souvenir reconnaissant de celui du P. Lebastard, son ami intime.

¹⁶ Il a plusieurs brevets à son crédit, dont un ingénieux système de signalisation ferroviaire, destiné à prévenir les accidents. — Il avait fait don au collège de nombreux ouvrages scientifiques, d'appareils de physique et d'un planétaire de son invention, « destiné à mettre en évidence les distances, les grosseurs, les positions des planètes ainsi que l'inclinaison de leur orbite sur l'écliptique. »

CHAPITRE SEPTIÈME



Le calme avant la tempête

• **Supérieurat du P. Edouard Travert - 1909-1912**

Quand le Père Édouard Travert s'attelle avec courage à une tâche rendue moins difficile par les initiatives de son prédécesseur, mais toujours ardue à cause des problèmes sans cesse renaissants, de l'organisation interne et des finances, il y apporte une précieuse expérience de pionnier de l'œuvre, beaucoup de bonne volonté, de rares dons de prédicateur, mais peu de qualités administratives et moins d'entregent que le P. Lebastard. Il ne demeura en fonction que trois ans, et, répétons-le, c'est comme missionnaire qu'il devait donner le meilleur de lui-même. Pour le seconder dans sa tâche, on trouve à ses côtés toute une équipe d'hommes de grand mérite.

Comme nous l'avons fait remarquer, le Père Lebastard n'avait pas eu la joie de cueillir tous les fruits immédiats de ses labeurs. En particulier, la chapelle, son œuvre de prédilection, celle où il avait mis le plus de son cœur et de son argent personnel, demeurait inachevée, comme un grand vaisseau qui attend ses mâtures et ses voiles. Le Père Travert était un liturgiste convaincu, un passionné de belles cérémonies et de chant grégorien. Il voulut donc hâter la décoration intérieure du monu-



LE R. P. ÉDOUARD TRAVERS

Parisé lambrissaient la grande salle de récréation¹⁷, et que messieurs Duranceau et Primeau, de Laprairie, installaient le système de chauffage de la nouvelle aile.

En février 1910, l'Écho nous renseigne sur la marche du travail: « Messieurs Léo Melanson et Maxime Lozier ont actuellement fini les principales nervures de la grande voûte. L'une des salles du soubassement a été transformée en atelier de sculpture et de moulage. Là, c'est encore monsieur Melanson qui sculpte et fouille avec art les gracieux chapiteaux et les bases des colonnes que M. Steve Guénette,¹⁸ un autre ouvrier de la baie Ste-Marie, multiplie ensuite par centaines. Grâce aussi au

¹⁷ Le bois nécessaire avait été payé par le P. Pujos.

¹⁸ Son vrai nom était Stephano Genette. Né à Gênes, Italie, il vint aux États-Unis avec ses parents, à l'âge de six ans. Il étudia la peinture et la sculpture avec des artistes italiens, puis vint au Canada le 17 juin 1879. Il est mort le 12 janvier 1944, à l'âge de 88 ans. C'est lui qui a sculpté le splendide encadrement du chemin de croix de l'église de Church Point, N.-E.

dévouement de nos chers élèves, le lattage des piliers et colonnes est à peu près terminé; plusieurs d'entre eux ont offert généreusement leurs récréations et même leurs promenades pour aider eux aussi à l'achèvement de la chapelle. »

LÉO MELANSON
contrémaitre et sculpteur

Mais on rêve à beaucoup mieux encore qu'à de grandes nefs aux sveltes lignes, aux fines sculptures. Ce vaisseau, il a besoin d'une voix puissante, dont les harmonieux accords soutiendront la prière liturgique. D'une inépuisable générosité, le Père Pujos défraie le coût des grandes orgues, fabriquées chez Casavant, à St-Hyacinthe. Il a besoin de vitraux, qui tamiseront la lumière trop crue et répandront des reflets chatoyants et colorés sur la blancheur mate des plâtres. Une souscription en cours reçoit un encouragement rapide des abonnés de l'Écho. Il a besoin enfin d'un autel en harmonie avec les lignes du chœur. Le Père Courtois dessine les plans et s'occupe de les faire exécuter à Montréal.

En juin 1910, « les derniers échafaudages viennent de tomber, la double rangée de piliers de la grande nef s'élance jusqu'à la voûte dans toute son élégance, portant à son sommet toute une floraison de gracieux chapiteaux; douze colonnes et colonnettes réunies en faisceaux forment à l'entrée du sanctuaire deux piliers plus monumentaux que relie, au travers de la grande voûte, un arc triomphal; et par-dessus les arcades et les piliers, tout autour de la nef et du chœur, court un triforium formé de trois petites arcatures que supportent des colonnettes géminées. » (Écho)

D'un mois à l'autre donc, la chapelle s'orne et s'embellit. Sous l'impulsion de P. Travert, d'incomparables offices y déroulent toutes les pompes de la Sainte Liturgie, avec une aisance, une piété, une splendeur qu'on venait admirer de loin. Le bois verni qui forme le parquet du chœur est travaillé comme une véritable marqueterie. En novembre 1911, des chandeliers et des anges porte-lumière viendront compléter le coup d'œil pieux de ce bijou d'architecture. Qu'il y a loin de l'oratoire aménagé en 1900 dans l'ancien salon de M^{re} Allard, et de la chapelle temporaire qu'on utilisa dix ans ! Les désirs du P. Lebastard se sont réalisés: ses « chers enfants » prient « dans de la beauté. » Hélas, trois ans après sa bénédiction solennelle par M^{re} Barry, le 18 juin 1913, il ne restait de ce grand œuvre que des pans de murailles noircies par le feu, et dans les feuillets jaunis d'un vieil « Écho », cette page gracieuse d'un styliste anonyme:

« Pour sentir profondément toute la beauté architecturale de notre chapelle, il fallait attendre que le soir fût tombé, et que seule la lampe du sanctuaire étoilât l'ombre obscure. À cette heure, aux rouges et mourants reflets de la petite lampe, les fûts des colonnes surgissent droits vers le ciel, comme des troncs d'arbres blancs dont les ramures vont se perdre dans la nuit des voûtes; les courbes des arcades semblent se prolonger indéfiniment; notre chapelle prend alors des allures de vieille cathédrale, et, à genoux tout au fond, l'on se surprend à rêver de ces âges de foi ardente,



L'INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DU COLLÈGE

« Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre
« S'agenouillaient au loin dans leur robe de pierre. »

Au chœur attire nos yeux le grand autel en simili-marbre, mais d'un simili à réconcilier avec le « toc » Huysmans lui-même.

Le matin surtout, à l'heure de la messe, le spectacle est ravissant des vitraux qui lentement s'allument, aux premières lueurs de l'aube. Insensiblement, les mailles de plomb se fondent et disparaissent, les rubis et les topazes s'embrasent: puis subitement, au contact des rayons du soleil levant, les vitraux flambent et les saints semblent vraiment descendre du ciel dans un rayon de lumière. Voici sainte Cécile, la patronne des musiciens, sa lyre à la main... Près d'elle saint Louis, grave, austère... saint Jean-Baptiste avec son agneau, saint Pierre avec les clefs du paradis, saint Patrice, à la chasuble d'un beau vert... saint François-Xavier... le Bienheureux Jean Eudes, Jeanne d'Arc... Le vitrail de l'Assomption, don de notre chère société acadienne, est la perle de l'ensemble... »

• *L'Écho du Sacré-Cœur*

Comme toute institution bien vigoureuse, avant même que la mode en fut répandue dans la Province de Québec, et peut-être ailleurs au Canada, le Collège du Sacré-Cœur eut sa revue, *L'Écho du Sacré-Cœur*. Fondée par le P. Travert, en septembre 1909, et presque aussitôt confiée au P. Mérel, elle parut régulièrement tous les mois, même l'été, jusqu'en août 1913. Puis éclipse ! La guerre, l'incendie, le transfert du Collège à Bathurst, le deuxième incendie, les années de réorganisation, tout sembla concourir à la chloroformer dans sa léthargie. Elle devait renaître en 1935, grâce au travail du R.P. Albert D'Amours, alors supérieur, connaître une autre éclipse en 1943, et repartir vers de nouvelles destinées en décembre 1944, toujours sous le même nom d'Écho du Sacré-Cœur. Voilà son histoire, brossée dans les grandes lignes. L'Écho de Caraquet ne fut pas un journal étudiant, mais un bulletin, genre « *annales* », mi-collégial, mi-paroissial. À l'exception de trois ou quatre articles, répartis sur quatre ans, il était rédigé en entier par les Pères. On y donnait des nouvelles de la maison, mais aussi

« le mouvement paroissial » de Caraquet et des environs. On y reproduisait des histoires édifiantes extraites des revues de France. L'un des rédacteurs — probablement le P. Veillard, professeur de rhétorique, car les articles portent ses initiales — analysait pour les lecteurs, en une chronique remarquable, les événements mondiaux jugés sous l'angle catholique. Le distingué poète de la maison, le P. Alexandre Braud, y publia des vers inédits, laborieux et strictement classiques. On y lit aussi avec plaisir quelques pages d'histoire et de spiritualité, signées par le P. Émile Georges.

Formule des plus composites, comme il est facile de le constater. Le bulletin se buta à bien des incompréhensions. On lui souhaite, même en haut lieu, « un enterrement honorable à la première occasion ! » Mais ses abonnés l'aimaient, et il vécut assez longtemps pour que la collection de ses numéros devienne une source précieuse de renseignements sur l'histoire de Caraquet, de St-Paul, de Shippagan, de Lamèque, de Paquetville et de Grande Anse.

• *Série d'épreuves*

Si les consolations ne manquèrent pas au P. Travert — visite du Père Général en juillet 1910, achèvement de la chapelle, cérémonies touchantes de premières messes, succès d'An-ciens — les épreuves ne tardèrent cependant pas à assombrir le court terme de ses fonctions. Les unes lui vinrent sans doute de son tempérament et de certaines méthodes de régie. La plupart furent des deuils cruellement ressentis par tous.

Une première alerte, en décembre 1909, mit en danger l'un des élèves, JOSEPH LÉVESQUE, d'Eel River. Opéré d'urgence, à Caraquet même, à la suite d'une attaque d'appendicite, il semblait se remettre quand huit jours plus tard des complications survinrent, et l'on crut sa dernière heure venue. Résolu à tenter l'impossible, et ne reculant devant aucune dépense, le

père de l'enfant se fit conduire, ainsi qu'un chirurgien de Bathurst, par trains spéciaux de Campbellton à Caraquet. Il restait une dernière chance à courir, celle d'une nouvelle opération; mais tel était l'état de faiblesse du patient qu'on décida de l'opérer sans l'endormir. Dieu voulut-il récompenser la foi de monsieur Lévesque ! Écoute-t-il les prières ferventes adressées par les élèves et les Pères réunis à la chapelle pendant l'opération ? Il est certain que le malade en sortit complètement soulagé.

Au printemps de l'année suivante, LA FIÈVRE TYPHOÏDE transforma le collège en hôpital. L'alerte fut vive. Grâce à Dieu, on n'eut pas à déplorer de victime, mais on avança la date de la sortie en juin, remède que les élèves acceptèrent sans doute sans trop faire la grimace ! Ce fut pendant ces vacances que mourut Richard Poirier, de Caraquet, préfet de la Congrégation du Sacré-Cœur, frère de l'abbé Cajétan Poirier. L'on se préoccupa dès juillet d'améliorer le système d'eau, responsable de l'épidémie. Examen des eaux, condamnation du puits reconnu suspect, désinfection de tous les locaux, on pousse même les mesures préventives jusqu'à munir le cabinet de Physique d'un microscope utilisable pour les analyses microbiologiques. Et c'est encore le Père Pujos qui généreusement fait une saignée dans sa fortune personnelle pour payer ces dépenses.

• **Mort du Frère Léonard**

La mort s'attaque ensuite au bon frère Léonard, vieux serviteur de la maison, décédé pieusement le 25 novembre 1910, âgé de 64 ans. C'était un humble, et sa mort ne fit pas plus de bruit que n'en avait fait sa vie toute remplie de besognes obscures, mais si nécessaires. Ancien soldat, il n'avait conservé de sa formation militaire que l'amour sacré de la consigne et de l'obéissance. À la fois boulanger, jardinier, en charge de l'acétylène (l'éclairage de l'époque), de la bière d'épinette, sans



LE BON FRÈRE LÉONARD

compter les commissions multiples qu'on lui confiait, jamais pressé, il arrivait à fournir à tout avec ponctualité. « Servus fidelis »... quel plus bel éloge funèbre aurait-il pu mériter ?

• **Le Père Cormack**

Deux mois plus tard, la mort rôdait de nouveau, « quærens quem devoret ». Une victime toute désignée s'offrait à elle, la douce figure du Père Cormack, qu'un mal inexorable, la phthisie, minait depuis deux ans. Il s'éteignit le 12 février 1911, âgé de 29 ans, après avoir donné l'exemple d'une vie exemplaire et d'une résignation héroïque dans la maladie comme dans la mort. Son condisciple du Juvénat de la baie Ste-Marie, le R. P. O'Reilly, chanta la messe d'enterrement, et le R. P. Travert rappela les courtes étapes de cette vie qui n'avait donné sa pleine mesure que par le sacrifice et la prière.

• **Mort de Mgr Allard**

Un autre deuil allait ensuite ajouter au nécrologe du Collège de Caraquet, le nom de M^{gr} Théophile Allard. Le 30 janvier 1912, la mort, qu'il attendait depuis plusieurs années en s'y préparant avec le plus grand soin, vint le délivrer des crucifiantes infirmités dont il souffrait. Depuis 1905, les maladies n'avaient pas cessé de s'abattre sur lui, comme pour achever de buriner en son âme les traits du Maître qu'il avait servi. Eczéma, entérite, érysypèle, anévrisme, inflammation de l'aorte,

tout semblait se conjurer pour faire de ses dernières années un long martyre. Bien qu'elle ne fût une surprise pour personne, sa mort n'en fut pas moins vivement ressentie au Collège, et chez les Pères, et chez les élèves, qui l'entouraient d'une grande vénération. Sa fête ne passait jamais inaperçue. On lui organisait toujours une séance dramatique et musicale, avec lecture d'une adresse. Son nom s'associait à toutes les joies comme à toutes les épreuves. On aimait jouir de sa présence aux grandes solennités, aux fêtes intimes. Et quand la maladie le cloîtra dans son presbytère, il arriva plusieurs fois que la fanfare alla le sérénader sous sa fenêtre, hommage qui le touchait beaucoup. Le Collège avait été en partie son œuvre; il lui laissa son cœur, comme aussi ce dont il put disposer de sa fortune.

En juillet suivant, le Père Travert achevait son terme comme supérieur, alors que le R.P. Lebastard était devenu vicaire provincial des Eudistes au Canada. Il fut nommé missionnaire à Lévis, et le Père Méry-le-Beuve, vicaire à la paroisse depuis quelques années, lui succéda comme supérieur du Collège.

• **Supériorat du Père Méry-le-Beuve**
• **1912-déc. 1915**

Ce descendant d'une grande famille de France, ancienne et blasonnée — il avait droit au titre de comte — était l'affabilité, l'humilité même. D'une distinction naturelle très peu étudiée, il s'attirait l'estime et la confiance de tous ceux qui l'approchaient, tout en leur inspirant un respect instinctif. La bonté se lisait sur son visage, où se reflétait aussi une âme toute sur-naturelle. Sa réputation de grande vertu est loin d'avoir été surfaite, et les Eudistes qui l'ont eu comme maître des novices, soit en France, soit au Canada, lui ont gardé une vénération voisine d'un culte. On l'avait envoyé à Caraquet, dès les premières années du Collège, justement pour faire profiter la maison de sa grande expérience dans les choses spirituelles. Il ne s'attendait pas à en devenir le supérieur, et l'on doit avouer



LE R. P. MÉRY-LE-BEUVE

que la direction des âmes lui convenait mieux que les soins matériels et disciplinaires d'une institution de ce genre. Encore moins administrateur que le P. Travert, sa bonté naturelle frisait souvent la naïveté, ce dont ses confrères le taquinaient gentiment, comme aussi son peu de sens pratique. Un jour cependant, alors qu'il n'était qu'inférieur, il avait eu le dernier mot avec eux ! Une section du grand bois qui s'étendait derrière le Collège, gratifiée du nom de bocage, servait de but aux promenades des Pères. Mais le terrain marécageux, qui séparait la cour du bosquet, les obligeait à faire un long détour pour l'atteindre. Le Père Méry se mit en tête de supprimer l'obstacle. On se moqua d'un projet qu'il était le dernier, croyait-on, à pouvoir mener à bonne fin. Il se mit à l'œuvre, fit transporter sur les lieux des billes de bois, qui formèrent bientôt, alignées sur le terrain boueux, un chemin solide et court vers le bocage. Les rieurs furent très heureux de l'utiliser.

Aucun événement saillant ne vint marquer le supériorat du Père Méry, si l'on excepte, bien entendu, la fin tragique du Collège, trois ans et demi plus tard. À l'intérieur du Collège, on aménagea en salle de récréation, le soubassement de l'aile récemment construite. On trouve parmi les maîtres, sensiblement les mêmes figures qu'autrefois. À la préfecture de discipline, les rênes passent successivement des mains du Père Héry en celles du Père Braud, professeur de rhétorique, pour échoir

enfin au Père de la Cotardière, qui les conservera jusqu'à l'incendie. Les figures nouvelles, ce sont, au cours de trois ans, les Pères de Nugent, Vital Nonorgues, Siméon Comeau, Emmanuel Danigo, Gustave Blondel, Léonce Marsoliau, qui n'y va pas de main morte pour régenter ses Petits, et Patrick Bray, revenu de Rome en 1914, et chargé des cours d'anglais.¹⁹

Le bulletin du Collège, l'Écho, jette alors ses ultimes messages. Il publiera son dernier numéro en août 1913. Mais il a le temps de nous servir encore quelques belles pages, de nous fournir d'intéressants détails. Saviez-vous qu'on tenait compte de la St-Blaise au Collège de Caraquet? Tous les élèves se présentaient à la Sainte Table, où avait lieu l'imposition des cierges croisés sur la gorge. Saviez-vous aussi que les couleurs officielles du Collège, bleu-jaune-rouge, furent choisies en février 1913, après une campagne de discours, où l'on battit les partisans de l'étendard violet-argent? Saviez-vous que monsieur l'abbé Livin Chiasson, un ancien, aujourd'hui curé de Shippagan, obtenait sa licence en Philosophie au Grand Séminaire de Québec, en 1913? Voilà encore de la petite histoire retrouvée avec plaisir dans les pages de l'Écho. Elles contiennent aussi quelques textes d'élèves, de fort belle venue. Albin Leblanc, alors en Belles-Lettres (actuellement évêque de Gaspé), nous décrit une fête du Collège, en 1912. Alfred Roy nous revient avec un compte rendu de la consécration de M^{gr} O'Leary, ancien curé de la ville de Bathurst, sacré évêque de Charlottetown, le 22 mai 1913, par M^{gr} Stagni, délégué apostolique. Grand ami et bienfaiteur de notre œuvre, M^{gr} O'Leary avait tenu à ce que la Chorale du Collège se chargeât du chant, et M^{gr} Stagni lui-même souligna la maîtrise avec laquelle les élèves de Caraquet s'étaient acquittés de cette tâche: « J'allais dire que c'était presque parfait, mais je retire le presque, et je dis: Le chant a été parfait. » Laissons du moins à Alfred Roy le soin de nous décrire le retour après la cérémonie!

¹⁹ Actuellement évêque de St-Jean, N.-B.

« Fidèle au rendez-vous, le « 33 » nous attend, en soufflant avec violence dans ses naseaux d'acier. C'est bien la première fois que nous le voyons sans colère vouloir se hâter vers le collège. Bientôt retentit le « all on board » antique et solennel, et la gare de Bathurst file derrière nous...

« Nous sommes sur les chars un peu comme chez nous et nous en prenons à nos aises; aux habitués de l'Intercolonial, mettons du Transcontinental (c'est plus politique!), cela va paraître étrange. Ils sont accoutumés à se tenir là-dedans serrés et droits comme des livres sur un rayon de bibliothèque; et pour eux le conducteur c'est un homme farouche qui par-dessus ses lunettes examine les billets, et vient à toutes les gares montrer ses boutons d'or et son képi ciré. Ici, il n'est rien de semblable; le voyageur est comme chez lui, et quant au conducteur, c'est un vénérable vieillard qui fume sa pipe à l'arrière du train.

« Allumez les feux », nous dit le bon Père Supérieur, et les fumeurs ravis se taisent un instant devant le rêve embaumé de la fumée qui monte. « Père Champoux, » une chanson! « Tout notre répertoire y passe, depuis l'O Canada jusqu'à la Paimpolaise... On s'en souviendra de la fameuse chorale 1913! »

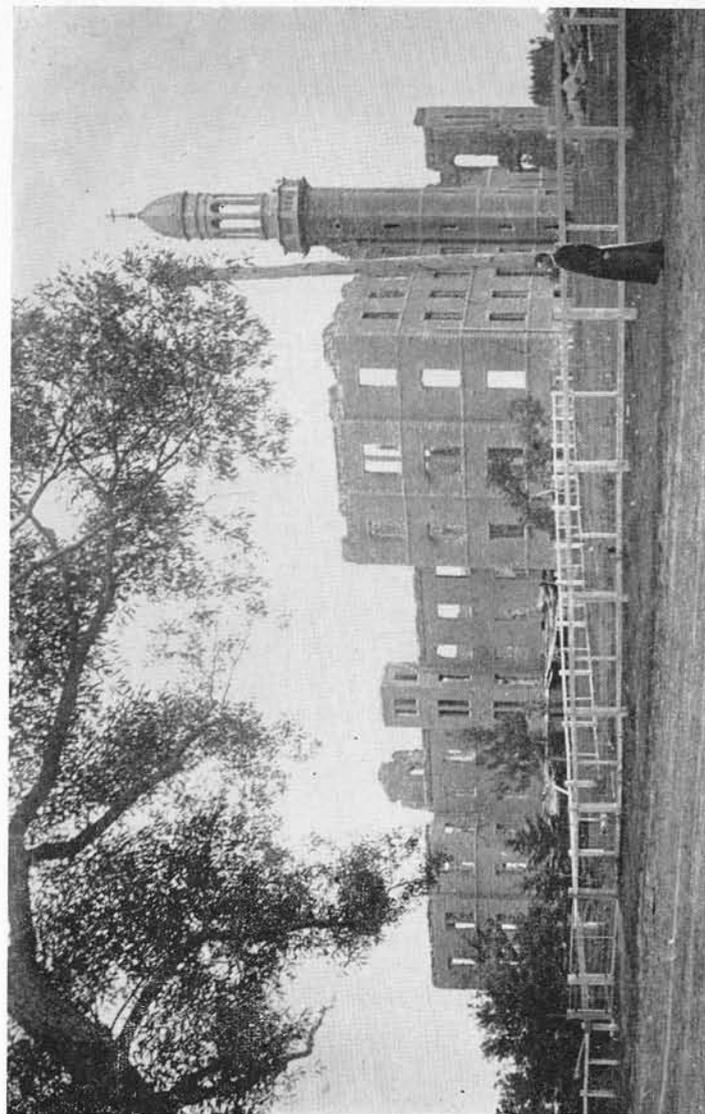
Cette fête s'offre à nous comme les derniers reflets d'un beau jour. De l'aveu de tous ceux qui vécurent cette période, jamais les chers élèves de Caraquet n'avaient donné autant de satisfaction à leurs maîtres, jamais l'avenir n'avait semblé si prometteur que dans ce déroulement laborieux et paisible d'une vie d'étude, de jeux et de prières. À peine la guerre de 1914 effleura-t-elle le calme de cette existence dans le cher Caraquet, où le grondement des cannonades européennes n'arrivait qu'atténué, comme un murmure, comme une brise qui sème des *ridelles* sur le miroir des eaux. Les Pères de France vivaient sans doute des heures angoissantes, mais ils refoulaient avec courage leurs inquiétudes. Quelques-uns d'entre eux avaient rejoint leurs régiments, les autres s'étaient partagé la besogne, et tout fonctionnait. Il y eut bien la cruelle épreuve du 13 décembre 1914, alors qu'on vit s'éteindre au milieu de ses confrères et des élèves, l'angélique Père Frinault. Mais rien ne laissait présager une catastrophe imminente.

En septembre 1915, le Collège ouvrit ses portes à plus de 150 jeunes étudiants et le premier semestre se poursuivit et s'acheva dans le calme. Tout allait si bien que le Père Méry, profitant de la séance de Noël, rendit un témoignage chaleureux au bon esprit des jeunes, en présence des nombreux membres du clergé et des familles des élèves, réunis pour la circonstance. « Ces *novissima verba* ont l'âcre saveur des larmes. C'est presque déjà une oraison funèbre. »

• L'incendie

Quelques jours avant Noël, les élèves s'enfuyaient donc joyeux, comme de coutume, vers le foyer paternel, lançant un adieu, qu'ils étaient loin de croire le dernier, au cher collège devenu pour eux comme un second foyer. Et les Pères entrèrent eux-mêmes en vacances, heureux de s'affranchir du harnais de la vie collégiale pendant quelques semaines.

Mais dans la nuit du 30 au 31 décembre 1915, les voici plongés en plein drame. Un crépitement sinistre, une fumée dense les réveillent en sursaut. Le feu est dans la maison. Il court déjà dans les boiseries des corridors, les cages des escaliers. La partie centrale et la façade de l'aile de la chapelle ne sont plus qu'un brasier. On sonne le tocsin. Les villageois accourent, mais l'alarme a été donnée trop tard. Pas de système d'aqueduc et de protection contre les incendies... la population et les Pères ne peuvent qu'assister impuissants, les larmes aux yeux, à l'agonie de leur splendide collège, l'orgueil de tout le comté de Gloucester. On ne sauva du désastre que quelques meubles, des autels latéraux de la chapelle, des ornements. C'était une perte totale. « La cause du feu ne fut jamais connue d'une façon certaine; il semble bien que ce fut quelque combustion spontanée de chiffons imbibés de pétrole. » (Père Héry) — « Un de nos élèves — il s'appelait Amédée Blanchard — en apprenant le désastre, fut pris d'une crise de larmes incoercible. Après les larmes, le sang; un vaisseau sanguin s'était



APRÈS L'INCENDIE

rompu, et le pauvre enfant mourut au bout de quelques jours: « C'est le chagrin qui le tue », déclara le médecin. Et je ne sais rien de plus touchant que ce témoignage suprême d'affection pour le Collège et les Pères. » (P, Héry).

Accouru de Bathurst, dès le lendemain, le P. Lebastard eut à gravir la deuxième marche de son Calvaire, la plus crucifiante, lorsque s'offrit à ses yeux ce qui restait de ses dix ans de labeur: un squelette de murailles ébréchées et noircies, au centre desquelles fumait encore un amas informe d'objets tordus et calcinés. Il ne versa pas une larme, ne dit pas un mot sur le moment, mais sa douleur muette et contenue faisait peine à voir.

De nombreuses années encore, les ruines du Collège du Sacré-Cœur allaient se dresser au centre de Caraquet, comme un lugubre témoignage d'une épopée de quinze ans. La tour de la chapelle surtout, svelte et presque intacte, attirait l'attention des voyageurs, comme le mât d'un grand navire submergé dans une rade, qui s'obstine à se dresser au-dessus des flots. Puis les ruines, la tour elle-même, ont dû céder sous le pic des démolisseurs, vers 1942, et de nos jours, rien, sauf un terrain vague, n'atteste qu'il y eut jamais à Caraquet une grande institution classique, née au cœur des gens, de leur curé et des Pères Eudistes.

Le Collège du Sacré-Cœur a-t-il donc succombé définitivement? Ce serait mal connaître l'indomptable énergie du P. Lebastard, et nous allons maintenant, dans la deuxième partie de ce travail, assister à une renaissance, dans un autre cadre, à Bathurst.

Deuxième partie



L'UNIVERSITÉ DU SACRÉ-CŒUR À BATHURST 1916-1949

CHAPITRE PREMIER



Une escale de cinq ans

1916-1921

• **Sympathies après le désastre**

Ce que les tempêtes extérieures et les soubresauts internes n'avaient pu faire, l'incendie s'était donc chargé de le réaliser. Comme une épave calcinée, rejetée sur la côte, enlisée dans les sables, vide de tout ce qui formait sa richesse et ses espoirs, le Collège du Sacré-Cœur gisait, une ruine totale. Cinquante mille dollars d'assurances, voilà toute l'aide matérielle qu'on pouvait escompter comme sûre. Néanmoins, pas une minute on ne douta de la nécessité, ni de la possibilité de remettre l'œuvre en marche. Trop de bien accompli en quinze ans de labeur constituait un garant pour l'avenir, un actif moral que le feu n'avait pu atteindre; trop d'énergie, de détermination, de confiance en la nécessité de leur œuvre restait au cœur de ceux qui l'avaient bâtie; trop de sympathies lui demeuraient acquises et réclamaient l'honneur de soutenir de leurs deniers la reconstruction du collège, pour qu'on eût la moindre velléité d'abandonner le combat. Se démettre en l'occurrence, c'était

presque trahir une cause sacrée. Les Eudistes avaient donné assez de preuves de leur dévouement, de leur esprit de sacrifice, de leur ténacité, de la force surnaturelle qui les soutenait, pour qu'on hésitât à leur faire confiance.

L'annonce de l'incendie jeta la consternation dans tous les milieux acadiens; le désastre souleva une telle vague de sympathie générale et de promesses d'aide financière, que les Eudistes, et tout particulièrement le Père Lebastard, si sensible à ces marques d'attachement, en ressentirent comme un allègement à la douleur qui les étreignait. Télégrammes, lettres, articles de journaux, de revues, vinrent, dès la première semaine qui suivit l'épreuve, leur redire à quel point on estimait leur travail et leurs méthodes et quelle catastrophe ce serait pour l'Acadie entière si les cours ne recommençaient pas le plus tôt possible.

Nos archives ont heureusement conservé ces témoignages de sympathie, comme un florilège de la reconnaissance qu'il fait bon feuilleter de temps à autre. Nous ne pouvons les citer tous. Il y eut des télégrammes de M^{gr} James Barry, évêque de Chatham: « Offer deepest sympathy. Anxious for further details as soon as possible »; de M^{gr} Blanche, vicaire apostolique du Golfe St-Laurent; de Monsieur J.-E.-A. Dubuc, le riche industriel de Chicoutimi. M^{gr} Edouard Leblanc, évêque de St-Jean, N.-B., écrivait au Père Lebastard: « Il me semble que votre douleur doit être d'autant plus grande que c'était votre œuvre particulière, vu que vous l'aviez presque tout construite vous-même. J'ai souvent entendu parler de la beauté de l'édifice, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Sa destruction par le feu est une perte très grande et presque irréparable pour la Congrégation et pour le pays. Je prie Dieu de vous donner le courage de supporter cette épreuve et de vous procurer les moyens financiers de construire un nouveau et plus grand collège, non pas sur les ruines de Caraquet, mais

dans un milieu plus central, tel que Bathurst, par exemple. » (8 janv. 1916).

« Quel malheur ! quel coup ! commente à son tour monsieur l'abbé Levasseur, curé de Tracadie, plus tard un insigne bienfaiteur du Collège de Bathurst. Cette maison était votre œuvre et le prix de tant de sacrifices et de labeurs ! je vous envoie, ci-joint, un mandat de cent piastres pour vous aider dans la gêne et le besoin du moment. » « Quand vous rebâtierez, écrit de son côté monsieur J. N. Dumont, curé de St-François, Madawaska, je n'oublierai pas mon offrande. Je la ferai aussi grande que possible. » (8 mars 1916). « Soyez assuré de mon concours pour la reconstruction de votre collège. » (L'abbé Thomas Albert, curé de Shippagan, 3 janv. 1916). « Quelle lourde croix le bon Dieu vient de jeter sur vos épaules. Le collège du Sacré-Cœur détruit ! Je ne puis me rendre à l'évidence. C'est un deuil pour la Congrégation, les élèves, surtout les Anciens, un deuil pour toute l'Acadie. » (M. l'abbé F. M. Lantaigne, Atholville, 2 janv.) Un autre Ancien, monsieur l'abbé Théophile Haché, écrivait dès le 31 décembre : « La terrible nouvelle de ce matin fut pour moi un vrai coup de foudre. Le premier nom qui m'est venu sur les lèvres fut celui du bon Père Lebastard. L'Acadie sans doute va mesurer sa perte et comprendre son devoir, et il faut espérer que les murs aujourd'hui effrités, seront, dans un avenir rapproché, reliés de nouveau par une forte charpente. Nos philosophes de Tracadie sont dans l'angoisse. Nous leur avons dit d'attendre un peu; sans doute les supérieurs vont décider ce qui doit être fait et en avertiront les élèves. » Des témoignages semblables vinrent de monsieur l'abbé Livin Chiasson, alors à Blackville, de monsieur Gauvin, curé de Néguac, de monsieur l'abbé C. J. Cyr, de Pokemouche, du R. P. Albert, Capucin de Limoilou, du Révérend W. J. Roach, supérieur du Collège St-Thomas de Chatham, de monsieur l'abbé S. J. Crumley, de

Blackville, du Révérend E. S. Murdoch, enfin, de presque tous les prêtres du diocèse de Chatham.

Extrayons encore, de ces lettres émouvantes, quelques passages caractéristiques de l'état d'esprit général. « La pensée m'est venue, écrit M^{sr} Jean Hébert, curé de Bouctouche, que peut-être vous ne rebâtierez plus à Caraquet, mais à Bathurst, ce qui serait bien plus commode sous bien des rapports. Mais espérons que le bon Dieu qui vous a si grandement éprouvé, vous fournira les moyens pour rebâti encore mieux qu'à Caraquet, s'il vous arrivait de changer de site. » (2 janv. 1916) Au nom de l'Évangéline, le message suivant parvint de monsieur l'abbé François Bourgeois : « Les Amis de l'Évangéline, réunis à Moncton, ce 1^{er} jour de mars, profitent de cette circonstance pour vous témoigner leur sympathie profonde à l'occasion de la perte nationale du collège de Caraquet, et pour vous assurer que les colonnes du journal « L'Évangéline » seront toujours ouvertes pour la publication de tout ce que vous jugerez utile afin de faire connaître votre œuvre et la nécessité pressante de la relever de ses ruines et lui assurer, si possible, une influence encore plus marquée dans la régénérescence de notre peuple. » « J'étais dans ma famille, écrit monsieur l'abbé Éloi Martin, de St-André, Madawaska, quand m'est arrivée la terrible nouvelle du malheur que vous venez d'éprouver. Je vous avoue que je n'ai pu m'empêcher de pleurer, tant j'estimais l'œuvre que vous faisiez là et la formation que vous donniez à notre jeunesse. Je regrette de n'être pas millionnaire pour un moment ! Cependant, avec mes faibles ressources, et afin de pouvoir continuer des œuvres déjà commencées, je vous inclus pour le moment un chèque de \$500.00, payant à l'avance pour l'instruction d'enfants que je vous enverrai. » (6 janv.) « St-Hilaire vous envoie cinquante piastres, résultat d'un petit concert pour votre collège, écrit le curé de l'endroit, monsieur J.-Z. Lambert. » À son tour, monsieur l'abbé Auguste Allard, neveu du fondateur, promet aussi

un don généreux et insiste sur une idée qui déjà hante tous les esprits: « Il n'y a pas à dire, il faut que l'œuvre continue ! Aussi, s'il était nécessaire et meilleur à son succès, on pourrait même en changer le site. Car le Collège du Sacré-Cœur n'a pas été fait spécialement pour la paroisse de Caraquet, mais pour l'Acadie toute entière. Tout le clergé français du diocèse et un très grand nombre d'hommes influents du pays sont certainement pour la reconstruction immédiate du Collège. De plus, tout le monde a les yeux sur Bathurst, site possédant des avantages incontestables sur Caraquet. Mais, c'est une question délicate et difficile. Du reste nos « ennemis » nous mettront des bâtons dans les roues... Le Sacré-Cœur, le Bienheureux Jean Eudes et M^{gr} Allard, qui est bien au ciel, je l'espère, veilleront sur l'œuvre. Et dans cinq ans, le Collège du Sacré-Cœur (de Bathurst) aura trois cents élèves. » (7 janv. 1916).

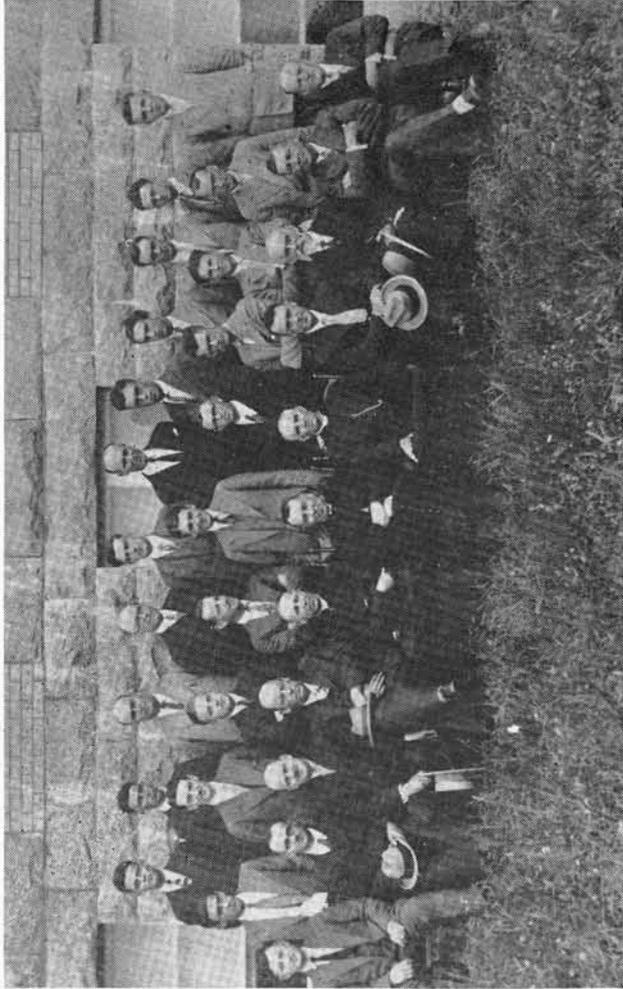
Il serait injuste d'oublier, dans cette liste de citations, les témoignages émouvants qui vinrent de laïcs, anciens élèves pour la plupart. « Le Collège du Sacré-Cœur, écrit le Dr Alphonse Sormany, de Shédiac, c'était mon idéal à moi, et l'œuvre qu'il accomplissait chez nous était si belle et si nécessaire ! Cette institution, à laquelle tous les vrais amis de l'Acadie étaient si profondément attachés, était l'un des plus importants facteurs de notre développement national, et la grandeur de l'épreuve qui la frappe, fait assez voir l'étendue du bien qu'elle faisait. J'espère que Dieu vous donnera les moyens de reconstruire. C'est là le vœu que je formule, le vœu de l'un de vos fervents admirateurs et du plus sincère ami du Collège du Sacré-Cœur, de celui qui sera toujours fier de se proclamer son premier élève. » (4 janvier). Des lettres aussi touchantes vinrent de Messieurs Jean-Paul Chiasson, Allie Leblanc, Albert Sormany, Clarence Véniot, Léon Thériault, Fred Véniot, et bien d'autres, tous anciens élèves. Vraiment, au chevet de l'Alma Mater agonisante, c'était l'union sacrée, le rappel de tous les enfants,

décidés à n'importe quel sacrifice pour que revive et grandisse cette mère des intelligences dont on avait tant reçu.

Dans la paroisse de Caraquet, la consternation était grande. Sous les yeux, les ruines attestaient tout ce qu'on avait perdu, et dans les esprits, une inquiétude lancinante régnait et créait déjà un certain malaise. Des rumeurs, de jour en jour plus précises, commençaient à circuler. L'œuvre qu'on avait aimée, pour laquelle on s'était tant dévoué, dont on était si fiers, ne se rebâtirait pas à Caraquet. Il faudrait avoir vécu les années de gloire du Collège du Sacré-Cœur, avoir connu le lustre que cette institution donnait au village qui l'abritait, pour imaginer l'angoisse de ses familles à la seule idée d'un transfert possible de l'œuvre à un autre site. Malgré tout, pendant les jours qui suivirent le désastre, les paroissiens furent admirables de dévouement et de sympathie. Sans se laisser abattre par l'épreuve, ils organisèrent comme un front commun de défense et de reconstruction. On voulut se mettre au travail le plus tôt possible, et le même enthousiasme qui avait marqué le premier agrandissement du collège, soulevait tous les cœurs et toutes les bonnes volontés. Formation d'un comité, lancement d'une souscription dont le montant promis s'élevait en quelques jours à \$10,000 dollars, lettres au Père Lebastard, signatures de pétitions, donnaient l'impression d'une croisade émouvante qu'aucune décision ne pourrait ignorer. Mais il fallut bien un jour s'incliner devant l'irréparable, car d'autres motifs entraient en ligne de compte, d'autres pressions s'exerçaient: on ne reconstruirait pas à Caraquet.

• Où reconstruire ?

Il fallait donner une réponse immédiate à la grave question qui se posait dès le lendemain de l'incendie: où reconstruire ? Les élèves qui ne voulaient pas perdre leur année scolaire en cours s'étaient inscrits à l'Université St-Joseph de



ANCIENS ÉLÈVES RÉUNIS POUR UNE RETRAITE

Memramcook et au Collège Ste-Anne de Church-Point. Mais l'exode ne devait pas durer longtemps, sous peine de compromettre l'avenir même du Collège du Sacré-Cœur. Vicaire provincial des Eudistes en Amérique du Nord, depuis son retour au Canada en 1912, le Père Lebastard prit les choses en main, et vraiment c'était encore une fois le chef tout désigné en ces circonstances difficiles. Dès la fin de janvier 1916, une réunion du Conseil et des membres les plus influents de la Société au Canada, avait lieu à Bathurst. La question fut étudiée sous tous ses angles. On mit en ligne de compte les sacrifices consentis généreusement par la population de Caraquet afin de maintenir l'œuvre parmi elle, les assurances d'une aide encore plus efficace dans l'avenir; on scruta les articles du *Projet d'Accord* signé par le fondateur et le Général des Eudistes, puis ratifié par Rome et l'évêque de Chatham dans la suite; on écouta les conseils venus des voix les plus autorisées du diocèse, membres du clergé, anciens élèves, qui toutes suggéraient de reconstruire ailleurs, et la décision fut prise à l'unanimité: le Collège du Sacré-Cœur revivrait, mais à Bathurst!

Cette résolution, lancée trop vite dans le public, souleva des tempêtes, et il fallut toute la fermeté, toute la diplomatie du Père Lebastard, toute la confiance et le respect qu'on lui avait voués, pour que l'œuvre elle-même ne fût irrémédiablement compromise par la lutte acrimonieuse qui s'engageait autour de cette question. Les motifs du transfert sautaient aux yeux de tous. La situation géographique de Caraquet, et les moyens de transport inadéquats de l'époque rendaient son accès difficile. Un collège classique ne pouvait qu'y végéter et risquait même un jour ou l'autre d'être obligé de fermer ses portes à cause d'un recrutement qui s'avérait trop pénible d'année en année. Bathurst était une petite ville en plein essor industriel, qui se donnait déjà des airs de capitale. En fait, c'était le chef-lieu du comté de Gloucester. Placée à la jonction du chemin de fer de Caraquet et de la ligne Trans-Canada, cette ville avait

des communications rapides avec l'ensemble du pays. De Québec et de Montréal, on l'atteignait en une nuit. On s'y rendait d'Halifax et de Moncton en quelques heures, et les élèves mêmes du bas du comté, une fois dans le train de Caraque, ne verraient pas d'inconvénients à continuer quelques milles plus loin, à Bathurst. Ceux du Madawaska, qui formaient à cette époque l'un des plus forts contingents d'élèves, n'auraient le désavantage de changer de train qu'une fois, à Campbellton. En outre, et c'est ce qui fit sans doute pencher la balance, en définitive, les Eudistes avaient acquis, quelques années auparavant, une vaste terre, en bordure de la gare de Bathurst. Déjà, la masse imposante de leur scolasticat s'y élevait; il suffirait d'y hâter les travaux d'aménagement, et d'en changer la disposition intérieure pour le transformer en collège prêt à recevoir les élèves qui y continueraient leurs études, après une interruption de huit mois seulement.

Pourquoi faut-il que des vues si sages n'aient pas rencontré l'adhésion de toutes les bonnes volontés, de toutes les générosités, à un moment crucial où il y allait de la vie même de l'œuvre? Dieu voulait sans doute encore une fois démontrer que le bien ne se fait pas sans lutte, et que du choc des volontés humaines, Il peut à son heure, faire jaillir la lumière. Toute œuvre surnaturelle est toujours marquée au cachet de l'épreuve, de la lutte, du sacrifice, et ce sont ordinairement les hommes les mieux intentionnés du monde qui l'impriment!

Le Père Lebastard prévoyait sans doute le chagrin bien naturel de l'hospitalière paroisse de Caraque. Lui-même, s'il n'avait écouté que son cœur, n'aurait jamais abandonné ce coin de terre qui lui rappelait les plus belles années de sa vie d'éducateur, et la décision qu'il avait dû prendre n'allait pas sans un déchirement intime qui le fit beaucoup souffrir. Mais les graves difficultés qui suivirent se présentèrent sous un angle

qu'il présentait sans doute, et en conséquence il s'y était préparé. Elles n'en furent pas moins rudes et l'obligèrent à une lutte qui par moment l'accablait sans l'abattre. On se souvient du collège St-Michel dont la réouverture souhaitée par M^{gr} Rogers avait failli compromettre la fondation de Caraque. Confié aux Basiliens de Toronto, il fonctionnait enfin, depuis quelques années, à Chatham, sous le nom de Collège St-Thomas et recevait la jeunesse catholique anglaise. Tant que le Collège du Sacré-Cœur se maintenait vaille que vaille un peu en dehors de la circulation, M^{gr} Barry ne prenait pas trop ombre de son existence. Mais quand il connut la décision des Eudistes de le transférer à Bathurst après l'incendie, l'évêque ne l'entendit pas de cette oreille. Advenant le changement projeté, les Basiliens eux-mêmes menaçaient d'une façon non voilée de se retirer, ce qui aurait mis l'évêque dans un grand embarras, éventualité d'ailleurs qui se réalisera quelques années plus tard. Que craignait-on au collège de Chatham? Une lettre de son recteur à M^{gr} Barry ne cache pas les motifs d'inquiétude: « A College in Bathurst would, to a large extent, cut off from us the best territory in the Diocese of Chatham, since our records show that the majority of our boarders from this diocese come to us by way of Bathurst. I am convinced that many of these students would not pass by a new College in Bathurst to attend St. Thomas' College. Therefore I would ask your Lordship to consider whether the proposed change would not affect substantially the conditions under which the Basilian Community opened St. Thomas' College, and which, tacitly at least, were guaranteed them at the time. » (14 fév. 1916, W. J. Roach, rector).

Vers cette même date, M^{gr} Barry, qui se plaignait amèrement de ce qu'il nommait « les décisions unilatérales des Eudistes », fit une démarche au caractère étrange, comme s'il voulait se servir de Caraque en guise de bouclier. Sur son

ordre en effet, le Père LeGarrec, curé de l'endroit, dut annoncer en chaire des réunions paroissiales auxquelles les prêtres ne devaient pas assister, et où une série de questions préparées par l'évêque, devaient être lues, puis votées. « Quels sont les avantages précis que les paroissiens de Caraquet sont prêts à offrir aux Eudistes, si l'on décidait de reconstruire à Caraquet ? » Telle était la première question de l'évêque. Les « syndics du Collège », qui avaient eu une première réunion dès le 9 janvier et avaient alors envoyé leurs desiderata au Père Lebastard et à M^{sr} Barry, y répondirent en envoyant les listes d'une souscription de \$11,613 dollars, un geste d'une grande générosité, dont on espérait en outre doubler la valeur par le système des corvées, quand les travaux de construction commenceraient. La deuxième question se lisait comme suit: « Au cas où il serait jugé nécessaire ou préférable de transférer le Collège définitivement de Caraquet, la paroisse serait-elle consentante à demeurer pour toujours sous la direction des Pères Eudistes, s'ils bâtissaient à Caraquet seulement un Juvénat et un Noviciat pour leurs propres sujets ? » Il avait été, en effet, fortement question, depuis quelques années, d'installer ces œuvres de recrutement à Ste-Anne du Bocage, et l'idée était reprise pour Caraquet même. Réponse des syndics: « Nous ne voulons pas de Juvénat ou de Noviciat, mais qu'on reconstruise le Collège à Caraquet »... « Un Juvénat, ajoutèrent quelques-uns, c'est une maison pour les vieux. On ne veut pas de vieux. » Ils craignaient, avec raison probablement, que la direction de l'établissement et la charge des études ne soient confiées à quelques Pères âgés mais encore solides. Les élèves de Caraquet y auraient été acceptés comme externes, et pas nécessairement à titre de Juvénistes. Troisième question de M^{sr} Barry: « Au cas où le Collège quitterait Caraquet, les paroissiens préfèrent-ils que les lieux soient libérés, avec l'espoir de rebâtir quelque chose comme un Collège ou une École, sous la direction d'autres Pères ou de Frères ? » (« Or



LE T. H. P. FRANÇOIS LEBESCONTE,
supérieur général des Eudistes

in that case would they prefer the field to be cleared in the hope of rebuilding some sort of College or School under the direction of other Fathers or Brothers ? ») Décision des syndics: « La Paroisse réfère sa Grandeur à la deuxième réponse. »

Vers le même temps, M^{sr} Barry délégua un laïc pour aller demander au Père LeGarrec s'il consentirait à se séculariser et à reprendre la construction et la direction du collège. La réponse fut fière et catégorique: « Non, je ne suis pas un mercenaire. »

Deux ans plus tard, la suggestion de M^{sr} Barry de faire venir une autre Congrégation à Caraquet, rebondira. Invité par monsieur Charles C. Poirier, secrétaire des Syndics, un Frère Mariste se rendra à Caraquet étudier la situation. Des conditions très onéreuses pour les gens mirent vite fin aux pourparlers, qui se terminèrent par une lettre du visiteur de l'Institut, le Frère Joseph-Émeric, le 19 octobre 1918: « Monsieur le secrétaire, je regrette beaucoup d'avoir à vous informer qu'après avoir fait part à mon conseil des renseignements obtenus par ma visite à Caraquet, ce dernier s'est prononcé contre l'acceptation par notre Communauté de la direction et de la charge avec jouissance usufruitière du Collège Commercial que votre Comité de reconstruction du Collège de Caraquet s'était proposé de nous confier, après l'avoir rebâti et installé d'après les indications et conditions données. La position géographique isolée du village de Caraquet, l'état des communications par voie ferrée, la proximité d'un Collège classique et commercial dans la ville de Bathurst, bien mieux située et bien mieux desservie et par où il faut passer pour atteindre Caraquet, les difficultés considérables et nombreuses pour le recrutement d'un personnel suffisant d'élèves pour faire vivre et maintenir convenablement l'œuvre qui nous est offerte, sont les principales raisons de la décision que je

vous transmets et à laquelle nous nous sommes définitivement arrêtés. »¹

Pendant que la paroisse de Caraquet menait ainsi vigoureusement sa lutte pour conserver chez elle une œuvre qui était à la fois une charge généreusement supportée, et un honneur, d'autres interventions, parfois intempestives, souvent providentielles, venaient tour à tour brouiller ou démêler le casse-tête du Père Lebastard. Il serait pour nous téméraire, et probablement fastidieux pour le lecteur, d'essayer de faire état de la masse de lettres, de mémoires, de consultations et d'articles dans les journaux qui forme l'abondante documentation de cette malencontreuse histoire. Il est regrettable par exemple qu'à un moment donné on ait jugé opportun de transformer la question en polémique dans les journaux. Ces diatribes, où l'on ne gardait pas toujours la sérénité nécessaire pour juger un si grave problème, où l'on accusait d'un côté Caraquet de ne songer qu'à ses intérêts, et de l'autre les Eudistes de ne pas respecter leurs contrats, où l'on insinuait même que l'évêque de Chatham travaillait sournoisement à tuer les œuvres d'éducation, ne servirent en définitive qu'à mécontenter M^{sr} Barry, à aigrir les paroissiens de Caraquet, et à compromettre le travail des Pères Eudistes. L'évêque de Chatham s'en remit en définitive, et avec beaucoup de sagesse, à ses consultants diocésains. Désirant sauvegarder les droits à la vie du Collège St-Thomas, le clergé irlandais conseilla de maintenir l'œuvre à Caraquet ou tout au plus de la reconstituer à Campbellton, ou à Petit-Rocher, ou même à St-Basile, au Ma-

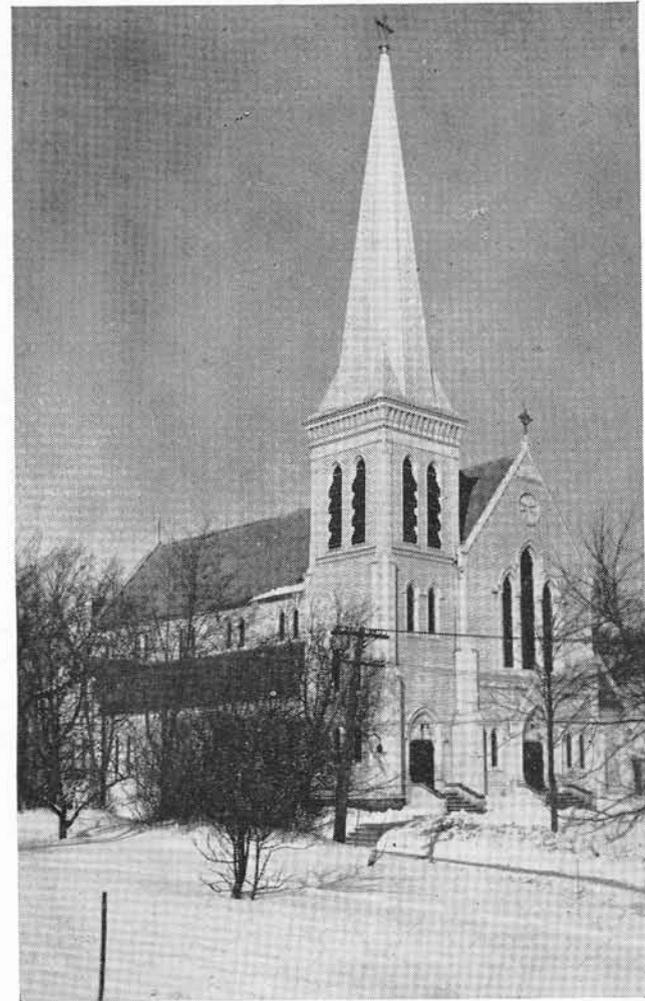
¹ Voici les conditions des Frères Maristes:

1. Bâtir aux frais de la paroisse;
2. La paroisse fournirait le chauffage, l'éclairage et l'eau;
3. L'entretien de l'immeuble serait aux frais de la paroisse;
4. La paroisse devrait assurer le service religieux du collège;
5. La propriété des terres serait aux Frères;
6. La pension ne serait pas moins de \$150.00.

dawaska. Campbellton offrait d'ailleurs des avantages multiples et plusieurs membres du clergé français se rangèrent aussi à cette alternative, et conseillèrent fortement au Père Lebastard de s'y ranger lui-même. On peut dire enfin que M^{sr} Stanislas Doucet, curé de Grande-Anse et vicaire général du comté de Gloucester, et M^{sr} Louis-N. Dugal, curé de St-Basile et vicaire général du comté de Madawaska, deux grands bienfaiteurs des Eudistes, réussirent par leur pondération, leur doigté, la justesse de leurs vues et de leurs plaidoyers, à vaincre les préventions de M^{sr} Barry, qui avait en eux une grande confiance. Le tout n'ira pas sans luttes violentes, et plusieurs années s'écouleront avant que la situation soit à peu près définitivement réglée, mais le Père Lebastard obtint du moins, dès le mois de février 1916, la permission d'ouvrir temporairement le collège du Sacré-Cœur dans le Noviciat-scolasticat de Bathurst, qui n'était pas encore terminé. Voici les termes de l'évêque: « I do not see that I can immediately and without further consultation and deliberation accede to your request to transfer the Sacred Heart College from Carquet definitely and permit its location in Bathurst. In the meantime, however, lest as you state, too long an interruption intervene and cause notable detriment to the work of education, with a proviso that you announce clearly that the change to Bathurst is merely temporary and that no work of a definite character calculated to make it in any way necessary for the Institution to remain in Bathurst be undertaken, I accede to your request to utilize temporarily your buildings in Bathurst West to carry on the College work until a definite decision can be arrived at after further consultation with those interested and reference to the Holy See. » (14 février 1916).

• ***Bathurst... un peu d'histoire et de géographie***

Le Collège du Sacré-Cœur quittait donc, temporairement en droit, mais définitivement en fait, un centre de pêche actif et



L'ÉGLISE DE BATHURST-OUEST

bien français de mentalité, pour s'installer à Bathurst, centre industriel et commercial où l'anglais avait la part du lion, et devait la conserver longtemps. Ce n'était à l'époque au plus qu'un gros village d'environ trois ou quatre mille habitants; une crise de croissance, déterminée par la construction d'une papeterie fumeuse et pestilentielle, tendait à lui donner des airs de ville, et ses rues rectilignes, non encore pavées, se croisaient à angles droits, affichant l'inévitable « Main Street » et les non moins traditionnelles « King Street » et « St. George Street » de toute ville anglaise qui se respecte. Des maisons de bois, assez coquettement peintes et de belle apparence, ombragées par des massifs de verdure dans les quartiers résidentiels, quelques magasins d'aspect minable, une demi-douzaine d'églises ou chapelles protestantes, deux églises catholiques, de style gothique anglais, l'une toute blanche dressée sur le coteau du village, (Bathurst-Ouest), comme une voile au vent, l'autre calmement assise en sa robe de pierre, au centre de la ville; quelques couvents et écoles, une *Court House*, un bureau de poste à beffroi carré garni d'un gros cadran, et, dominant l'horizon, un énorme cylindre de métal, qui est le réservoir d'eau de la ville, mais qu'on eut pris pour la tour de guet de quelque bourg moyenâgeux, voilà Bathurst en 1916 ! Le tout situé dans un cadre enchanteur de collines aux pentes très douces, et vertes, et de larges nappes d'eau calmes et bleues sous le soleil. La ville proprement dite — il y a Bathurst-Ouest ou le Village, Bathurst-Est, ou Ste-Marie, et Bathurst-Sud — se groupe au fond de la baie Nipissiquit, sur une langue de terre resserrée comme une proue de navire, entre la rivière du même nom et la rivière du Mitan. Un autre cours d'eau de moindre importance, la Tétagouche, se jette dans la baie Nipissiquit, qui communique par un étroit goulet, avec la baie des Chaleurs, dont on aperçoit les eaux plus sombres à l'horizon, dominées par la ligne estompée des montagnes de la Gaspésie. Il va de soi qu'une telle débauche de nappes aquatiques avait nécessité d'interminables ponts, une autre caractéristique de Bathurst.

L'appellation actuelle est assez récente, puisqu'elle date d'un peu plus d'un siècle, la ville ayant reçu en 1826, d'un non moindre personnage que le Secrétaire aux Colonies, le comte de Bathurst, son nom de baptême britannique. Autrefois, missionnaires et trappeurs, colons et miliciens français, ne connaissaient que Nipissiquit, la rivière « aux flots bouillonnants d'écume » des Micmacs. Même en 1835, un capitaine anglais cherchait encore à localiser Bathurst, pour y décharger une cargaison, et crut perdre son latin quand on lui dit que c'était précisément Nipissiquit, où il avait déjà fait plusieurs voyages.

Ce dernier nom apparaît pour la première fois dans les Relations des Jésuites de 1643. Ces intrépides missionnaires y avaient alors une résidence et une chapelle dédiée à la Sainte Vierge, la seconde en date au Nouveau-Brunswick, et de là, ils rayonnaient vers leurs missions micmaques de Miscou et de la Miramichi. Mais l'honneur d'avoir fondé la mission de Nipissiquit revient aux Récollets, si intimement mêlés à toute l'histoire religieuse de l'Acadie sous le régime français. Dès 1620, avec un flair remarquable, ils avaient choisi l'endroit comme centre religieux, fondant ainsi la première mission du Nouveau-Brunswick. Au poste, on trouve à cette date le Père Sébastien, qui mourait trois ans plus tard, de misère et de faim, d'accident peut-être, au cours d'une de ses périlleuses randonnées vers l'intérieur du pays, où il essayait de suivre les Indiens. La mission passe ensuite aux Jésuites, mais les Capucins y reviennent bientôt, et pendant six ans, de 1648 à 1654, le Père Balthazar de Paris continue l'œuvre du Père Sébastien. Avec des périodes d'interruption, on retrouve ainsi les fils de saint François à Nipissiquit jusqu'après la déportation des Acadiens, en 1755. C'est le plus célèbre d'entre eux, le Père Leclerc qui, en 1676, donne à la mission le nom patronymique de St-Pierre, qu'elle conserva longtemps.

À quelle date les premiers colons français s'établirent-ils autour de la baie de Nipissiguit ? L'Histoire ne nous renseigne pas avec beaucoup d'exactitude. Il semble que dès 1652 Nicolas Denys, que l'on considère généralement comme le fondateur de Bathurst, y avait bâti un fortin. Mais ce type d'aventurier, brasseur d'affaires et défricheur, préféra ensuite sa résidence de St-Pierre, sur l'île du Cap-Breton, et ce n'est qu'après l'incendie de cet établissement qu'il revint à Bathurst, au cours de l'été 1669. Entre temps, vers 1666, on trouve à Nipissiguit le sieur Philippe Hénaut de Barbaucannes, qui cultive la terre et récolte du froment. Il ira mourir à Shippagan, dont il avait obtenu la concession du roi de France. De l'établissement de Nicolas Denys à Bathurst, nous avons une description minutieuse, faite par le colonisateur lui-même. Elle nous permet de localiser assez bien le groupe de ses habitations fortifiées, à l'actuelle Ferguson's Point, autrefois la Pointe-au-Père. On y a retrouvé, dit-on, de vieilles reliques: boulets, débris de canons, pierres de taille, et, de nos jours encore, un vieux saule marque l'endroit où selon la tradition auraient été enterrés « des prêtres et un amiral français. » Le sieur Denys mourut à Bathurst en 1688. Il y vécut donc une vingtaine d'années, avec femme et enfants, occupant ses loisirs à écrire sa curieuse « Description géographique et historique des costes de l'Amérique septentrionale, avec l'Histoire naturelle du País. », qu'il publiait à Paris en 1672. De temps à autre, il passait en France, pour défendre devant le roi son titre assez contesté de « Gouverneur-Lieutenant Général pour le Roy, et propriétaire de toutes les Terres et Isles qui sont depuis le cap de Campseaux, jusqu'au Cap des Rosiers. » Son fils Denys de Fronsac devait opter plus tard pour les bords de la Miramichi, et laisser la concession de Nipissiguit au Sieur Godin.

L'ère des malheurs allait bientôt commencer. En 1692, un fanatique chef sauvage nommé Halion, chasse les Français, et jusqu'en 1755, c'est de nouveau autour de la Baie Nipissiguit,

la solitude rompue de temps à autre par le passage d'un missionnaire ou d'un courrier du gouverneur de Québec. Le Grand Dérangement pousse ensuite quelques familles acadiennes à s'y réfugier, mais dès 1761, le capitaine anglais R. Mackenzie survient à l'improviste, fait 787 prisonniers, et faute de navires ne peut en envoyer que 335 aux prisons d'Halifax. Les autres échappèrent à l'orage et formèrent le noyau dont les descendants habitent aujourd'hui Bathurst et ses environs.

L'ère des développements pacifiques va maintenant commencer. Le commerce, sans doute, la prospérité matérielle, resteront aux mains des vainqueurs pendant longtemps. Le Commodore George Walker établira ses industries du bois à la Pointe Alston, qui marque l'entrée de la baie, et Bathurst, un peu plus tard, recevra plus de cent navires européens au cours de la belle saison.

À partir de 1773, la mission de St-Pierre dépend de l'abbé Mathurin Bourg, puis sur les registres de Bathurst-Ouest, ouverts en 1798, se lisent les noms des premiers curés résidents: I. J. Desjardins, Delavaivre, M. Joyer, B. Orfray, François Huot, qui pour la première fois, dans un acte du 5 octobre 1812, mentionne le nouveau nom de la paroisse, la Sainte-Famille de Nipissiguit. C'est alors une paroisse solidement assise, et qui par la suite prend assez de développement pour se donner le titre d'église-mère. En 1881, on en détache la paroisse du Sacré-Cœur, qui forme à l'heure actuelle le centre de la ville, et qui le 15 mai 1938, a été érigée en siège épiscopal avec comme premier évêque, son Excellence M^{gr} P. A. Chiasson, Eudiste. L'Est de la ville se séparait ensuite en 1920 et formait la paroisse Ste-Marie. Enfin, pour compléter les points cardinaux, Bathurst-Sud a obtenu en 1944 son autonomie, et en 1948, son premier curé, monsieur l'abbé Cléophas Haché, ancien élève de l'Université du Sacré-Cœur.

Aujourd'hui, du haut de la butte qui domine les eaux bleues de la baie Nipissiquit, Bathurst-Ouest, l'église-mère, contemple avec une légitime fierté ses filles, installées en face, à l'autre bout des ponts. Elle a connu bien des changements, depuis le temps des Récollets ! Le dernier s'effectuait en 1941, alors que M^{sr} Trudel, P.D., en faisait cadeau aux Pères Eudistes et la passait aux mains habiles du curé actuel, le Père Omer Le-Gresley. La petite mission de 1620 a bien grandi ! Qui eut dit alors qu'une Université française ouvrirait ses portes en



BATHURST
Vue de l'Université

1916 à Nipissiquit ? Qui eut prévu les œuvres dont son Excellence M^{sr} Chiasson, et son Excellence M^{sr} Camille LeBlanc, l'évêque actuel, doteraient la ville ? Un magnifique hôpital moderne, tenu par les Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph, dont la maison-mère est à Bathurst, un sanatorium, un couvent français à Bathurst-Est, un hospice pour vieillards, une maison de rétraites fermées, sans compter ce que l'avenir réserve, vraiment, le Père Sébastien n'en aurait pas rêvé autant !

Au recensement de 1941, Bathurst comptait une population urbaine et rurale de 9,489 habitants, dont 6,895 d'ascendance française.²

• *Le Noviciat-scolasticat de Bathurst...*

Quand on décide de transférer temporairement le Collège du Sacré-Cœur à Bathurst, une grande construction toute neuve l'attendait donc déjà sur la butte qui vers l'ouest, en bordure du chemin de fer, domine la baie Nipissiquit et la ville. Faisant tache claire sur le vert sombre de la forêt toute proche, les lignes sobres de ses quatre étages coiffés d'un toit à mansardes et d'un clocheton gracieux se détachaient nettement sur l'horizon de la ville. Le tout était en briques d'un jaune clair, avec une armature de pierres grises qui encadrait

² Description de Nipissiquit par Nicolas Denys: « Il y a une grande anse, dont une pointe qui avance vers la mer fait un costé de l'entrée du bassin de Nepigiquit: toute l'estendue de cette grande anse est d'une lieue de long; elle a derrière elle de grandes et belles prairies... le bassin a plus d'une lieue et demie de longueur et bien près d'une de large; à trois lieues au large et vis à vis de son entrée en mer il y a des battures, dont la moitié assèchent de basse mer, il reste un petit canal pour où des chaloupes peuvent entrer environ une portée de fusil dans le bassin. Il se décharge quatre rivières dans ce bassin, dont trois viennent des montagnes qui paroissent à leurs extremitez, et l'autre qui est la plus grande, tombe dans ce bassin à main gauche en entrant... il y a aussi à la droite en entrant (dans le bassin) une grande pointe de sable, qui répond quasi vis à vis de l'autre, ce qui rend l'entrée du bassin étroite... Mon habitation de Nepigiquit est sur le bord de ce bassin; à une lieue à la droite de son entrée de basse mer, un canot n'en saurait approcher; c'est où j'ay esté obligé de me retirer après l'incendie de mon fort de Saint Pierre en l'Isle du cap Breton. Ma maison y est flanquée de quatre petits bastions avec une palissade dont les pieux sont de dix-huit pieds de haut, avec six pièces de canon en batteries; les terres n'y sont pas des meilleures, il y a des roches en quelques endroits; j'y ay un grand jardin dont la terre est bonne pour les légumes qui y viennent à merveille; j'ay aussi semé des pepins de poires et pommes, qui ont levé et s'y sont bien conservés quoy que ce soit le lieu le plus froid que j'ay vu, et où il y a plus de neige; les pois, et le bled y viennent passablement bien. Les framboises et les fraises y sont en abondance par toute l'esté... »

(« Description géographique et historique... ».
Chapitre IX — Édition de la « Champlain Society ».)

perpendiculairement les fenêtres et formait un dessin d'un fort joli effet. Quand par temps calme la bâtisse se mirait dans les eaux de la baie, elle évoquait quelque château comme la Renaissance les a multipliés sur la Loire, un château qui aurait un peu poussé en hauteur. Le R. P. Joseph Courtois en avait tracé les premiers plans.

Cette fondation de Bathurst avait été décidée en 1912. Le 29 avril de cette année, le Père Lebastard, provincial depuis quelques mois, écrivait à M^{gr} Barry: « Le grand nombre d'étudiants que la Providence a amenés au Séminaire d'Halifax a obligé la Congrégation à chercher ailleurs un terrain où elle pourrait transporter les œuvres destinées à la formation des jeunes gens désirant y être admis. Une maison de ce genre demandait le voisinage d'une localité assez importante pour y trouver les choses nécessaires à une communauté: médecin, provisions, ouvriers. Nous avons aussi besoin d'une certaine étendue de terrain et, à cause de cela, nous ne pouvions penser à nous établir près d'une grande ville où la terre se vend très cher et où le prix de la vie est très élevé. Comme la maison projetée doit être en communication avec nos différentes œuvres du Canada, nous devons essayer de trouver un emplacement qui fût également accessible aux établissements des Provinces Maritimes et de la Province de Québec. Des circonstances favorables et toutes providentielles ont mis à notre disposition auprès de la gare de Bathurst la partie de la terre de l'ancien hôtelier Gallant, qui se trouve à l'ouest de la ligne du chemin de fer et voisine de celle des parents de Monsieur Stanislas Doucet de Grande Anse. Comme cette propriété aurait été un peu étroite, nous avons pu nous procurer une partie de celle de M. Charles Landry, qui est à côté. Le voisinage d'une gare, où tous les trains s'arrêtent, la proximité de la ville et de la campagne, les facilités spéciales de construction que présente Bathurst, sa position à distance à peu près égale entre Halifax et Lévis, constituent pour nous des avan-

tages précieux. C'est pourquoi, Monseigneur, notre Très Honoré Père Général et son conseil me chargent de solliciter auprès de Votre Grandeur la permission d'établir sur ce terrain, à Bathurst, une maison centrale où nous organiserons nos différentes œuvres de jeunes, juvénat, noviciat, et un asile pour nos Pères âgés, à mesure que nos ressources nous le permettront... Nous avons essayé jusqu'ici de ne point laisser connaître nos intentions; j'en ai cependant parlé à Monseigneur Varrily, curé du Village, qui a bien voulu me dire qu'il était content de cette nouvelle et regardait cette fondation comme susceptible de faire du bien. »

Cette dernière précaution, d'en toucher un mot au curé de l'endroit, n'était pas inutile! En 1910 en effet, le Père Lebastard avait pratiquement conclu tous les accords nécessaires avec l'évêque de Sherbrooke, M^{gr} Laroque, pour installer cette même œuvre de jeunes à Lennoxville plutôt qu'à Bathurst. Le terrain était acheté, de même qu'une partie du mobilier de la maison; le P. LeBastard avait demandé à Monsieur Stanislas Doucet de remettre en vente les terrains de Bathurst, quand une indiscretion fit connaître l'affaire au curé de Lennoxville, qu'on avait négligé de consulter. Il fit rater la fondation.

La réponse de M^{gr} Barry ne se fit pas attendre. Dès le 15 mai, il accordait son autorisation, et le 24 mai suivant, il apposait sa signature, son seing et le contre-seing de son secrétaire, à l'acte de fondation du Juvénat-Noviciat-Scolasticat de Bathurst.³

³ Les clauses de la fondation:

1 — La dite institution ne devra dépendre pour son entretien que des ressources de la Communauté. Elle ne devra tirer aucune source de revenus des paroisses voisines ou du diocèse.

2 — La chapelle ou oratoire de la Communauté sera privée et ne servira qu'aux membres de la Communauté, au personnel de la maison et aux prêtres visiteurs.

3 — Les membres de la Communauté ne devront entreprendre aucun travail susceptible d'être regardé comme une empiètement sur l'administration spirituelle ou temporelle des paroisses...

Comme l'indique la lettre du P. Lebastard que nous avons citée plus haut, la propriété de Bathurst a donc été formée par achats successifs: la terre de l'hôtelier Gallant, un arpent de large, qui s'étendait sur l'actuelle cour des Petits, franchissait la ligne de chemin de fer et se rendait jusqu'à la baie Nipissiguit; la terre de Charles Landry, limitée au chemin de fer, sur laquelle se trouvent maintenant le Juvénat et la cour des Juvénistes, alors un magnifique verger; en bordure, la terre de John Doucet, oncle de M^{gr} Stanislas Doucet; un terrain acheté de Hughes Chalmers, borné au chemin de fer, et qui forme notre cour des Grands; enfin, la terre de William White, qui en devait garder l'usufruit jusqu'à sa mort, survenue en juillet 1948.⁴

Dès l'été 1912, on se mit donc à l'œuvre, mais comme le P. Lebastard voulait une vaste construction, quelque chose de très bien, et que, pour s'en tenir à ses méthodes économiques, il prévoyait que les travaux dureraient quelques années, il commença par faire construire une spacieuse maison de bois, qui lui permettrait de se tenir sur les chantiers. Le Père Georges de la Cotardière dirigeait ces travaux, « un précieux auxiliaire dont l'absolu dévouement et l'oubli complet de soi furent du plus grand secours » au P. Lebastard. En décembre, la moitié de ce qui forme l'actuel Juvénat St-Jean-Eudes se

4 — La Communauté procurera aux prêtres et aux ecclésiastiques que le Supérieur de la maison jugera prudent de recevoir, les moyens de faire dans la Communauté les exercices de retraite.

5 — La Communauté sera autorisée à confier le soins de l'entretien de la maison aux Religieuses de la Congrégation des Saints Cœurs de Jésus et Marie.

⁴ La prise de possession du terrain de Bathurst: « Nous étions à dîner à Rogersville. C'était la St-Eugène, fête du Père Méry, le 12 juillet 1912. Je me préparais à partir pour Chicoutimi. Le Père Lebastard nous dit: « Allons donc prendre possession de notre terrain de Bathurst. » Nous prîmes un train vers 1 heure, et descendîmes à l'hôtel Léger, près de la gare de Bathurst. Nous fûmes accueillis à cet endroit par le Père Patrice Chiasson. Une envolée de mouches, non de canards, dans la salle de l'hôtel! Nous gravîmes la butte où devait s'élever le Noviciat. Une prière, un Ave Maria, et le Père Lebastard commence aussitôt à faire des plans. Il avait la manie des plans! » (Souvenirs du Père Camille Le Doré).

trouvait presque habitable, et le P. de la Cotardière, qui avait reçu jusqu'à date de M^{gr} Varrily le gîte et le couvert, s'y transporta, bientôt rejoint par le P. Lebastard, le Frère Élie Comeau, envoyé de Caraque, et trois religieuses des Saints Cœurs de Jésus et Marie. On y finissait les chambres, qui n'étaient encore que lattées. Les sacs de plâtre et les baquets où on le délayait encombraient chambres et corridors. « Quelle saleté, nous confie le Frère Élie! Et quel froid! Un unique poêle se dressait dans un corridor, et un ouvrier couchait à côté, pour le chauffer pendant la nuit. Nous commençâmes les travaux d'excavation du futur Scolasticat, à deux hommes et un cheval, pendant l'été 1913. Ils durèrent trois mois. De Québec nous était venu un lourd camion, muni de chaînes pour actionner les larges roues garnies de pneus en caoutchouc solide. On venait de plusieurs milles à la ronde admirer cette étrange machine, la première du genre à Bathurst. Les gens disaient qu'elle défoncerait les routes, et qu'elle ne pourrait pas grimper la butte avec les charges de ciment, de gravois et de fer qu'on lui destinait. Effectivement, dès l'un des premiers voyages, le fameux camion s'immobilisa au « subway » de la ligne de chemin de fer, et ne put se remettre en marche, même lorsque des ouvriers loustics, pendant le dîner, lui servirent de l'avoine et des bottes de foin! La machine fut remise au garage et y demeura de nombreuses années. »

Les travaux se poursuivirent ainsi pendant trois ans, avec des lenteurs qui nous désespéreraient maintenant, avec des prodiges d'économie tels qu'on ne dépensa que \$85,000 à cette construction, évaluée \$250,000 par les compagnies d'assurances du temps. C'est que le P. Labastard se tenait du matin au soir sur les chantiers, et il ne faisait pas bon flâner autour de lui! On payait les ouvriers à cette époque de \$1 à \$1.25 par jour, et les tailleurs de pierre et hommes de métier, de \$2 à \$3! La pierre fut extraite d'une carrière située à 2 milles $\frac{1}{2}$ le long du Bassin, puis équarrie sur place. En 1914, à l'été, bénédiction

de la pierre angulaire; de 1914 à 1916, les murs s'élèvent, l'aménagement intérieur se complète... et la première auto des Pères fait son apparition ! C'est une Ford à pédales, modèle T, dont la manivelle à démarrage exige un bras robuste et beaucoup de patience ! On la soigne bien ! Chaque soir, dans sa remise, elle est recouverte d'une housse pour la nuit ! Le Père Lebastard ne se hasarde jamais à la conduire, mais laisse ce



PREMIÈRE AUTOMOBILE
DU COLLÈGE

soin au P. de la Co-tardière, qui cherche matériaux, ouvriers et fournitures, pendant que le provincial surveille les travaux. Quelques années plus tard, cette Ford devait être cause d'un accident tragique qui coûta la vie à monsieur l'abbé Dutour, curé de Paquetteville.

Le scolasticat de Bathurst s'apprêtait enfin, au début de 1916, à recevoir les juvénistes, novices et scolastiques de la Congrégation, quand l'incendie du Collège de Caraquet vint ruiner toutes ces espérances. « À quel parti le P. Lebastard devait-il se résoudre ? Allait-il abandonner l'œuvre bienfaisante qui, depuis bientôt seize ans, se poursuivait à Caraquet au prix de sacrifices si onéreux ? Fallait-il profiter de l'occasion providentielle, qui semblait s'offrir, de la reprendre sur un nouveau pied, et dans des conditions plus favorables ? De plus, était-il opportun de sacrifier aux intérêts particuliers de cette œuvre, si chère qu'elle put être, les intérêts généraux de la Congrégation, lesquels semblaient demander que la coûteuse construction qui s'achevait alors, fût maintenue à sa première

destination ? Sa décision fut bientôt prise: le Collège du Sacré-Cœur revivrait à Bathurst et plus beau et plus grand; et la Congrégation, toujours généreuse envers lui, consentirait, en sa faveur, à un sacrifice de plus: elle l'abriterait provisoirement dans sa propre maison, en même temps que ses propres enfants. » (ÉMILE GEORGES — *Vie du P. Lebastard*).

• **Ouverture du Collège à
Bathurst - sept. 1916**

Une maison composite ! C'est le moins qu'on puisse dire de l'ensemble d'œuvres qui se met en branle, en septembre 1916 à Bathurst, sous la houlette autoritaire du P. Lebastard, à la fois vicaire provincial, supérieur d'un collège, d'un Noviciat et d'un Juvénat. Les Novices, dont le directeur était le Père Eugène Méry-le-Beuve, avaient élu domicile, quelques mois avant l'ouverture du Collège, dans l'actuel Juvénat St-Jean-Eudes. Les Juvénistes, au nombre d'une cinquantaine, sous la tutelle du Père Camille Le Doré, occupaient une section du Collège. On leur avait aménagé un dortoir, une salle d'étude, un oratoire sur l'étage de la chimie actuelle. Les Collégiens, répartis en Grands, en Moyens et en Petits, et qui atteignaient à peine la centaine, ce qu'on avait pu recueillir des victimes de la déportation après l'incendie de Caraquet, avaient tout l'espace vital désirable dans le reste de l'édifice. Mentionnons pour mémoire que l'aile du sud n'existait pas encore et que la chapelle s'étendait au deuxième étage, dans l'espace occupé aujourd'hui par la salle de communauté, l'oratoire et la salle de lecture des Pères. Déjà on trouvait l'aménagement intérieur peu commode, les corridors étroits, l'entrée masquée, toutes caractéristiques gardées depuis par le Collège du Sacré-Cœur. C'est un cachet qui lui vient de sa destination primitive. C'eût été un magnifique grand séminaire. On eut beaucoup de mérite à le transformer en Collège, et sauf l'entrée et les corridors, il n'y paraît pas trop.

Du personnel de Caraquet, on retrouvait les mêmes figures, moins nombreuses cependant. Le Père de la Cotardière avait repris son poste de préfet de discipline, et le Père Mérel celui de préfet des études, de professeur de Belles-Lettres et d'Éléments latins. Le Père Pierre LeBellego avait la Rhétorique, et le Père Charles Guillemain, la Versification. Son frère, le Père Armand Guillemain, avait les fonctions de maître d'étude des Petits et le Père Siméon Comeau continuait chez les Grands le rôle qu'il avait tenu à Caraquet. On trouvait aussi, comme économiste, le Père Joseph Renac, et comme professeurs, les Pères Patrick Bray, Wilfrid Paulin et François de Nugent.

• **Le désastre du 6 mars 1917**

Tout marchait donc à souhait depuis quelques mois; on avait du mieux possible reconstitué les us et coutumes de Caraquet dans ce nouveau nid ménagé par la Providence; premier semestre, vacances de Noël, janvier, février s'étaient enfuis comme par enchantement; les sports eux-mêmes avaient connu une vogue inaccoutumée, grâce à la magnifique patinoire, construite à l'arrière du Collège, et entièrement couverte, qui avait servi de salle pour le ballon-au-panier durant l'automne et qui offrait encore au début de mars le brillant ivoire de sa glace aux évolutions des patineurs et des joueurs de hockey. Vraiment, on avait toutes les raisons d'oublier le désastre de Caraquet et d'avoir confiance en un avenir prometteur.

Hélas ! dans la nuit du 6 mars, vers 2 heures du matin, une fois de plus, le sinistre cri de : Au feu ! replonge le Collège du Sacré-Cœur en plein drame. Limité à une chambre de débarras, qui servait aussi d'atelier temporaire, près de l'infirmerie, le feu couva longtemps avant de se manifester au dehors, à tel point que les pompiers de la ville appelés d'urgence au cri de: « le feu est sur la butte, » se rendirent d'abord près de l'église du village. On perdit ainsi une bonne demi-heure. Plus de célé-

rité... et de pression d'eau, et l'édifice était facilement sauvé. Au dehors, une effroyable tempête fait rage, qui enlève toute possibilité de secours extérieur, et le système de protection de Bathurst contre l'incendie, l'un des motifs secondaires pour lesquels on avait abandonné Caraquet, ne fonctionnera pas à cause d'une pression d'eau trop faible. Rapidement et en bon ordre, le sauvetage s'organise. Le Père Siméon Comeau réveille le dortoir des Grands, fait une courte prière et dit simplement ces mots: « Il vaut mieux ne pas vous laver ce matin. Habillez-vous. Prenez votre temps. » Les élèves soupçonnent quelque chose d'anormal, mais obéissent en silence. La même manœuvre se déroule au dortoir des Petits qu'on force à agir plus vite car le foyer de l'incendie se trouve plus près d'eux, à l'étage inférieur, et déjà la fumée et le crépitement sinistre trahissent la cause de ce réveil en pleine nuit. On fait évacuer tous les dortoirs par l'escalier du sud, en silence et en rang, sans aucune précipitation. Tous ont d'ailleurs eu le temps de se vêtir, sauf quelques petits qui ont emporté dans leurs mains bas et chaussures. Les élèves se mettent à l'abri du froid et des rafales de neige, dans la patinoire, mais les Grands obtiennent bientôt la permission d'en ressortir et aident les Pères et les gens accourus, à sauver l'ameublement de la salle d'étude et une foule d'objets hétéroclites, qui s'accumulent dans la neige. Pendant tout ce temps, le pauvre Père Lebastard, brisé par la douleur, va et vient dans tous les sens, dirige de son mieux le mouvement. Les témoins se souviennent de l'avoir vu à une fenêtre jeter à l'extérieur, dans la neige, des papiers, livres et documents ficelés dans une couverture. Puis, il assiste, au dehors, sans se soucier du froid et de la neige, à cette nouvelle et encore plus complète destruction de son œuvre de prédilection. « Quand les flammes, après avoir couvé quelque temps à l'intérieur des murs, éclatent furieusement de toute part, et que tout espoir de sauver ce superbe bâtiment qu'il achevait d'édifier, disparaît complètement. le Père Lebastard tombe à genoux, sur l'épais tapis de neige, et dans la nuit qu'illuminent tragiquement les flammes rouges de

l'incendie, battu par la tempête qui, tout autour de lui, souffle avec fracas, il fait généreusement, et de grand cœur, le sacrifice, plus cruel que tous les autres, que la très adorable volonté de Dieu lui impose... »

Personne ne réussit à découvrir la cause exacte du sinistre. Les uns prétendirent qu'une installation électrique défectueuse en était responsable; d'autres rééditèrent l'histoire des linges huilés susceptibles de déclencher une combustion spontanée, comme on l'avait cru lors de l'incendie du Collège de Caraquet. Peu importe: le fait brutal éclairé par un pâle soleil d'hiver, au matin de la catastrophe, c'était une autre vision de murs calcinés, aux fenêtres béantes, un autre exode de la jeunesse étudiante, et cette fois on ne savait pour combien de mois ou d'années, triste cortège qui s'acheminait vers la gare avec le maigre bagage que chacun avait pu sauver.

• *Tractations pénibles*

Tout était donc remis en question. La permission obtenue de M^{gr} Barry de continuer l'œuvre à Bathurst, à titre provisoire, était oblitérée; une situation financière voisine d'un bilan de faillite, résultat des deux destructions totales subies coup sur coup, se compliquait de l'incertitude des Supérieurs sur le parti à prendre. Allait-on reconstruire le collège à Bathurst? Et d'abord, obtiendrait-on l'autorisation requise de M^{gr} Barry? Que ferait-on du Juvénat, du Noviciat et du Scolasticat? En quel sens utiliser le dévouement et les générosités qui s'offraient de toute part, des Anciens et des membres du clergé? Toutes ces questions eussent exigé une solution immédiate; on laissa s'écouler un temps précieux à tergiverser. Résultat pratique: la réouverture du Collège du Sacré-Cœur ne se fera qu'en septembre 1921, et la souscription lancée dans l'intervalle ne récoltera pas tous les fruits qu'on en faisait espérer, car on avait négligé « de battre le fer pendant qu'il était chaud. »

Une première solution vint de la visite du Très Honoré Père Albert Lucas, supérieur général des Eudistes, à l'automne 1917. Il obtint, en effet, de M^{gr} Barry l'autorisation de rebâtir à Bathurst le Collège du Sacré-Cœur. Le nouveau « Projet d'Accord », signé le 13 novembre 1917, et confirmé par Rome le 23 avril 1918, entraina dans bien des détails! Un curieux mélange de mesquinerie et de générosité! Que restait-il de la fondation de M^{gr} Allard, des dons qu'il avait consentis en faveur de l'éducation classique française dans le comté de Gloucester? Absolument rien... si l'on excepte la permission de tirer quelques pieds de bois d'une terre « sise sur la Petite-Rivière ». Les Eudistes ne voulurent d'ailleurs pas s'en prévaloir.

La visite du Très Honoré Père Général avait également tranché une autre difficulté: laissant au Père Lebastard le choix du terrain le plus favorable, on avait décidé que seul le Collège du Sacré-Cœur serait reconstruit à Bathurst, qu'il serait cette fois à l'épreuve du feu, et qu'on installerait ailleurs le Noviciat-Scolasticat.

Cette dernière décision ne cadrait pas avec les vues personnelles du P. Lebastard, qui eût désiré tout centraliser à Bathurst et se méfiait un peu de l'essor que semblait vouloir prendre la Congrégation du côté de la Province de Québec, milieu qu'il ne connaissait pas beaucoup. Ses rêves étaient donc les suivants: redonner au Noviciat-Scolasticat le site qu'on lui avait destiné tout d'abord, tandis que le Collège du Sacré-Cœur s'épanouirait un peu plus loin dans une spacieuse et magnifique construction. Prévoyant ces développements, le Père Lebastard avait même fait l'acquisition de la terre de M^{gr} Varrily, alors entre les mains d'un Monsieur McMannus, et le collège devait s'élever sur un rectangle borné à angle droit par la route de St-André et le chemin de traverse qui la rejoint, derrière le collège actuel. Le moment, toutefois, ne lui semblait pas venu de laisser percer ses intentions. Il fallait d'abord dé-

blayer les ruines des décombres que l'incendie y avait accumulées et se rendre compte du parti qu'on pouvait tirer des murs restés debout. On conclut à la possibilité des les utiliser, ce qui représentait une économie de vingt à trente mille dollars.

On se mit à l'œuvre, mais comme toujours, avec beaucoup de lenteur, et d'autant plus qu'il restait dans les esprits, et dans les désirs inavoués du Vicaire Provincial, des hésitations, des incertitudes. On en vit les effets dans l'aménagement intérieur du nouveau collège, divisé plutôt en vue d'y distribuer éventuellement des cellules monastiques que d'y assurer le fonctionnement commode d'un internat. L'emploi du béton armé mettait d'ailleurs la compétence professionnelle du Père Lebastard à rude épreuve ! Il ne s'y connaissait pas en ciment, et cela déroutait toutes ses méthodes et tous ses procédés. En ces circonstances difficiles, trois auxiliaires précieux, d'un dévouement inlassable ou d'une grande habileté technique, allaient mener à bien les travaux: le R. P. de la Cotardière, à titre de surveillant général, le Frère Élie Comeau, qui avait déjà commencé à Bathurst depuis 1912, son rôle de cheville ouvrière de l'organisation matérielle, et Monsieur Baptiste Landry, l'un des plus habiles constructeurs du Nouveau-Brunswick. Le P. de la Cotardière est maintenant assistant général de la Congrégation à Paris; le Frère Élie se dévoue toujours à Bathurst, et si nous avions à nous étendre sur l'exploitation de la ferme agricole du Collège, nous associerions son nom à celui du Père Lechantoux: de terrains ruinés par la négligence et l'abandon, ils réussirent à force de labeurs obscurs et de ténacité à faire surgir une ferme modèle. Quant à Monsieur Landry, après avoir dirigé presque tous les travaux entrepris au Collège, il est encore au poste, en cette année du cinquantenaire, ayant accepté la charge de transformer et moderniser notre salle des spectacles.

• *Un collège sur blue-prints...*

Pendant que le Père Lebastard s'occupait activement à lancer une souscription générale par toutes les Provinces Maritimes, souscription qui ne devait d'ailleurs pas donner ce qu'on en attendait, malgré des actes d'une générosité héroïque de la part du clergé et des anciens élèves, il songeait aussi au collège qu'il se proposait de construire, en dépit des obstacles et des décisions contraires, qu'il se faisait fort de briser à l'heure voulue. Un mot adressé le 11 avril 1920, à M^{re} Stanislas Doucet, curé de Grande Anse, nous renseigne sur tout ce qu'il mijotait: « Le Père de la Cotardière, écrit-il, a fini d'arranger l'objectif de la campagne dans les différentes paroisses. L'augmentation de la population depuis 1911 compense un peu pour ce que nous attendions de Charlottetown et d'Antigonish. Si Halifax fournit la somme que nous attendions, la somme totale des objectifs arriverait à peu près à cent mille. Le Père Éloi Martin m'a envoyé un chèque de mille dollars samedi. Je dois voir Mr Narcisse Landry prochainement. Les chemins commencent à sécher à Bathurst. Il va être plus facile de circuler. J'ai commencé les plans du collège: 275 pieds par 60, deux tourelles à l'entrée du centre; avec du ciment armé et un ascenseur, on peut avoir cinq ou six étages au besoin. La chapelle se construirait plus tard, à l'arrière, et si c'était nécessaire, il y aurait possibilité d'allonger les ailes des extrémités. Le style sera nécessairement composite et varié, brique et granit. »

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous avons devant les yeux les blue-prints et le dessin schématique de la façade de ce collège qui n'a existé que sur le papier. Vraiment, cet édifice aurait eu grand air avec son portail d'entrée et ses angles de façade flanqués de quatre tourelles, l'élévation de ses étages parcourus horizontalement par des entablements de granit, le clocheton élané de la chapelle, au centre, les nombreuses lucarnes des toits. Une vraie vision de château style Renaissance,

quelque chose de somptueux, de grand, de magnifique. Ces plans, comme ceux du Collège du Sacré-Cœur reconstruit après l'incendie, avaient été préparés en grande partie par le R. P. Albert D'Amours, alors séminariste, et maintenant provincial des Eudistes au Canada.

Mais le terme d'office du Père Lebastard, comme provincial, touchait à sa fin. N'ignorant pas que son successeur, ce qui arriva effectivement, pouvait imprimer une autre tournure aux événements, il profita d'un malentendu quelconque qui semblait lui donner toute latitude vis à vis de la décision déjà prise par le Supérieur Général au sujet du Collège du Sacré-Cœur et, comme s'il désirait mettre les autorités devant un fait accompli, organisa à la hâte une cérémonie sans lendemain: l'enlèvement de la première pelletée de terre sur le site où devait s'élever le nouveau collège qu'il rêvait. Mais laissons la parole au R. P. Émile Georges, qui nous relate cette journée dans sa vie du Père Lebastard: « Juillet 1920 ramenait le cinquantième anniversaire de l'ordination sacerdotale de M^{gr} Doucet. Pareil événement ne pouvait passer inaperçu. A tous les titres à la reconnaissance des Eudistes, que possédait déjà le vénéré jubilaire, d'autres é.aient venus s'ajouter récemment. M^{gr} Doucet, en effet, avait accepté la présidence du Comité de Reconstruction du Collège du Sacré-Cœur, et il n'avait épargné ni son dévouement, ni sa peine, ni sa bourse, pour que le comité donnât tous les heureux résultats qu'on attendait. Le moment était donc admirablement choisi pour lui offrir le merci du cœur. La fête que lui prépara, à cette occasion, l'amitié du Père Lebastard, fut exceptionnellement belle. Elle devait avoir, comme couronnement, une cérémonie symbolique qui associerait pour toujours le nom du digne jubilaire à l'œuvre, qui devait à son amitié dévouée, de pouvoir renaître de ses cendres: l'enlèvement de la première motte de terre sur l'emplacement du futur Collège. Un mauvais temps persistant, qui jeta sur la fête comme un léger voile de tristesse, empêcha cette dernière cérémonie d'avoir lieu. Elle fut reprise

quelques jours après, en présence de M^{gr} Doucet, venu tout exprès de Grande Anse; de Sa Grandeur M^{gr} Chiasson, de quelques amis de l'œuvre qui s'étaient imposé le dérangement d'un nouveau voyage à Bathurst; le R.P. H.-D. Cormier, curé de Moncton, au dévouement d'autant plus apprécié, qu'il semble complètement s'ignorer; le P. Van de Moortel, l'Honorable P. J. Véniot, ministre des Travaux Publics. Tous les cœurs étaient à l'espérance; une riante vision d'avenir s'ouvrait bien large sous tous les regards. Hélas! cette imposante cérémonie ne devait être qu'un beau rêve et devait rester sans lendemain. Le jour où il faisait ainsi passer dans l'âme de la foule rassemblée autour de lui, les vibrantes aspirations de son âme ardente, où à l'appel de son irrésistible volonté, il faisait, devant elle, surgir du sol le colossal édifice qu'il rêvait de bâtir et dont il venait, en quelque sorte, d'entamer les fondations; ce jour-là, le P. Lebastard ne pouvait plus qu'exprimer ses vues personnelles et engager sa propre responsabilité. Depuis quelques jours, en effet, l'arrivée au Canada de son successeur dans l'office de provincial, le R. P. Charles Lebrun, le relevait de son autorité. Ses supérieurs majeurs le rappelaient en Europe. Sa carrière au Canada était terminée ».

Il s'éteindra subitement dans un hôpital de France, le 20 septembre 1920, frappé par une crise cardiaque à la suite d'une intervention chirurgicale. Inclignons-nous devant cette tombe. Le pionnier de l'éducation classique française dans le nord du Nouveau-Brunswick a reçu sa récompense. L'Acadie perd en lui l'un de ses plus insignes bienfaiteurs, et le Collège du Sacré-Cœur, l'ouvrier le plus actif, le plus dynamique, le plus dévoué de sa fondation, de sa marche et de son double relèvement. Il n'a pas eu le bonheur de voir son œuvre fonctionner de nouveau, mais ses successeurs n'auront qu'à recueillir le fruit de ses labeurs, à suivre ses traces, et la maison rouvrira ses portes un an plus tard, en septembre 1921.

CHAPITRE DEUXIÈME



Années besogneuses

• *Quatre supérieurs français - 1921-1935*

Vie de collègue, vie d'internat, vie monotone ? On l'a répété à satiété. Et les figures abondent pour caractériser cette succession de menus faits toujours les mêmes, de jour en jour, de mois en mois, d'une année à l'autre. C'est la vague sans cesse recommencée, identique bien que mouvante. C'est la trame légère d'un dessin stéréotypé qui brise à peine l'uniformité d'un tissu aux couleurs sobres. Ou c'est le bruissement d'une mécanique en marche, aux rouages bien huilés, aux engrenages parfaitement agencés.

Ce n'est là qu'une apparence, qu'un trompe l'œil. Celui qui sait voir, qui sait comprendre, décèle dans la vie de collègue une réalité toute autre, comme un grand drame aux péripéties nombreuses, qui se jouerait dans la profondeur des mers, sous le calme trompeur d'une surface vitrifiée. Ce drame, il se déroule dans l'âme, dans la conscience, dans l'intelligence et la volonté des milliers d'adolescents dont le destin, toujours tragique parce qu'il y est question de vie et de mort, se dessine, s'affirme et se noue, au cours de ces années qui les voient passer de l'en-

fance à la virilité, par une suite de révolutions internes, aux conséquences incalculables. On dirait que la vie, au sortir des années de formation, avec ses labeurs, ses plaisirs, ses voyages, ses réussites ou ses échecs, ne vient ensuite que caser dans une sorte de cadre immuable, ce qui était en germe, en fermentation, puis en pleine évolution créatrice, sur les fameux bancs de collègue. Le romancier psychologue, non l'historien, est en mesure de faire le décantage nécessaire entre le factice de la vie extérieure d'une maison d'éducation, et ce concerto puissant des intelligences, qui s'ouvrent sur l'inconnu, s'abreuvent aux grandes sources, des volontés qui hésitent, se reprennent, puis s'affirment, des caractères qui se moulent. Comme tout cela est loin de la monotonie, mais lourd d'attente, de choix et de conséquences tragiques ! Pauvre chroniqueur ! C'est sa tâche à lui qui souvent engendre, ou déniche, la monotonie ! Sa nasse pleine de documents, comme un collectionneur, il épingle sur les cadres de son musée d'histoire, les papillons brillants, aux couleurs vives, des fêtes et des spectacles, pendant que peut-être la vraie vie lui échappe.

Ces réflexions hantaient l'auteur quand, après avoir laborieusement fait son chemin, au cours du premier chapitre, à travers les tractations pénibles du transfert de l'œuvre de Caracquet à Bathurst, il a voulu reprendre le fil de la chronique collégiale. A l'abondance de documents succédait maintenant pour lui la disette. Quelque chose de ténu, de grêle, de fin comme sable, qui semble couler entre les doigts ! Des dates d'entrée, de sortie, de fêtes. Un visiteur de marque qui souligne son passage par un congé. Une aubade de la fanfare « sur la vérandah » (sic), une séance de « vues animées. » Oh ! s'il y avait quelque sanglant carnage à raconter, une bataille d'Austerlitz ou des Plaines d'Abraham à broser, un siège de Louisbourg ou de Québec à décrire ! Mais les batailles se réduisent à des joutes de hockey ou de basket-ball, les sièges à des quarts d'heure d'examens oraux, où les assiégés, avec un tic nerveux dans les

mollets, un tremblement dans la voix, désirent capituler le plus vite possible ! Mais enfin, inutile de souhaiter, ce qui serait d'un révoltant cynisme, un troisième incendie à l'Université du Sacré-Cœur, pour que l'historien ait une belle page à écrire ! Comme les peuples, les collègues heureux n'ont pas d'histoire !

• **Son Excellence Mgr P.-A. Chiasson**

Un événement notable s'était pourtant produit quelques mois avant la réouverture de notre maison. Nommé évêque de Chatham, au cours de l'année 1920, Son Excellence M^{gr} Patrice-Alexandre Chiasson, Eudiste, prenait possession de son siège, le 16 décembre de la même année, après avoir été vicaire apostolique du Golfe St-Laurent depuis 1917. Si nous faisons l'histoire du diocèse de Bathurst, dont il devint le premier évêque, en 1938, quand Rome transféra le siège de Chatham en cette ville, il nous plairait de faire plus que souligner le rôle de ce grand évêque. M^{gr} Chiasson a été un chef de file et un organisateur d'envergure. Les initiatives qu'il a prises, les œuvres qu'il a créées, demeurent, comme un vivant témoignage de son zèle apostolique. Sous son impulsion, le diocèse s'organise, les fondations nouvelles surgissent de partout: paroisses de colonisation, écoles, couvent, sanatorium de Vallée Lourdes, maison de retraites fermées, Hôtel-Dieu de Bathurst, congrégation des religieuses acadiennes de l'Assomption, fondée par le regretté M^{gr} Melanson, alors curé de Campbellton, mais qui profita beaucoup des sages conseils et de l'aide discrète de M^{gr} Chiasson; organisation de l'Association Acadienne d'Éducation, qui tint son premier congrès à l'Université du Sacré-Cœur, en 1938, et devait s'avérer par la suite un instrument puissant dans la lutte des écoles confessionnelles et françaises. Ses lettres pastorales, fruits de longues méditations, étoffées de doctrines et de directives lumineuses, se succèdent à un rythme rapide. Il y aborde les problèmes les plus variés: action catholique, enseignement catéchistique, mouvement coopératif, mou-

vement ouvrier, éducation chrétienne, primaire et secondaire, colonisation, pêcheries, scoutisme même, rien n'échappe à son zèle de ce qui peut concourir à faire du diocèse de Bathurst le mieux organisé, le plus progressif des Provinces Maritimes. Tout en donnant un essor nettement français à la majorité acadienne de ses ouailles, il n'oublie jamais la portion anglaise du diocèse. En 1921, le Collège Saint-Thomas de Chatham, dirigé par les Pères Basiliens, devenait la proie des flammes. Les religieux se retirèrent, mais M^{gr} Chiasson fit reconstruire le collège, le confia à des prêtres du diocèse, et jusqu'à sa mort, survenue le 31 janvier 1942, veilla de près à sa bonne marche. L'histoire dira sans doute qu'il manquait souvent de souplesse, qu'il était cassant, autoritaire, d'une rigidité parfois outrancière, et ceux qui l'ont eu comme préfet de discipline, professeur, ou supérieur au collège Ste-Anne de la baie Ste-Marie, comme ceux qui ont eu quelque démêlé avec lui pendant son épiscopat, sont payés pour s'en souvenir, mais les hommes parfaits n'existent pas, et ces défauts ne furent après tout que l'envers de ses qualités de chef.

L'Université du Sacré-Cœur lui doit un souvenir reconnaissant. Elle ouvrait ses portes à Bathurst en septembre 1921, quelques mois à peine après qu'il s'était installé lui-même à Chatham. Leurs rapports vont être fréquents, intimes, comme ceux d'un père vis à vis du benjamin préféré à tous les autres membres de la famille. Chaque fois qu'il le pourra, il se fera une joie d'assister à ses fêtes, de présider les distributions de prix, de se mêler même aux élèves, de causer avec eux avec une simplicité charmante. Pour encourager étudiants et professeurs, il donne des bourses, des prix, des livres, des instruments, des avis paternels, il fait même chaque année, pendant les vacances du jour de l'An, un séjour d'une semaine à son cher collège, comme pour se retremper parmi ses confrères. Cette belle figure de l'Acadie contemporaine, l'une des plus grandes de son histoire, justifie ce qu'une plume anonyme écrivait après la mort

de M^{re} Chiasson: « De glorieuses étapes dans le progrès de l'Église acadienne ont été préparées et vaillamment réalisées par le premier évêque de Bathurst. Grandeur de l'humilité, fécondité du désintéressement ! »

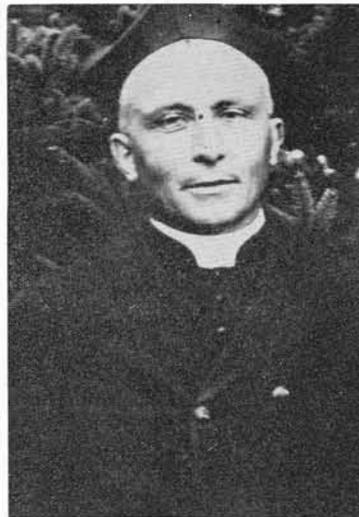
I. — Supérieurat du P. Clément Veillard

Sept. 1921 - août 1924

• *On repart...*

Après ce que nous avons intitulé, au chapitre qui précède, une escale de cinq ans, le Collège du Sacré-Cœur ouvrait donc de nouveau ses portes à la gent écolière, en septembre 1921. Plus de cent cinquante élèves: c'était une belle rentrée. Des très jeunes surtout, puisque les plus avancés commençaient leur syntaxe, graves imberbes, au nombre desquels figurent ceux qui sont devenus depuis dans la vie: le R. P. Adrien Paquet, recteur actuel de l'Université du Sacré-Cœur, l'abbé Camille Leclerc, curé de Kedgwick, l'abbé Abel Violette, curé de St-Paul de Caraquet, l'abbé Cléophas Haché, curé de Bathurst-Sud, l'abbé Ernest Cyr, archiviste à l'évêché de Bathurst, monsieur l'inspecteur Gérard DeGrâce, monsieur le docteur Jeau Gaudreau. Ils prenaient ainsi figure de *philosophes* ! Que de noms de personnages méritants parmi la liste des autres. Voici ceux qui sont devenus prêtres, religieux ou séculiers: Georges Allain, Moïse Arsenault, Irénée Bouchard, Réal Boudreau, Adolphe Cormier, Gonzague Daigle, François Devost, Albert Dumaresq, Gérald Forest, Arthur Gauvin, Wilfrid Haché (actuellement supérieur du collège Ste-Anne de Church-Point), Alfred Lévesque, Albert Lévesque, Honoré Marquis, Louis Morin, Fidèle Poitras, Lévy Robichaud, Edmond Savoie, Walter Savoie, James Branch, Léo Verrette. Et maintenant quelques-uns de ceux qui ont terminé leur cours classique et fait leur

marque dans le monde laïc: Péa Daigle Camille Richard, Edgar Thibodeau, Arthur Tremblay, Georges-Philippe Tremblay, etc.



LE R. P. CLÉMENT VEILLARD
premier supérieur à Bathurst

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer quelques notes de l'abbé Camille Leclerc, sur cette rentrée. Elles ont été publiées dans l'Écho du 15 juillet 1946. « Ce jour-là, vers les deux heures de l'après-midi, alors que le soleil baignait amoureusement la butte sur laquelle est juché le collège comme un nid, des éclats de voix réveillèrent les échos, endormis depuis quatre longues années. Un petit groupe, dont j'étais, « soufflant, suant, n'en pouvant plus », sous les lourds bagages de toutes sortes, gravissait la colline. On devine facilement les idées

qui hantaient ces esprits de garçonnets à ce moment: « Qu'était le nouveau collège? Quels Pères nous y attendaient? Quels camarades y trouverait-on? » Des comparaisons infailliblement s'établissaient. C'est qu'il y avait des initiés parmi nous, des « anciens », qui avaient fait leurs premières armes à Ste-Anne de la Pointe de l'Église, d'autres à St-Joseph de Memramcook. Évidemment, puisque c'était le collège de notre libre choix, un collège neuf, si coquettement situé, et à Bathurst, les comparaisons lui seraient sûrement toutes favorables. Nous étions décidés à cela. On prétend que la première impression reste. Elle ne fut pas du tout mauvaise. Le cher Père de la Cotardière nous ouvrait la porte, et, c'était évident, en voyant

son large sourire, son cœur. Il n'avait rien de rébarbatif pour un Préfet de discipline !

« Puis vint l'excellent Père Veillard, le supérieur, dont la délicate bonté gagnera bientôt tous les cœurs. Puis le Père Alfred Léger, premier et estimé maître d'étude pour la division des Grands, le Père Bouvier d'attachante mémoire, et d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer. Tous, des hommes de choix.

« Bientôt, c'est un vacarme dans la maison à ne rien comprendre. On se croise dans les corridors, dans les escaliers, on se salue, on échange des impressions. Et comme toujours, les tout nouveaux font pitié. Ils ont les larmes aux yeux, même s'ils s'efforcent de sourire, et ils se demandent éperdus, s'ils ne sont pas dans une maison d'aliénés au lieu d'être au collège.

« Il y aurait une multitude de souvenirs à rappeler ici. L'un de ceux qui me reviennent facilement en mémoire, c'est la première promenade. Nous devons, si je ne fais erreur, aller dans la direction de la rivière Tétagouche. Le Père Bouvier devait nous guider. Il semblait fier comme un pinson. Il était rasé de frais, et il avait mis chapeau et bougrine neuve. Puis avec sa canne, dont il semblait affecter la compagnie dans les grandes circonstances de la vie, il donna le signal du départ. Tout alla bien jusqu'à ce que quelques grands, en tête comme en queue, se mirent en frais de griller une cigarette en sourdine. Il commença par humer l'air... embaumé, puis chercha à découvrir les coupables; et enfin se fâcha. Ce qui nous valut, en pleine route, un joli petit discours; et ensuite la « parade » reprit. Tout alla très bien jusqu'à ce que le grand Vincent Daigle, profitant d'un arrêt, s'avisait disgracieusement de grimper dans un arbre. Un coup de sifflet, et un autre discours. Enfin, un troisième discours quand Ernest Cyr informa le Père que là-bas, derrière le petit bois, il avait découvert un champ de navets.

Toutes ces choses étaient défendues dans ce temps-là. Et le bon Père devait nous en informer dès le début. Qui lui en voudra ?

« Dans les commencements, il y avait au collège toutes sortes de manières de voir et de penser. Il y avait ceux qui auraient voulu implanter l'esprit de St-Joseph (Memramcook); il y avait l'autre groupe de Ste-Anne de Church-Point qui avait un autre esprit; et il y avait les autres, qui n'avaient pas d'esprit du tout ! Ce n'était pas ce qu'il fallait. Oh ! il y eut des chocs, des combats épiques, dignes de meilleures causes, en récréation, au baseball, au basketball. Le Père Veillard, qui semblait ne rien voir, mais qui voyait tout, réunit ses grands dans sa chambre. Il semblait bouleversé. Que se passait-il donc ? Jamais nous ne l'avions vu ainsi. Il parla, et sa voix se fit grave, très grave, elle d'habitude si douce. Il s'échauffa même un peu. Sa barette semblait animée sur sa tête: elle était en avant, puis en arrière: « Mes enfants, conclut-il, vous êtes ici les aînés, Ce que vous ferez, les autres le feront. Dans vingt-cinq ans, l'esprit que vous aurez créé existera encore. Comprenez-vous vos responsabilités si cet esprit est mauvais ? Allez ! L'esprit du Collège du Sacré-Cœur sera bon !... » Ce soir-là, je m'endormis très tard. Et je crois bien que je ne fus pas le seul. En tout cas, il n'y avait plus le lendemain matin, au Collège du Sacré-Cœur, que des petits frères ! Et ça continue ! »

La citation qui précède n'a sans doute pas paru longue au lecteur. D'un style alerte, vivant, elle nous a campé l'un de ces petits drames de la vie collégiale qui n'ont de véritables sens que pour ceux qui les ont vécus. Une figure apparaît aussi, bien en relief dans ses méthodes et dans ses attitudes: celle du Père Clément Veillard. Il ouvre la liste des huit supérieurs qui ont dirigé l'Université du Sacré-Cœur jusqu'à nos jours, quatre Français, quatre Canadiens. Tous sont encore vivants, actifs, quelques-uns à peine au déclin d'une longue carrière, ce qui créerait un problème délicat pour l'historien de les faire

« entrer vivants dans la gloire », s'ils n'avaient tous laissé derrière eux, à Bathurst, un excellent souvenir d'hommes de devoir, d'éducateurs émérites.

Ancien professeur de rhétorique au Collège de Caraquet, le Père Clément Veillard est l'un des plus fins littérateurs que la Congrégation des Eudistes ait envoyés au Canada. Nul mieux que lui n'était capable de donner ce tour enjoué, spirituel, *parisien*, qui caractérise les moindres billets sortis de sa plume. Comme supérieur, ses homélies du dimanche, ses lectures spirituelles, ses allocutions aux fêtes et aux séances, étaient de vrais bijoux littéraires. « Un mot du P. Veillard, un régal, disait-on. » Il conservait toujours son air souriant, affable. En éducation, la méthode forte, cassante ou rigide, n'était pas la sienne. Il prônait plutôt le raisonnement, l'appel à la confiance, une éducation basée sur l'exercice dirigé de la liberté des jeunes. On lui a reproché ce *modernisme*, qui nous semblerait maintenant bien anodin. Adoré des élèves, des confrères qui l'ont eu comme supérieur, il dut quitter son poste de Bathurst en août 1924, regretté de tous, laissant au Canada des amitiés que le temps ni la distance n'ont pu affaiblir.

• *La chronique collégiale*

Rien de bien saillant n'est venu marquer son court supériorat. Mentionnons seulement pour mémoire que les Juvénistes continuaient alors à occuper une partie du collège et qu'ils ne déménageront dans leur nid actuel, collé d'ailleurs sur la maison, qu'en 1923. À cette date, les séminaristes prirent le chemin du Noviciat-scolasticat qu'on venait de construire à Charlesbourg, près de Québec. Cette même année, élèves et juvénistes atteignent le chiffre de 195. Extrayons en plus de la chronique les quelques faits suivants:

20 octobre 1922: reconstitution de la Congrégation du Sacré-Cœur, sous la direction du Père Mérel.

30 octobre: mort d'un élève, Camille Poirier, frère d'Albert Poirier, survenue à Campbellton, à la suite d'une opération.

23 novembre: Par bonheur « l'étang de Kent » a gelé pendant la nuit; les élèves y passent la journée.

8 décembre: on rétablit au Collège la Congrégation du Saint Cœur de Marie, pour les Petits. Directeur: le P. Armand Guillemin.

17 décembre: dans la chapelle du collège, ordination par M^{gr} Chiasson. Les PP. Edmond Leblanc, Arthur Stanton et Jules Comeau reçoivent le diaconat; le P. Albert Boudreau, le sous-diaconat; les PP. Jovite Doucet et Arthur Gallant, les ordres mineurs.

29 octobre 1923: le jeune artiste acadien Arthur Leblanc vient faire entendre au collège des morceaux choisis de son répertoire. De vifs applaudissements témoignent du grand plaisir des connaisseurs et de l'admiration des musiciens en herbe.

8 février 1924: fête du saint Cœur de Marie. En l'absence de M^{gr} Chiasson, parti pour Halifax, la messe solennelle est célébrée par son vicaire général, M^{gr} Stanislas Doucet, le grand ami du collège. La jeune chorale, qui s'était fait la voix dans quelques saluts, a brillamment débuté par une messe en musique; son ambition n'est rien moins que d'égaliser l'ancienne chorale de Caraquet dont, après dix ans écoulés, les anciens ne parlent encore qu'avec une admiration attendrie.

7 mai 1924: le grand événement du jour est le passage de Mercure sur le soleil. Dès 2 heures de l'après-midi, le télescope est braqué face à l'*astre du jour* et le P. Bouvier interroge patiemment l'orbe immaculé où dansent seulement quelques taches, grosses comme des grains de poussière. M^{gr} Doucet

est venu de Grande Anse pour assister au phénomène. On attend: enfin, vers cinq heures et quart, un point noir apparaît au bord du disque: c'est Mercure. On se bouscule pour voir! Pendant la récréation, les Petits eux-mêmes demandent la permission d'abandonner la balle pour aller voir passer Mercure. Ils reviennent déçus. Ils n'ont vu qu'un point noir sur un disque blanc; et ils sont trop jeunes pour apprécier la beauté « mathématique »!

Un dernier événement devait clore le supérieurat du Père Veillard, la célébration du vingt-cinquième anniversaire de fondation du collège, les 21, 22 et 23 mai 1924.

• **Les fêtes du 25ème anniversaire**

Il y avait donc un quart de siècle que l'œuvre d'éducation catholique et française des Eudistes se poursuivait sur les bords de la baie des Chaleurs. Le grain de sénévé enfoui dans la terre généreuse de Caraquet avait d'abord élevé la tête altière d'un bel arbre. Abattu une première fois par la foudre, ses racines reprenaient vie à Bathurst, surmontaient une deuxième épreuve. Et maintenant, les deuils terminés, le collège solidement établi dans des locaux à l'épreuve du feu, fréquenté par une nombreuse jeunesse et dirigé par des maîtres de haute valeur, on pouvait regarder de nouveau l'avenir avec confiance et se réjouir même avec fierté des résultats obtenus. Une magnifique moisson! Voilà l'idée qui se dégageait de ces fêtes, à la vue de la belle couronne d'Anciens de Caraquet, groupés autour de leur Alma Mater, pendant les célébrations.

Elles débutèrent le 21 mai au soir par la réception des invités. Le lendemain, une messe pontificale fut chantée par Son Excellence M^{gr} Chiasson, dans l'église de Bathurst-Ouest, gracieusement mise à la disposition des Pères par son curé, Mr l'abbé Boucher, l'un des amis les plus fidèles et les

plus généreux du collège. Quatre Anciens de Caraquet, les abbés Moïse Lanteigne, curé d'Atholville, Cajetan Poirier, curé de Ste-Thérèse, Aurèle Godbout et Albert Poirier, vicaires, remplissaient la charge de diacres d'honneur, de diacre et sous-diacre d'office. La chorale du Collège, sous la direction du R. P. Alfred Léger, faisait les frais du chant. Il y eut sermon de circonstance par l'abbé Jean Doucet, maintenant vicaire général, alors aumônier du Lazaret de Tracadie. Après avoir refait l'historique de son cher collège, raconté les débuts pénibles, la vigoureuse marche en avant, les épreuves si terribles, l'orateur rendit hommage au dévouement de ses anciens maîtres, à leur zèle et à leur générosité. Il souligna surtout le rôle du regretté P. Lebastard, dont le souvenir planait sur toutes les fêtes. Naturellement, il y eut ensuite banquet plantureux, dans le réfectoire du collège, nombreux toasts par le P. Morin, ouvrier de la première heure, par le P. Méry, ancien supérieur, le P. Mérel, Mr Léon Thériault, ingénieur civil, président de l'Association des Ancien élèves, et Mr l'abbé M. Lanteigne, en plus de la lecture d'une adresse par un élève, Abel Violette, actuellement curé de St-Paul de Caraquet. Le soir, grand gala dramatique! On avait voulu faire revivre l'un des souvenirs inoubliables des célèbres séances de Caraquet, en jouant de nouveau la pièce des PP. Bizeul et Jourand, *Vercingétorix*. Voici la distribution des rôles: Vercingétorix, prof. L. Comeau; César, Camille Bordage; Labiénus, lieutenant de César, Ernest Cyr; Teutomat, Vergobret des Eduens, G. Mazerolle; Celtill, fils de Teutomat, Armand Lagacé; Ambiorix, chef des Eduens, Cléophas Haché; un Druide, Camille Leclerc; Crigogniat, envoyé de Genabum, James Branch; Camulogène, roi de Lutèce, Péa Daigle; Chef Lingon, Frank Leblanc; Chef Boïen, B. Lavoie; et toute une troupe de soldats Gaulois et Romains. La séance comportait en plus une comédie anglaise, *Ding-A-Ling*, où l'on trouve en vedettes: C. Haché, F. Fontaine, A. Goguen, C. St-Onge, M. Léger et Lorenzo Frenette. Mentionnons aussi que dans l'après-midi avait eu lieu la bénédiction du Calvaire

qui se dresse encore maintenant au centre du petit cimetière de l'Université. Le Christ de bronze était le même que celui de Caraquet; le socle et la charpente de ciment avaient été offerts par une souscription des anciens élèves. Pour clore enfin le récit de ces fêtes du vingt-cinquième anniversaire, il nous a semblé de quelque intérêt de reproduire ici l'allocution du Père Méry-le-Beuve.

« L'histoire nous dit qu'au XIII^e siècle, le grand pape Innocent II eut une vision. Il vit l'Église de Dieu sous la forme d'un grand temple, qui semblait menacer de s'écrouler. Dieu suscite deux hommes, François d'Assise et Dominique d'Espagne, qui relèvent les ruines et donnent au temple une splendeur qu'il n'avait jamais connue. Pendant une nuit, je songeais à votre Acadie que j'aime tant, je songeais à ses malheurs, à son long et douloureux martyr, et en un songe, une vision, je ne puis préciser, je voyais l'Église acadienne sous la forme d'un temple en ruines, entouré de broussailles, et Dieu, cédant aux instantes supplications de la patronne de l'Acadie, releva le temple de ses ruines. Deux magnifiques colonnes s'élevèrent qui consolidaient l'édifice. Je lis sur une des colonnes: Congrégation des Pères Eudistes. Et les broussailles disparurent et firent place à de magnifiques corbeilles de fleurs. Je m'approchai d'une de ces corbeilles, et j'aperçus deux de mes confrères, les RR. PP. Blanche et Morin, qui cultivaient avec ardeur, avec amour, un beau massif de fleurs. Deux fleurs surtout attirèrent mon attention, l'une portait écrit en lettres d'or sur sa corolle aux pétales violets: M^{gr} Edouard Leblanc, premier évêque de l'Acadie; l'autre, également aux pétales violets, portait inscrits ces mots: M^{gr} Patrice Chiasson, première fleur eudistique de l'Acadie. Et je vis d'autres fleurs qui s'épanouissaient, mais la cloche du réveil m'enleva à mon rêve si beau, si consolant.

« À ce moment, le soleil se levait à l'horizon. Il était magnifique, avec des teintes de pourpre et d'or. Je le regardai longtemps et je pensais à vous, Messieurs, qui êtes sortis de nos collèges depuis quelques années. Comme ce beau soleil, vous êtes pleins d'espérance et d'avenir. Il y a quelque temps, un vieux labourait ses champs; à un certain moment, il se reposa, appuyé sur le mancheron de sa charrue. Tout à coup, il entendit au-dessus de lui un bruit inaccoutumé. Il leva les yeux et aperçut un avion qui parcourait le ciel avec une rapidité étonnante. Le soir, il raconta à ses enfants

ce qu'il avait vu, et ajouta: « Mes enfants, il y a de l'espérance dans l'air. » En voyant les jeunes gens élevés dans nos collèges de Memramcook, de Ste-Anne de Church Point, de Caraquet-Bathurst, occuper dans la société des situations élevées, qui semblaient autrefois interdites aux descendants des proscrits de 1755, les vieux Acadiens se réjouissent et eux aussi disent avec confiance: « Il y a de l'espérance dans le ciel de l'Acadie. »

« Je viens de nommer Caraquet. Caraquet! Quel souvenir ce nom laisse dans nos esprits et dans nos cœurs! En cette fête de la reconnaissance, nous ne pouvons oublier celui qui après Dieu a été l'instigateur, le fondateur du collège, celui qui pendant plusieurs années a présidé toutes nos fêtes, celui qui s'intéressait à tous nos agissements, et qui parlait avec tant de fierté des succès de nos élèves dans le monde, le bon et vénéré M^{gr} Allard. Il me semble le voir aujourd'hui se pencher des balustres du paradis, pour assister à notre fête. Il s'entretient du Collège du Sacré-Cœur avec son grand ami, le R. P. Lebastard, et avec l'ardent apôtre de la jeunesse, le R. P. Travert. Ils méritent bien tous trois d'être associés dans la gloire, après s'être tant dépensés pour l'éducation des jeunes Acadiens. Le R. P. Lebastard, grâce à son savoir-faire, à son intelligence pratique, grâce aussi au dévouement, aux sacrifices de ses confrères, avait réussi à bâtir un collège qui faisait l'admiration de tous les visiteurs.

« Il a fallu faire des sacrifices, mais combien nous étions encouragés par le bon esprit, la confiance que nous témoignaient nos jeunes gens! C'était vraiment une vie de famille. Nous étions encouragés par la sympathie du clergé: pendant les seize ans de l'existence du collège de Caraquet, messieurs les curés, vous n'avez cessé de nous témoigner votre sympathie. Vous compreniez notre situation et vous faisiez les plus grands sacrifices pour nous secourir. J'ai vu le R. P. Lebastard refuser une offrande de \$200 que lui offrait un vénérable prêtre, et lui dire: « Monsieur le curé, je ne peux accepter votre offrande, vous donnez tout ce que vous avez; vous êtes âgé, il faut penser à vos vieux jours. » Mais ces paroles n'eurent aucun résultat; il fallut accepter; ce généreux bienfaiteur était le Père Joseph Doucet, de Lamèque. Un jour de clôture de la retraite des prêtres, je dis combien il était pénible pour le supérieur de Caraquet de refuser des enfants qui voulaient être prêtres, mais qui ne pouvaient venir au collège, faute de ressources, et je m'écriais: « Ah! je voudrais être riche, être millionnaire, pour donner des prêtres, beaucoup de prêtres, à l'Acadie. » À peine

avais-je fini mon discours qu'un vénérable curé m'attira dans un coin de la salle et me remit un chèque de \$3000 pour la fondation d'une bourse. Oh ! je pourrais citer bien d'autres traits de générosité; je devrais parler de M^{gr} Dugal, notre si zélé recruteur d'élèves; je devrais faire l'éloge de chacun de vous, messieurs les curés. Mais le temps passe. Je serais un ingrat et je craindrais les reproches de tous mes confrères qui ont passé au collège de Caraquet, si je ne remerciais d'une manière toute particulière celui qui fut l'ami de cœur, le conseiller de tous les supérieurs, le bienfaiteur généreux de la maison, M^{gr} Stanislas Doucet... »

II. — Supérieurat du R. P. Olivier le Fer de la Motte

Sept. 1924 - août 1928

Dans la vie courante, on disait tout simplement: le Père de la Motte. Cela faisait plus court et moins intimidant ! Le nouveau supérieur de Bathurst, tout comme le Père Méry-le-Beuve, n'en descendait pas moins d'une très noble famille de France, de quoi tenter les experts généalogistes de l'Institut Drouin ! Aucune morgue cependant chez lui, mais de la distinction, du caractère, un sens très fort du devoir et de ses exigences même les plus méticuleuses. Comme directeur du Juvénat d'abord, comme supérieur du Collège ensuite, il a laissé le souvenir d'un prêtre éducateur dans toute la force du terme, d'un psychologue « qui lisait tout dans les yeux », disaient les juvénistes, d'un ardent apôtre du recrutement sacerdotal. Ceux qu'il a dirigés vers la prêtrise sont nombreux et ne parlent jamais qu'avec beaucoup de reconnaissance des soins attentifs dont il les entourait. On voyait que son cœur appartenait à la jeunesse.

Les périodes de transition sont difficiles. Le Collège de Bathurst en connaissait une à cette époque et les rajustements ne pouvaient se faire sans heurts ou sans tâtonnements. Peu à peu, les sujets canadiens de la Congrégation des Eudistes augmentaient en nombre. On doit à la mémoire des Supérieurs



LE R. P. OLIVIER
LE FER DE LA MOTTE
deuxième supérieur

français de reconnaître que, grâce à leur tact, à leur compréhension, à leur esprit sur-naturel, sans rien brusquer, sans laisser soupçonner à l'extérieur ces difficultés internes, ce qui eût pu nuire à la formation des jeunes, ils surent si bien manœuvrer que la transition se fit sans éclat, de la façon la plus naturelle possible.

Pour le seconder dans sa tâche, le Père de la Motte avait à ses côtés des hommes d'un grand mérite, quelques figures déjà rencontrées dans ces notes, et quelques nouvelles, beaucoup plus nombreuses que les précédentes. Un renouvellement de personnel presque complet. Après avoir été surveillant des Grands et directeur de la fanfare, le Père Alfred Léger venait de quitter Bathurst. On ne retrouvait plus au poste les Pères Bouvier et Wilfrid Myatt. Le Père Mérel, qui fut si longtemps économe à Bathurst, cédera ses fonctions au Père Pierre Lechantoux, et de 1924 à 1938, on verra ce légendaire constructeur, colonisateur et agriculteur accomplir une œuvre de géant, secondé par le Frère Élie Comeau. Sous son impulsion, grâce à son propre travail et à sa vigilance, la ferme du Collège deviendra l'une des plus célèbres de tout le Nouveau-Brunswick.

À la préfecture de discipline, on trouve d'abord le Père Louis-Philippe Gagné, remplacé l'année suivante par le Père Jean-Louis Quélo, qui cédera la place deux ans plus tard au Père Omer LeGresley. Voici qu'apparaissent aussi sur le

tableau du personnel des éducateurs qui feront à Bathurst une longue carrière: les Pères Albert d'Amours et Jules Comeau, futurs supérieurs de la maison, le Père Edmond Leblanc, longtemps préfet de discipline, le Père Arthur Stanton, futur supérieur du Séminaire d'Halifax, les Pères Joseph Lelannic, aujourd'hui missionnaire, Jean Robichaud, Lucien Bourque, Thomas Castonguay, Joseph Thomas.

• **Construction de la nouvelle aile**

Indice non équivoque de la prospérité de la maison, les élèves augmentaient d'une année à l'autre, justifiant ainsi les raisonnements et prévisions qui avaient motivé le transfert de Caraquet à Bathurst. Alors que dans les meilleures années, Caraquet avait rarement dépassé le chiffre de 150 élèves inscrits, en deux ans Bathurst brisait ce record, enregistrait 200 élèves en 1925, atteignait 250 en 1927, et tout laissait prévoir que le recrutement ne diminuerait pas d'une façon notable. Comme on était à l'étroit, on décida donc d'agrandir et d'harmoniser l'architecture de la façade par une aile droite qui ferait pendant à celle de gauche. On mit d'abord à contribution les talents d'architecte du R. P. Albert D'Amours, qui dressa les plans de l'aménagement intérieur, puis les travaux commencèrent au printemps 1925, sous la surveillance du Père Lechantoux et la direction technique de Mr Baptiste Landry.

Un signe des temps... ou résultat de méthodes nouvelles ? Faisant contraste avec les entreprises du P. Lebastard, la construction s'élève comme par enchantement. En juin, les excavations s'ouvrent déjà, béantes, et une douzaine d'hommes s'affairent à couler le ciment des fondations. Puis la charpente d'acier se dresse en un clin d'œil, les murs de briques jaunes poussent comme des champignons, le toit est posé: en septembre 1925, on peut utiliser une partie de la nouvelle aile. Le reste s'achèvera au cours des mois suivants, grâce en partie au travail

d'élèves habiles et généreux qui, à l'imitation du geste de leurs Anciens de Caraquet, sacrifieront quelques récréations et congés à lather, à clouer des planches, à transporter des matériaux.

Un petit souvenir se rattache à ces travaux d'aménagement intérieur de la construction inachevée. À la rentrée de septembre 1926, le prédicateur de la retraite collégiale était le bouillant et apostolique Père Émile Georges. Or, personne n'ignore de quel silence respectueux, favorable au travail en profondeur dans les âmes, il a toujours voulu entourer ses prédications. La retraite se fit pourtant dans l'atmosphère des coups de marteaux qui résonnaient par toute la maison, et il fallut au prédicateur une patience angélique pour la terminer... tout en interrompant de temps à autre une envolée oratoire pour admonester les iconoclastes, ou laisser s'apaiser une salve de coups plus assourdissante que les autres ! S'il y avait quelque chose de diabolique dans la nouvelle aile, qui contrecarrait ainsi le travail dans les âmes par le fracas de sa construction, il lui fut sans doute enlevé dès la clôture de la retraite, alors qu'on lui conféra une bénédiction selon toutes les règles liturgiques. Il y eut messe solennelle le matin, chantée par Mr Boucher, curé de Bathurst-Ouest, l'hôte aimable de toutes les fêtes. Mr Nazaire Savoie, curé de Petit-Rocher, présida la cérémonie de la bénédiction, et les élèves récoltèrent de tout cela un grand congé. Ils allaient d'ailleurs avoir en plus la jouissance de locaux spacieux. La nouvelle aile abritait maintenant la chapelle, dont le temporaire dure jusqu'à nos jours, le dortoir des Moyens, presque toutes les classes, les salles d'étude et de récréation des Grands et des Moyens.

• **Chronique collégiale de 1925 à 1928**

Aucun détail précis ne nous est parvenu de l'année 1925 elle-même, sauf ceux qui concernent la construction de la nouvelle aile et le triduum de messes pontificales en l'honneur de saint Jean Eudes que Rome venait de canoniser. Avec sep-

tembre 1926 s'ouvrait la première année d'études complètes au Collège de Bathurst. Les « philosophes de syntaxe », entrés en 1921, avaient maintenant atteint la dernière année de philosophie. Quelques-uns de leurs condisciples les avaient laissés en Rhétorique pour revêtir la soutane au Noviciat des Eudistes à Charlesbourg. Tous les finissants, au nombre de cinq, obtiendront leur baccalauréat en juin 1927 et prendront le chemin du Séminaire d'Halifax en septembre suivant. Voici les noms de ces premières vocations à inscrire au tableau d'honneur de l'Université du Sacré-Cœur: Cléophas Haché, de Bathurst, Camille Leclerc, de Grand Sault, Ernest Cyr et Abel Violette, de St-Léonard, Georges Saulnier, de Tracadie, qui ne persévéra pas dans cette voie.

Les 6, 7, et 8 mars 1927, grande liesse dans la maison et grandes pompes liturgiques. L'année précédente, Rome avait béatifié un groupe de prêtres victimes de la Révolution Française, au nombre desquels on comptait quatre Eudistes, les Pères Hébert, supérieur général actif de la Congrégation, et confesseur de Louis XVI, Pottier, supérieur du grand séminaire de Rouen, Lefranc, l'un des premiers à dévoiler en de nombreux écrits les plans diaboliques de la franc-maçonnerie mondiale, et Béraud du Pérou. Fait digne de remarque, le chanoine Grasset, martyrisé avec ce groupe de prêtres, et qui vivait à Paris chez les Eudistes, fut le premier canadien à recevoir les honneurs des autels. Bathurst se devait, comme toutes les autres maisons de la Congrégation, de souligner par un triduum le triomphe de ces glorieux martyrs. Mais laissons parler la chronique: « Le premier jour fut une fête essentiellement eudistique. Le Très Révérend Père Charles Lebrun, provincial, dans un magnifique sermon, montra que le martyre de ces bienheureux n'avait été que le couronnement d'une vie vraiment sacerdotale; puis il fit ressortir, dans toute son austère beauté, la grandeur du sacerdoce bien compris et bien pratiqué... Le lendemain, sermon par le Père LeBouter, Eudiste,

curé de Laval-des-Rapides, qui rappela le rôle important qu'avaient joué sur terre ces martyrs, leur vie calme mais profondément apostolique et enfin, la scène de leur emprisonnement et de leur mort. Le programme portait pour l'après-midi la réception de l'évêque de Chatham, M^{gr} Chiasson. À la dernière heure, un message annonçait que des circonstances imprévues l'empêchaient de venir clore les fêtes... Dimanche soir, séance dramatique et musicale pour les élèves et quelques invités, qu'on répéta le lundi soir pour le clergé et le public. Les deux pièces, l'une française, l'autre anglaise, entraient bien dans le ton de la fête. La première nous montre un jeune missionnaire canadien s'élançant vers la Chine pour convertir les âmes. La pièce française, « Yvonik », nous transporte en Bretagne, pendant cette révolution où à Paris les Bienheureux Eudistes subissaient le martyre. Le Père François Tressel, supérieur du grand séminaire d'Halifax, donna le dernier sermon du triduum et fit ressortir la beauté et la grandeur du martyre. »

Septembre 1927: les élèves sont tout surpris de constater à la rentrée les transformations opérées sur leurs cours de récréation pendant les vacances. Elles ont été nivelées, nettoyées et agrandies. Désormais, une douzaine de jeux de baseball pourront facilement y étaler leurs losanges réguliers. La chronique mentionne le départ du Père Armand Guillemin, après vingt-cinq années de professorat, à Caraquet et à Bathurst: « Un vétéran du collège, nous dit-elle. Tous se rappellent le professeur intéressant et captivant, l'infirmier aux soins vraiment maternels. » Les sociétés collégiales se sont organisées. La Congrégation du Sacré-Cœur a choisi pour préfet: Pêa Daigle; pour assistants: James Branch et Gonzague Daigle. Chez les Petits, Cyrille D'Amours devient préfet de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie, avec comme assistants, Jean Thibeault et Émile Desprès. Le Cercle littéraire Ste-Jeanne d'Arc-Évangéline a eu lui aussi ses élections: président, Lorenzo Frénette, vice-président, James Branch, et secrétaire, Camille Chiasson.

• **La mort de Gérard Jaillet**

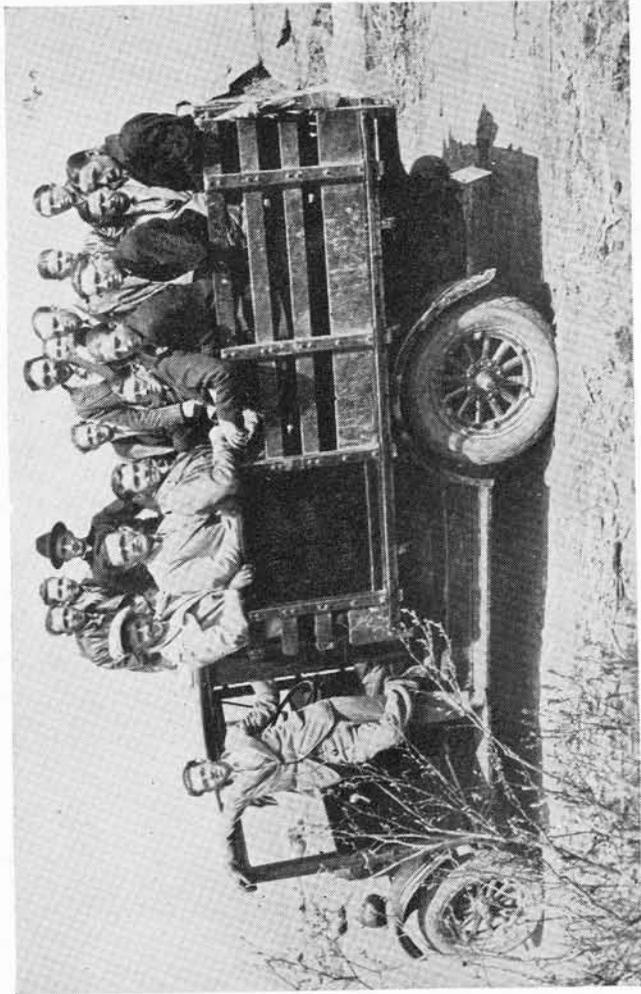
Le Père de la Motte vit assombrir la fin de son supériorat par une crucifiante épreuve, la mort d'un élève, Gérard Jaillet, survenue le 27 janvier 1928, à l'infirmerie du collège. Il n'était âgé que de seize ans et ce fut la première victime à inscrire au nécrologe de l'Université du Sacré-Cœur de Bathurst. Fils de Mr Ambroise Jaillet, de Bouctouche, c'était un excellent jeune homme qui, par sa gaité, son entrain et sa cordialité, s'était gagné l'affection de tous ses camarades. Ses professeurs l'avaient en grande estime, à cause de son obéissance et de son remarquable esprit de travail, et le ciel sans doute avait les yeux sur lui, comme une fleur que n'a terni aucun souffle délétère, car rarement s'était rencontré au collège un jeune d'une piété si solide et si affectueuse surtout envers la Très Sainte Vierge. Il venait de suivre avec sa dévotion habituelle les exercices des Quarante-Heures, du 22 au 24 janvier, quand le 25 une fièvre maligne le força de s'aliter à l'infirmerie. Deux jours se passèrent sans rien d'inquiétant, et l'on croyait tout au plus à une grippe. Mais voici que les maux de tête dont il souffrait augmentent. Le médecin multiplie ses visites et l'on doit mander de l'hôpital de la ville une garde-malade qui le veille constamment. Au midi du samedi, son jour de prédilection, il semble prendre un peu de mieux et la fièvre baisse. Le R. P. de la Motte en profite pour lui faire prononcer de nombreux actes de contrition et de charité. Pendant l'après-midi, une hémorragie l'affaiblit et soudain, vers les cinq heures, son état empire. En toute hâte, le Père Supérieur lui administre l'Extrême-Onction, et il s'éteint doucement, pendant que son frère, Mr Cléophas Jaillet, professeur au collège, et quelques Pères réunis dans la chambre, récitent les prières des agonisants.

Le Père de la Motte se rendit immédiatement aux études des Grands et des Petits annoncer la triste nouvelle. Il faut

avoir vécu dans un collège, avoir connu cette atmosphère d'insouciance devant la vie, qu'on semble à cet âge avoir toute entière, et si longue, devant soi, pour comprendre l'émoi, la stupeur, que peuvent causer de tels événements dans un tel milieu. Les élèves abandonnèrent aussitôt leur travail, se jetèrent à genoux et prièrent pour ce jeune camarade, dont ils ne soupçonnaient même pas l'état, dont ils avaient partagé le travail et les jeux, trois jours auparavant, et qui venait d'entrer dans son éternité, à quelques pas de leur salle d'étude.

• **Le pèlerinage du 28 mai à Charlo**

Quatre mois plus tard, à la note triste de la chronique succède une note joyeuse. Faut-il s'en étonner? C'est la vie. On avait pleuré un condisciple, on portait encore son deuil dans les cœurs et dans les mémoires, et le souvenir de cette mort devait être rappelé souvent dans la suite, mais le collège est le château-fort de la jeunesse, et cette jeunesse reprend vite ses droits à l'insouciance gaité. Voici que le mois de Marie, avec sa verdure et ses fleurs tardives, ramenait l'époque du pèlerinage qui hante les rêves de tous les Congréganistes et des membres de la fanfare et de la chorale. Le 28 mai 1928, on voulut faire revivre les randonnées d'antan, les grandes promenades du collège de Caraquet. Il n'y avait plus de « Beaver », mais on pouvait le remplacer par des camions. C'est ce que décida le R. P. Jules Comeau, alors directeur de la fanfare et de la chorale. Dès sept heures et demie du matin, une bande joyeuse de Congréganistes, de musiciens, et de chanteurs, entassés dans les lourds camions, roulait sur la route, non pavée à cette époque, qui mène à Charlo, but de la promenade, un petit village situé sur les bords de la baie des Chaleurs, à quarante milles de Bathurst, en direction de Campbellton. « Nous filons à une allure de trente à trente-cinq milles à l'heure, nous confie Delphis Boudreau, élève de Belles-Lettres... Des deux côtés de la route fuit la campagne verdoyante: tantôt des champs où le



EN PÉLERINAGE À CHARLO (1928)

sillon ouvert attend la moisson, tantôt des villages, Beresford, Petit-Rocher, Pointe-Verte, Belledune, Jacquet-River, Nash-creek. À l'est s'étend tout le long de notre route, la magnifique baie des Chaleurs, toute dorée sous les rayons matinaux du soleil. »

On s'arrête enfin à Charlo, devant l'église gothique toute neuve, qui fait à juste titre l'orgueil de la paroisse et du curé, Mr Sivret, dont les pèlerins sont les invités pour la journée. Mais laissons encore une fois parler notre jeune témoin: « Le côté religieux tint évidemment la première place dans notre pèlerinage. Aussi, après quelques morceaux de fanfare, nous débutons par la grand'messe, que chante la chorale, sous la direction du Père Comeau... La belle grève de Charlo, où s'écheionne une falaise rocheuse et abrupte, devant une mer exceptionnellement calme ce jour-là, fournit aux élèves un agréable lieu de récréation après la messe... Midi nous réunit autour d'une table somptueusement préparée par les dames et demoiselles de la paroisse. Le saumon, que nous goûtons pour la première fois cette année, les gâteaux variés, auxquels nous ne manquons pas de faire honneur, témoignaient des talents culinaires des dames de Charlo, de leur amabilité et de leur générosité. »

Dans l'après-midi, le pèlerinage se rendit même jusqu'à Dalhousie, petite ville qu'une usine à papier venait de faire surgir, puis on revint à Charlo donner une dernière aubade de la fanfare, chanter les vêpres, écouter un sermon du Père de la Motte, y prendre encore le souper, puis se remettre en route pour Bathurst. Voilà certes des journées que de jeunes collégiens n'oublient jamais !

Cette grande promenade marquait pour le Père de la Motte le dernier épisode de son supérieurat. Nommé deuxième assistant provincial pendant les vacances d'été, il cède ses fonc-

tions à Bathurst au R. P. Joseph Sébillet. Il retournera bientôt en France, où il dirige depuis de nombreuses années une importante paroisse parisienne, celle du St-Esprit.

III. — Supérieurat du R. P. Joseph Sébillet

Sept. 1928 - juillet 1931

De haute taille, légèrement voutée, une figure osseuse dont l'austérité ascétique se tempérait d'un regard d'une grande douceur, le R. P. Joseph Sébillet arrivait du Collège Ste-Anne, où il avait été supérieur de 1922 à 1928, précédé par une réputation de droiture, de bonté, de connaissance des jeunes, que ses trois ans comme supérieur de Bathurst ne devaient pas démentir. Il m'en voudra, certes, en lisant ces lignes, de tracer autour de son front une auréole que son désir d'effacement volontaire serait prompt à désavouer. Mais le souvenir reconnaissant que l'auteur garde au premier supérieur eudiste dont il ait eu le bonheur de subir l'influence pendant sa jeunesse, à Bathurst et à Charlesbourg, lui fait un devoir de mettre en lumière cette belle figure de prêtre. Rarement éducateur s'est acquis un tel prestige aux yeux des jeunes et de ses collaborateurs, grâce à un ensemble de qualités sacerdotales qui laissaient transparaître, en ses moindres démarches, une vie intérieure intense, dégagée de toutes les contingences humaines. Homme de règle, homme de devoir, simplement, sans prétentions, sans désir de jouer au sublime, avec une compréhension et une indulgence désarmantes pour les faiblesses de la nature chez les autres, voilà l'impression que nous a laissée de Père Sébillet, et ce qui explique qu'il ait conquis l'amitié, l'estime et la vénération de tous.

Quand il arrive à Bathurst, en 1928, sa carrière au Canada est déjà longue, et bien remplie. Venu de France, dès les premières années des fondations de son ordre, il a tour à tour



LES RR. PP. JOSEPH SÉBILLET (3^{ème} supérieur)
et JOSEPH THOMAS

exercé son ministère à Tobique, à Rogersville, à Halifax, aux États-Unis, à la Pointe de l'Église et, de ces milieux aux mentalités différentes, il a su retirer une connaissance remarquable des réalités canadiennes ou américaines, tout en faisant preuve d'un grand sens de l'adaptation. Concilier, plutôt que trancher, utiliser la persuasion plutôt que l'acte d'autorité brutal, faire appel aux motifs surnaturels, à la confiance, à ce qu'il y a de meilleur dans la nature de chacun, telles étaient ses méthodes d'éducation. Il imaginait difficilement la malice chez un autre; il excusait beaucoup, et longtemps. Quelle peine ressentait-il aussi, quand il constatait qu'on le trompait ! Perdre sa confiance, c'était le plus dur et le plus efficace châtement du coupable. Professeur intéressant, solide et subtil, il illustrait ses classes de nombreux exemples, vécus pour la plupart, glanés au cours d'une longue carrière comme pasteur ou missionnaire. Sans être ce qu'on peut appeler un orateur à l'emporte pièce, à sensation, il avait quelque chose de plus précieux que les grands gestes et les effets de voix : le don de l'émotion, l'art de toucher la corde sensible dans son auditoire. Handicapé, du moins pendant les dernières années de son séjour du Canada, par un enrouement tenace, il réussissait à le vaincre à force d'énergie, et, à mesure que progressait son discours, la voix atteignait les accents de la véritable éloquence.

Comme nous l'avons fait pour les prédécesseurs du P. Sébillet, nous tenons à rendre hommage ici aux principaux collaborateurs qui l'ont secondé dans sa tâche au cours de ses trois années de supérieurat, comme à souligner les figures nouvelles qui viennent enrichir la galerie des Maîtres à cette époque. Le Père Louis Foulon, professeur de philosophie, directeur spirituel de nombreux élèves de la division des Grands, vient d'être rappelé en France. Après un bref séjour d'un an à Bathurst, le Père Antoine Gaudreau quitte le Collège pour une longue carrière à Charlesbourg comme professeur de philosophie, maître des Novices, puis supérieur, avant de devenir

assistant général de la Congrégation. Le Père Omer LeGresley, préfet de discipline depuis 1927, cèdera ses fonctions au Père Albert D'Amours en 1929. On rencontre, sur la liste du personnel, des noms de Pères toujours actifs et bien connus de nos jours : Joseph LeGresley, directeur du Juvénat, Thomas Castonguay, Edmond Leblanc, Antonio Proulx, Wilfrid Myatt, Simon Larouche, Ludger Lebel, Sidney Kennedy, Francis Coquereau, Henri Boudreau, Léopold Laplante, Alphonse Étienne. La mort viendra, quelques années plus tard, en cueillir deux, dans la force de l'âge, les Pères Arthur Stanton et Jean Méret. De 1928 à 1931 l'inscription des élèves se chiffre à 280.

Avec l'arrivée des grandes vacances de juin 1931, le R. P. Sébillet terminait les trois années de son supérieurat à Bathurst. La confiance de ses supérieurs majeurs lui impose alors les fonctions importantes de supérieur du Scolasticat de Charlesbourg. Son successeur est le R. P. Jean-Louis Quélo.

IV. — Supérieurat du R. P. Jean-Louis Quélo

Sept. 1931 - juillet 1935

Le ciel avait gratifié le R. P. Quélo d'une énergie de fer, qui semblait le désigner inéluctablement aux fonctions ingrates de préfet de discipline, le bouc émissaire des fredaines écolières... et ses Supérieurs ne se firent pas faute d'utiliser ces dons de nature, chaque fois qu'une situation exigeait la poigne d'un homme de caractère, qui ne craignait pas de prendre ses responsabilités. Et pourtant, tous ceux qui ont eu l'avantage de le connaître d'une façon plus intime, en dehors de l'exercice officiel de ses fonctions, s'accordent à dire que c'était un cœur d'or, d'une délicatesse extrême; on était charmé par sa conversation, le tact et la grâce de ses procédés. Les attitudes qu'il a dû prendre, motivées souvent par les lieux et circonstances où il a exercé les charges importantes de préfet ou de



R. P. JEAN-LOUIS QUÉLO
quatrième supérieur

supérieur, supposaient donc chez lui une maîtrise de soi peu commune. Un roc infrangible: tel il a voulu être, tel il fut. On ne l'a pas toujours compris, et il avouait lui-même, avant de retourner en France il y a deux ans, qu'il en avait beaucoup souffert. C'est qu'il se faisait de l'exercice de l'autorité une idée très haute. C'était pour lui comme un autre sacerdoce ajouté à celui qu'il possédait déjà. Il commandait alors, non par besoin de puissance tyranique, mais parce qu'il avait conscience d'accomplir son devoir, comme à Verdun, en 1916,

officier dans l'armée française, il avait commandé ses hommes et était sorti de la mêlée avec des blessures et de glorieuses citations. Les faibles n'aimaient pas cette manière forte. Les volontés trempées la goûtaient au contraire, d'autant plus que le Père Quélo était la droiture même, et qu'on était sûr qu'il faisait passer tout le monde par le même moule, à commencer par lui-même.

Il était supérieur du collège Ste-Anne depuis 1928 quand l'obéissance l'envoie à Bathurst. Il y demeurera quatre ans comme supérieur, assumant en même temps la charge de professeur de philosophie. Peu de mutations dans le personnel au cours de cette période. Le R. P. Omer LeGresley succède au Père Quélo à Church Point, méritant l'honneur d'être le premier Eudiste canadien, supérieur d'une maison importante. Les Pères Jules Comeau, Arthur Stanton, Joseph LeLannic et Al-

phonse Étienne quittent Bathurst. Le Père Joseph Thomas revient de Church Point, où il n'a passé qu'un an, et commence en 1931 une carrière de professeur de rhétorique continuée jusqu'à son départ pour le Brésil, en 1946. Le Père Camille Comeau est préfet de discipline, charge qu'il aura le mérite d'exercer pendant huit années consécutives. On trouve, sur la liste des personnels, les noms suivants: Auguste Richard, Paul David, Albini Vigneault, Ludger Lebel, Charles-Eugène Robitaille, Albert Dumaresq, Albert Lévesque, Onésime Ouellet, Georges Gascon, Adrien Paquet, Georges Chauret, qui sont des figures nouvelles dans la galerie des Maîtres.

Période difficile que ces années 1931-1935. Le *krach* de 1929 a provoqué la débâcle sur les marchés mondiaux. Toute la structure économique des pays civilisés semble détraquée. Le spectre du chômage s'installe en permanence dans les grandes villes, dans les centres industriels, avec son cortège de pauvreté, de misère, de crimes, bien symbolisé par ces longues queues de sans-travail qui assiègent les salles publiques où l'on distribue la *soupe* gratuite, et ces théories de mendiants en loques qui errent d'une ville à l'autre, en quête d'un travail maigrement rétribué, ou d'un *lunch*. Tous les trains de marchandises qui passent à Bathurst sont ainsi garnis de misérables grappes humaines qui volent leur passage d'Halifax à Vancouver. Entre deux trains, nombreux sont ceux qui gravissent la butte de l'Université, où l'on distribue des *lunchs*, préparés d'avance par les Religieuses des Saint Cœurs de Jésus et Marie, en charge des cuisines. « C'est la crise! » — « Les temps sont durs! » — « Il n'y a pas d'argent! surtout, pas de travail! » Expression du défaitisme général, mots que l'on entend partout, qui hantent tous les esprits. Le Collège du Sacré-Cœur ressent, il va de soi, le contre coup de ce désarroi. De 280 en 1930, les élèves ne sont plus que 230 en 1931, 220 en 1932, 200 en 1933 et 1934, 175 en 1935. Les pensions sont difficiles à percevoir et les dettes s'accroissent. Inutile de

songer à construire, ou même à améliorer les installations. Il faut demeurer stationnaire, se contenter de vivoter. Maintenir une œuvre est déjà tout un exploit !

L'auteur a été élève à cette époque. Il se souvient des trains presque vides qui l'amenaient à Bathurst ou le ramenaient chez lui, des absences qu'on déplorait chaque année dans les classes, décimées par les revers de fortune des familles. Avoir un dollar en poche pour les menues dépenses était toute une fortune, et l'on faisait des calculs, et l'on réfléchissait deux fois avant d'acheter une tablette de chocolat ! Malgré tout, l'entrain régnait au Collège du Sacré-Cœur, et les élèves, habitués à se serrer la ceinture, se contentaient du nécessaire et n'en étaient pas plus malheureux que de nos jours.

Si de ces années 1931-1935 nous ne notons que quelques lignes en ces pages, il n'en faudrait pas conclure à une espèce de période morte, due à la fameuse crise ! Le collègue au contraire connut alors des années besogneuses, une vie d'autant plus intense, selon les normes scolaires, que rien d'anormal ne venait la troubler. Il y eut bien les congés, les fêtes traditionnelles, les activités sportives, des conférences, le passage de personnalités aussi célèbres que Lord Bessborough, gouverneur général du Canada, en septembre 1931, la visite du Très Honoré Père Jéhanno, supérieur général de la Congrégation, le 20 octobre 1932, celle de Son Excellence M^{gr} Cassulo, Délégué Apostolique, le 15 mai 1935. La chronique regorge de détails sur toutes ces dates, importantes dans la vie d'un collégien, parce qu'elles viennent rompre la régularité des classes et des études. Faut-il mentionner la visite à Bathurst de l'avis français « La Ville d'Ys », qui mouillait pour la première fois dans les eaux de la baie Nipissiguit, le 26 septembre 1934 ? Les membres de la chorale ne nous pardonneraient pas non plus d'oublier le magnifique succès qu'ils obtinrent en

février 1933, lorsqu'ils se rendirent à Chatham faire les frais du chant, au sacre de Son Excellence M^{gr} Arthur Melanson.

En juillet 1935, le R. P. Jean-Louis Quélo était appelé par l'obéissance à une autre tâche, celle de curé de l'importante paroisse du Saint-Cœur de Marie, à Québec.



LA RIVIÈRE NIPISSIGUIT



T. R. P. ALBERT D'AMOURS
provincial des Eudistes au Canada

CHAPITRE TROISIÈME



Sur des mers tranquilles

1935 - 1949

I. — SUPÉRIORAT DU R. P. ALBERT D'AMOURS (1935-1940)

Quand le R. P. Albert D'Amours succède au R. P. Jean-Louis Quélo, comme supérieur du collège, une ère nouvelle s'ouvre. Non pas que l'orientation générale, les méthodes, consacrées d'abord à Caraquet, puis maintenues à Bathurst, ces traditions de *piété, travail, discipline*, qui avaient fait la force de l'œuvre, vont changer brusquement, ni même céder de jour en jour sous la poussée d'un nouvel esprit, mais la liste, longue et glorieuse, des Supérieurs Français est maintenant close. Celle des Supérieurs Canadiens commence avec le R. P. D'Amours, originaire de la Nouvelle-Angleterre, ancien élève du Petit Séminaire de Nicolet, comme l'avait été le fondateur du Collège de Caraquet, M^{gr} Théophile Allard.

Est-il nécessaire de souligner encore une fois les mérites de cette phalange d'éducateurs français, envers qui les Eudistes canadiens, et l'Acadie entière, seront éternellement redevables ?

Toutes les pages qui précèdent, constituent le plus éloquent des témoignages et la preuve de notre souvenir et de notre reconnaissance. Ils étaient arrivés sans bruit, ils avaient travaillé dans l'ombre, dans l'humilité, visant aux résultats solides, dans la perspective d'un avenir qui devait leur donner raison, plutôt qu'à jeter, selon l'expression populaire, de la poudre aux yeux, qu'à se laisser aller à cette tendance, bien américaine, du faux brillant, de la belle façade masquant des fondations lézardées, des murailles branlantes. Les épreuves de toute nature n'avaient contribué qu'à les ancrer dans la détermination de maintenir l'œuvre, et il me souvient d'avoir entendu le R. P. Sébillet nous poser un jour cette question, après avoir retracé les débuts difficiles, héroïques, de nos fondations: « La jeune génération aurait-elle le courage de refaire ce que nous avons fait ? » Il ne nous appartient pas de donner nous-mêmes la réponse. On peut dire malgré tout que les Eudistes Canadiens de la relève sont allés à bonne école: ils savent faire honneur aux maîtres qui les ont formés.

Le R. P. Albert D'Amours pouvait considérer Bathurst comme une seconde petite patrie. Il y avait fait son noviciat, avant de se rendre à Rome compléter sa théologie. De retour au Canada, en 1924, on le retrouve à Bathurst, où il enseigne surtout les sciences, pendant onze années consécutives, tout en assumant successivement les fonctions de préfet de discipline (1929-1932) et de préfet des études (1932-1935). De haute taille, des yeux bleu clair avec des éclats d'acier qui médusaient les délinquants pris en défaut, une physionomie expressive, de l'austérité dans les traits, mais aussi comme un reflet de sérénité intérieure qui s'extériorisait souvent en un large sourire jovial, voilà au physique, comme il apparut à la nombreuse génération d'élèves qu'il initia aux disciplines scientifiques. Ses classes étaient toujours goûtées. Il entraînait sans doute dans cet engouement une hâte enfantine de manipuler les mystérieuses préparations chimiques, aux résultats souvent inattendus entre des mains novices. Nous aimions surtout la

bonne humeur des classes, au sein du cliquetis des tubes à essai, l'indulgence du Père D'Amours devant nos bévues et faux pas, du moins quand les explosions ne risquaient aucune conséquence tragique, les récits de découvertes dont le professeur agrémentait souvent ses classes. La dernière invention nous paraissait toujours la plus sensationnelle! Le Père D'Amours savait montrer de temps à autre une sévérité nécessaire. Aucun éclat, pas un mot, il lui suffisait alors de regarder le coupable. L'effet était instantané, salutaire et durable! Ses anciens élèves n'ont pas oublié non plus avec quel art il savait infuser à son enseignement scientifique une valeur de formation non seulement humaine, mais surnaturelle. Chez lui, le prêtre et l'éducateur transcendaient sur l'homme de science, aussi jouissait-il à nos yeux d'un grand prestige, d'une autorité indiscutée, ce qui nous incitait à rechercher ses conseils et ses directives.

Il fut cinq ans supérieur du Collège de Bathurst, et si, pendant cette période, aucune transformation notable ne se manifesta du côté des installations matérielles, aucun événement extérieur à grand retentissement ne vint rompre la régularité collégiale, on doit cependant admettre que la vie intérieure, la vraie, la plus importante, connaît une intensité, un dynamisme, rarement rencontrés dans l'histoire de la maison. La crise économique commence à perdre de son acuité. Peu à peu, le collège retrouve ses effectifs normaux, l'optimisme renaît dans les cœurs, on secoue l'apathie générale, qui menaçait de scléroser la jeunesse étudiante. Secondé par des collaborateurs jeunes et enthousiastes, le R. P. D'Amours suscite ou encourage de nombreuses initiatives, donne une impulsion nouvelle aux organisations déjà existantes, travaille à élargir les horizons des jeunes, qu'on accuse d'avoir trop souvent une formation purement livresque.

Au mois de décembre 1935, quelques feuilles miméographiées, d'une présentation fort soignée, ornées de dessins artis-

tiques, brisaient un silence de vingt ans et allaient redire aux anciens ce qui mijotait entre les murs de leur Alma Mater. Grâce aux soins, au travail personnel du R. P. D'Amours, l'Écho du Sacré-Cœur, qui avait connu ses heures de gloire à Caraquet, de 1909 à 1914, sortait de sa léthargie, plus alerte que jamais. De son ancêtre, elle ne gardait d'ailleurs que le nom. Ce n'était plus un bulletin paroissial, mais une véritable feuille étudiante, dont la plupart des articles étaient signés de noms d'élèves. La prose en était remarquable de clarté, de correction, avec une allure jeune, spirituelle, enjouée, où l'on décèle l'influence de quelques professeurs à la plume facilement lyrique. De mois en mois, sauf pendant les vacances, l'Écho fera son chemin, gardant toujours ce cachet artistique, cette présentation impeccable qu'on admire dès le premier numéro. Nous ne pouvons trop souligner l'importance de cette initiative du R. P. D'Amours. Une revue étudiante est sans doute une source d'information précieuse pour les parents, les anciens, les amis de l'extérieur, et le rôle de l'historien devient facile quand il y trouve à certaines périodes une abondante documentation, mais c'est surtout pour les élèves eux-mêmes une excellente école de formation à l'art d'écrire.

À cette époque, commençait dans l'Église la croisade du laïcat catholique, sous l'impulsion de Pie XI et d'un grand nombre d'évêques, dont l'un des plus ardents fut sans contredit son Excellence M^{gr} Chiasson. Le Collège du Sacré-Cœur ne voulut pas demeurer étranger à la vague d'apostolat qui soulevait la chrétienté. Le R. P. D'Amours encouragea la fondation au collège des mouvements d'action catholique adaptés à la jeunesse. Dès 1935, le scoutisme s'y organise et va connaître ses années les plus actives grâce au zèle de son aumônier, le R. P. Edmond Leblanc, et d'un scout débrouillard, monsieur le professeur Gérard Gautreau. Un peu plus tard, la JEC implante ses cadres dans les deux divisions d'élèves et l'on constate qu'il y a tout un travail d'apostolat possible même dans les milieux étudiants les plus chrétiens. Le R. P. D'Amours

veut intéresser aussi les élèves aux problèmes sociaux du jour. Ils auront à les affronter. On se tournera vers eux parce qu'ils formeront l'élite. Il est donc urgent qu'on leur donne dès leurs années de collège une certaine dose de formation sociale et nationale. Dans ce but, plusieurs conférences et des journées entières d'étude attirent de temps à autre l'attention des élèves sur des questions d'actualité.

La journée anti-communiste fut l'une de celles qui firent le plus d'impression. Elle eut lieu le 30 mars 1938. Préparée avec soin des semaines à l'avance, selon toutes les méthodes modernes de propagande, y compris d'immenses placards multipliant les slogans lapidaires à tous les endroits stratégiques de la maison, elle donna aux étudiants une leçon sociale inoubliable. Il ne s'agissait sans doute pas de les convertir, mais elle les éveillait à un problème qui est devenu la grande plaie de l'époque contemporaine. C'est ce que firent ressortir les orateurs à une séance publique. Monsieur George Van Tassell, professeur au collège, exposa d'abord les principes de base du communisme. Puis le D^r Georges Dumont, ancien élève, traita du péril rouge au Canada; le R. P. Alphonse Étienne, professeur de Belles-Lettres, montra par quels moyens l'action anti-communiste est possible, et Clovis Saint-Amand, élève de philosophie, donna le point de vue des étudiants, dans une conférence intitulée: « Le collégien et le communisme. »

Pour clore ces quelques notes sur le supérieurat du R. P. D'Amours, il nous reste à parler de l'une de ses initiatives les plus louables et les plus fructueuses: l'organisation des cours d'été à l'Université du Sacré-Cœur. Depuis plusieurs années, ces cours étaient réclamés avec instance. Ils allaient permettre aux instituteurs et institutrices, à des étudiants âgés, de parfaire leurs études, d'obtenir même le baccalauréat ès arts, après cinq sessions consécutives d'un mois, pendant les vacances d'été. Évidemment, on ne pouvait enseigner à ces cours toutes les matières classiques. Mais les élèves éventuels

devaient avoir une formation fondamentale déjà poussée, en français, en anglais, en mathématiques et en sciences. La plupart même avaient fait des études de latin. On omettrait le grec, et il ne s'agissait que de compléter cette formation par des cours de littérature, de composition, de philosophie, d'histoire, d'apologétique, de latin plus avancé, de sciences en certains cas, tout en donnant des méthodes de travail, et en délimitant des programmes à voir pendant l'année scolaire. Les cours d'été de l'Université du Sacré-Cœur offraient donc un ensemble solide d'études bien organisées, parfaitement balancées pour des cerveaux adultes jouissant déjà d'une certaine culture. Les premiers cours s'ouvrirent au mois de juillet 1936. Le R. P. D'Amours en assumait la direction générale, tout en organisant des leçons catéchétiques qu'il ira donner à l'extérieur au cours des années suivantes. Les RR. PP. Simon Larouche, Joseph Thomas et Alphonse Étienne se partageaient les autres matières au programme. Et depuis, ces cours d'été n'ont cessé d'avoir lieu et de progresser, attirant d'année en année des groupes de plus en plus nombreux d'élèves. On y a décerné en 12 ans plus de 80 diplômes universitaires mérités à la suite d'examens réguliers.

En juin 1940, le R. P. Albert D'Amours, succédait au R. P. François Tressel comme provincial des Eudistes au Canada. C'est dire à quel point il s'était attiré la confiance de ses Supérieurs et de tous ses confrères dans toutes les tâches qu'il avait accomplies pendant seize années consécutives au Collège du Sacré-Cœur de Bathurst.

II. — SUPÉRIORAT DU R.P. SIMON LAROCHE

(1940-1943)

Le 2 août 1940, une brillante cérémonie marquait la clôture des cours d'été: pour la première fois dans son histoire, l'Université du Sacré-Cœur décernait des diplômes aux élèves qui avaient suivi le cycle complet de ces cours. Revenu de

Montréal pour la circonstance, le T.R.P. Albert D'Amours assiste avec une joie facile à comprendre, au couronnement d'une œuvre qui lui avait été si chère, et il en profite pour annoncer officiellement, à la fin de la séance, la nomination du nouveau supérieur de Bathurst, le R.P. Simon Larouche, lui-même un ouvrier de la première heure aux cours d'été, puisqu'il en avait marqué son passage à la préfecture des études.



R. P. SIMON LAROCHE

Rarement nomination fut accueillie avec autant d'enthousiasme à Bathurst même, comme en tous les milieux acadiens des Provinces Maritimes. Originaire du beau et grand *Royaume du Saguenay* — ses fils n'en parlent toujours qu'avec une admiration presque chauvine! — le nouveau supérieur s'était identifié pourtant depuis de nombreuses années, à la vie acadienne, dont il connaissait tous les problèmes, toutes les aspirations, avec qui il sympathisait « corde magno et animo volenti ». Il avait fait ses études au collège Ste-Anne de la Pointe de l'Église. Ses premières années de professorat avaient eu comme théâtre Bathurst ou la baie Ste-Marie. Partout, il avait conquis les cœurs par ses rares qualités de psychologue et d'éducateur. Il rayonnait littéralement la sympathie. Quelques années d'études de la philosophie à Rome, une thèse de doctorat sur les méthodes modernes d'éducation, intitulée « La Crainte et l'Espérance », ses expériences personnelles, l'envergure avec laquelle il abordait tous les problèmes, comme aussi son esprit d'initiative, tout cela doublé par le charme de

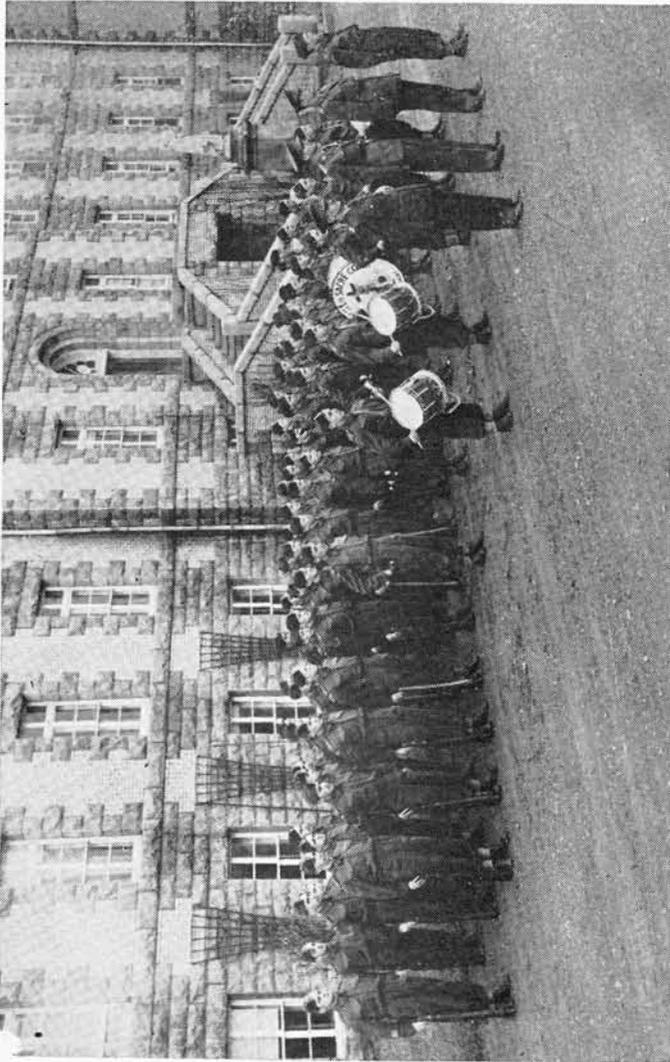
ses manières, et la facilité avec laquelle il mettait tout le monde à l'aise, l'avait préparé à jouer un rôle de premier plan dans l'éducation en Acadie.

• *Années de guerre*

Quand il devient supérieur de Bathurst, la dernière grande guerre mondiale dure depuis un an, tout annonce qu'elle sera longue et personne n'ose en prévoir l'issue, surtout après l'avance rapide et victorieuse des armées allemandes au cœur de la France et jusqu'aux rivages de l'Atlantique. Avec une hâte fébrile, on mobilise au Canada; l'industrie s'apprête à fabriquer des engins de mort; la psychose de guerre s'infiltré et s'installe dans toutes les consciences; le sentiment national est divisé sur l'ampleur souhaitable ou possible de la participation canadienne au conflit. En Amérique, on ne ressent pas trop le contrecoup direct des carnages européens, mais le sucre et l'essence sont rationnés, les pneus sont rares, et les bananes disparaissent des marchés! Les uniformes des trois armes s'affichent dans les gares, dans les trains; le moindre village en regorge, et le sexe féminin lui-même n'est pas exempt d'ardeurs belliqueuses. Il y a comme un roulement de tambour à jet continu d'Halifax à Vancouver, et les enfants apprennent l'art de la guerre et ses ravages, sur les écrans des cinémas. Au chômage, à la crise, succède une prospérité générale sans précédent dans les annales de l'histoire canadienne: on en serait tenté de bénir la guerre, n'étaient la vision des souffrances et des destructions qu'elle engendre en Europe, et l'inquiétude sur le sort de notre vaillante jeunesse, qui traverse outre-mer à pleins bateaux. Au Collège du Sacré-Cœur, tout cela se traduit aussitôt par des inscriptions records: de 276 en 1940, les élèves augmentent à 336 en 1941, 346 en 1942, 360 et 375 les années suivantes. Il faut alors s'ingénier à caser tout ce jeune monde, utiliser les moindres coins et recoins, en arriver à un point de saturation tel que les listes d'élèves inscrits à l'avance s'allongent, dans l'attente d'un vide créé par un départ éventuel.

Mais les perturbations de la guerre amènent au collègue des transformations plus significatives encore. Pendant que d'anciens élèves, dont quelques-uns avaient interrompu leurs études pour cela, vont augmenter le nombre des volontaires dans l'aviation, la marine ou l'infanterie, les étudiants eux-mêmes revêtent l'uniforme, et l'Université offre bientôt l'aspect d'une caserne. Le Corps-École d'Officiers Canadiens (C.E.O.C.) embrigade les grands élèves qui ont subi avec succès le conseil de revision médicale. M. le colonel Ernest White donne un premier cours, le 22 octobre 1940, puis confie l'entraînement à Monsieur Ernest Picot, qui cèdera plus tard ses fonctions au Major Raymond Pothier, l'un des plus anciens professeurs de la maison. Les plus jeunes rêvent de suivre les traces de leurs aînés. On les organise en corps de cadets, sous le commandement de monsieur le professeur Azarias Doucet. Deux ans plus tard, on les métamorphose en cadets de l'air et M. le professeur Van Tassell se dévouera sans compter à leur entraînement dans cette nouvelle arme. Bientôt donc, l'air martial, le buste droit, sanglé dans l'uniforme kaki ou bleu, la poitrine bombée à craquer, toute chamarée de boutons de cuivre bien astiqués, nos jeunes militaires martellent les corridors de leurs bottines cloutées.

On vivra cinq ans dans cette atmosphère. La cour de récréation devient un champ de manœuvre. Même des tranchées se creusent au fond, des murs et des obstacles se dressent, des cibles s'offrent au tir nourri des carabines et des mitrailleuses. Casques d'acier, masques contre les gaz, papiers et matériel militaires de tout genre s'accumulent en un capharnaüm indescriptible dans l'*Orderly Room*. Peu à peu d'ailleurs, l'entraînement se poursuit avec beaucoup d'ordre et de sérieux. La discipline militaire n'est pas un vain mot, et les grades se méritent. Aux vacances d'été, tous ces élèves officiers subissent l'épreuve d'un séjour de trois semaines dans un véritable camp militaire. C'est ce qu'ils appelleront leurs « campagnes de Sussex ou d'Utopia »! Les cadets eux-mêmes



Le C.E.O.C. (C.O.T.C.) en 1945

recevront leur baptême de l'air en Nouvelle-Écosse, ou sur l'île du Prince-Édouard, au cours d'un camp de dix jours chaque été.

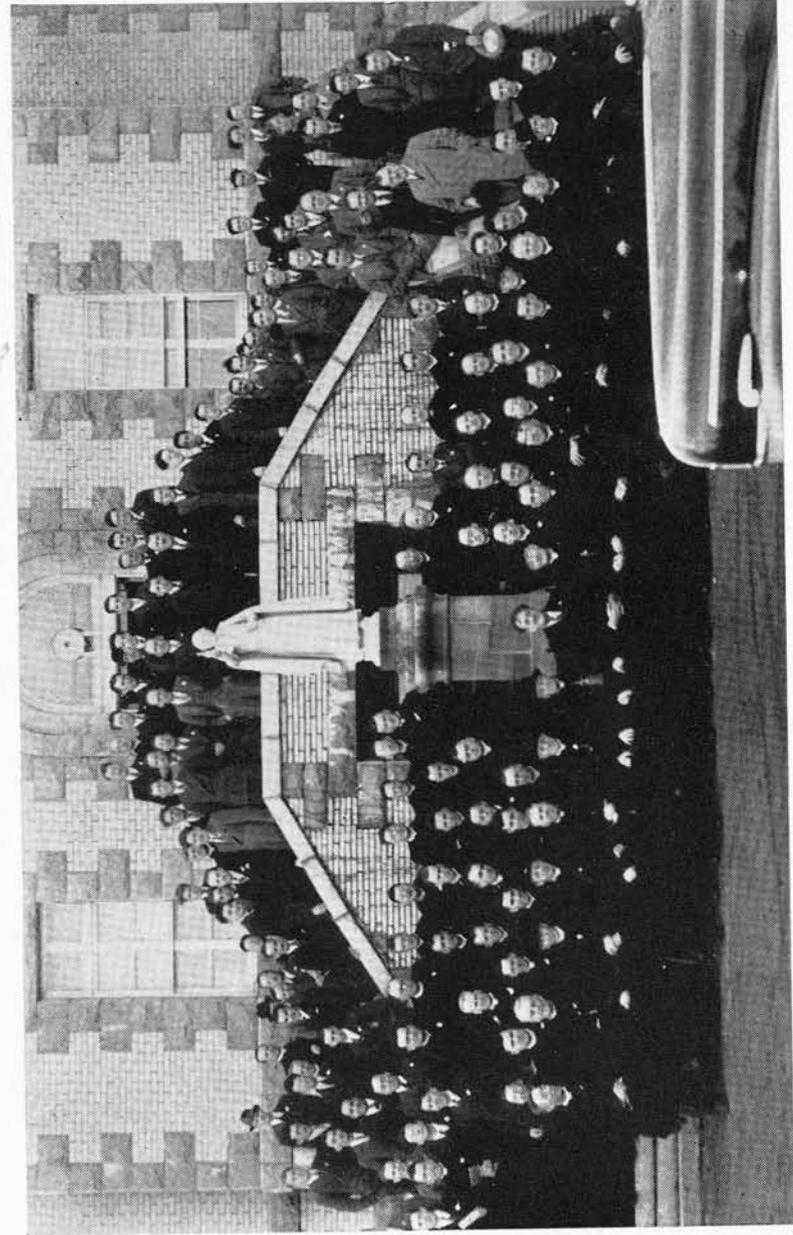
Un autre souvenir profondément gravé dans la mémoire des étudiants de ces années, c'est celui des *obscurations* ou *black-out*. On avait créé par tout le pays, une défense passive, formée de civils ou soldats de l'arrière. Les uns surveillaient les côtes et dépistaient des sous-marins moins imaginaires qu'on ne le crut d'abord. D'autres se chargeaient de la défense anti-aérienne. On avait la hantise des bombardements. De temps à autre, plus souvent que nécessaire, sans avis préalable, les sirènes hurlaient aux quatre vents et trois brèves interruptions de courant électrique avertissaient les gens d'éteindre tous les feux, de s'arrêter s'ils étaient sur la route, pour se mettre à couvert et se tenir coi pendant toute la durée du raid aérien fictif. Avec ses centaines de fenêtres et ses milliers d'ampoules électriques, le collège constituait un nid idéal d'infractions. Aussi le surveillait-on de près ! On voulut même un soir faire éteindre la lampe du sanctuaire du Juvénat, seul point rouge lumineux, à des milles et des milles de distance, le long de la baie des Chaleurs. Elle s'obstina malgré tout à brûler ! Aucun élève n'oubliera non plus les charmants *black-out* pendant les études, à la montée au dortoir, ni celui qui surprit la division des Grands en pleine marche. Les officiers de la défense passive voulurent obliger tout le monde à se tapir sous les travées du pont sur lequel passait la promenade ! La chasse aux espions était aussi à la mode, et l'un de nos professeurs laïcs en sut quelque chose puisqu'il fut questionné deux ou trois fois et reçut même la visite de la Gendarmerie Royale ! Trouvait-on louches ses allées et venues, ou n'avait-il pas assez le faciès canadien ? Il s'en tira toujours heureusement à bon compte... et en se payant la tête de ses inquisiteurs !

En définitive, la guerre n'eut donc pas en nos milieux ce caractère tragique et atroce qu'elle revêtit dans les pays directement affectés. Nous connûmes malgré tout des heures poi-

gnantes. Rares étaient les Pères et les élèves qui n'avaient un parent, un ami dans l'armée. Nous portâmes le deuil des anciens tombés au champ d'honneur, des parents d'élèves tués au combat, nous souffrîmes des malheurs de la France, de l'incertitude de la victoire, et du sort de nos régiments canadiens éparpillés sur tous les fronts.

Si le supérieurat du R.P. Larouche s'est écoulé tout entier sous le signe de la guerre, il ne faudrait pas s'imaginer que cette atmosphère, bien qu'une source de difficultés internes susceptibles d'affecter surtout les études, brisa toute réalisation concrète et nuisit considérablement à la marche normale de la vie écolière. De 1940 à 1943, les initiatives fructueuses ne manquent pas, ni les améliorations matérielles, ni les événements qui s'inscrivent en relief sur la grisaille des jours. Du 3 au 9 novembre 1940, par exemple, une semaine d'études coopératives oriente l'attention des jeunes vers les sciences économiques. Une trentaine d'élèves suivent ces cours, organisés par M. l'abbé Livain Chiasson, et donnés par deux experts de l'Université St-François-Xavier d'Antigonish, le R.P. Coady et Monsieur MacDonald. Le 11 février 1941, M^{sr} Albin Leblanc, évêque de Hearst, reçoit la consécration épiscopale; toute la maison est en liesse, car il s'agit d'un ancien élève. Le 16 mars de la même année, le R.P. Larouche, Maître Albin Robichaud, et quelques personnalités de la ville, prennent l'initiative de fonder un cercle français. Le Cercle Nicolas-Denys connaîtra ses heures de gloire et ses éclipses, mais il aura l'avantage d'opérer un rapprochement entre le collège et la ville de Bathurst, de galvaniser des bonnes volontés françaises chancelantes et d'offrir à l'élite de la région quelques magnifiques soirées artistiques et instructives. D'ailleurs l'histoire de ce cercle, du moins tous l'espèrent, est loin d'être close.

Le 4 avril 1941, un décret de la législature provinciale accorde à la maison le titre officiel d'Université du Sacré-Cœur. Sans doute, rien n'est changé aux rouages internes de l'insti-



UNE RÉUNION D'ANCIENS (1941)

tution. À elle seule, la faculté des arts forme l'Université, qui ne donne pas plus que ce qu'elle offrait auparavant: ses propres baccalauréats, des maîtrises, et très rarement des doctorats, surtout honorifiques. Mais les circonstances venant à changer, le milieu à se développer, le titre est là, avec ses droits et privilèges, qui permettrait d'organiser d'autres facultés. Sur ce point d'ailleurs, le Collège suivait l'exemple de ses voisines les institutions anglaises, qui se donnent très jeunes des airs universitaires. Cette année scolaire 1941 se clôt par une remarquable réunion d'Anciens, le 29 mai, à laquelle assistent les deux évêques anciens élèves, leurs Excellences M^{gr} Patrick Bray, évêque de St-Jean, et Albini Leblanc, évêque de Hearst.

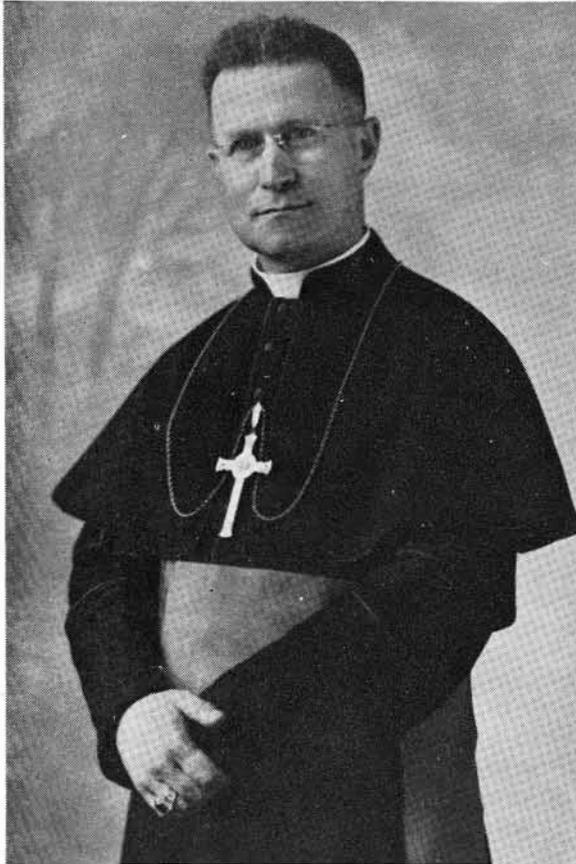
En juillet suivant, c'est une exposition catéchistique, organisée par le R.P. Chênevert, O.M.I. et illustrée par une série de conférences du R.P. Albert D'Amours, provincial des Eudistes. Chaque soir, à l'Auditorium, devant une salle comble, on déroule un film religieux. Mais l'année scolaire s'ouvre ensuite par un deuil douloureusement ressenti. Le matin même de la rentrée, le 16 décembre 1941, un service funèbre était chanté dans la chapelle devant le corps du R.P. Arthur Stanton, un ancien professeur, qu'une mort tragique et soudaine venait de ravir en pleine force, alors qu'il était supérieur du Séminaire d'Halifax. Il s'en va reposer de son dernier sommeil à l'ombre du Calvaire qui se dresse derrière la cour de récréation. Le 31 janvier 1942, une autre belle figure, l'une des plus lumineuses de l'histoire acadienne, disparaît à son tour. Son Excellence M^{gr} P.-A. Chiasson s'éteint doucement, après une maladie de quelques mois, et notre chapelle revêt de nouveau ses tentures de deuil, pour recevoir l'illustre disparu. Lui aussi repose dans notre petit cimetière, en attendant que la Cathédrale de Bathurst réclame bientôt les restes de son premier évêque.

Ces notes chronologiques pourraient s'allonger encore. Il nous plairait de mentionner que c'est le supérieur du R.P. La-

rouche qui valut à notre chapelle l'orgue Casavant dont elle est fière, que notre salle des fêtes et la maison d'été des Pères datent de 1941; qu'en 1942, les examens semestriels furent reportés en décembre au lieu de janvier; qu'il y eut un débat bilingue et mixte, le 1^{er} mai 1941, semant l'idée des débats intercollégiaux, reprise depuis. Quelques lignes sur l'École Industrielle éphémère, ouverte en février 1942, rafraîchiraient sans doute les souvenirs de bien des élèves qui y travaillèrent sous l'habile direction de monsieur Charles-Eugène Bélanger, de joyeuse mémoire. Hélas, les subsides escomptés pour cette œuvre nécessaire ne vinrent pas. Elle dut fermer ses portes, en attendant qu'elle ressuscite un jour dans le diocèse de Bathurst, sous une autre forme. Mais une figure nouvelle va maintenant nous retenir quelques instants, celle du successeur de M^{gr} Chiasson, son Excellence M^{gr} Camille-André Leblanc, deuxième évêque de Bathurst.

• Son Exc. Mgr C.-A. Leblanc

Le 4 février 1942, le Délégué Apostolique, Son Excellence M^{gr} Antoniutti, avait assisté aux obsèques de M^{gr} Chiasson. Dans l'après-midi, il faisait à l'Université l'insigne honneur d'une brève visite, et dans la salle des fêtes, devant les élèves et les Pères, devant un nombreux clergé, il avait eu des paroles inoubliables, toutes chargées d'espérance. « Deux grandes figures, disait-il en substance, viennent de disparaître, qui furent comme des sommets dans l'histoire acadienne, leurs Excellences M^{gr} Melanson et M^{gr} Chiasson. Partout c'est le deuil. C'est l'hiver dans les cœurs comme dans la nature. Il semble que la froide neige, en recouvrant les dépouilles mortelles de deux pasteurs bien-aimés, tue aussi l'espérance d'un nouveau printemps. Mais non. *« Surge amica mea, et veni. Jam hiems transiit, imber abiit et recessit. Flores apparuerunt in terra nostra. »* Lève-toi, mon Acadie. Car voici que l'hiver est fini. La pluie a cessé, et s'est retirée. Les fleurs ont apparu sur la terre. De même qu'on peut être sûr que dans plusieurs semai-



SON EXCELLENCE MGR C.-A. LEBLANC
évêque de Bathurst

nes la verdure et les fleurs reviendront dans leur splendeur rajeunie, le peuple acadien peut avoir la certitude que le Père commun des fidèles ne l'oublie pas. Dans la nature ressuscitée après un long sommeil, les églises du nord et du sud du Nouveau-Brunswick auront à leur tête, des évêques de même trempe que les disparus, et qui avec les mêmes aspirations, continueront la même œuvre d'apostolat et d'éducation, selon les mêmes traditions. » Cette dernière phrase, on le conçoit bien, provoqua la plus vive émotion. On ne pouvait s'exprimer en termes plus clairs, mettre fin d'une façon plus explicite aux incertitudes qu'on entretenait en certains milieux sur les successeurs des prélats défunts. Le 8 septembre 1942, la prédiction de son Excellence M^{gr} Antoniutti s'accomplissait, alors qu'une double consécration plaçait à la tête de l'archidiocèse de Moncton, son Excellence M^{gr} Norbert Robichaud, et sur le siège épiscopal de Bathurst, l'évêque actuel, son Excellence M^{gr} Camille Leblanc.

L'Université du Sacré-Cœur allait trouver en son nouveau pasteur un père aussi dévoué, aussi prévenant, aussi soucieux des œuvres d'éducation que le regretté M^{gr} Chiasson. De son amour de la jeunesse, de sa sollicitude de la voir instruite et bien formée, il a donné depuis lors des preuves nombreuses, dont la plus éloquente est sans contredit la campagne de souscriptions en faveur des œuvres d'éducation et de charité, qu'il lançait au mois de septembre 1948.

• *Les fêtes du Tricentenaire de la Congrégation*

Les 23, 24 et 25 mai 1943, l'Université voulut célébrer par un triduum de fêtes brillantes, le Troisième centenaire de fondation de la société des Eudistes. Trois journées de souvenir pour trois siècles d'une histoire bien remplie, ce n'était pas trop. Cela parut même insuffisant aux organisateurs des fêtes. Aussi, pour qu'un plus grand nombre de personnes puissent être associées à ces célébrations, on décida d'organiser en

même temps une Exposition d'œuvres eudistiques, qui resterait ouverte jusqu'au mois d'août suivant.

Il fallait une forte dose d'optimisme pour entreprendre et mener à bonne fin un tel projet, sans pour cela nuire à la marche générale des études. Il s'agissait de donner aux visiteurs une idée assez complète du travail accompli par les Eudistes dans le monde catholique, depuis 1643. On ambitionnait aussi de concrétiser l'ensemble dans un décor artistique qui parlerait aux yeux, comme une belle bande cinématographique en couleurs. Vaste programme s'il en fut ! Les Pères se distribuèrent le travail, et l'on se mit à l'œuvre. Bientôt on aurait pu croire que les plus habiles impressionnistes, cubistes, et surréalistes du siècle, étaient venus établir leurs studios de peinture dans les quelques réduits austères de l'Université du Sacré-Cœur ! Des Picassos en herbe se découvrirent, et les Pères eux-mêmes furent les premiers à s'étonner du soudain jaillissement des plus divers talents ! Ici on voyait un groupe d'élèves, qui avaient sacrifié une promenade, une partie de tennis, mouler avec application des lettres aux formes originales; plus loin, avec sur le visage le sérieux d'un Raphaël de dix-sept ans, un peintre étendait ses couleurs par petits coups de pinceaux successifs, prestes et délicats ! Les menuisiers bénévoles, artistes en leur genre, élevaient des charpentes, et l'on voyait aussitôt quelque ouvrier en tapisserie vous déployer sur les cadres ses tentures aux couleurs variées. Les curieux pouvaient même s'extasier à l'avance devant de mystérieuses mécaniques, bâties par un génie inventif, où l'électricité se pliait aux caprices de savants rouages ! Enfin, le soir du 22 mai, la grande salle de réception de l'Université pouvait clore ses portes sur du travail fini, parfait au sens latin du mot.

Le Triduum s'ouvrit par une messe pontificale dans l'église de Bathurst-Ouest, chantée par son Excellence M^{gr} Camille Leblanc. Vers le début de l'après-midi avait lieu l'ouverture officielle de l'Exposition. Son Excellence M^{gr} Robichaud, arche-

vêque de Moncton, leurs Excellences M^{gr} Leblanc, évêque de Bathurst, M^{gr} Bray, évêque de St-Jean, M^{gr} Labrie, vicaire apostolique du Golfe St-Laurent, le T.R.P. Albert D'Amours, provincial des Eudistes, le R.P. Simon Larouche, recteur de l'Université, monsieur Connely, maire de Bathurst, monsieur le juge Ryan, un clergé nombreux, des invités venus même de Québec, et toute une foule d'amis, pénétraient dans la salle, pendant que l'orchestre du Cercle Nicolas-Denys diffusait dans l'air et dans les cœurs les notes gaies de son répertoire. Mieux que les plus beaux panégyriques, avec plus d'éclat que les conférences les mieux peignées, cette exposition parlait aux yeux. C'est d'abord le panneau central qui, dès l'entrée, frappe les regards : une toile du peintre romain moderne Francesi couvre l'arrière de la salle et nous présente saint Jean Eudes offrant aux Sacrés-Cœurs les familles religieuses dont il est le Père. La vue s'arrête ensuite à la galerie des Supérieurs généraux, dont les portraits ornent les colonnes de la salle. Puis si l'on tourne les yeux vers la scène, on aperçoit trois immenses toiles suspendues au-dessus des décors, et qui ne pèchent pas certes par banalité ! Elles sont l'œuvre d'un peintre de l'École des Beaux-Arts de Québec, monsieur Jean-Marie Blouin. Dans la manière la plus hardie des symbolistes modernes en peinture, elles réussissent le tour de force de nous présenter en trois tableaux le rayonnement de saint Jean Eudes et de ses familles spirituelles dans le monde. Les procédés employés déconcertent à première vue les simples amateurs, les béotiens de la peinture ultra-moderne. Mais quand des explications appropriées ont ouvert les yeux, quand on a réussi à se familiariser un peu avec ces techniques, il est difficile de ne pas apprécier l'à-propos des symboles et la richesse du sens historique contenu sous chaque détail.

Ces différentes peintures donnent comme la synthèse du Tricentenaire eudiste. Mais les détails en sont ouverts avec art dans les nombreux kiosques qui, sur le pourtour de la salle, sont comme autant de tableaux en relief où se lit une page

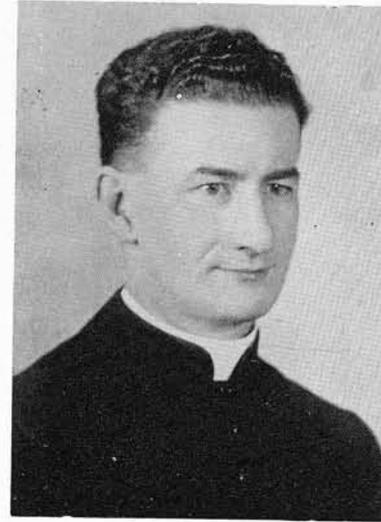
d'histoire, où se voit un champ d'apostolat. Ici c'est le kiosque de la France, berceau de la Congrégation. Une atmosphère d'exotisme nous attire ensuite au kiosque de la Colombie où l'œuvre florissante des grands séminaires est confiée aux Eudistes. Voici maintenant celui de la Côte-Nord du fleuve St-Laurent. Dans un décor tout à fait nature — rochers, forêt, cabane de bûcheron, église, petite rivière où flotte un canot rustique, animaux à fourrure — un « *petit Indien* » gesticule ! Il a revêtu ses plus belles plumes et s'est armé jusqu'aux dents ! D'une flèche menaçante, il explique aux visiteurs l'œuvre accomplie par les Eudistes dans cette terre de rude apostolat. Suivent les kiosques de la Nouvelle-Écosse, de Québec, de la spiritualité eudistique, du collège de Caraquet, du juvénat St-Jean-Eudes.

Les fêtes du Tricentenaire se clôturèrent en beauté, le 25 mai, par une messe pontificale, suivie d'un banquet et d'un programme dramatique et musical présenté par les membres du Cercle français Nicolas-Denys. C'était une véritable apothéose que ces journées inoubliables. Elles jettent un dernier lustre sur le supériorat du R.P. Larouche, qui se termine au mois d'août suivant. L'obéissance l'enverra continuer son œuvre d'éducation de la jeunesse en Nouvelle-Écosse, avant de lui confier à titre de supérieur, la fondation du Collège St-Louis d'Edmundston. Son successeur à Bathurst est le R.P. Jules Comeau.

III. — SUPÉRIORAT DU R.P. JULES COMEAU

(1943-1947)

Quand il s'attelle à sa tâche, en août 1943, le nouveau recteur connaît très bien le milieu où il va évoluer. Professeur de Versification à Bathurst, pendant de nombreuses années, directeur de la chorale et de la fanfare, mêlé à tous les mouvements écoliers, et s'y dépensant avec beaucoup de dynamisme,



R. P. JULES COMEAU

servi d'ailleurs par une voix puissante et une haute taille qui en imposaient, supérieur du Collège Ste-Anne de la Pointe de l'Église, pendant six ans, le R. P. Jules Comeau a scruté de son regard d'aigle tous les secrets, tous les recoins de la cité étudiante. Ce ne sont pas les connaissances pédagogiques, ni les talents naturels qui lui feront défaut. Il apporte en plus dans l'exercice de ses fonctions de rares et précieux dons d'administrateur, comme un sens inné des affaires, dont il fera profiter tous les postes qu'on lui confiera. Et ce n'est pas un mince mérite à souligner, car les maisons d'éducation ne roulent pas sur l'or ! Elles souffrent d'un incurable malaise endémique : trop peu de revenus pour tous les services que la société exige d'elles.

Nous ne suivrons pas le R.P. Comeau dans toutes ses initiatives, à travers toutes les améliorations dont il va doter l'Université au cours de ses quatre années de supériorat. Qu'il nous suffise de mentionner quelques-uns des travaux entrepris : à l'automne 1943, construction d'une porcherie moderne dont les plans avaient été dressés l'année précédente ; mécanisation de la ferme, par l'achat de tracteurs, d'instruments agricoles et d'un *bulldozer* ; construction d'un garage chauffé ; aménagement d'une boulangerie moderne ; transformations importantes aux cuisines, à l'économat, dans les réfectoires, les études, les classes, les dortoirs, les corridors, la bibliothèque ; construction d'une nouvelle maison, etc., etc... C'est aussi vers 1944

qu'une diététicienne, M^{lle} St-Hilaire, vint passer quelques mois à l'Université, pour y organiser un régime alimentaire mieux balancé. Ce fut le triomphe des légumes et des vitamines ! Il va sans dire que dans toutes ces améliorations l'économe joua le rôle qui lui revenait. En septembre 1943, le R.P. Augustin Gidéon installe à la procure ses méthodes bureaucratiques modernes. Que feraient les intellectuels sans un Père nourricier, un grand argentier ! Le « primo vivere » exerce toujours ses droits !

Parallèlement à ces travaux, la vie collégiale continuait à bruire, comme une ruche bourdonnante d'activité. Toute une pléiade d'auxiliaires jeunes et dévoués secondait le R.P. Comeau, qui d'ailleurs veillait lui-même de près à la marche des études, suscitait ou encourageait les initiatives, exigeait que toutes les sociétés étudiantes donnassent leur plein rendement. Inutile de nous étendre sur le sujet, de crainte de nous exposer à des redites. Seuls, quelques faits saillants jettent une note caractéristique dans le concert toujours un peu le même de la cité étudiante.

Le 19 mai 1944 est une date qui mérite de passer dans les annales de notre petite histoire. C'est en effet ce jour-là que commence ce qu'on a surnommé la *grande sécheresse* ! Dans la nuit, le réservoir de la ville a rompu ses digues et le service d'eau ne fonctionne plus. Pour comble de malheur, une chaleur torride, écrasante, abat sa chape de plomb sur le pays. Et l'on revient au système d'antan. Seaux et cuvettes sortent des greniers; chevaux et camions assurent un ravitaillement difficile, à grand renfort de tonneaux et baquets plus ou moins propres; on installe une pompe dans un puits découvert sur la cour des Juvénistes, et l'on s'esquinte à remplir un réservoir qui se vide à mesure, vers les robinets de la ville, comme le tonneau percé des Danaïdes; les élèves qui sont dans l'armée constatent alors combien précieuse est la gourde de leur équipement militaire, et pendant les récréations, c'est un va et vient continu à la recherche des sources dans les bosquets voisins.

Disette et chaleur durèrent dix jours, à tel point qu'on dut conduire tout le monde le long des rivières, où des bains mémorables redonnaient fraîcheur et propreté.



EN PROMENADE LE LONG DES RIVIÈRES...

• La scarlatine

Nous étions encore en guerre, la soif nous avait fait connaître ses affres, le rationnement de certaines denrées alimentaires était une forme de famine, il ne nous manquait donc que la peste pour que cette série de châtements d'apocalypse fut complète. Nous n'en fûmes pas épargnés. Ce n'est certes pas d'une plume légère qu'il convient de consigner ici l'épreuve la plus lourde et la plus crucifiante que Dieu nous ait envoyée à date, si l'on excepte les deux incendies successifs de Caraquet et de Bathurst. D'une certaine façon, elle les dépassa même en horreur, car elle atteignait non les richesses matérielles de l'œuvre, mais ses forces vives, sa jeunesse. La rentrée de septembre 1944 avait eu lieu depuis une dizaine de jours, quand soudain un cas de scarlatine se déclare chez les Grands. Inutile sans doute de s'alarmer outre-mesure d'une maladie presque normale dans l'enfance, et qui court nos régions. On séquestra

le pestiféré à l'infirmier et la vie continua. Mais, sans cause apparente, voilà que la contagion s'étend. Les élèves tombent comme des mouches, les infirmeries ne suffisent plus, il faut convertir des dortoirs entiers en salles de quarantaine, et la maison elle-même est placardée le 12 octobre. L'épidémie devient alors un véritable cauchemar, même si l'on s'efforce de sourire, d'être joyeux, pour soutenir le moral. Devant des classes décimées par la contagion, les cours se donnent comme d'habitude et l'on maintient ainsi presque toutes les activités collégiales. Le R.P. Armand Roussel, infirmier, dont le dévouement ne suffit plus, doit faire appel à deux gardes-malades, qui s'installent en permanence dans la maison. Le bureau de l'hygiène intervient ensuite, prend des tests, inocule tout le monde, veille à ce qu'aucune complication ne mette en danger la vie des malades. Un spécialiste de Québec, le D^r Sirois, accourt même, et par ses conseils, réussit à enrayer le mal.

Hélas, toutes ces précautions ne suffirent pas à nous épargner une grande épreuve, qui fut comme la lie de cette coupe amère du sacrifice que la Providence exigeait de nous. Le 4 novembre, vers 9 heures du soir, Viateur Bérubé, élève de Versification, était emporté par une crise cardiaque aiguë. Rien ne laissait prévoir une fin si tragique. Le jeune malade avait terminé la veille ses quatre semaines de confinement; il semblait tout à fait guéri et manifestait une joie bruyante de pouvoir enfin reprendre la vie normale, quand dans la nuit suivante une série de palpitations violentes occasionna quelques craintes. On manda aussitôt le médecin, qui prescrivit le nécessaire, sans soupçonner cependant une issue fatale. Il venait même de quitter le malade depuis dix minutes, quand la dernière crise emporta celui-ci sous les yeux impuissants du R. P. Infirmier et de la garde-malade. On apprit la douloureuse nouvelle aux élèves le lendemain matin, et ce fut comme si un voile de tristesse morne, poignante, s'étendait sur tous les visages, dans tous les cœurs. Voici l'article nécrologique, dû à la plume d'un

condisciple, qui parut dans l'Écho du mois suivant: « Sous un ciel en deuil, comme si la nature avait voulu s'associer à notre douleur, nous venons de reconduire le corps de notre jeune camarade au train qui le ramènera chez lui, à la Rivière-du-Loup. Le cher défunt fréquentait notre Université depuis quatre ans. Nous aimions en lui ce caractère primesautier, franc, qui rendait sa conversation toujours si intéressante. Il avait la répartie vive et joyeuse, et une façon bien à lui de transformer en éclat de rire l'humeur qu'une saillie assez juste avait provoquée chez un camarade. Il se faisait un devoir d'être de toutes les organisations et de contribuer à leur bonne marche. Symphonie, chorale, cercle français, J.E.C. le comptaient dans leurs rangs. D'un dévouement remarquable, aucune tâche ne le rebutait, pourvu qu'il puisse rendre service. Que de jeudis ne l'avons-nous pas vu astiquer avec patience et bonne humeur les cuivres de sa chère fanfare ! C'était en plus un élève pieux, une âme trop franche pour ne pas être belle. Sa dévotion à la très Sainte Vierge et au Sacré-Cœur de Jésus l'avait poussé à devenir successivement congréganiste du Sacré-Cœur de Marie chez les Petits, puis du Sacré-Cœur de Jésus, chez les Grands. Comment s'étonner que la Très Sainte Vierge soit venue le chercher un samedi ? »

Le douloureux épisode de la scarlatine bouleversa nécessairement d'une façon notable la fin du premier semestre. D'abord les Philosophes, chez qui l'épidémie n'avait fait que de rares victimes, et dès les premiers jours, quittèrent l'Université le 25 novembre, libérant ainsi un dortoir converti aussitôt en infirmerie. Pour la masse des élèves, la sortie de Noël fut avancée au 8 décembre, et seuls demeurèrent au Collège ceux des malades qui n'avaient pas terminé leur quarantaine. Sauf deux, les RR. PP. John Somers et Gustave LeGresley, tous les Pères résistèrent victorieusement aux bacilles de la contagion.

• *Quelques célébrations*

Le supérieurat du R.P. Jules Comeau ne se poursuivit heureusement pas sous le signe de semblables épreuves. Les élèves avaient bien prié; comme une victime propitiatoire, leur cher camarade défunt semblait s'être offert pour épargner à tous les autres des conséquences graves. Le cauchemar disparut donc, et la santé revint, avec la joie, la bonne humeur. C'est la vie trépidante du milieu écolier qui reprend ses droits. En voici quelques manifestations.

Grâce au travail des RR. PP. Gidéon et Tremblay, l'Écho du Sacré-Cœur, recommence à paraître, le 15 décembre 1944, après un silence de deux ans. Aux feuilles miméographiées succède un journal imprimé, abondamment illustré, comparable aux meilleures publications du genre. En mars 1945, le R.P. Chauret fonde la Librairie de la maison, qui diffuse les bons livres français parmi les élèves et les amis de l'extérieur. Puis ce sont des semaines de fierté nationale, de fierté ou de joie étudiante, organisées par le R.P. Gauvin et la J.E.C.; des Festivals de musique, lancés par le R.P. Yvon Savoie; la fin de la guerre en Europe, le 7 mai 1945, célébrée par des manifestations enthousiastes; la visite du Très Honoré Père Lebesconte, supérieur général, le 6 mai 1946; l'ordination des abbés Donat Albert et Omer Parker, en notre chapelle, le 26 suivant; un Congrès de l'Association Acadienne d'Éducation, les 29 et 30 juillet 1946; les débuts d'une Société des Concerts à Bathurst, le 11 octobre, et enfin la fondation d'une Caisse Populaire étudiante, grâce à l'initiative du R.P. Gauvin, le 10 février 1947.

En août 1947, le R.P. Jules Comeau était nommé curé de Chandler, en Gaspésie. Il y avait près de 20 ans qu'il se dévouait dans les collèges, dont dix comme Supérieur, à Church Point, puis à Bathurst. Il laissait cette dernière œuvre en pleine croissance, et il emportait les regrets de tous ceux qui avaient été à même d'apprécier ses belles qualités.

IV. — SUPÉRIORAT DU R.P. ADRIEN PAQUET

(1947.....)

Voici qu'avec l'actuel recteur de l'Université, le R.P. Adrien Paquet, se termine donc notre tour d'horizon des distingués Supérieurs qui se sont succédés à Bathurst. Ce fut une galerie pleine de contrastes, haute en couleur, noblesse et dignité, que cette lignée d'éducateurs dont chacun dessinait, dans le cadre uniforme des traditions collégiales, les traits originaux de sa personnalité, l'apport de ses travaux et de son dynamisme. Sous leur gouverne, l'œuvre s'est non seulement maintenue, mais elle a progressé; son rayonnement, malgré de lourdes épreuves et de maigres ressources, s'est étendu à tout l'est du Canada.

C'est une vision de l'avenir plutôt qu'une résurrection du passé qu'il faudrait buriner en ces quelques paragraphes que nous voulons consacrer au R.P. Paquet. Nous opérons en effet dans le vif de l'histoire en marche, le supérieur actuel n'étant entré en fonction qu'au mois d'août 1947. Il nous arrivait de Québec, où il avait été successivement directeur du Juvénat puis supérieur de l'Externat classique St-Jean-Eudes. Les Provinces Maritimes n'étaient pas un champ d'apostolat totalement nouveau pour lui, puisqu'il avait fait ses études classiques à Church Point et à Bathurst et s'était même occupé deux ans de discipline au Collège du Sacré-Cœur, au sortir du Scolasticat de Charlesbourg. Nul doute que sous son impulsion l'Université va connaître de nouveaux développements, rendus nécessaires par l'augmentation constante du nombre des élèves.

Un premier pas dans cette voie s'ébauchait en avril 1948, quand les autorités de la maison décidèrent de transformer complètement le système de chauffage, en prévision des agrandissements futurs. En quelques mois de travaux, dirigés par le R.P. Augustin Gidéon, une usine de chauffage des plus moder-



R. P. ADRIEN PAQUET
recteur de l'Université (1949)

[268]

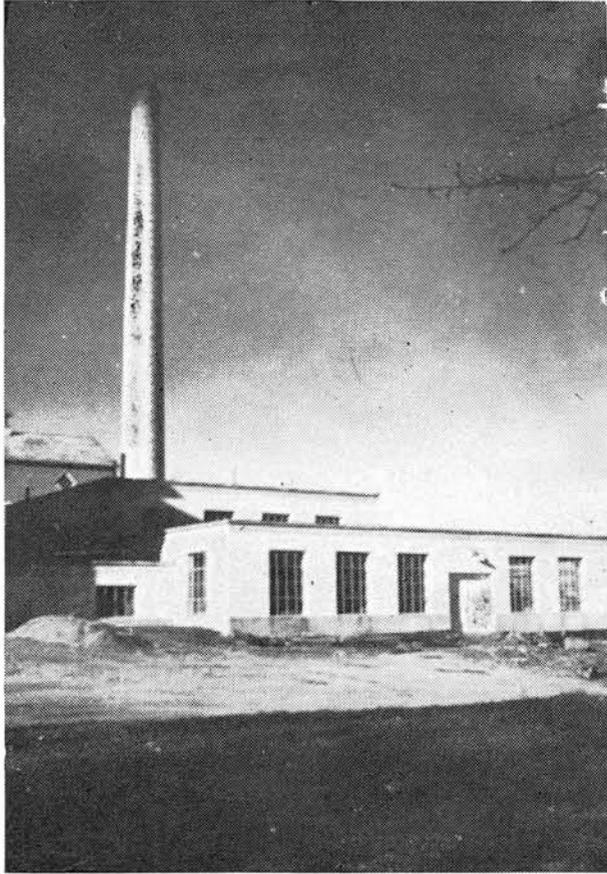
nes s'élevait en bordure du corps principal de l'Université. On y adjoignait aussi des locaux pour la buanderie, dont on renouvelait complètement le matériel. Le 20 octobre 1948, le feu s'allumait dans les énormes fournaies neuves, la vapeur circulait dans les bouilloires et le tuyautage. Tous les travaux étaient terminés en un temps record, et ces installations, les plus perfectionnées du genre, faisaient l'admiration des techniciens.

Quel sera le prochain pas dans ce programme d'agrandissements ? Tout dépendra sans doute des ressources que la Providence mettra à la disposition de la maison. Les fêtes du cinquantenaire nous auront valu la transformation de notre salle de spectacles et des installations scéniques les meilleures peut-être de toutes les Provinces Maritimes, grâce au travail des RR. PP. Chauret, Gauvin et Roussel. Quant au reste, n'essayons pas de percer les secrets de l'avenir.

• *La France et l'Université*

Comme de nombreux conférenciers nous sont venus de France, depuis la fin de la guerre, des voix autorisées dont le message toujours vibrant, instructif et patriotique avait souvent de profondes répercussions dans notre vie collégiale, nous ne pouvons terminer ce chapitre sans souligner les bienfaits, aussi notables que discrets reçus de notre mère-patrie. Le plus grand sans doute, ce fut celui de la France religieuse et missionnaire, représentée par ces Eudistes Français qui ont fondé le Collège du Sacré-Cœur à Caraquet, puis à Bathurst, qui l'ont maintenu jusqu'à ces toutes dernières années, en fournissant les cadres de son corps professoral. Les pages de ce livre ont fait assez comprendre tout ce que nous devons à cette France religieuse, objet de notre amour et de notre vénération.

Mais la France officielle n'a pas méconnu notre existence. Des Comités comme ceux de France-Amérique et France-



LA NOUVELLE USINE À CHAUFFAGE

Acadie nous ont prodigué leur bienveillance, sous les formes les plus diverses: cadeaux de livres, organisation de concours littéraires avec prix, propagande dans leurs publications, envoi de conférenciers distingués, même bourses d'études destinées à l'élément acadien, dont quelques-unes nous profiteront en définitive. Le Gouvernement Français, par l'intermédiaire de son ministre de l'Instruction publique, nous fit aussi parvenir des livres et des prix. Nos rapports avec la France ont été intensifiés surtout depuis deux ans par suite de la nomination de Monsieur Robert Picard au poste de consul de France à Halifax. Rarement les maisons d'éducation acadiennes, et l'Université du Sacré-Cœur en particulier, ont-elles rencontré un ami aussi fidèle, aussi dévoué, aussi sympathique, aussi versé dans l'histoire de l'Acadie et de ses problèmes. Nous avons eu l'honneur de le recevoir plusieurs fois en nos murs. C'est aussi grâce à son zèle si des conférenciers de marque, comme monsieur le comte Robert d'Harcourt, monsieur de Messières, le général Jacomy, monsieur l'ambassadeur Francisque Gay, se sont succédé en notre salle de conférences. Nous lui devons cet hommage d'associer son nom à la gratitude que nous conservons envers la France, à l'Université du Sacré-Cœur.



Le PETIT LAC...

CHAPITRE QUATRIÈME

*La vie collégiale*

Après avoir consacré trois chapitres de notre deuxième partie à la vie officielle de la maison, que nous avons classée, cataloguée, étiquetée selon les dates et les supérieurs, il est juste et normal d'établir un relevé, même rapide, de la mosaïque d'organisations, sociétés et œuvres diverses où s'encastre la vie collégiale. Nous l'avons fait pour Caraque: les Anciens de Bathurst ressentiraient une jalousie légitime si l'auteur négligeait de consigner aussi pour l'avenir quelques-uns de leurs hauts faits. En outre, cela nous offrira l'occasion de mettre en lumière les ouvriers subalternes de l'œuvre, ces « petits de la Grande Armée », dont Flambeau voulait venger la mémoire. Ils ne font pas d'habitude les gestes officiels, aussi l'histoire serait-elle tentée de les oublier. Mais sans leurs labeurs obscurs, tenaces, poursuivis dix ans, quinze ans, parfois vingt, aux mêmes postes, l'histoire elle-même — c'est une lapalissade de l'affirmer — serait vide de sens. *L'onus* et *l'honor* se dissocient souvent dans la réalité.

Une plaisanterie traditionnelle dans les milieux scolaires consiste à vouloir mettre sur le tapis, comme sujet de débat ou de discussion, l'énoncé suivant: « De l'utilité des études dans un cours classique. » La question n'est oiseuse qu'en appa-

rence! Car les à-côté de la vie collégiale moderne sont si nombreux, ils peuvent être si accaparants, que l'élève qui s'y jette corps et âme et sans retenue, sera tenté d'en oublier l'essentiel, ses études. La discipline et les maîtres sont heureusement là pour y mettre bon ordre, pour régler et balancer à la fois le temps consacré à chaque activité. Il n'en reste pas moins vrai que l'étudiant actuel est loin d'avoir toujours, selon l'expression populaire, « le nez fourré dans ses bouquins. » À l'Université du Sacré-Cœur, une bonne douzaine de sociétés réclament ensemble ses talents et son dévouement: les Congrégations du Sacré-Cœur ou de Saint-Cœur de Marie, la J.E.C., le Cercle Évangéline, le Cercle Ste-Jeanne d'Arc, le journal étudiant *l'Écho*, le théâtre, le cinéma, le comité des jeux, les multiples clubs de sport, la caisse populaire, la Chorale, l'Harmonie, sans compter les conseils de classes et une myriade de menues charges qu'on se dispute d'une année à l'autre entre candidats au dévouement. Ces sociétés risquent de disperser les énergies de ceux qui tentent de les englober toutes, mais aucune n'est inutile. Au contraire, chacune offre un précieux complément de formation. Elles vont maintenant nous retenir pendant quelques pages, et nous commencerons par la bête noire des fortes têtes, l'hydre qui met de l'ordre en tout et refrène les manifestations intempestives de l'énergie juvénile, la Discipline.

• **La Discipline à Bathurst**

La Discipline! Un terme sévère, rébarbatif! Dès qu'on le prononce devant certains jeunes, on les voit se hérissier comme un porc-épic en face du danger, tant la contrainte leur inspire une répulsion instinctive. Le mot désigne par métaphore cet instrument dont se servent les ascètes pour fouailler dans la chair vive et dompter la tyrannie du corps. Moins sanglant comme moyen moral de formation, son rôle n'en est que plus salutaire. C'est quelquefois celui du fer rouge qui cautérise une plaie: le malade regimbe, mais s'il accepte le douloureux

traitement, il est sauvé. La discipline n'a pas toujours ce caractère de châtement. D'ordinaire, elle est la gardienne de l'ordre, la borne kilométrique éclairant le voyageur sur le chemin à suivre.

Son rôle est aussi nécessaire que l'objet qu'elle veut obtenir, l'ordre, et les habitudes qu'elle veut créer dans les sujets, cette tendance qui devient comme une seconde nature, vers la vérité, vers le bien. En somme, la discipline est essentiellement formatrice, et bien comprise et acceptée comme telle, ce n'est plus la bride agaçante à la gueule d'un cheval mal dompté, mais c'est le guide et le frein salutaires qui font éviter les écarts et permettent à la monture de donner son plein rendement. La discipline dans un collège est conditionnée par le règlement, les us et coutumes. Selon les époques, et suivant les supérieurs et les préfets, des détails varient, des exigences disparaissent ou font place à d'autres, mais l'essentiel demeure de ce qu'il faut maintenir pour arriver au but. D'ailleurs, l'important en tout cela, ce n'est pas la quantité ou la minutie des ordonnances, mais la rigueur et la persévérance qu'on met à faire observer ce qu'on décrète. Nous pourrions gloser encore longuement sur le sujet, à l'exemple des étudiants, qui passent des heures et des heures à soupeser, éplucher, commenter et juger le bien-fondé de certaines décisions, de certains points du règlement. C'est ce qu'ils appellent faire de la critique constructive. Mais il nous faut en arriver au point qui nous intéresse: la discipline au collège de Bathurst.

Héritage du Collège de Caraquet et de nos maisons de France, elle a toujours voulu être ferme, et cela par principe. Une certaine réputation de sévérité lui vient aussi parfois des comparaisons qu'on établit entre elle et les méthodes mises en œuvre dans les établissements anglais similaires des Provinces Maritimes. Selon le proverbe russe « elles sont belles les cloches qu'on entend tinter de l'autre côté de la montagne ! » On jette un regard dans le jardin d'en face; des espèces de

lettres encycliques circulent entre transfuges de différents collèges, et les parallèles s'établissent ! « Ça se fait comme ça au collège de X... Les élèves de Y... ne sont pas obligés à tel point... C'est beaucoup plus large à Z... ! » Plus rarement les exemples sont pris des collèges de la province de Québec. Mais d'une année à l'autre, aux environs de 1920, de 1930, de 1940, comme ce sera le cas probablement vers 1960, la même chanson s'ébauche, le même air se module, au cours des longs palabres d'*escholiers*, sur les cours de récréation.



LE CORPS PROFESSORAL EN 1948

1ère rangée: RR. PP. A. Leblanc, A. Gauvin, A. Paquet, G. Chau-
ret, M. Méthot.
2ème: M. Tremblay, A. Cottreau, A. Hubert, A. Dumaresq, J.-P.
DeGrâce, E. Gallant, A. Roussel, E. Townsend, C. Melanson.
3ème: M. Martin, Claude Méthot, A. Gideon, John Somers, E.
Lavoie.

Sur les points essentiels, ceux sans lesquels toute maison d'éducation se transformerait vite en une *cour du roi Petaud*, la discipline à Bathurst est toujours la même qu'autrefois.

Obéissance, respect et politesse, il va de soi, demeurent à l'honneur. Un règlement minutieux fixe pour chaque instant du jour et de la nuit, ce que l'élève doit faire ou ne pas faire. L'assistance aux exercices religieux, messe chaque matin, prières, vêpres le dimanche, est obligatoire. On exige le silence à l'étude, dans les corridors, en classe, au dortoir. Il faut une permission pour se mettre en marge d'un mouvement général du groupe. La correspondance est contrôlée, de même que les lectures. Il faut des raisons graves pour s'absenter du collège. Toujours, un surveillant est en devoir, sur les cours de récréation, ou à l'étude. N'oublions pas le préfet de discipline, et le symbole frappant qui représente son autorité aux yeux des jeunes: la célèbre *patoche* !

Si l'essentiel est demeuré, par contre la discipline a subi des métamorphoses sur bien des points de détail. Par exemple, l'augmentation du nombre des élèves fit, à un moment donné, tomber en désuétude la règle de se mettre en rang aux entrées et sorties, de n'avancer que sur signal, de s'arrêter aux endroits stratégiques et de ne se remettre en branle qu'à la suite d'un nouveau signal. Chaque mouvement du groupe avait ainsi l'air d'un défilé napoléonien. Il n'y manquait que les tambours. Une modification plus profonde s'observe de nos jours dans le domaine des sorties. Il y a dix ou quinze ans, elles étaient très rares, exceptionnelles. On n'allait même chez le dentiste, ou au magasin, qu'avec un surveillant. Depuis lors, les élèves des hautes classes, surtout les Philosophes, jouissent fréquemment d'une sortie en ville, les jours de congé, ou le soir, à l'occasion d'un concert, d'une séance, d'un film de haute valeur, ou tout simplement d'une joute de hockey. Naturellement, avec l'habitude, ils n'en ont pas l'impression d'être beaucoup plus libres qu'autrefois !

Mais la révolution la plus éclatante s'est produite vers 1940, quand la cigarette et la pipe, ces objets tabous par excellence, reçurent droit de cité étudiante. Une bonne moitié du

travail des surveillants fut par le fait même supprimée, et l'on constata tout de suite un changement notable dans l'esprit des élèves. *Fumer en cachette* était devenu à la longue une plaie collégiale. Les meilleurs garçons du monde, esclaves d'une passion, vraie ou supposée, que les familles n'essayaient pas assez de refréner, s'habituèrent à vivre dans l'irrégularité. La permission n'est cependant pas donnée à titre général. Seuls les élèves de la division des Grands jouissent du privilège, pourvu que leurs parents y consentent. Ils ne doivent pas non plus fumer à l'intérieur de la maison.

En rapport avec ce sujet de la discipline, une question se pose souvent: quel est l'esprit des élèves ? est-il bon ? est-il sérieux ou espiègle ? Et l'on imagine quelque chahut monstre organisé de temps à autre dans les dortoirs, où la veilleuse vole en éclats et plonge la salle en pleine noirceur, assurant l'impunité des rebelles, qui se bombardent à coup d'oreillers, se mitraillent de pains de savon et s'aspergent de verres d'eau froide... jusqu'à ce que le surveillant s'éveille en sursaut, s'habille à la hâte et promène sur le champ de bataille les rayons de son projecteur électrique ! Il n'est pas impossible que des incidents de ce genre ne se soient produits dans l'histoire du collège de Bathurst ! Chaque Ancien a la tête farcie de ses propres souvenirs de tours pendables, qu'il enjolive de détails nouveaux et savoureux, à mesure que ses années d'étude reculent dans la nuit du passé. Il va de soi que le surveillant eut rarement le beau rôle en toutes ces histoires, même lorsqu'il en surprit à *luncher* vers minuit dans la salle des douches, ou lorsqu'il confisqua un appareil de T.S.F. aux sportmen en train de suivre les finales du hockey entre Canadiens et Maple Leafs ! Inutile de multiplier les exemples. Au cours de ses cinquante années d'histoire, le Collège du Sacré-Cœur n'a pas encore rencontré des natures parfaitement angéliques parmi les jeunes passés entre ses murs ! Il y a toujours quelque bout de corne qui pousse un jour ou l'autre. Mais nous pouvons rendre ce témoignage à nos élèves de toutes les époques: jamais de mauvais esprit

systématique et durable chez eux, mais un sérieux remarquable dans l'ensemble, de la bonne volonté, un vif désir de s'instruire, de se former et de faire quelque chose de bien dans la vie. Est-ce à dire qu'on n'y rencontre jamais la critique, le mauvais esprit, chez quelques-uns ? Si nous l'affirmions, personne ne nous croirait. Il semble qu'il existe chaque année des mois prédestinés au déchaînement des vents révolutionnaires. Ce sont les *périodes creuses*, ou les saisons mortes, quand les jeux extérieurs ne fonctionnent plus, à cause de la température. C'est le printemps surtout, alors que la fonte des neiges transforme les cours de récréation en des cloaques impraticables. Rien à faire, sinon marcher ou garnir de grappes humaines les fenêtres et les murs qui donnent sur la cour extérieure. Là, une cigarette au coin des lèvres, on cause, on ressasse les petites misères de la vie collégiale, tout en maudissant l'interminable printemps canadien. Un gymnase guérirait peut-être en partie le mal, en permettant les sports d'intérieur à nos jeunes pendant la *saison creuse*, mais quels mécènes en rendront possible la construction ?

Inutile de nous éterniser sur ce sujet de la discipline, qui ne constitue d'ailleurs qu'un des aspects de la vie collégiale. Les études vont maintenant retenir notre attention pendant quelques paragraphes.

• Les études

Vers les 1930, l'auteur quittait le toit paternel et la région du Saguenay, pour entreprendre ce qui lui semblait alors un très long voyage. Il serait parti pour la Chine qu'il n'aurait pas reçu plus de recommandations de ses parents. Bathurst leur paraissait à l'autre bout du monde, une de ces villes inconnues qu'on n'arrive pas tout de suite à localiser sur la carte. « Surtout, lui répétait l'une de ses tantes, ne nous reviens pas trop *anglicisé* ! » Ses craintes s'avèrent heureusement vaines. Car s'il existe, en dehors de la Province de Québec, une maison

française d'esprit, de programmes et de traditions, c'est bien l'Université du Sacré-Cœur. Malgré sa situation dans une province en majorité anglaise, elle n'a jamais cru devoir sacrifier les aspirations de ses fondateurs et de l'Acadie, à la manie de l'anglicisation, ni même à un bilinguisme utopique. Elle se dit catholique et française, et ce ne sont pas chez elle des épithètes vides de sens. On y consacre sans doute à l'anglais, comme langue seconde, de plus nombreuses heures que dans le Québec, mais le français y garde, en fait autant qu'en droit, la primauté qui lui revient, en classe, sur les cours de récréation, comme dans toutes les manifestations de la vie collégiale. Cela n'empêche pas les grands élèves, et beaucoup parmi les plus jeunes, de comprendre la langue de Shakespeare, de la parler avec facilité, de l'écrire même avec une certaine correction. Mais le triumvirat, français, latin, grec, exerce un empire incontesté.

Les mêmes causes qui à Caraquet rendaient difficiles aux débutants les abords des études classiques, se font toujours sentir à Bathurst: elles proviennent presque toutes d'un manque de préparation adéquate dans les écoles publiques. On y a suppléé d'abord en multipliant les *spéciales*, les *deuxièmes préparatoires*. Depuis cinq ou six ans, ces classes ont disparu, sauf une Troisième préparatoire, désignée plaisamment sous le nom de « *Bambinville* ». On exige des qualifications plus sérieuses qu'autrefois, avant d'admettre les nouveaux, et ils entrent très souvent dès leur première année dans les classes de latin. Il leur faut ensuite travailler d'arrache-pied, mettre les bouchées doubles, pour rattraper le temps perdu aux écoles primaires. Une forte élimination s'opère aussi des *Éléments* à la Rhétorique. Mais ce qui surnage arrive enfin, à force de travail, à de solides résultats. Nos Anciens nous font honneur dans les Universités de Québec et de Montréal, qu'ils fréquentent de préférence aux Universités anglaises. Ils y obtiennent fréquemment les premières places, grâce à l'esprit de travail qu'ils ont acquis pendant leur cours classique.

Nous pourrions parler aussi du Cours Commercial, dont l'animateur a été depuis de nombreuses années, le sympathique et dévoué monsieur George Van Tassell. Ce cours a subi quelques avatars. On en interrompait le fonctionnement en 1947, pour refondre ses programmes. Il a repris l'année suivante son cours normal et tous les élèves qui le suivent doivent avoir fait l'équivalent de la Versification, avant d'obtenir un diplôme.

Distribuer les mérites et les hommages aux Maîtres qui, par leur science et leur dévouement, maintinrent les études à un haut niveau de culture à l'Université du Sacré-Cœur, ne serait pas une mince tâche, si nous avons la prétention de l'entreprendre. Chaque professeur a fourni sa pierre à l'ensemble architectural, et la plus humble, celle de base, ne fut certainement pas la moins utile. À cause de l'importance de leurs fonctions, les préfets des études méritent plus qu'une simple mention. Nous avons déjà souligné, au cours des pages précédentes, le travail de quelques-uns d'entre eux, en particulier des Pères Albert D'Amours et Simon Larouche. L'histoire de notre Collège doit aussi garder un souvenir reconnaissant au R.P. Joseph Thomas. Originaire de France, il vint au Canada en 1927 et se dépensa corps et âme aux œuvres d'éducation, pendant 19 ans, dont 18 à Bathurst même, quinze comme professeur de Rhétorique, neuf comme préfet des études. Rarement éducateur s'est livré plus consciencieusement à sa tâche auprès de la jeunesse, servi par un aussi bel ensemble de qualités du cœur et de l'esprit. Actif et débrouillard, il mène toujours de front, et rapidement, plus de travaux que deux ou trois autres n'en auraient pu entreprendre. À la fois professeur de Rhétorique, où il enseigne le français, le latin, le grec, l'apologétique, préfet des études, dont il veut suivre minutieusement la marche et les progrès, il s'occupe en plus du théâtre, du musée, de la J.E.C.; il prêche des Heures saintes, prépare des sermons de retraites, s'intéresse à la direction spirituelle de nombreux élèves, fabrique même des crèches de Noël demeurées

célèbres. Les étudiants qui l'ont eu comme professeur de Rhétorique se souviendront toujours de ses classes vivantes, intéressantes, pleines d'imprévu... comme aussi des nombreuses fables de La Fontaine, son auteur favori, qu'il leur faisait analyser! Cet ouvrier infatigable nous quittait en juin 1946, alors que la confiance du Supérieur Général lui méritait l'honneur de fonder une mission au Brésil.

Il est difficile de ne pas associer au souvenir du R.P. Thomas celui d'un autre Père Français que plusieurs générations d'élèves ont eu comme professeur de Belles-Lettres, de 1934 à 1944, le R.P. Alphonse Étienne. Ses classes étaient légendaires de bonne humeur, d'entrain, d'esprit pétillant, d'explications intarissables. Fin littérateur, passé maître dans l'art de disséquer un texte, le R.P. Étienne a fait sa large part pour donner aux élèves de Bathurst le culte du mot juste, de la phrase correcte, le goût de la belle littérature en général.

Depuis septembre 1946, la charge de préfet des études incombe au R.P. Arthur Gauvin. Nous n'en parlerons pas longuement, de crainte de blesser sa modestie. Comment passer sous silence cependant le magnifique travail qu'il poursuit depuis 1937 dans le domaine des sciences et des mathématiques. En 1946, il jetait un lustre sur son Alma Mater, l'Université du Sacré-Cœur, en publiant un solide manuel scolaire, bien au point, d'une présentation impeccable, intitulé: « Travaux pratiques de Chimie. » Plusieurs collèges ont inscrit ce livre à leur programme d'études scientifiques.

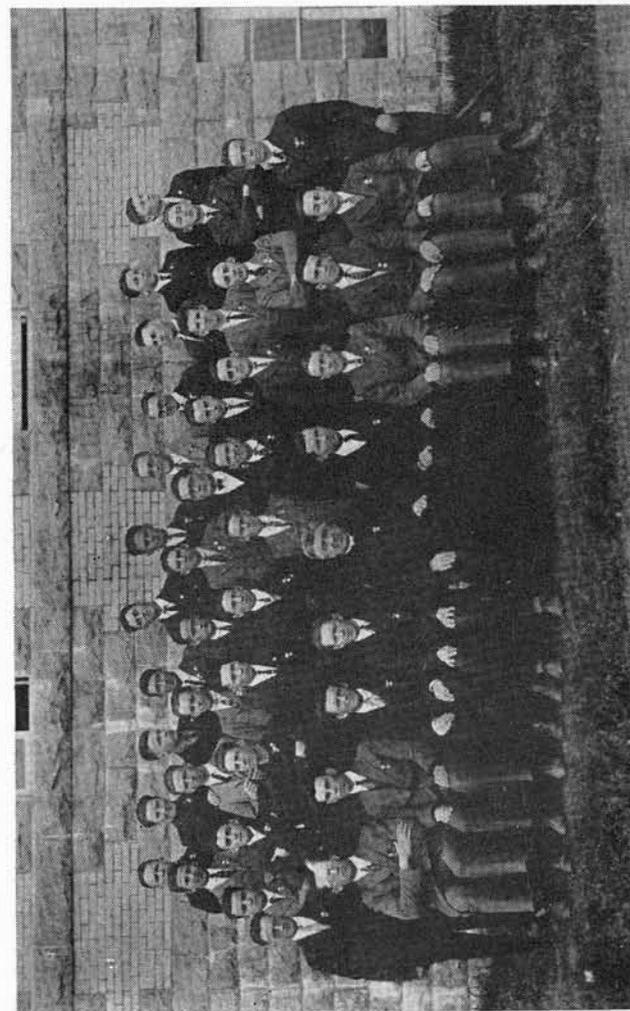
Des Eudistes originaires de France, dont le dernier nous quittait en 1946, nous avons conservé un souvenir ému, reconnaissant. C'étaient de belles figures de prêtres, des éducateurs avertis, des hommes de grand mérite et de haute valeur intellectuelle. L'élan qu'ils ont donné aux études fortes et sérieuses, si françaises d'esprit et de méthodes, s'est continué après leur départ, grâce à une équipe de relève, tout aussi remarquable

que l'ancienne. Les professeurs actuels sont jeunes, dévoués, soucieux de leurs lourdes responsabilités, déterminés à maintenir les traditions qu'on leur a léguées. Plusieurs d'entre eux — comme les RR. PP. Gauvin, Hubert, Somers, Roussel, Chauret, Tremblay, Custeau, Townsend, pour n'en citer que quelques-uns qui enseignent dans les classes avancées — ont fait des stages d'étude aux grandes Universités. Munis de diplômes et avec esprit de travail, ils se sont mis à l'œuvre, profitant des expériences du passé, mais aussi n'hésitant pas à introduire un modernisme de bon aloi dans leurs méthodes pédagogiques. L'évolution est générale; il faut suivre les bons courants, ne pas s'enliser dans les ornières de la routine, car les études à l'Université du Sacré-Cœur veulent demeurer jeunes et progressives, tout en se nourrissant aux sources des traditions classiques.

- **Les Sociétés collégiales**
- **Les Congrégations**

Marchant de pair avec les études, et dans le cadre de la discipline et du règlement, on trouve donc dans un collège de multiples organisations ou sociétés. Nous ne ferons pas l'histoire détaillée de chacune, ce qui risquerait de grossir démesurément ce livre. Elles mériteraient pourtant qu'on s'y arrête, si l'on songe à la somme de dévouement qu'elles ont exigée de la part des Directeurs, comme à l'influence qu'elles ont exercée sur les élèves.

Premières en date de fondation, premières aussi en importance, les Congrégations du Sacré-Cœur de Jésus et du Saint-Cœur de Marie maintiennent parmi les jeunes les traditions de piété qu'elles firent fleurir au Collège de Caraquet. C'est une histoire intime, secrète, difficile à contrôler par les documents que la leur, puisqu'elle représente le travail de la grâce dans les âmes. Presque tous les anciens élèves ordonnés prêtres, plus d'une centaine, ont fait partie de ces Congrégations. C'est le plus beau témoignage qu'on puisse leur rendre! De volu-



LES CONGRÉGATIONISTES DU R. P. MÉREL, VERS 1924

mineux cahiers de comptes rendus nous ont conservé le souvenir des réunions et des fêtes, des pèlerinages et des séances d'élection. Contentons-nous d'en extraire la liste des Directeurs.

Congrégation du S.-Cœur: *Congrégation du S. Cœur
de Marie:*

RR. PP.

| | |
|--------------------------------|----------------------------|
| Joseph Mérel (1922-25) | Armand Guillemin (1922-25) |
| Jean-Louis Quélo (1925-27) | Albert D'Amours (1925-26) |
| Pierre Lechantoux (1927-31) | Camille Comeau (1926-27) |
| Paul David (1931-34) | Edmond Leblanc (1927-35) |
| Albert D'Amours (1934-35) | Wilfrid Myatt (1935-38) |
| Joseph Thomas (1935-38) | Georges Gascon (1938-39) |
| Alphonse Étienne (1938-40) | Arthur Gauvin (1939-44) |
| Auguste Richard (1940-44) | John Somers (1944-47) |
| François D'Entremont (1944) | Édouard Townsend (47-48) |
| Arthur Gauvin (1944...) | Jacques Custeau (1948...) |

• **Les Cercles littéraires**

Tout comme les Congrégations travaillent à former dans le groupe étudiant une élite du bon esprit et de la piété, le *Cercle Littéraire* poursuit un but similaire dans le domaine de l'intelligence. Il fonctionnait à Caraquet, sous le vocable du Bienheureux Jean Eudes. Reconstitué à Bathurst, grâce aux soins du R.P. de la Motte, qui fut son premier directeur, il prit le nom de Cercle Évangéline, puis comme une canonisation récente avait mis à la mode le nom de l'héroïne française sainte Jeanne d'Arc, et qu'il était convenable, selon la remarque du R.P. de la Motte, d'avoir une sainte protectrice, on ajouta son nom à celui de l'héroïne acadienne. Le 13 octobre 1924, le *Cercle Ste-Jeanne d'Arc-Évangéline* avait donc ses premières élections, qui donnèrent les résultats suivants: Camille Leclerc, président; Cléophas Haché, vice-président; Ernest Cyr, secrétaire; Lorenzo Frenette, trésorier; Gérard de Grâce, conseiller.

Puis, les séances régulières commencent, au rythme de deux par mois, avec une régularité telle que les secrétaires de 1924 à 1949, noircissent huit gros cahiers de comptes rendus. Évidemment, ces annales de l'éloquence étudiante nous mèneraient loin si nous voulions en faire état! Elles contiennent la preuve irrécusable du magnifique travail qui s'est accompli au Cercle. Tous ses membres ne sont pas devenus des orateurs puissants, mais ils ont pris l'habitude d'affronter un auditoire, l'art de défendre un point de vue dans une discussion, de déclamer sans trop de gaucherie. On ouvre ordinairement les séances par une prière, le chant d'*Évangéline* et la lecture d'une page de l'Évangile. Un conférencier prend ensuite la parole et donne un travail de quelques minutes. Il est remplacé à la tribune par les orateurs du jour qui croisent le fer sur les questions les plus controversées et tentent de se gagner les votes d'un jury nommé à l'avance. De temps à autre, le traditionnel débat cède la place à un procès fictif, mené selon toutes les formes de la procédure. On organisa même une séance de *parlement* avec premier ministre, chef de l'opposition, membres du cabinet, députés rouges et députés bleus. Une discussion orageuse fit trembler un moment le gouvernement sur ses bases! Chaque année, le 7 mars, ramène la séance publique du Cercle; c'est un événement d'importance dans la vie collégiale; on s'y prépare des semaines à l'avance; c'est tout un honneur d'y figurer, et le sujet mis au débat suscite des commentaires pendant tout le mois suivant. Au cours des années 1926 et 1928, les femmes retiennent l'attention des membres du Cercle. On discute gravement, ou avec humour, de leur sort social! Ernest Dumont réussit à les priver du droit de vote, le 10 octobre 1926! Il revient à la charge en 1928 et leur interdit d'occuper des positions importantes au gouvernement. Le secrétaire en conclut: « En théorie, monsieur Dumont est un ennemi acharné des femmes. » Puis on aborde d'autres problèmes: « Le cinéma est-il utile? » — « L'Abbé Leloutre fut-il un traître? » — « Qui l'emportera, l'Europe ou l'Amérique? » — « La paix universelle est-elle possible? » — « La conscription et l'envoi de nos trou-

pes outre-mer sont-ils nécessaires ? » En 1933, le Cercle décide de s'affilier à l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne. De nouvelles préoccupations s'y manifestent alors. On parle d'Action Catholique; de jeunes conférenciers de Montréal viennent expliquer le mouvement et les membres ne se nomment plus entre eux qu'Acéjistes. Mais le Cercle retrouve son caractère traditionnel, le 8 octobre 1935, quand les mouvements spécialisés d'Action catholique se séparent de l'A.C.J.C. Une dernière transformation s'opérait au cercle en septembre 1947. Désormais les élèves de Versification et de Belles-Lettres feraient partie d'un Cercle à part, le cercle Ste-Jeanne d'Arc, tandis que les Philosophes et les Rhétoriciens continueraient à maintenir le Cercle Évangéline.



LE RETOUR D'ÉVANGÉLINE

Le mois d'octobre 1947 marquait le centenaire de publication du célèbre poème de Longfellow. L'Université du Sacré-Cœur ne pouvait laisser passer inaperçu cet anniversaire et ce fut le Cercle qui prit l'initiative de le célébrer. Son directeur, le R.P. Adé Hubert, composa pour la circonstance une très touchante évocation en un acte, intitulée « *Le retour d'Évan-*

géline ». Jouée le 30 octobre, devant une assistance brillante, présidée par l'évêque de Bathurst, la pièce obtint un succès bien mérité. Le R.P. Hubert reçut de chaleureuses félicitations pour la composition et pour la mise en scène. Quant au Cercle lui-même, on peut dire que cette soirée constituait comme l'apothéose de son histoire.

Aumôniers du Cercle:

| | |
|----------------------------|-------------|
| RR. PP. Le Fer de la Motte | (1924-1926) |
| Omer Legresley | (1926-1931) |
| Léopold Laplante | (1931-1934) |
| Jules Comeau | (1934-1935) |
| Henri Boudreau | (1935-1939) |
| John Somers | (1939-1944) |
| Georges Chauret | (1944-1946) |
| Adé Hubert | (1946- |

Aumônier fondateur du Cercle Ste-Jeanne d'Arc:
R. P. Camille Melanson.

• **L'Écho**

Se faire imprimer, savoir que ses idées, que ses rêves, que ses trouvailles littéraires vont être lus, critiqués ou louangés par mille abonnés sympathiques, et qu'au bas de cette colonne de prose un nom s'inscrira qui sera le sien, bien visible en noir sur blanc, voilà une aspiration très légitime chez un jeune étudiant. Grâce à *l'Écho*, l'Université du Sacré-Cœur lui offre cette opportunité chaque mois. Une simple feuille de chou sans doute, et qui ne pèse guère dans la masse énorme des imprimés en circulation. Elle n'en constitue pas moins la plus importante organisation littéraire d'une institution classique, celle qui exige le plus de dévouement et de travail, renouvelés chaque mois, une bonne dose d'initiative, de la persévérance, du cran, un labeur soigné. En somme, c'est une excellente école de journalisme, c'est un art d'écrire en action.

Nous avons déjà mentionné le travail du R.P. Albert D'Amours, secondé par le R.P. Alphonse Étienne, lors de la fondation de l'Écho, en 1935, de même que sa résurrection sous une autre forme, en 1944. Il nous reste à souligner quelques points, à consigner pour l'avenir, comme nous l'avons fait pour les autres sociétés collégiales, le nom de ceux qui ont fourni au journal une contribution remarquable et soutenue. Oeuvre essentiellement étudiante, l'Écho ne reçoit les articles des professeurs qu'à titre exceptionnel. Un Père en assume la direction, surveille les finances, revoit et censure les textes, donne des conseils, demande même la refonte d'un article, mais le gros du travail est assuré par un groupe d'élèves, élus par leurs condisciples des classes de Philosophie, Rhétorique et Belles-Lettres. Le rédacteur en chef réunit son conseil de temps à autre, dresse les plans du numéro à paraître, distribue les articles aux collaborateurs. La distribution, la correction des épreuves, la mise en pages, le choix des clichés, les dessins, les rubriques mensuelles, les campagnes d'abonnements, tout cela exige l'initiative et le dévouement de ceux qui sont en charge du journal. Des circonstances l'empêchent-elles de paraître un mois entre autres, tout de suite, les élèves déplorent cette absence. Il y a un vide dans le mois ! Espérons que le jeune *Écho* continuera encore longtemps son beau travail. A-t-il formé ou révélé de futurs grands écrivains ? Ses directeurs l'espèrent, mais l'avenir le dira. Voici la liste des rédacteurs en chef et des collaborateurs les plus marquants, espoir sans doute de la littérature de demain :

Rédacteurs en chef :

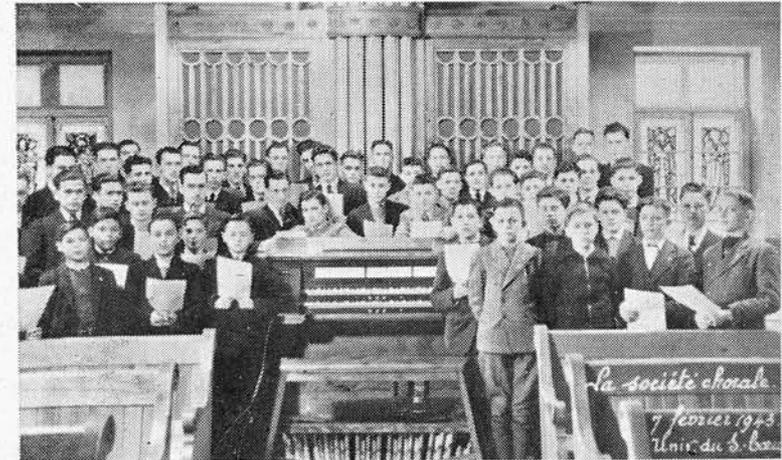
Henri Labrie (1941-42)
 Claude Corrivault (42-43)
 René Cormier (44-45)
 Benoît Corrivault (45-46)
 Louis Robichaud (46-47)
 Georges Potvin (47-48)
 Jean-Marie Dumont
 (48-49)

Collaborateurs :

Réal Michaud
 Raymond Drolet
 Ramon Custeau
 Yvon Barrieau
 Jean-Paul Bernier
 René Dumont
 Armand St-Onge

• **Chorale et fanfare**

Sans avoir de faculté distincte pour les Beaux-Arts, l'Université du Sacré-Cœur ne néglige pas de les cultiver. S'il était possible de relever par exemple les messes polyphoniques, les motets, les cantiques exécutés dans la chapelle, les chants en chœur donnés aux séances, on constituerait un florilège des meilleures pièces du répertoire religieux ou profane, tout en apportant une preuve de l'intérêt qu'on porte au grégorien



L'ORGUE ET LA CHORALE (1943)

comme au *bel canto*. La Chorale de Caraquet jouissait d'une réputation enviable. Celle de Bathurst, dirigée successivement par les Pères Jules Comeau, Simon Larouche, Sidney Kennedy, Armand Roussel, Yvon Savoie, et les professeurs Roch Langlois et Guy Savard, a suivi les traces de son aînée. Qui ne se souvient entre autres des enlevantes exécutions de pots pourris et de fables de Moreau, des Martyrs aux Arènes, des Chœurs d'Athalie, des chants donnés au sacre de son Excellence M^{gr} Arthur Melanson, à Chatham, et des programmes présentés

aux inoubliables festivals organisés par le R.P. Yvon Savoie ? Ces dernières séances surtout, au mois de mai des années 1945, 1946, 1947, furent des événements musicaux dont le retentissement s'étendit à tout le nord du Nouveau-Brunswick. À celui de 1945, l'orchestre de la ville, dirigé par M^e Albany Robichaud, l'orchestre de Campbellton, conduit par M. le D^r Ernest Dumont et la schola de Dalhousie, dirigée par M. Roch Langlois, se joignaient à notre société chorale et à notre harmonie, pour présenter l'une des plus remarquables soirées de notre histoire. L'année suivante, d'autres artistes de l'extérieur acceptaient encore de rivaliser avec les nôtres et un auditoire de plus en plus compact se pressait à notre salle des fêtes. En 1947, le succès du festival est comparable et même supérieur à ceux des années précédentes. Monsieur Albert Robinson, de Peekskill, N.Y., organisateur des Sociétés de Concerts pour l'est du Canada, accepte même d'y diriger quelques chants religieux, et ne tarit pas d'éloges à l'égard de notre Chorale et de notre Harmonie.

La fanfare — ou l'Harmonie, pour rendre justice aux nombreux bois qui viennent y adoucir le son strident des cuivres — assurait pour une bonne part le triomphe de ces festivals. Commencée modestement par les Pères Georges de la Cotardière et Alfred Léger, augmentée par la suite, grâce au dévouement des Pères Jules Comeau, Simon Larouche et Georges Gascon, on peut dire, sans diminuer les mérites des prédécesseurs, qu'elle atteint son apogée sous la direction du Père Yvon Savoie, avant de passer entre les mains du P. Armand Roussel, qui travaille à y maintenir un haut niveau artistique. En octobre 1948, monsieur Alfred Pouinard, professeur d'éducation musicale au lycée Buffon (enseignement de l'État), et dans les écoles de Paris, s'arrêtait à Bathurst, au cours d'un voyage d'étude et d'une tournée de concerts en Amérique. Il consentait aimablement à fixer chez nous son pied à terre, ce qui offrait à nos élèves l'avantage de suivre ses cours de musique et d'initiation à la musique par le disque. Madame Pouinard, avec

beaucoup de bonne grâce et d'amabilité, acceptait aussi de donner des cours de piano. Monsieur Pouinard est un compositeur de talent, un virtuose du piano, un folkloriste de renom. Son ambition est de déterminer un courant musical dans les endroits où les circonstances lui permettent de travailler. Il veut y faire œuvre de pionnier si nécessaire, prêt à accepter tous les sacrifices pour cela. Sa vaste science musicale ne pourra que profiter grandement à notre institution. Et comment oublier nos organistes, dans ces quelques notes sur la musique à l'Université ? Autrefois, ils avaient bien du mérite à tirer des harmonies du minable instrument qui suppléait aux orgues absentes, l'harmonium ! Depuis 1942, un superbe Casavant leur offre ses jeux nombreux et variés. Les organistes des temps héroïques, les Pères Boudreau, Kennedy, Larouche, doivent envier notre maître actuel de la musique religieuse, le Père Camille Melanson. Pendant qu'il déverse sous les poutrelles ingrates de notre chapelle, et sur nos têtes, une fugue de Bach, une toccate de Ravel, nous prions mieux, et la tentation est moins forte de regarder évoluer dignement les enfants de chœur en soutane rouge, sous l'œil paternel du sacristain en chef, le Père Emmanuel Gallant.

• Théâtre et cinéma

Dès la réouverture du Collège à Bathurst, on se préoccupa aussi de reprendre les traditions théâtrales de Caraquet et de surpasser si possible les splendeurs d'antan. Ce n'était pas chose facile ! Les disciples de Melpomène au Collège de Caraquet avaient laissé un tel souvenir que bien des années s'écouleront avant qu'on entende dire aux anciens, à la fin d'une séance : « C'était beau comme à Caraquet ! » La première scène fut construite vers 1922 par les soins du Père Genest, dans l'actuel réfectoire des élèves. Une scène ! On devrait plutôt dire une estrade ! C'était étroit, peu élevé, rudimentaire comme installations scéniques. On fut donc forcé d'abandonner ces planches, en 1924, pour monter *Vercingétorix*, le grand drame à cinquante figurants ! La chronique ne nous dit pas

s'ils purent évoluer en scène tous à la fois, sans s'écraser les pieds !

De 1925 à 1941, une autre scène de fortune succède à l'ancienne, cette fois dans l'actuelle salle de récréation des Grands. Guère mieux que la précédente, cause d'impatiences nombreuses pour tous les metteurs en scène, qu'elle obligeait à des prodiges d'ingéniosité, elle connut ses heures de fièvre et ses heures de triomphe. Deux imprésarios dominent cette période, les Pères Simon Larouche et Joseph Thomas. Le premier s'improvise artiste décorateur et peint des toiles de fond du plus heureux effet. Il excelle dans les opérettes et les comédies légères. Qui ne se souvient des *pantoufles de sainte Cécile*, de la *Foire de Séville*, de *Soixante minutes ambassadeur au Japon*, du *Gendre enragé* ? Dans les *Pantoufles de Sainte Cécile*, un solide gailard au teint rose campait la patronne des musiciens. Ma foi, lorsqu'il apparut dans sa niche, au milieu de la pétarade et des sifflements de feux de bengale, il donna presque l'illusion d'une vision céleste et très féminine... sauf la voix, qui était rauque ! La distribution de la *Foire de Séville* n'utilisait que des Juvénistes, dont la plupart sont maintenant de graves professeurs dans les collèges des Eudistes. Ce soir-là, on les avait métamorphosés en petits pages fardés, gentils comme tout dans leurs costumes d'époque. Tout en agitant des castagnettes, ils dansaient et chantaient autour d'une fontaine dont les jets d'eau retombaient sur des massifs de fleurs. Le héros du *Gendre enragé* fut un caniche, craintif et malpropre pendant les répétitions ! Votre serviteur avait un rôle quelconque dans cette comédie; il devait tenir le chien dans ses bras pendant un bon quart d'heure, et la crainte, justifiée lors des répétitions, d'un accident fâcheux, paralysait notablement son jeu !

Plus que tout autre impresario dans l'histoire du Collège, le Père Joseph Thomas s'est occupé de théâtre et a obtenu d'enviables succès. Pendant dix ans, de 1930 à 1940, il monte les pièces les plus diverses, les plus difficiles, au rythme de trois

ou quatre par année. En donner la liste complète est impossible. Nous nous bornerons donc aux grands spectacles. En 1930, il fait jouer *Les Chrétiens aux lions*; le 10 mai 1934, il présente le drame des drames, *la Passion*, aidé par le Père Jules Comeau et monsieur le professeur Robert Doucet, qui dirigent les chœurs, la fanfare et l'orchestre. Ce grand spectacle met en scène pas moins de soixante personnes: Jésus (Alphonse Sormany), les douze apôtres (Francis Bourque, Georges Michaud, Mathieu Cormier, Cyr Dubé, Gérard Gautreau), des Grands-Prêtres (Angus McDonald, Edgar Godin, Félix Légère) des



LES CHRÉTIENS AUX LIONS (1930)

femmes (Maurice Véniot, Roméo D'Amours, Lionel Martin, Fernand Ouellet), des fonctionnaires romains (Louis Lebel, Yvon Sormany), des soldats, des marchands, des enfants du peuple (Raymond Savoie, Edmond Ouellet, Richard Comeau), des disciples de Jésus, des pèlerins, des Pharisiens, des valets, etc. etc... La *Noël de Messire Henry* et *Midas a des oreilles d'âne*, joués en janvier 1935, constituaient une autre séance des Juvénistes. Que de noms bien connus, dans la distribution des rôles: Gérard Losier, Moïse Méthot, Fernand Lacroix,

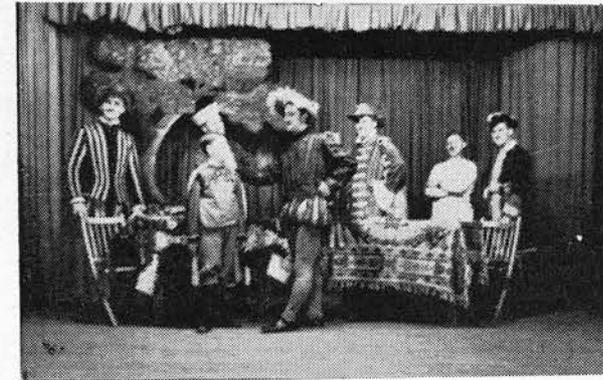
Edouard Boudreau, Camille Melanson, Alonzo Gaudreau, Léonard Thériault, Emmanuel Gallant, Armand Rioux, Gustave LeGresley, Jean-Roch St-Laurent, Marcel Poirier, Léon Gagné. Le *Poignard* et le *Pater* reviennent quelquefois à l'affiche au cours des années suivantes. Le 22 novembre 1935, on joue le *Mystérieux Messager* où l'on rencontre, parmi les vedettes, des acteurs qui triomphèrent souvent au cours de cette période: Gérard Gautreau, Edgar Godin, Adélarde Arsenault, Justin Blanchard. En 1936, le tricentenaire du *Cid* de Pierre Corneille est célébré d'une façon brillante par une soirée littéraire des mieux réussies. Le programme comporte une causerie par Irénée Cyr: « Mes impressions sur Le Cid »; quelques scènes du grand chef-d'œuvre, jouées avec une perfection remarquable par Gérard Losier et Fernand Lacroix, dans les rôles de Chimène et de Rodrigue; une comédie, l'*Agora*, et une scène de *Cyrano de Bergerac*. Puis, de 1937 à 1940, d'autres drames suivent: *Bengali* (janvier 1937), le *Père Pro* (mai 1937), les *Piastres Rouges* (1940), etc.

Selon les circonstances, en plus des deux dont nous avons rappelé le souvenir, plusieurs autres Pères se sont improvisés impresarios. Le Père Albert D'Amours fit jouer de nombreuses pièces ou saynètes anglaises et quelques drames français. Citons en autres: « *The Spirit of the River* », un grand succès, « *The Merchant of Venice* », et « *Viens, suis-moi* », l'histoire d'une vocation, dont le rôle principal était tenu par Jean Chiasson.

Au mois de mai 1941, l'Université du Sacré-Cœur se donnait enfin une salle de spectacles convenable. Comment n'y avait-on pas songé plus tôt? À l'extérieur du Collège, une grande construction qui avait servi autrefois de patinoire puis de salle de ballon-au-panier, offrait une charpente idéale. Il ne s'agissait que d'aménager l'intérieur en théâtre, ce qui fut vite terminé et à peu de frais. Une foule nombreuse pouvait maintenant se presser aux séances... une foule qui ne vint pas souvent, car Bathurst a toujours été réfractaire aux pièces fran-

çaises! Quel contraste avec ce qu'on avait connu à Caraquet! Tout de même, c'était une amélioration sensible. Plus besoin pour les élèves de transporter les chaises du réfectoire et de s'entasser dans une salle au plafond étouffant; plus besoin pour les acteurs de faire des efforts surhumains afin de vaincre un acoustique ingrat. Le vaisseau de la nouvelle salle était large, élevé; aucune poutre transversale, de minces colonnes sur les bas-côtés, un décor élégant, une scène suffisante: on en sera satisfait jusqu'au cinquantenaire de 1949, alors qu'elle sera agrandie et entièrement rénovée.

De 1941 à nos jours, deux noms de metteurs en scène méritent de surnager: ceux des Pères Liguori Roy et Georges-André Chauret. Le premier, très sévère sur le sujet de la diction, et redoutable pendant les répétitions, obtint ses meilleurs succès avec *Le Petit Poucet* (1941), la *Mort du Bandit* (1942),



L'OPÉRETTE ROYAL-DINDON

le *Chat Botté* (juin 1942) et surtout *Fils de Païen* (1943), dont les acteurs étaient des Juvénistes. Les grandes vedettes de l'heure sont Henri Labrie, Rino Fournier, Emmett Corbin, Alcime Pineault, Paul-Émile Lacroix, Eric Duguay, Laurier Corbin, Gérard Desjardins, Jean Lizotte, qui tous jouent avec une faci-

lité vraiment remarquable. L'année 1944 nous vaut une comédie, *le Secret des Pardailhan*, et un drame, *Nuit d'Alsace*, montés par le Père Alphonse Étienne, puis le Père Chauret se révèle l'homme du jour au théâtre, à partir de 1945. On peut dire, au risque de blesser sa modestie, qu'il en a renouvelé le répertoire et les techniques, de la façon la plus heureuse. Il utilise abondamment les jeux de lumière et les décors stylisés; il ne craint pas d'introduire sur notre scène les pièces du genre dit *moderne*, qui nous ramène d'ailleurs aux sources du moyen âge. C'est ainsi qu'il monte avec beaucoup de succès, de nom-



LE JEU DES CORSAIRES

breuses comédies de Chancercel (*Les Irascibles*), d'Henri Brochet (*Le Chapeau de Fortunatus*, *Quelque chose qui ne sent pas bon*, *les Quatre Saints de Glace*), de Thomas Guillelte (*Les braves de Berlin*), un drame qui fut certainement la meilleure réussite du genre sur notre scène, *Les Trois Sages du Vieux Wang*, et une pièce de Sacha Guitry, très bien jouée, lors du passage du T.H.P. Lebesconte, le 15 mai 1946, *Pasteur*. Il a en plus, à son crédit, deux opérettes, présentées avec l'aide du P. Armand Roussel: *Le Jeu des Corsaires* (23 novembre

1947) et *Royal Dindon* (22 novembre 1948), quelque chose de gentil au possible. Nous ne citerons pas les vedettes de cette dernière période, car elles sont encore toutes à l'œuvre, et ce serait leur accorder des lauriers bien précoces!

Le plus moderne des Beaux-Arts, le CINÉMA, reçoit aussi les hommages de nos étudiants. C'est une attention toute passive d'ailleurs, puisque nous ne tournons pas encore de films à l'Université du Sacré-Cœur, initiative réservée à la génération d'élèves qui sourira de nos usages démodés, à l'époque du Centenaire, en 1999! Mais depuis 1940, le cinéma est entré dans nos mœurs étudiantes et les élèves connaissent probablement mieux, à l'heure actuelle, les étoiles d'Hollywood, de Londres et de Paris, que les capitaines des guerres médiques! Fernandel est le grand préféré de la comédie; quant aux drames, nous avons été servis à souhaits depuis quelques années par des films comme *Going my Way*, *The Song of Bernadette*, *The Bells of St-Mary's*, *le Père Chopin*, *Pasteur*, et autres pellicules de haute portée religieuse ou artistique.

Les pages qui précèdent, toutes remplies de l'histoire de nos différentes sociétés, nous prouvent donc que la vie collégiale est loin d'être monotone, du moins pas tant qu'on le répète! Des organisations comme les Congrégations, la J.E.C., les Scouts, s'occupent du développement moral de l'élève; les Cercles littéraires et le journal étudiant veillent à compléter sa formation intellectuelle; la Chorale, la fanfare, le théâtre et le cinéma ajoutent, à cette éducation, un complément artistique de grande valeur; et maintenant, les Sports vont nous dévoiler de quelle façon s'opère l'éducation physique, dans cet harmonieux ensemble.

• Les Sports

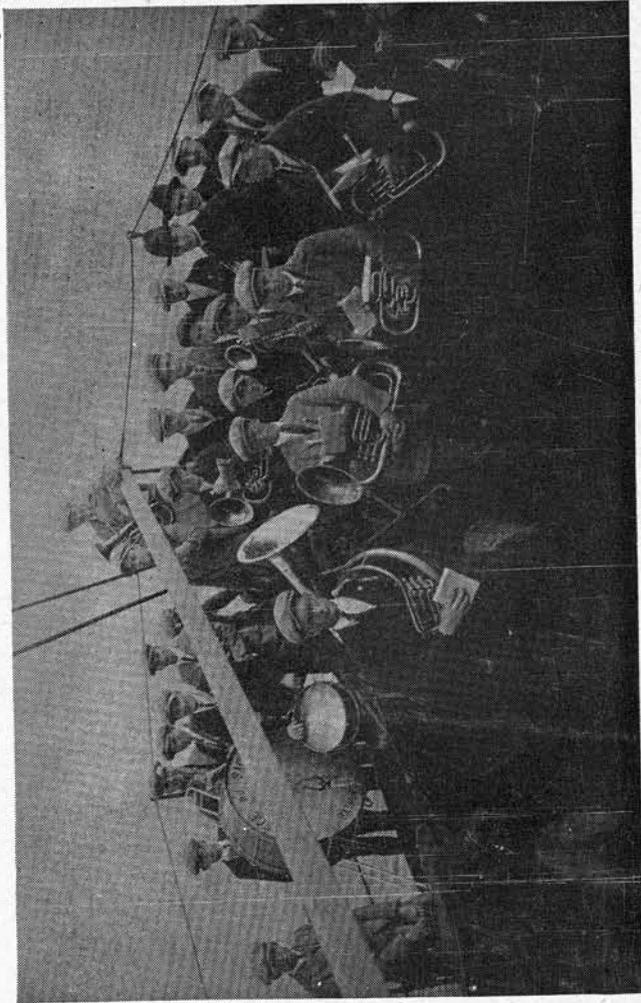
Évoquer l'histoire des sports au Collège de Bathurst nous oblige à commencer par le sport des sports, celui que tant de générations d'écoliers qui y furent astreints, bénirent ou mau-

dirent, selon l'humeur, selon le jour, selon la température, ou tout simplement selon le surveillant. Anciens, vous avez reconnu la marche... la promenade sur les routes poudreuses, des corps alourdis de fatigue, des pieds las et gonflés, par les rues de la ville, les sentiers de la forêt, sur le bord des rivières, en files interminables, pendant de longues après-midi de congé, qu'il fit froid ou chaud, que l'on préférât jouer ou non, malgré le soleil, le vent ou les nuages. Ce sport avait été à la mode, sinon en vogue, au Collège de Caraque. Bathurst en fit aussi une institution. De 1921 à 1941, ou un peu plus tard, on marcha ferme, on inventoria tous les coins pittoresques de la ville et de ses environs. Au bout de quelques années d'internat, chaque collégien avait le pays dans les jambes autant que dans les yeux.

Quoiqu'on en dise, le footing est un sport intéressant, très formateur, susceptible de hâter l'harmonieux développement physique de toute la charpente osseuse du corps, et cela, sans danger d'hypertrophie pour certains muscles au dépens des autres. Naturellement, s'il devient une corvée, s'il s'entoure d'une atmosphère de contrainte, ou s'il ne varie que rarement ses buts, son charme s'évanouit vite. Comme tout sport, il faut le jouer avec une certaine dose d'enthousiasme pour en retirer des fruits. Avec la disparition de la promenade obligatoire et inévitable, les jeudis et dimanches de l'automne et du printemps, c'est tout un aspect de la vie collégiale qui subissait une profonde transformation. Autrefois, un congé s'appelait régulièrement une *promenade*, et encore maintenant, les Pères qui sont chargés de la surveillance ces après-midi là, ont gardé l'expression: « *mon tour de promenade.* »

Bathurst offrait un centre idéal pour les longues randonnées. Aimait-on déambuler sur les trottoirs de petites rues tranquilles et désertes, on dirigeait ses pas par la rue de la gare, vers le *vieux pont* de bois qui débouche au cœur du quartier commercial. Dix minutes pour le franchir, car il a bien un demi-mille de longueur, effleurant les eaux sombres de la baie

Nipissiquit. On traversait la ville en se butant à deux ou trois passants ou passantes qui grognaient: « *Be careful where you walk, young boy!* »... et l'on répondait, tout confus: « *Sorry! Beg you pardon!* » Il y a quelques années, des *couacs*... *couacs*... accueillèrent le passage de la promenade, et l'on voyait détalier dans les fonds de cours de petites frimousses rouscelées, si les Grands faisaient mine de répondre. Par *King Street*, puis *Murray Street*, on atteignait l'aréna, puis la manufacture aux senteurs de soufre de la *Bathurst Power and Paper*. Si le surveillant était un bon marcheur, on traversait encore le pont de la rivière Nipissiquit, et l'on se reposait une vingtaine de minutes sur les berges hautes de Bathurst-Est, en regardant quelques gamins dégingandés qui jouaient aux *fers à cheval*. Un autre but de promenade, et le moins populaire, c'était le tour du Bassin. On lui assigna même, deux ou trois fois, le rôle de punition générale, aussi les élèves l'avaient pris en grippe! L'auteur se souvient en particulier d'une journée d'automne mémorable. La veille du congé, c'était le soir des tours, l'*Halloween*. Quelques Grands profitèrent de l'obscurité pour transporter au fond de la cour la *Jeep* du régiment collégial, puis déclencher un chahut à l'étude du soir, à la faveur d'une panne d'électricité. Le lendemain, toute la Division prenait la route du Bassin et aggravait son cas en dévorant quelques caisses de croustillants cornets de crème à la glace, trouvés dans une mesure. Si le surveillant préférait la forêt, les buts de promenade étaient des plus variés, tout en offrant des occasions idéales de fumer en cachette. Il y avait la fameuse *Dam*, une écluse à demi rompue, en amont du *White Bridge*. On explorait aussi les sentiers vers *Cherry Brook* et la *Glacière*; on allait prendre un bain de pieds dans la rivière Tétagouche; on faisait une brève visite au Sanatorium de Vallée-Lourdes. Que de rivières transparentes autour de Bathurst! L'eau est peu profonde et roule sur un fond de cailloux colorés. Des anguilles et des truites y prennent leurs ébats, parfois de gros saumons paresseux qu'on effraie avec des hameçons improvisés. Une promenade extraordinaire con-



UNE EXCURSION SUR LA BAIE DES CHALEURS (vers 1928)

duisait aussi de temps à autre les élèves à *Youghall Beach*, ou à la *Pointe*, sur les bords de la baie des Chaleurs. Là, on se gavait de l'infini des flots verts, tout en collectionnant des coquillages et des pierres teintées. Les *Mines*, la *Chaussée à Légère*, le *lac Nigadoo* marquaient aussi des buts de promenades où l'on ne se rendait qu'en camions.

Jusqu'en 1922, la règle infrangible était de n'aller à la marche que trois par trois, selon l'axiome souvent répété aux élèves: « Rarement un, jamais deux, toujours trois. » Mais le 24 février de cette année, le chef de police de la ville de Bathurst oblige les surveillants à modifier cette discipline. Plusieurs plaintes lui ont été adressées. Il demande que les élèves ne marchent pas plus de deux de front sur les trottoirs, et qu'ils fassent attention à ne gêner en rien les passants, « surtout les dames. » On établit alors la règle suivante, consignée dans un livre de la préfecture: « Les rangs de deux se formeront à l'entrée de la ville et les rangs de trois seront repris à la sortie, manœuvre qui se déroulera selon la méthode suivante: le troisième du premier rang a droite et le troisième du deuxième rang à droite se réuniront pour former le deuxième rang de deux, les troisièmes à droite des deux rangs suivants, et ainsi de suite. » Comme instructions détaillées, on pourrait difficilement imaginer mieux! Pas la moindre place pour le hasard ou le caprice! Mais bientôt, la *règle de trois* disparut, et celle de deux triompha à la campagne comme à la ville. Il n'en restait que quelques vestiges au Juvénat, vers 1930. Dix ans plus tard, la guerre, l'augmentation du nombre des élèves, les exercices du C.E.O.C., et deux ou trois autres facteurs, donnaient le coup de grâce à la promenade, qui n'a lieu de nos jours qu'à titre exceptionnel. Les élèves y ont évité quelques ampoules, quelques ondées, mais ils ignoreront la poésie de la route, la découverte de la forêt toute rutilante des ors de l'automne, les flâneries délicieuses le long des ruisseaux limpides, toutes ces aventures qui mettaient toujours quelque imprévu dans les promenades. En raconter quelques-unes rafraîchirait bien des

vieux souvenirs ! C'est une fausse alarme qu'un garnement sonne en passant dans le village de Bathurst-Ouest, et qui attire tous les pompiers de la ville à la rencontre de la promenade. Le délinquant crut d'ailleurs prudent de prendre la fuite la nuit suivante ! Ce sont les escapades au cours des promenades fumantes — les célèbres *free smoke* ! Un jour, quelques grands s'échappent dans l'auto d'un visiteur. Sur la route, ils voient venir tout à coup l'automobile des Pères. Le chauffeur

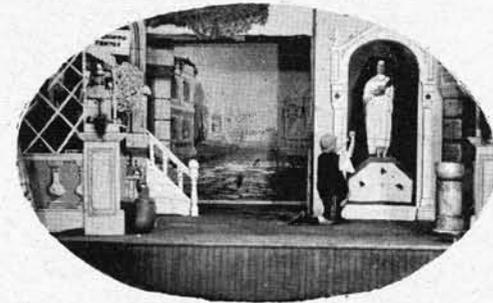


EN PIQUE-NIQUE... (vers 1927)

veut baisser la tête pour ne pas être reconnu, mais il fait une fausse manœuvre et prend le fossé. Bons Samaritains, les Pères n'eurent qu'à cueillir ces étudiants en vadrouille. Ce sont aussi les bains prétendus forcés ! Il fait chaud. On obtient la permission de prendre un bain de pieds, mais par malheur on glisse tout habillé dans l'eau fraîche. Quelques brasses, et l'on revient, tout penaud, se faire sécher au soleil. Mais le surveillant n'est pas dupe de ces accidents provoqués !

Des autres sports, qui ont fini par supplanter la promenade, même les jours de congé, les plus populaires sont toujours,

depuis 1921, le hockey, le baseball, le tennis et la balle-au-mur. Nous pourrions évoquer longuement tout ce qu'ils représentent dans la vie collégiale, rappeler les exploits des athlètes aux fêtes des jeux traditionnelles, consigner les joutes de gouret ou de baseball chaudement disputées avec les clubs de Bathurst et des environs, les tournois sur glace à l'Université St-Joseph, à Caraquet, à Tracadie, à l'aréna de la ville, les luttes épiques entre les clubs des Juvénistes et ceux du Collège. Mais il est temps que le chroniqueur entre en vacances, qu'il boucle ses malles de documents, et qu'il laisse aux Anciens le soin de lire entre les lignes, et de compléter ce qui manque au tableau qu'il a brossé de la vie collégiale et de l'histoire de cinquante ans d'éducation catholique et française, à Caraquet et à Bathurst. Il n'a pas pu, ni voulu, tout dire; peut-être même s'est-il étendu sur des détails de peu d'importance. Il laisse aux historiens du Centenaire le travail de ressasser les notes de cette chronique.



LES PANTOUFLES DE STE-CÉCILE

CHAPITRE CINQUIÈME



Le Juvénat St-Jean-Eudes

Si son histoire ne se confondait en grande partie avec celle de l'Université du Sacré-Cœur, le Juvénat St-Jean-Eudes pourrait avoir l'impression d'être traité en parent pauvre, vu que nous nous bornerons à lui consacrer tout au plus quelques paragraphes. Que les Anciens de cette maison ne s'en formalisent pas. Ils ont vécu ce que nous avons relaté dans les pages précédentes, épreuves, joies, travail, fêtes. Ce livre est autant à eux qu'à leurs condisciples du Collège.

Le Juvénat est une annexe de l'Université, un grand nid, tout bleu à l'extérieur, et d'une blancheur immaculée à l'intérieur. Dans cette volière de bois, que le feu menace et ne se résoud jamais à détruire, s'ébattent une soixantaine d'oiseaux babillards qui aspirent à s'envoler un jour vers le Noviciat des Eudistes. En attendant, ils s'y préparent en poursuivant leurs études à l'Université, assistant aux mêmes cours que les autres étudiants. Dans leur home, ils jouissent d'une vraie vie de famille. Ils y ont une belle salle d'étude, une chapelle minuscule et pieuse, un grand dortoir, une salle de récréation et une infirmerie. Leur cour de récréation est toujours plus active que celle des Grands et des Petits.

Fondé à la Pointe de l'Église, en 1894, grâce à un don substantiel du R.P. Ory, le Juvénat St-Jean-Eudes occupa, jusqu'en 1916, une section du presbytère de cette paroisse. Les Juvénistes rejoignirent ensuite les collégiens à Bathurst, en septembre 1916. Ils subirent donc l'incendie du 7 mars 1917 et retournèrent à Church Point. En octobre 1920, une nouvelle épreuve s'abattait sur le Juvénat. Le feu le détruisait de fond en comble. L'année scolaire 1920-1921 s'acheva dans le haut



LE JUVÉNAT ST-JEAN-EUDES

de la patinoire couverte. Ce furent des mois héroïques. L'installation était précaire, les murs laissaient filtrer le vent, le froid et la pluie, et le matin, on trouvait l'eau gelée dans les cuvettes. En septembre 1921, le collège du Sacré-Cœur accueillait de nouveau les Juvénistes à Bathurst. D'abord sous le même toit que les élèves, ils connurent un dernier exode en 1923, quand les Séminaristes leur abandonnèrent l'actuel Juvénat, pour émigrer à Charlesbourg.

C'est une vie toute intime que celle des Juvénistes. D'événements extérieurs, il n'y a guère que ce qui est commun à toute l'œuvre de l'Université du Sacré-Cœur. Tout au plus quelques fêtes d'un caractère particulier, comme celle de la fête patronale, la Présentation de Marie, ou la fête du Directeur, viennent mettre les Juvénistes en liesse, pendant que les Collégiens bûchent à l'étude, ou surveillent par les fenêtres les privilégiés qui jouent dehors. Jusqu'en 1946, les vacances de Noël se passaient au Juvénat, et sauf un léger serrement au cœur, le 25 décembre ou au Jour de l'An, les Juvénistes s'y amusaient ferme, organisaient des parties de cartes mémorables, lisaient un peu, mangeaient beaucoup et trouvaient le temps de monter chaque année une séance de grand style, que les Collégiens applaudissaient à leur retour de vacances. Mais les temps sont changés; les Juvénistes n'ont rien à envier de nos jours aux Collégiens, sur le sujet des vacances. Ils ont gardé jalousement une tradition: celle des grandes promenades à *la Pointe*. Ils s'y rendent vers la fin de mai par groupes, à pied et sac au dos. Tout le long de la route, les chansons fusent dans l'air. On se repose sur un talus, de mille en mille, car la distance est grande, et les Rhétoriciens en charge des pelotons ne veulent abandonner aucune jeune brebis sur les sentiers. À la Pointe, on se baigne dans l'eau glacée, on dîne, puis la pêche aux *coques* et les jeux occupent toute l'après-midi. Le soir, au retour, on a bien du plomb dans les jambes, mais le cœur est joyeux, l'esprit dispos; dans les yeux s'attardent des visions de grande mer aux reflets bleus, et dans la bouche un arrière-goût de l'eau salée bue en se baignant.

Au mois de juillet 1947, les Juvénistes eurent même le privilège d'un *camp de vacances* à la maison d'été des Pères, à Dutch-Point. Quinze s'y rendirent, sous la conduite de leur Directeur, le R.P. Arcade Leblanc, qui leur donna des conférences sur l'esprit d'équipe et l'apostolat. Il va sans dire que les séances d'étude et les exercices de piété s'entremêlèrent agréablement de bains de mer, de promenades sur la baie des

Chaleurs, de cris, de chants, de saynètes improvisées et de boustifailles pantagruéliques! Les vacances sont les vacances! Les Juvénistes ont d'ailleurs toujours formé le groupe le plus joyeux à l'Université. Est-ce dû à leur petit nombre, au fait de vivre dans des locaux où tout est à l'échelle d'une maison particulière, ou bien au magnifique idéal qui est le leur? Quoiqu'il en soit, la gaieté a toujours été leur note caractéristique. Elle se manifeste par les séances qu'ils montent de temps à autre, et où ils déploient beaucoup d'initiative. Elle éclate parfois en espiègleries des plus drôles, car le Juvénat est le royaume des tours pendables, joués sans méchanceté. La disposition des salles et la multitude des portes, escaliers et corridors s'y prêtent à merveille! Une évasion est toujours possible, de même qu'un alibi à la Conan Doyle! Ce sont des pyjamas qu'on empèse soigneusement avant le départ en vacances de leur propriétaire; c'est une citrouille grimaçante qui se promène entre les lits et jette des lueurs sinistres; c'est un servent de messe éveillé à deux heures du matin, qui s'habille, descend à la sacristie, constate qu'on s'est payé sa tête, remonte au dortoir, éveille une autre victime... et la chaîne se continue jusqu'à ce que le Directeur, tiré de son sommeil par ce va et vient insolite, l'interrompe vers 4 heures du matin. C'est aussi l'histoire de ces deux adoreurs nocturnes, qui s'endorment sur leur prie-Dieu, y passent la nuit, et se réveillent à l'heure de la messe, avec un torticolis désagréable. Nous n'allongerons pas cette liste, de peur de donner l'impression fautive qu'il n'y a aucun sérieux au Juvénat.

On y travaille au contraire beaucoup, et pendant de nombreuses années, les Juvénistes monopolisèrent les premières places dans toutes les classes de l'Université, ce qui n'allait pas sans provoquer quelque jalousie chez les voisins! D'organisations étudiantes qui leur soient particulières, les Juvénistes ont la J.E.C. depuis 1942; ils ont aussi publié, de novembre 1942 à mai 1946, dix-huit numéros d'une petite revue alerte et qui leur demandait beaucoup de travail, *L'Étoile filante*. On

y relève les noms de collaborateurs aussi distingués — dans nos cercles étudiants — que ceux de Réal Michaud, Raymond Woodsworth, Georges Potvin, Léopold Lanteigne, Paul-Marcel Poulin, Louis Robichaud, Hector Comeau, Gaspard Martin !



LES JUVÉNISTES EN 1925

Lors de l'épidémie de scarlatine, en 1945, l'*Étoile filante* publiait en particulier une amusante parodie de la fable « *Les Animaux malades de la peste* ». Nous ne pouvons résister au plaisir de la citer !

Un mal qui répand la terreur
 Mal que le ciel en sa fureur
 Inventa pour punir les fautes écolières,
 La scarlatine — il faut l'appeler par son nom !
 Capable d'affaiblir en un jour la maison
 Faisait au Juvénat la guerre.
 Ils ne tombaient pas tous: tous étaient énervés:
 On n'en voyait point d'occupés
 À chercher la réponse à leurs petits problèmes.
 Nul jeu ne rosait leurs teints blêmes.

Ni petits, ni grands n'épiaient
 Le surveillant qui les foudroie !
 Albert et Félix se fuyaient:
 Plus d'amour, partant plus de joie.

Léopold tint conseil et dit: « Mes chers amis,
 Je crois que le ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune.
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
 On fait de pareils dévouements.
 Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
 L'état de notre conscience.
 Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
 J'ai dévoré force croustons.
 Que m'avaient-ils fait? nulle offense.
 Même il m'est arrivé de manger, quelques soirs,
 Au dortoir !
 Je me dévouerai donc s'il le faut, mais je pense
 Qu'il est bon que chacun s'accuse maintenant;
 Car on doit souhaiter selon toute justice,
 Que le plus coupable périsse. »

« Lanteigne, dit Valbert, vous êtes bien trop franc ! ,
 Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
 Eh bien ! manger croustons, chipés avec adresse,
 Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fites, seigneur,
 En les croquant, beaucoup d'honneur.
 Et quant au dortoir, l'on peut dire
 Que c'est l'endroit pour tout manger,
 Étant de ces lieux-là bien faits pour se gaver,
 Avant de choir dans le délire. »

Ainsi parla Valbert, et farceurs d'applaudir.
 On n'osa trop approfondir
 De René, ni Rioux, ni Louis, ni Camille,
 Les plus pendables peccadilles.
 Tous les grands chahuteurs, jusqu'au jeune Bourgoïn,
 Au dire de chacun étaient de petits saints.

Omer vint à son tour et dit: « J'ai souvenance
 Que pendant le cours de latin,
 Poussé par la paresse ou l'ennui, et je pense,
 Le conseil de mon voisin Jourdain,
 Je lus dans un journal, et sortis trop la langue.
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler clair. »

À ces mots, on cria: « Haro, méchant Omer. »
 Hector, quelque peu clerc, prouva par sa harangue,
 Qu'il fallait corriger ce liseur de journal,
 Ce fieffé paresseux d'où venait tout leur mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
 Lire « L'Évangéline »! ô crime abominable!
 Un congé pour tous, était seul capable
 D'expier son forfait: il dut le demander.

Contre la scarlatine est fort recommandé,
 De prendre un long repos: quel remède agréable!

ÉSOPE LEJEUNE.

Mais l'*Étoile filante*, malgré tous ses mérites, après avoir brillé dans notre ciel collégial, s'est éteinte, et les Juvénistes utilisent maintenant l'*Écho du Sacré-Cœur*, à qui ils fournissent une collaboration toujours appréciée. Leur Cercle littéraire St-Jean-Eudes a réussi à tenir le coup, malgré une histoire mouvementée, de longues éclipses et la difficulté de le faire fonctionner avec un groupe de membres si restreint. Fondé le 20 octobre, au collège Ste-Anne, par le Père de la Motte, il alignait d'abord une remarquable équipe, où l'on relève les noms de Benoît Michaud, Ludger Lebel, Simon Larouche, Adrien Paquet, Rosaire et David Régis, Wilfrid Shannon, Eugène Lachance, Alfred Poulin, Olivier Hébert. L'Aumônier y donna surtout des cours de diction, d'élocution et de lecture. C'est ainsi que la *Fille de Roland* tint l'affiche pendant trois ou quatre séances, et le secrétaire croit nécessaire de nous en résumer toute l'intrigue! L'Oedipe-Roi de Sophocle captive ensuite l'attention des jeunes pendant trois autres,

puis l'ambassadeur Paléologue vient leur donner des leçons de diplomatie internationale, ce qui permet au secrétaire de nous débrouiller l'écheveau des causes de la guerre de 1914: « Paléologue, nous dit-il, raconte dans quelles circonstances éclata la grande guerre et quels furent les événements qui la précédèrent. Il expose la noble attitude de la Russie en face de l'Autriche et de l'Allemagne, et sa grande estime pour la France. Aussi intéressante qu'instructive, cette lecture nous fit apprécier la loyauté des états alliés et comprendre davantage la culpabilité de l'Autriche et surtout de l'Allemagne, qui à vrai dire, en porte seule la responsabilité. » Et voilà! Les historiens sauront maintenant à quoi s'en tenir! Le 20 octobre 1924, le Cercle se reconstitue à Bathurst, sous l'égide du R.P. Jean-Louis Quélo, mais après onze séances, il tombe dans une profonde léthargie, dont il ne se réveille que le 15 septembre 1940, grâce au travail du R.P. Arcade Leblanc, directeur du Juvénat. Il a fonctionné depuis lors, au ralenti parfois, mais poursuivant bravement son chemin. Des documents secrets nous apprennent qu'il exista un Cercle clandestin au Juvénat, vers 1933 ou 1934. Ses réunions se faisaient à huis clos, dans un coin de la salle de récréation, les jours de pluie. On y discutait gravement de la saveur des « beans » un soir de promenade, des méthodes de lecture en temps prohibé, et autres sujets plus ou moins sérieux!

De 1921 à 1940, le Juvénat St-Jean-Eudes a vu passer entre ses murs 288 aspirants à la vie religieuse et sacerdotale. De ce nombre, 19.4% ont persévéré, dont 46, soit 16% chez les Eudistes, et 10 dans le clergé séculier. C'est un excellent résultat, l'un des meilleurs jamais obtenus dans les institutions du genre au Canada, comme on le faisait remarquer au Congrès des Directeurs, tenu à Bathurst en 1948. L'honneur et le mérite en reviennent, pour une part, aux jeunes eux-mêmes, qui ont fait preuve de tant de sérieux et de telles convictions. Il faut surtout louer le zèle apostolique et la clairvoyance de ceux qui se sont succédé à la tête du Juvénat St-Jean-Eudes.

Les uns n'ont fait qu'y passer: ce sont les Pères Camille Le Doré (sept. 1916 à mars 1917), Jean-Louis Quélo (1924-1925), Omer LeGresley (1937-1939). Trois autres y ont fait une assez longue carrière et ont laissé un souvenir impérissable. Dès 1909, le Père Olivier le Fer de la Motte avait la charge des Juvénistes de Church Point. Il les suivit à Bathurst et n'abandonna son poste qu'en 1924, pour devenir supérieur du Collège. Le Père Joseph LeGresley prit la succession du Père Quélo en 1925, et pendant douze ans, avec une rare bonté, beaucoup de psychologie, de patience et de discrétion, il fut vraiment le père spirituel des Juvénistes. En 1939, l'actuel directeur, le Père Arcade Leblanc, était chargé de maintenir l'œuvre et de la développer. Sans vouloir faire un panégyrique des dix dernières années, on peut dire qu'elles ont été fructueuses, marquées par des initiatives fort opportunes et nombreuses. La dernière en date de ces initiatives fut une *journée des parents*, tenue au Juvénat en octobre 1948. Il y eut des conférences au cours de la journée, des tournois sportifs présentés par les jeunes à leurs parents, et le soir, une séance dramatique fort bien réussie, où l'on joua « Les Petits clercs de Santarem ».

Le Directeur a toujours été secondé dans son travail par deux aides, qui faisaient en plus quelques classes au Collège. Les Pères Arthur Stanton et Wilfrid Myatt sont ceux qui nous semblent mériter une mention spéciale, pour s'être dévoués au Juvénat pendant sept ans chacun, le premier, de 1924 à 1931, et le second, de 1931 à 1938. Les autres n'ont fait qu'y passer, un an, deux ans, trois ans au plus. Ce sont, par ordre de succession, les Pères Joseph LeLannic, Thomas Castonguay, Joseph Méret, Auguste Richard, Georges Gascon, Joseph Thomas, Albert Dumaresq, Félix Michaud, Joseph Potvin, Raymond Melanson, John Somers, Patrick McCloskey, Gustave LeGresley, Emmanuel Gallant, Joseph LeGresley (neveu de l'ancien directeur), Edgar Lavoie, Claude Méthot et Vincent Dumas.

Oeuvre de jeunes, œuvre qui alimente une bonne partie des forces vives de la Congrégation des Eudistes, le Juvénat St-Jean-Eudes de Bathurst poursuit son travail discret, dans la joie, la piété, le labeur. Nous lui devons ces quelques lignes, inspirées surtout par la plus vive reconnaissance.



PENDANT LA TEMPÊTE...

Épilogue



Paul Valéry définissait les Maîtres: « Ceux qui nous montrent ce qui est possible dans l'ordre de l'impossible. » Les ouvriers de l'Université du Sacré-Cœur furent de véritables maîtres en ce sens: ils ont montré ce qui était possible dans l'ordre de l'impossible et nous ont donné par le fait même une magnifique leçon de courage et de fierté.

Pour bien saisir l'ampleur et la portée de leur œuvre, il faudrait, en terminant, brosser un tableau de la situation intellectuelle et sociale dans le nord du Nouveau-Brunswick, vers 1899, et le comparer à ce que nous offre la situation cinquante ans plus tard. À l'aube du XX^e siècle, les Acadiens de la baie des Chaleurs semblaient voués irrémédiablement à croupir dans un abandon presque complet, au point de vue culture française. Des forces économiques, qui travaillaient plus à les écraser qu'à les aider, une ceinture de villes industrielles où se consacraient peu à peu le triomphe de la culture anglaise et le noyautage, par les couvents et les écoles publiques, de la jeunesse arrachée aux campagnes et aux villages français, un gouvernement décidé à ne faire aucune concession, une hiérarchie qui ne comprenait qu'à moitié les aspirations ethniques du groupe, tout semblait se conjurer pour rendre impossible une tentative de relèvement. On avait compté sans la ténacité traditionnelle des Acadiens; on avait oublié la réserve d'énergie farouche, indomptable, où ils surent toujours puiser aux heures tragiques de leur histoire;

on avait négligé cette force de la patience, de l'attente, dans la prière humble et confiante, jusqu'à ce que luise l'Étoile, attitude si bien justifiée par toute l'épopée acadienne.

Malgré tout, il fallait des Maîtres. On ne fait rien sans eux. Ils vinrent: la Providence permit que ce fussent les Eudistes de France. Ils s'installèrent à Caraquet, et c'est tout à l'honneur des familles acadiennes de ce village et des environs, qu'elles aient si bien compris le rôle de l'éducation classique dans l'établissement des cadres et la formation d'une élite, et qu'elles aient consenti tous les sacrifices nécessaires au maintien et au développement de l'œuvre.

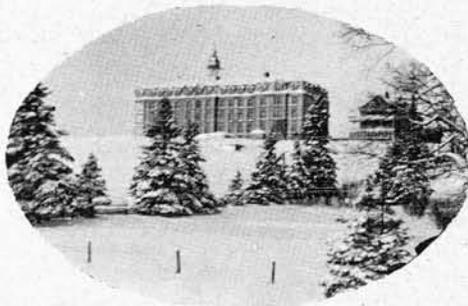
Quel courage, quelle somme d'énergie, ces Maîtres durent déployer, les pages de ce livre l'ont suffisamment mis en lumière. Pauvreté des débuts, incompréhensions, lourdes épreuves qui par deux fois réduisent l'œuvre à zéro, luttes sans cesse renaissantes afin d'assurer un recrutement difficile, labeurs insoupçonnés, ingrats parfois, pour réussir ce tour de force que fut l'organisation d'un cours classique dans un milieu quasi illettré, voilà ce dont ces Maîtres, et ceux qui répondirent à leurs efforts, peuvent à bon droit être fiers.

S'il est vrai que le passé est garant de l'avenir, s'il a suffi de cinquante ans pour que, grâce surtout à un seul collègue, le nord du Nouveau-Brunswick devînt un solide bastion français, alors qu'on doutait même de la possibilité d'un relèvement, quelle ne doit pas être notre confiance pour le prochain demi-siècle! L'auteur se garde bien de jouer au prophète, mais il croit que l'optimisme est légitime. Après avoir offert l'exemple d'une fidélité française héroïque, les Acadiens de la baie des Chaleurs s'affirmeront de plus en plus dans tous les domaines de la culture. L'ère du défrichage est terminée. Les belles moissons n'ont pas tardé à suivre. Les œuvres les plus diverses se multiplient. C'est maintenant la montée vers les cimes d'un peuple jeune, à qui tout est promis, car il n'a jamais manqué de

confiance et la lutte ne lui fait pas peur, étant une part inhérente à l'héritage de son histoire. L'Acadie ne se contente pas de maintenir: elle avance à pas de géant !

Anciens de l'Université du Sacré-Cœur, nous vous laissons sur cette vision de l'avenir. Votre Alma Mater va continuer son beau travail, bien résolue à intensifier le rythme du relèvement qu'elle entreprenait à Caraquet en 1899, et qu'elle continue à Bathurst depuis 1921. Elle ne peut se croiser les bras, vivre de la gloire de son Cinquantenaire: il reste toujours des tâches urgentes à accomplir dans le champ du Seigneur et dans celui de la culture française. Elle vous demande de vous souvenir de ce qu'elle a fait pour vous et pour l'Acadie. Les Maîtres du passé nous ont donné une leçon de courage et de fierté: ceux du présent et de l'avenir savent que votre sympathie ne leur manquera pas non plus, et ils souhaitent que tous se donnent la main pour que l'Acadie catholique et française grandisse et lève la tête, haute et fière, sous le soleil d'Amérique.

Bathurst, Pâques 1949



Appendice 1

LISTE DES PÈRES QUI ONT ÉTÉ PROFESSEURS À CARAQUET OU À BATHURST

| Les RR. PP.: | Dates | Les RR. PP.: | Dates |
|---|-------------------------------------|--------------------------------------|-------------------------------------|
| Morin, Aimé | 1898-1899 1901-1902 | Colard, Eugène | 1903-1908 |
| Haquin, Joseph | 1898-1903 | Courtois, Joseph | 1903-1910 |
| Travert, Édouard (sup. 1909) | 1899-1903 1907-1912 (janv.) | Lestrat, Joseph | 1903-1904 |
| Lebastard, Prosper (sup.) (sup. et vic. prov.) | 1899-1903 1916-1917 | Leroy, Joseph | 1903-1910 1912-1914 |
| Héry, Joseph | 1899-1917 | Legrand, Louis | 1903-1904 1907-1909 |
| Dréan, Joseph | 1899-1901 | Ménier, Joseph | 1903-1908 |
| Clermont, Albert | 1899-1900 | Méry le Beuve, Eugène (supérieur) | 1904-1907 1912-1916 |
| Renac, Joseph | 1900-1917 | (I Ass. de Mais. St-Jean Eudes) | 1916-1917 |
| Mérel, Joseph | 1900-1911 1915-1917 1921-1925 | Gautier, Yves | 1904-1905 |
| Cantin, Louis (desservant de St-Paul) | 1901-1908 | Cottreau, Alphée | 1904-1913 1936-19..... |
| O'Reilly, John | 1901-1904 | Rouxel, François | 1904-1913 |
| LeGarrec, Julien (vicaire à la paroisse) | 1902-1904 (janv.) | Frinault, Louis | 1904-1915 |
| (1909, vic. à la par.) | 1908-1938 | Guillemain, Amand | 1904-1907 1912-1917 1921-1927 |
| Hesry, François | 1902-1903 | Macé, Joseph (jun.) | 1904-1909 |
| De La Cotadière, Georges | 1903-1906 1914-1917 1921-1922 | Bray, Patrick A. | 1904-1905 1914-1917 |
| | | Pétel, François | 1905-1909 |
| | | Cormack, Charles | 1906-1911 |
| | | Rafflegeau, Henri | 1906-1914 |

| Les RR. PP.: | Dates | Les RR. PP.: | Dates |
|---|------------------------|--|-------------------------------------|
| Hulaud, Jean-Marie (vic. à Caraquet) | 1907-1910 1924-1930 | Bouvier, Joseph Tortellier, Auguste | 1921-1924 1921-1922 1912-1913 |
| Veillard, Clément (supérieur) | 1908-1912 1921-1924 | (Quelques sem.) Léger, Alfred | 1921-1924 |
| Pelletier, Pierre (desservant de St-Paul) | 1908-1923 | Quélo, Jean-Louis (supérieur) | 1922-1927 1931-1935 |
| Macé, Joseph (sén.) (en repos) | 1908-1909 | LeGresley, Omer | 1921-1923 1926-1931 1937-1941 |
| Pujos du Coudray, Maurice | 1909-1912 | (curé de Bathurst-O.) Gagné, Louis-Philippe | 1941-19..... 1922-1925 |
| Amirault, Augustin | 1909-1910 | LeDoré, Louis (sén.) (vicaire à Caraquet) | 1923-1924 |
| Robin, Joseph | 1909-1912 | Comeau, Camille | 1923-1928 1931-1939 |
| Champoux, Modeste | 1910-1915 | Bréard, François | 1923-1924 1938-1939 |
| Turgeon, Joseph | 1910-1912 | (vicaire à Caraquet) | 1939-1940 |
| Comeau, Siméon | 1910-1911 1914-1917 | Comeau, Jules | 1924-1931 1933-1935 1943-1947 |
| Jarry, Jean-Baptiste | 1911-1917 | (supérieur) Lechantoux, Pierre | 1924-1938 |
| Guillemin, Charles | 1911-1917 | D'Amours, Albert | 1924-1935 |
| Le Béllego, Pierre | 1910-1912 1916-1917 | (supérieur) Leblanc, Edmond | 1924-1942 |
| Georges, Émile | 1911-1914 | Stanton, Arthur | 1924-1931 |
| DeNugent, François | 1911-1917 | Robichaud, Jean | 1924-1925 |
| Braud, Alexandre | 1912-1916 | Foulon, Louis | 1925-1928 |
| Nonorgues, Vital | 1912-1915 | Lelannic, Joseph | 1921-1931 |
| Marsoliau, Léonce (vic. à la paroisse) | 1912-1915 1915-1938 | Lévesque, Alfred | 1925-1928 1939-1942 |
| (vic. cur. à Caraquet) | 1938-1941 | Bourque, Lucien | 1925-1926 (janv.) |
| Danigo, Emmanuel | 1913-1914 | LeGresley, Joseph (directeur du juvénat) | 1925-1937 |
| Paulin, Wilfrid | 1914-1917 | Castonguay, Thomas (vicaire à Caraquet) | 1926-1930 1930-1936 |
| Blondel, Gustave | 1915-1916 | Gaudreau, Antoine | 1927-1928 |
| LeDoré, Camille (2 Ass. à Mais. St-Jean Eudes) (directeur du juvénat) | 1916-1917 | Thomas, Joseph | 1927-1930 1931-1946 |
| Louër, Gabriel (vic. à la paroisse) | 1917-1919 | | |
| Kerdelhué, René (vic. à la paroisse) | 1919-1920 | | |
| Sébilllet, Joseph (supérieur) | 1921-1922 1928-1931 | | |
| De La Motte, Olivier (supérieur) | 1921-1924 1924-1928 | | |

| Les RR. PP.: | Dates | Les RR. PP.: | Dates |
|---|--|--|---------------------------|
| Proulx, Antonio | 1928-1935 | Michaud, Félix | 1937-1940 |
| Larouche, Simon | 1928-1933 1935-1937 1940-1943 | Leblanc, Arcade (directeur du Juvénat) | 1938-1939 1939-19..... |
| (supérieur) | 1940-1943 | Roy, Liguori | 1938-1944 |
| Lebel, Ludger | 1928-1932 | Arsenault, Moïse | 1938-1941 |
| Kennedy, Sidney | 1928-1929 1938-1942 | Somers, John | 1938-19..... |
| Coquereau, Francis | 1928-1929 | Labrie, Gérard | 1938-1940 |
| Laplante, Léopold | 1929-1934 1936-1938 | Potvin, Joseph | 1939-1940 |
| Étienne, Alphonse | 1929-1931 1934-1944 | Melanson, Raymond | 1940-1941 |
| Méret, Jean | 1930-1934 | DeGrasse, Jean-Paul | 1940-1941 1944-19..... |
| Boudreau, Henri | 1930-1941 | Roussel, Armand | 1941-19..... |
| Vigneault, Albini | 1931-1932 | Duon, Alphonse | 1941-1942 |
| Richard, Auguste (vicaire à Caraquet) | 1931-1933 1936-1941 1941-1944 (avril) | LeGresley, Joseph (jun.) Bourque, Francis | 1941-1943 1941-1944 |
| David, Paul | 1932-1934 | McCluskey, Patrick- Burton | 1941-1942 |
| Gascon, Georges | 1932-1934 1937-1944 | Tremblay, Marcel | 1941-19..... |
| Paquet, Adrien (supérieur) | 1932-1934 1947-19..... | Cottreau, Édouard | 1942-1943 |
| Chauret, André-Georges | 1932-1937 1944-19..... | Gallant, Emmanuel | 1942-19..... |
| Robitaille, Charles-Eugène | 1933-1936 | Cormier, Charles-Omer | 1942-19..... |
| Schreiber, Louis (vicaire à Caraquet) | 1933-1934 | Rioux, Armand | 1942-1947 |
| Dumaresq, Albert | 1934-1936 1944-19..... | Gideon, Augustin | 1943-19..... |
| Lévesque, Albert | 1934-1938 | Savoie, Yvon | 1943-1947 |
| Ouellet, Onésime | 1934-1939 | LeGresley, Gustave | 1943-1946 |
| Decq, Charles (vicaire à Caraquet) | 1934-1936 | Corrivault, Blaise | 1944-1946 |
| Ferland, Paul-Émile | 1935-1938 | Martin, Marcel | 1944-1945 1947-1948 |
| Forest, Gérard | 1935-1937 | Melanson, Camille | 1944-19..... |
| Leblanc, Frédéric (vicaire à Caraquet) | 1936-1938 | Townsend, Édouard | 1944-19..... |
| Gauvin, Arthur | 1937-19..... | Hubert, Adé | 1946-19..... |
| D'Entremont, François | 1937-1940 1941-1944 | Méthot, Moïse | 1946-19..... |
| | | Lavoie, Edgar | 1946-1948 |
| | | René LeBlanc | 1944 (mai et juin) |
| | | Jacques Custeau | 1948-19..... |
| | | Robert Desjardins | 1948-19..... |
| | | Henri Roy | 1948-19..... |
| | | Vincent Dumas | 1948-19..... |
| | | Claude Méthot | 1947-1948 |

Appendice 2



LISTE DES PROFESSEURS LAÏCS

Soit à Caraquet, soit à Bathurst, les Eudistes se sont toujours entourés d'un groupe de professeurs laïcs qui ont été d'un précieux secours. Quelques-uns d'entre eux furent des hommes de haute valeur et d'un dévouement à toute épreuve. Nous ne pouvons trop souligner en particulier le mérite de Messieurs S. Driscoll, R. Doucet (directeur de l'orchestre et professeur de musique), George Van Tassell, Raymond Pothier, Gérard Gautreau (prêtre maintenant) et Azarias Doucet, qui ont été ou qui sont encore, comme des piliers de notre corps professoral laïc. Nous n'avons pu dresser la liste complète des professeurs laïcs à Caraquet, faute de documents. Nous savons seulement que le premier en date fut M. Alphonse Sormany. Avant d'entrer au séminaire, M^{sr} Patrick Bray enseigna l'anglais quelque temps à Caraquet. Nous avons aussi relevé les noms de Messieurs S. Driscoll (1913), Willie Belliveau (actuellement professeur à Church Point), O. Comeau et F. Ashe. Notre liste pour Bathurst est presque complète.

| MM. | Dates | MM. | Dates |
|--|------------------------|------------------------|--------------|
| A. Gagnon | 1921-1924 | Dr Maurice Véniot | |
| S. Driscoll | 1921-1926 | (médecin de la maison) | 1945-19..... |
| R. Doucet (professeur de musique) | 1921-1941 1944-1945 | J. C. Barthe | 1922-1923 |
| Dr Clarence Véniot (médecin de la maison) | 1921-1945 | L. Comeau | 1923-1926 |
| Dr Lorenzo Frénette (quelque temps professeur et médecin de la maison) | 1940-1945 | Benoît Michaud | 1924-1925 |
| | | A.-J. Poirier | 1924-1925 |
| | | Linus Allain | 1924-1925 |
| | | A. Clinton | 1925-1927 |
| | | Camille Leclerc | 1925-1927 |
| | | A. Blanchard | 1926-1927 |

| MM. | Dates | MM. | Dates |
|---------------------------------------|--------------|-------------------------|--------------|
| W. Shannon | 1926-1927 | Chs-Eugène Belanger | 1941-1944 |
| C. Haché | 1926-1927 | Alexandre Savoie | 1941-1942 |
| Louis Comeau | 1927-1928 | Azarias Doucet | 1941-19.... |
| Cléophas Jaillet | 1927-1928 | Joseph Foohey | 1941-1942 |
| James Branch | 1927-1929 | George Barry | 1941-1942 |
| Walter Savoie | 1927-1930 | Roch Langlois | |
| Pius Power | 1928-1931 | (professeur de musique) | 1942-1944 |
| Émile Boucher | 1928-1929 | Lellis Leblanc | 1942-1944 |
| Guy O'Regan | 1929-1932 | Vallier Savoie | 1942-1943 |
| | 1936-1938 | Léandre LeGresley | 1942-1943 |
| Oscar Bourque | 1930-1931 | | 1944-1948 |
| George Van Tassell | 1931-1941 | Claude Corrivault | 1942-1943 |
| | 1942-19..... | Camille Johnson | 1942-1943 |
| Raymond Pothier | 1931-19..... | Guy Michaud | 1942-1945 |
| Léo Bourgeois | 1931-1932 | Henri Renault | 1942-1943 |
| | 1937-1940 | Rosaire Voyer | 1942-1944 |
| Alyre Daigle | 1931-1933 | Marcel Sormany | 1942-1944 |
| Cyrille D'Amours | 1932-1933 | Bertin Nadeau | 1943-1944 |
| Gérard Gautreau | 1933-1943 | Roméo Boudreau | 1943-1944 |
| Mélem Daigle | 1934-1935 | Euclide Daigle | 1944-1945 |
| Edgar Godin | 1935-1937 | Harold Arsenault | 1944-19..... |
| Alphée Leblanc | 1939-1941 | Adélard Godin | 1945-1946 |
| Édouard Arsenault | 1940-1943 | Julien Bibeau | 1945-1947 |
| Ernest Picot | | Gabriel Chiasson | |
| (instructeur militaire) | 1940-1942 | (professeur de piano) | 1944-1946 |
| Allie Leblanc | | Georges Potvin | 1946-1948 |
| (instructeur militaire) | 1943-1945 | Benoît Bossé | 1947-1949 |
| Jean-Berchmans Jaillet | 1940-1941 | Benoît Rioux | 1947-1948 |
| Benoît Villeneuve | 1940-1942 | Jacques Tardif | 1947-1948 |
| Oswald Léger | 1940-1941 | Donat Lévesque | 1948-1949 |
| Mlle Gilberte Roussel | | Guy Savard | 1948-1949 |
| (professeur de piano) | 1940-1941 | Alyre Doucet | 1948-1949 |
| Albany Robichaud | | Jean-Marie Dumont | 1948-1949 |
| (chargé de cours de droit commercial) | 1940-1944 | Benoît Corrivault | 1947-1948 |

Appendice 3



Principales clauses du Projet d'Accord de 1917:

1° — L'évêque de Chatham donne à la Congrégation des Eudistes la permission de bâtir et de continuer définitivement leur collège du Sacré-Cœur à Bathurst-Ouest, et la Congrégation des Pères Eudistes accepte et ils dirigeront cette œuvre selon les conditions exprimées dans le premier projet d'accord, approuvé par le Saint-Siège, c'est à dire, d'après leurs méthodes, leur expérience, en tenant compte des lois et besoins, enseignant sur le même pied la langue anglaise et la langue française.

2° — Comme l'œuvre de l'éducation ne doit plus être continuée par les Pères Eudistes dans la paroisse de Saint-Pierre de Caraquet, les Eudistes remettent à l'administration de l'évêque de Chatham, la direction de cette dite paroisse, qui leur avait été donnée « in perpetuum » par le précédent projet d'accord, et sur l'approbation du Saint-Siège; ceci étant sans doute sujet à l'approbation du Saint-Siège.

3° — Comme l'œuvre de l'éducation ne doit plus être continuée à Caraquet par lesdits Pères Eudistes, l'évêque de Chatham, comme administrateur des biens de l'Église, requiert, selon le projet d'accord du 20 mai 1898, et selon le décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande cité ci-dessus, que tout ce qui fut légué par le défunt Monseigneur Allard, soit rendu à la corporation épiscopale de Chatham: mais comme les Révérends Pères Eudistes avaient perdu si lourdement dans l'incendie, qu'il leur était impossible de rendre tout le legs selon la valeur donnée par Monseigneur Allard, on en est venu à l'accord suivant:

a) Selon le désir exprimé par Sa Grandeur l'Évêque de Chatham, l'héritage entier de Monseigneur Allard, en son état actuel, est rendu à la corporation épiscopale, c'est-à-dire:

| | |
|--|-----------|
| 1) Terre et bâtiments du collège | \$1500.00 |
| 2) Terre attenante à l'ouest | 650.00 |
| 3) Terre de la Petite-Rivière | 700.00 |
| 4) Terre attenante à cette dernière | 200.00 |

La grande salle qui subsiste, la grange, la glacière, la cave à légumes feront partie de cette propriété.

b) Toutefois, il est loisible aux Eudistes d'enlever le Christ du cimetière des Pères, le socle et la statue du Bienheureux Père Eudes, les fournaises, radiateurs et en général tout objet acquis par la communauté et pouvant servir à une construction nouvelle, sauf les pierres et matériaux.

c) Sa Grandeur permet même pour la construction de la maison de Bathurst, l'exploitation du bois sis sur la terre de la Petite-Rivière, pendant cinq années.

d) Pour venir en aide à la Congrégation des Eudistes si éprouvée par les incendies du 31 décembre 1915 et du 6 mars 1917, Sa Grandeur M^{gr} Barry concède bienveillamment aux Pères Eudistes la paroisse de Saint-Pierre de Caraquet, jadis concédée « in perpetuum », pendant une période de dix ans, à date du 1er janvier 1918.

e) Au cas où le collège de Bathurst deviendrait unique dans le diocèse, les Pères feront tous leurs efforts pour donner un cours commercial et classique aux jeunes anglais comme aux jeunes français.

TABLE DES MATIÈRES



| | |
|---|----|
| AVANT-PROPOS | 9 |
| <i>Première partie</i> | |
| LE COLLÈGE DU SACRÉ-CŒUR À CARAQUET (1899-1916) | 13 |
| <i>Chapitre premier: La fondation</i> | 15 |
| Caraquet — Un peu d'histoire — La pêche à Caraquet — Histoire religieuse de Caraquet — Le Grand Vicaire Paquet — M ^{gr} Théophile Allard — Préliminaires à la fondation — Le projet d'accord — Les fondateurs de Caraquet. | |
| <i>Chapitre II: L'installation</i> | 43 |
| Vicaire à Caraquet — L'ouverture du Collège — Les vacances — Changement de supérieur. | |
| <i>Chapitre III: Vers la haute mer</i> | 54 |
| <i>Supérieurat du P. Lebastard</i> | |
| Formation d'un futur chef — Tel qu'on l'a connu à Caraquet — Première année scolaire complète — La première séance — Premières rigueurs de la discipline — M ^{gr} T.-F. Barry, évêque de Chatham — Fin d'année — Ordination du P. Héry — Un drame de la mer — Premiers agrandissements (1901-1903) — Marche des travaux — Pose de la pierre angulaire — Une convention — L'exil de France. | |
| <i>Chapitre IV: La vie collégiale</i> | 81 |
| Les maîtres et la discipline — Quelques figures d'éducateurs — Argonautes en soutane — La discipline — Notes d'étude — punitions — Une journée normale à Caraquet — Les études. | |

TABLE DES MATIÈRES

325

| | |
|--|-----|
| <i>Chapitre V: Jeux — Fêtes — Séances</i> | 105 |
| Les jeux — Une fête des jeux — Les promenades — le patinage — Fêtes et premières messes d'Anciens — Congrégations et pèlerinages — Promenades à Shippagan et à Lamèque — Les séances — Le Cercle Jean Eudes — Une vente aux enchères — Le train de Caraquet. | |
| <i>Chapitre VI: En plein essor (1905-1910)</i> | 142 |
| Le congrès de 1905 — M ^{gr} Allard, protonotaire apostolique — Deuxième agrandissement — Mort d'Hector Landry — Départ du P. Lebastard — M ^{gr} Stanislas-Joseph Doucet. | |
| <i>Chapitre VII: Le calme avant la tempête</i> | 155 |
| Supérieurat du P. Édouard Travert (1909-1912) — La chapelle — L'Écho du Sacré-Cœur — Mort de M ^{gr} Allard — Supérieurat du P. Méry-le-Beuve (1912-1915) — L'Incendie du 31 décembre 1915. | |

Deuxième partie

L'UNIVERSITÉ DU SACRÉ-CŒUR À BATHURST (1916-1949)

| | |
|---|-----|
| <i>Chapitre premier: Une escale de cinq ans</i> | 191 |
| Sympathies après le désastre — Où reconstruire — Bathurst, un peu d'histoire — Le Noviciat-scolasticat de Bathurst — L'ouverture du collège en septembre 1916 — Le désastre du 6 mars 1917 — Tractations pénibles — Un collège sur blue-prints. | |
| <i>Chapitre II: Années besogneuses — Quatre supérieurs français (1921-1935)</i> | 208 |
| <i>Son Excellence M^{gr} P.-A. Chiasson</i> | |
| I. — Supérieurat du R.P. Clément Veillard (1921-1924) | |
| II. — Supérieurat du R.P. Olivier le Fer de la Motte (1924-1928) | |
| III. — Supérieurat du R.P. Joseph Sébillet (1928-1931) | |
| IV. — Supérieurat du R.P. Jean-Louis Quélo (1931-1935) | |
| <i>Chapitre III: Sur des mers tranquilles (1935-1949) — Quatre Supérieurs canadiens</i> | 241 |
| I. — Supérieurat du R.P. Albert D'Amours (1935-1940) | |
| II. — Supérieurat du R.P. Simon Larouche (1940-1943) | |
| III. — Supérieurat du R.P. Jules Comeau (1943-1947) | |
| IV. — Supérieurat du R.P. Adrien Paquet (1947-19....) | |

| | |
|---|-----|
| <i>Chapitre IV: La vie collégiale à Bathurst</i> | 272 |
| La discipline — Les études — Les Congrégations — Les Cercles littéraires et l'Écho — Chorale — Fanfare — Séances — Cinéma — Promenades et sports. | |
| <i>Chapitre V: Le Juvénat St-Jean-Eudes</i> | 304 |
| Épilogue | 314 |
| Appendices | 317 |

ACHEVÉ D'IMPRIMER A
MONTREAL (CANADA)
LE 10 MAI 1949 PAR

Thérien Frères